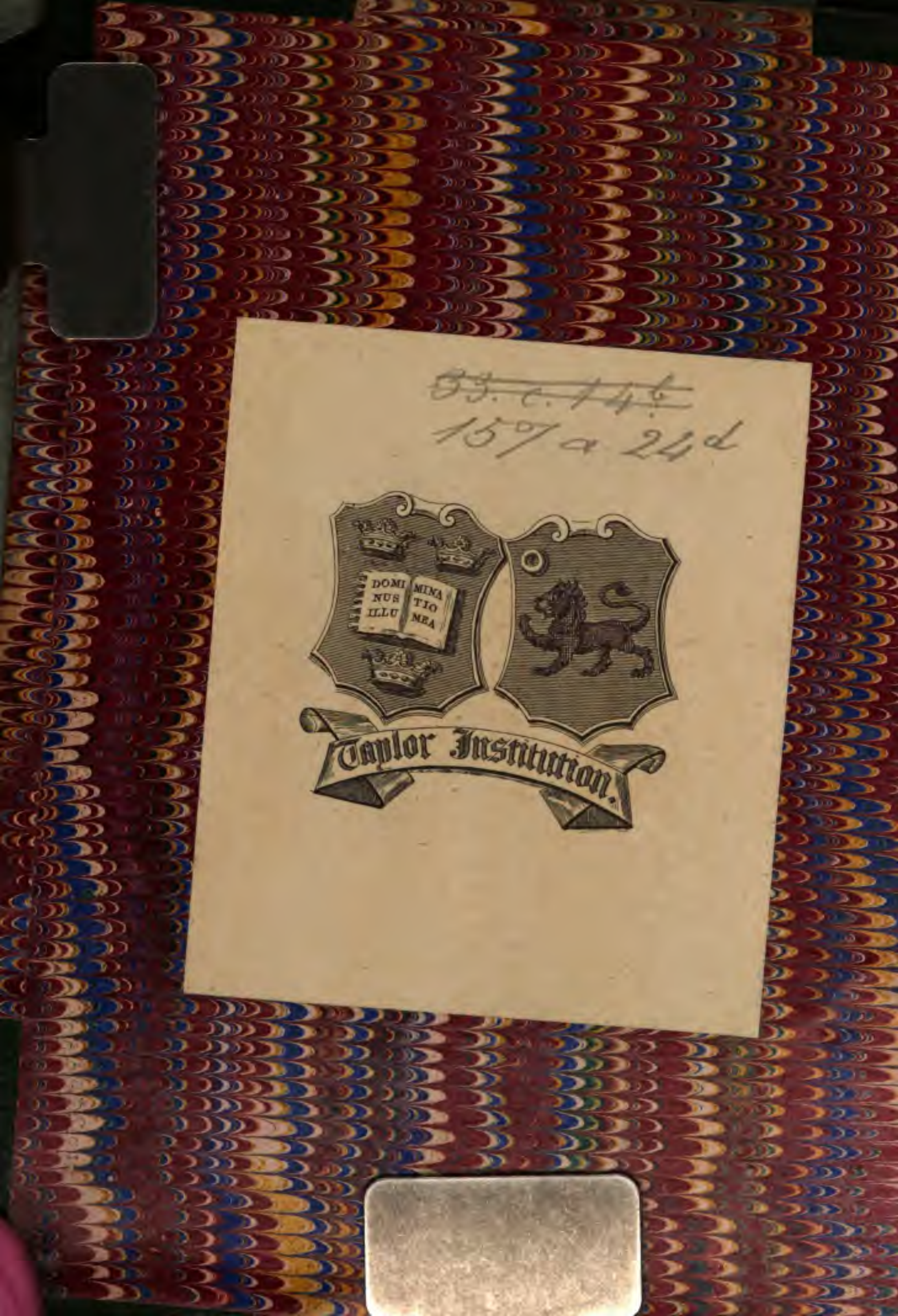




DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



OEUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

IV


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

PROSE

DEUXIÈME PARTIE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-29, PASSAGE CHOISEUL

1873

PROSE

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE EN TEMPS DE PAIX

(*Muse française*, 1824) [1]

Lorsque la paix générale est signée, que chaque peuple est rentré chez soi et que les armées sont dans les casernes, c'est le bon moment pour les discordes civiles. Les partis s'organisent, les factions se remuent, la société se divise en deux camps; on marche je ne sais où, on se reproche je ne sais quoi, on s'enflamme pour des théories politiques qui devraient endormir tout le monde; les chefs échangent entre eux de mauvaises paroles, et les séides de mauvais coups; on se dispute très-fort dans les salons, on se tue un peu dans les rues, les honnêtes bourgeois n'osent plus sortir de chez eux passé midi... Alors les armées sortent de leurs casernes, se rangent toutes d'un côté, tombent sur l'autre, ne lui font pas grand mal, lui font grand'peur, et tout est dit. Mais la guerre a cessé et non pas la haine. Repoussés du terrain politique, les combattants se poursuivent dans l'arène religieuse ou dans le champ littéraire, comme des duellistes que la gendarmerie a dispersés et

1. Cet article est antérieur à la préface des *Etudes;* il en est comme une première ébauche; l'auteur l'avait, ainsi que la préface, omis dans le classement de ses œuvres.

qui se retrouveront plus loin. Les armes ont changé, la fureur est la même. Que ce soit du sang ou de l'encre qui coule, peu importe, pourvu qu'on se déteste bien. Voilà le point principal. — Après les guerres de la ligue et de la fronde, sont venues les querelles des jansénistes et des molinistes, auxquelles ont succédé beaucoup d'autres querelles jusqu'à la fameuse dispute des gluckistes et de piccinistes. Et, maintenant, des sanglantes factions qui ont déchiré la France depuis trente ans, et de nos dissensions récentes, il ne reste plus, j'espère, que des *classiques* et des *romantiques,* et une bonne animosité de part et d'autre. C'est décidément la haine à la mode.

On a déjà défini tant de fois le *romantisme,* que la question est bien assez embrouillée comme cela, sans que je l'obscurcisse encore par de nouveaux éclaircissements. Je n'y ai jamais rien compris, et cependant la chose commence à devenir sérieuse pour moi, puisqu'ils disent tous que la *Muse française* est le quartier général des romantiques, et que *delenda est Carthago.* En vérité, je veux bien me battre, je veux bien être tué même (les romantiques tiennent si peu à la vie!), mais je voudrais savoir pourquoi. Qu'on me passe ce petit mouvement de curiosité, quoique les simples soldats n'y regardent pas ordinairement de si près.

Voilà plus d'un mois que je vais de *classiques* en *classiques* à la recherche de mon crime. Il y en a qui m'ont dit avec un sérieux bien risible : « Nous condamnons la littérature du XIXe siècle, parce qu'elle est romantique. — Et pourquoi est-elle romantique? — Parce qu'elle est la littérature du XIXe siècle. » Cet argument ne m'a pas complétement satisfait. D'autres ont ajouté avec un sourire pédantesque : « On appelle *classiques* tous les ouvrages faits pour servir de modèles, et *romantiques* tous les ouvrages absurdes; donc, pour peu qu'on ait le sens commun, il est impossible qu'on soutienne la cause du romantisme. » Ceci est plus fort; cependant on peut encore trouver mieux en cherchant bien. J'ai donc continué à chercher, et j'ai enfin trouvé un homme d'esprit et de sens, classique dans l'âme, et qui paraît en savoir très-long sur toutes ces choses. Il a

bien voulu me permettre de lui adresser quelques questions, et il en est résulté entre nous le dialogue suivant :

A. Seriez-vous assez bon, monsieur, pour m'expliquer ce que vous entendez par le mot *romantique?* J'ai le plus grand intérêt pour mes amis et pour moi...

B. Rien de plus facile, monsieur. Nous désignons par cette dénomination funeste certains écrivains de l'époque actuelle, qui affectent de choisir leurs sujets dans les annales du moyen âge; on dit aussi de leurs ouvrages : ce sont des œuvres romantiques.

A. J'entends : ainsi le *Jeune Malade* et le *Mendiant*, d'André Chénier; *Symetha* et la *Fille de Jephté*, de M. Alfred de Vigny; les Chants de l'*Arène* et du *Cirque*, de M. Victor Hugo; le poëme de *Madeleine*, de Mlle Delphine Gay, toutes ces productions, dont les sujets sont puisés dans l'antiquité, ne sont point romantiques; tandis que... la *Mérovéide*, par exemple, et les *Chevaliers du Cygne*, et la *Philippide*, si elle est jamais, je ne dis pas achevée, mais terminée, doivent être traités de romantiques, n'est-ce pas?

B. Vraiment non, c'est tout le contraire.

A. Je ne vous entends plus.

B. Oh! moi, je m'entends bien, mais... D'ailleurs, c'est au théâtre que la distinction de genre classique et romantique est surtout sensible.

A. Alors, d'après votre système sur le moyen âge, la tragédie des *Machabées*, de M. Guiraud...

B. Est romantique.

A. Et *Clovis*, *Brunehaut*, les *Scandinaves?*

B. Ne le sont point... Vous allez me dire encore que vous ne m'entendez pas; mais moi, je m'entends toujours. Tenez, ce qui nous exaspère le plus, c'est cette rage de germanisme et d'anglicisme qui semble s'être emparée de nos poëtes romantiques; on les dirait mordus par Gœthe ou par Shakspeare. Eh! mon Dieu, s'ils veulent traiter des sujets modernes, ils n'ont qu'à...

A. Ils n'ont qu'à faire comme M. Guiraud dans son *Comte Julien*, qui n'est imité ni traduit de personne, au lieu de nous donner des *Jeanne Shore*, qui sont prises partout.

B. Vous êtes encore dans l'erreur. *Jeanne Shore* n'est point romantique, mais pour le *Comte Julien!*... Aussi, vous ne me laissez jamais achever. J'allais ajouter que si l'on veut traiter des sujets modernes ou même empruntés aux théâtres étrangers, on n'a qu'à plier adroitement ses compositions à notre goût théâtral; car ce qui constitue le romantisme est bien moins l'époque et la littérature où l'on prend son sujet, que la tendance de quelques auteurs à s'affranchir des règles de l'art.

A. Fort bien, vous avez sans doute en vue *Faliero* et *Pierre de Portugal*, où l'on change de décoration, très-romantiquement, à chaque acte, et...

B. Point du tout, vous ne me comprenez pas.

A. Et vous allez me citer, comme exemple à suivre, le *Saül* et la *Clytemnestre* de M. Soumet, qui dans ces deux ouvrages s'est montré si fidèle aux unités classiques.

B. Ce n'est pas cela, vous dis-je, ce n'est pas cela. *Clytemnestre* et *Saül* sont bien autrement romantiques que *Pierre de Portugal* et *Faliero;* on n'en fait pas le moindre doute parmi les *classiques :* nous nous entendons parfaitement... Au reste, nous ne tenons pas beaucoup aux unités, et en parlant des règles de l'art, j'ai voulu parler des principes du goût, des lois du langage, du style enfin, que les romantiques outragent, et je dirais presque *révolutionnent* à chaque ligne, si je ne craignais pas de m'exprimer comme eux ou comme Ronsard.

A. Oh! pour cela, bravo! — Il est certain que le style si nerveux et si élevé de *Cinna*, et la versification si riche, si harmonieuse, si pompeuse d'*Iphigénie* ou d'*Athalie*, ne se rencontrent guère dans les cinq actes du *Tribunal secret*, qui ont trouvé tant de *francs-juges* au parterre de l'Odéon. Mais, en revanche, j'ai entendu dernièrement au même théâtre deux scènes du *Turnus* de M. Pichald, dont j'ai retenu des vers tels que ceux-ci, des vers qu'on peut appeler *virgiliens*, qui de la bouche d'Énée ont passé dans la mémoire de tous les gens de goût :

Bannissons de nos maux l'affligeant souvenir,
Et d'un œil consolé regardons l'avenir.

Le Tibre est à mes fils promis par la victoire,
Et les enfers déjà m'ont raconté leur gloire;
Oui, je les ai comptés ces futurs conquérants
Qu'Anchise me montrait aux bords du Styx errants!
Déjà, de ces héros, j'ai, sur les rives sombres,
Vers les portes du jour vu se presser les ombres!
La terre attend ses rois, et créant des autels,
A l'Olympe agrandi promet des immortels.
Les voilà ces sept monts, où ma race féconde
Doit asseoir la cité conquérante du monde,
Mère d'un peuple-roi, dont les champs orgueilleux
Auront des laboureurs aussi grands que leurs dieux!
Leurs fils empruntant l'aigle au maître du tonnerre,
La verront, s'élançant aux deux bouts de la terre,
Aux peuples étonnés porter Rome et ses lois,
Planer d'un vol altier sur la tête des rois,
Briser leur diadème, et des cités tremblantes
Rapporter, à grands cris, les dépouilles sanglantes.
. . . .[1].

B. Voilà sans doute de fort beaux vers, mais ils sont romantiques, tandis que les vers du *Tribunal secret* dont vous parliez tout à l'heure ne sont pas romantiques, quoiqu'ils soient fort mauvais.

A. A la bonne heure, cette définition-là est infiniment préférable à toutes les autres.

B. Cela tient, voyez-vous...

A. Oh! je vois maintenant à quoi cela tient. Vous appelez *romantique* ce qui est *poétique*. Il n'y a que de s'entendre. En récapitulant tous les ouvrages nouveaux que vous proscrivez, il est clair que vous pensez aujourd'hui comme pensaient autrefois les Subligny, les Perrault, les Lamotte, etc; ils ne connaissaient pas le mot de *romantique*, voilà tout, mais ils vous reconnaîtraient tout de suite. Ainsi ce procès si embrouillé des classiques et des romantiques n'est autre chose que l'éternelle guerre des esprits prosaïques et des âmes poétiques. — Adieu donc.

1. Nous ne pouvons pas prononcer le nom de M. Pichald sans témoigner avec quelle impatience le monde littéraire attend son *Léonidas*. Outre les grands tableaux dramatiques et les beaux développements de passions et d'héroïsme que renferme cette tragédie, elle présente encore une double leçon morale et politique : le bannissement d'un usurpateur et la fuite d'un conquérant.

Cette conversation peut se renouveler absolument dans les mêmes termes avec la plupart des prétendus *classiques*, et il n'y en a guère qu'on ne puisse amener aux mêmes résultats en abondant sans restriction dans leurs propres idées. Ils paraissent avoir d'excellentes théories, mais ils se perdent par l'application. C'est que leurs doctrines ne sont que dans leur mémoire; c'est qu'ils consultent peu leur jugement, jamais leur cœur, et qu'ils ont toujours deux mille volumes entre eux et l'ouvrage qui vient de paraître. Leur vue y arrive fatiguée, brouillée, émoussée, et presque incapable de distinguer autre chose que du noir et du blanc. Ils sont comme ces médecins qui n'ont étudié la médecine que dans les livres; les maladies et les remèdes sont classés dans leur tête avec un ordre admirable; causez de leur art avec eux, ils en parlent comme des livres eux-mêmes, mais gardez-vous de les appeler auprès du lit de votre femme ou de votre enfant : le coup d'œil leur manque, adieu leur art quand on les met vis-à-vis de la nature; ils ne reconnaissent plus aucune maladie dès qu'il y a un malade; effrayés devant le moindre mal, parce qu'ils n'en avaient vu que la description, un léger dérangement dans le pouls, de petites rougeurs sur le visage, sont pour eux des symptômes funestes, et ils vous tuent, à propos d'une courbature, avec les remèdes qui vous auraient sauvé d'une fluxion de poitrine.

Je vous assure que plus je réfléchis sur ma classification en *prosaïques* et *poétiques*, plus je la trouve nette et significative. Les arguments et les exemples m'arrivent en foule dans la tête; je n'en resterai pas là, et vous verrez que ces dénominations resteront aux deux partis qui divisent aujourd'hui la littérature. — Mais, nous dit-on, n'y a-t-il point parmi les rangs des romantiques des gens à idées extravagantes, à imagination déréglée, dont les compositions ne ressemblent à rien, et dont le style est alternativement barbare ou ridicule? — Qui vous dit le contraire? N'avez-vous pas vous-mêmes dans vos rangs classiques des gens dont le style et les compositions ressemblent à tout, qui ont des idées... et une imagination... c'est-à-dire qui n'ont point

d'idée ni d'imagination? Quelle conclusion peut-on tirer de là? Depuis quand compte-t-on les forces de deux armées par leurs infirmes ou leurs recrues indisciplinées? Ces soldats fictifs ne font qu'embarrasser les fourgons ou entraver les opérations, et l'on se débarrasse des uns et des autres par un conseil de guerre, ou au premier hôpital. Agissons de même : j'ai déjà proposé aux *classiques* de leur abandonner tous nos fous, s'ils voulaient à leur tour nous abandonner leurs imbéciles, à condition pourtant qu'on ne ferait de mal à personne. Ma proposition est demeurée sans réponse; je la renouvelle solennellement. De cette manière, il ne restera plus dans les deux camps que des forces réelles et des troupes effectives, et nous compterons. Voyez comme cela simplifie la question. De notre côté, parmi les écrivains de toutes les nations qu'on a tour à tour traités de *romantiques* depuis vingt ans, nous présenterons M. de Chateaubriand, lord Byron, Mme de Staël, Schiller, Monti, M. de Maistre, Gœthe, Thomas Moore, Walter Scott, M. l'abbé de Lamennais, etc., etc. Il ne nous appartient pas de citer des noms plus jeunes après ces grands noms. De l'autre côté, en choisissant dans la même époque, on verra figurer messieurs... je laisse les noms en blanc; que les *classiques* les remplissent eux-mêmes; je ne peux pas mieux dire. Ensuite, l'Europe ou un enfant décidera [1].

En attendant, un vaste système de persécution s'est organisé sur tous les points de la république des lettres contre la nouvelle génération romantique. Nous osons à peine respirer sous ce régime de terreur littéraire, jusqu'ici sans exemple. A peine avons-nous dit : Nous voilà!... et déjà douze petits journaux tous les matins, douze petits théâtres tous les soirs, et tous les jours

1. Parmi les auteurs étrangers que je viens de citer, il en est sans doute quelques-uns dont le système de composition dramatique est repoussé non-seulement par le goût français, mais par la raison elle-même. Ils n'en sont pas moins des poëtes du premier ordre, par la hauteur des pensées et la chaleur de l'âme, et des écrivains incomparablement supérieurs à tous les autres écrivains de leur nation, qui suivent des doctrines plus saines. C'est un malheur, mais on n'y peut rien.

cinquante professeurs dans leurs cinquante chaires, tous les Athénées, toutes les Académies des provinces, et vous aussi Clémence Isaure!

L'ingrate! je l'aimais!... je l'aimerais encore!

et tous les hommes d'esprit qui ne savent rien, et tous les savants qui n'ont pas d'esprit, et ceux en qui l'habitude de juger a desséché la faculté de sentir, et ceux qui, dans la peur de compromettre leur ignorante admiration, affectent sur le talent la supériorité de l'ennui, et ceux qui ont la conscience de leur infériorité, et tous les écoliers de sixième, et tous les rhéteurs, et tous les maîtres d'écriture, tous, animés d'une seule colère, formant une seule ligue, armés de sifflets, de couplets, de pamphlets, se lèvent et marchent de front contre ces pauvres romantiques qui, n'ayant que des élégies pour se défendre, vont cacher leur guitare et leur effroi sous le manteau bleu de la *Muse.* — Il est vrai que leurs chants vont au loin faire battre le cœur des jeunes hommes pour la gloire et pour la vertu, ou porter des paroles douces et brûlantes au cœur de la jeune femme isolée qui pense, le soir, à celui qu'elle aime. Il est vrai aussi que dans nos cercles brillants, dans ces fêtes où sont conviés les talents et la beauté, sur quatre-vingts sourires, il y en a soixante et dix pour les *romantiques!*... il faut bien que chacun ait ses petits avantages.

N'importe, on nous accuse d'être des fanatiques, des athées, des jésuites, des protestants, des matérialistes, des illuminés, des obscurantistes, des révolutionnaires, des esclaves, des perturbateurs, des saints, des corrupteurs, et de mêler dans nos ouvrages l'amour à la religion : il vaudrait peut-être mieux y mêler la haine, n'est-ce pas?... On nous accuse aussi d'être vagues, positifs, visionnaires, petits-maîtres, malades, mourants, bons vivants, désespérés, que sais-je!... et surtout d'avoir grossi d'une manière effrayante la masse des mauvais vers en France. — Il est sûr que le sens commun devient bien rare, et qu'il se fait de bien méchants vers à Paris depuis qu'il y a des *romantiques,* ne fût-ce que

les épîtres qu'on imprime contre eux toutes les semaines. On nous reproche encore d'aimer les torrents, les fleurs, les cimetières, la lune et les fiancées; et enfin, de nous aimer entre nous et d'en faire confidence à tout le monde. — Je félicite beaucoup ceux que les cimetières n'intéressent pas... sans doute tous les objets de leur tendresse sont encore sur la terre. Je plains de toute mon âme ceux qui parlent de la lune avec indifférence : ils n'ont donc jamais marché deux à sa clarté voluptueuse, ni, à l'aide d'un de ses rayons, surpris le secret du cœur dans des yeux humides et brillants! et, durant les longues absences, leurs regards n'ont donc jamais, dans son miroir magique, donné à d'autres regards un rendez-vous mystérieux! — Quant à nous aimer entre nous, je passe condamnation. Je ne puis cacher que nous nous aimons, et que nous aimons la poésie comme si nous n'avions pas fait un vers de notre vie. Ce n'est pas la moins bizarre de nos innovations littéraires. Mais, nous vantons nos amis, et dans leurs ouvrages, nous cherchons plutôt les beautés que les fautes? — Je reconnais aussi ce tort, qu'on doit peut-être pardonner à des *parias* que tout le monde renie. Et puis, si nous avons des voiles pour quelques défauts, du moins nous n'avons pas de couronnes pour la médiocrité. C'est l'admiration pour le médiocre qui perd tous les arts.

Mais tandis que je cherche à nous excuser, d'autres accusations pleuvent sur nous, les anathèmes se succèdent, la persécution continue : on a vu comment les ridicules les plus opposés et les horreurs les plus incompatibles se trouvent miraculeusement rassemblés dans la personne d'un *romantique;* nos ennemis l'ont proclamé avec tant d'adresse et d'acharnement, que la grande majorité du public nous croit des monstres; on finira peut-être par le faire croire de même à la majorité du conseil des ministres, et je ne désespère pas qu'avant peu on ne nous donne vingt-quatre heures pour évacuer la capitale. — Ce jour-là, on fera un bon dîner dans tous les colléges, on sourira à la société philotechnique, et il y aura bal dans le salon noir de

l'Athénée, et grande illumination à la Sorbonne. La Galiote, comme la plus *classique* des embarcations, sera pavoisée de mille couleurs; on verra les indifférents s'embrasser dans les rues, comme au sortir des calamités publiques, et de vieux grammairiens former des quadrilles avec d'anciennes fabulistes!...

Encore, si l'édit fatal ne devait connaître aucune exception, si la proscription devait s'étendre à tous les ouvrages que nous compromettons par notre amour, si la tendre *Ourika,* par exemple, devait être aussi du voyage!... il y a des compagnes qui consolent de l'exil. Certes, l'originalité du sujet, le *pittoresque* des tableaux, la jeunesse du style, se trouvent réunis dans cette nouvelle vraiment neuve, de manière à mériter, autant que possible, toutes les colères classiques, et cependant elle n'a rencontré que des adorateurs, et jamais le mot de *romantique* n'a été prononcé autour d'elle. Le charme qui règne dans cette délicieuse production semble l'avoir placée en dehors de toutes les discussions littéraires. On dirait que la charmante *Ourika* a voulu faire comme ces oiseaux de son pays qui s'assurent toujours un ciel pur en volant plus haut que l'orage.

L'orage vient enfin d'éclater sur nous; les foudres académiques ont tonné. — Déjà le *romantique* avait obtenu, après de longs débats, d'entrer, avec son acception nouvelle, dans le dictionnaire de l'Académie française, et sans doute on lui avait fait payer cher cette glorieuse hospitalité. Voilà que sur ces entrefaites l'Institut fait annoncer une séance solennelle où, devant les quatre Académies rassemblées, on entendra un réquisitoire contre le romantisme. Toute la *Muse française* s'enfuit à la campagne ; je restai seul, et rassuré par ma propre obscurité, je me présentai dans l'enceinte redoutable, avec un front serein, parce qu'il est inconnu. Mais combien je tremblais pour mes amis absents! Je voyais çà et là, dans les tribunes publiques, des visages de versificateurs et d'amateurs classiques palpitants d'espoir et rayonnants de vengeance : ils avaient tant de joie qu'ils en étaient beaux! Et cependant les bancs de nos juges se garnissaient lentement,

et tout autour de moi régnait ce formidable silence précurseur de la tempête. En vain pour m'encourager durant ces terribles apprêts, et, au besoin, même pour me glorifier dans la personne de mes amis, je me disais que toutes les Académies de l'Italie avaient lancé leurs foudres contre la *Jérusalem;* que l'Académie française avait foudroyé le *Cid* à sa naissance, et de nos jours encore foudroyé le *Génie du christianisme* et les *Martyrs,* comme si un Dieu ne pouvait paraître sans être annoncé par des coups de tonnerre... Je sentais trop bien que nous ne pouvions avoir avec ces illustres victimes que la triste conformité du malheur; et lorsque M. Auger, qui était en même temps le président et le procureur général de la haute cour littéraire, déroula son papier menaçant, il me sembla qu'une bulle d'excommunication allait éclater sur ma tête, et je cherchais déjà une issue pour opérer ma retraite avant qu'elle ne devînt une déroute; mais quelques personnes compatissantes me reconnurent dans mon humiliation, m'appelèrent par mon nom proscrit, me tendirent la main sans craindre la contagion de mon infortune, et inventèrent une place pour m'accueillir : je n'ai pas besoin de dire que c'étaient des femmes.

M. Auger prononça son rapport. C'est un discours plein d'éloquence et d'érudition, de sel attique et de vues profondes, de fermeté et de convenances; il est tel enfin qu'on devait l'attendre d'un écrivain comme M. Auger, parlant devant le premier Corps savant de l'Europe. Le sage académicien a proclamé des principes sévères, mais n'a point cherché, comme nos ennemis l'espéraient, à en faire de pénibles applications. Il s'est plu, au contraire, à distinguer, dans les mêmes *romantiques,* le talent qu'il aime des systèmes qu'il condamne; si quelques saillies piquantes ont égayé tout le monde, elles ne pouvaient du moins blesser personne : beaucoup d'éclairs et fort peu de coups de tonnerre, voilà de quoi raccommoder avec les orages. Il est impossible, en un mot, de faire d'une manière plus loyale une guerre qui pourrait être plus juste... Je m'arrête; il ne m'appartient pas de lutter, avec mon humble pin-

ceau, contre une plume académique. Je me permettrai seulement deux observations sur deux passages de ce discours qui rentrent en quelque sorte dans mon domaine. M. Auger a mis en opposition, dans un tableau très-malicieusement dessiné, la tristesse inconsolable de nos poésies avec notre gaieté habituelle dans le monde, et il a tiré de ce contraste des effets imprévus auxquels l'assemblée a répondu par les marques bruyantes d'une hilarité générale, que j'ai moi-même partagée. Mais, en y réfléchissant un peu, il n'y a rien de si ordinaire que cette prétendue bizarrerie. Depuis quand le rire de l'esprit suppose-t-il nécessairement la joie du cœur? Je pourrais aussi rappeler à M. Auger que Crébillon portait une gaieté douce dans la société; cependant ses ouvrages ne sont pas précisement folâtres. D'ailleurs, pour peu que M. Auger y tienne, nous pourrons lui fournir des romantiques dont l'humeur n'est guère plus joyeuse que leurs vers; qu'il passe quelques heures avec eux, et il nous en dira des nouvelles. Il a ensuite adressé un reproche d'une nature plus sérieuse aux poëtes de cette époque, qui paraissent se complaire quelquefois dans la peinture des scènes sanguinaires et des images monstrueuses, et il a ajouté que ces poëtes feraient douter de la bonté de leur cœur, sans aucun bénéfice pour leur esprit. Je ne sache point que la peinture de *Cacus*, des *Harpies*, ou de *Poliphème*, qui broie entre ses dents des membres palpitants et des chairs encore vivantes, ait jamais fait douter de l'humanité d'Homère et de Virgile, ni qu'il en soit résulté un grand préjudice pour leur talent.

On dit que M. de Stendhal va répondre à M. Auger; c'est une bonne fortune littéraire. La *Muse française* ne restera pas tranquille spectatrice de l'important débat qui occupe maintenant tous les esprits éclairés. Des plumes plus exercées que la mienne se chargeront, dans la prochaine livraison, de soumettre à M. Auger quelques réflexions sur ce qu'il a dit, et principalement sur ce qu'il n'a pas dit. Au reste il reconnaîtra, je l'espère, que nous sommes bien près de nous entendre quand nous nous écoutons, et que si nous partons de

points différents, nous tendons tous au même but. Ces discussions, lorsqu'elles sont franches et polies, doivent être regardées comme le triomphe et la vie des *Lettres*. Elles amènent les gens du monde à prendre du goût, une opinion, et peut-être à prendre parti pour des intérêts littéraires, en même temps qu'elles arrivent, par la controverse, à la conquête de cette vérité sans laquelle il n'y a point d'art. Dans la situation particulière où se trouve la littérature en France, il est même très-utile que les corps académiques opposent une digue puissante au système d'innovation aventureuse de quelques-uns de nos jeunes poëtes, pourvu que les lisières ne soient pas des chaînes, et qu'il y ait de la paternité dans les corrections. Je crois, pour bien faire, qu'il faut que le *Pégase* du XIXe siècle soit monté par deux cavaliers, dont l'un tienne une bride et l'autre porte des éperons : de cette manière, il ne pourra ni s'emporter ni s'arrêter.

Quant aux genres *classique* et *romantique*, comme l'entendent les *prosaïques* qui n'y entendent rien, l'un est mort et enterré avant que nous ne soyons nés, l'autre n'existe pas et ne peut pas exister. La querelle qu'on a suscitée à ce sujet est donc toute fantastique; c'est une guerre de cadavre à fantôme : il n'y aura personne de tué.

LE DÉGREVÉ RÉCALCITRANT

ANECDOTE ÉLECTORALE

(*La scène se passe en* 1846.)

Une chaise de poste s'est arrêtée devant la maison de campagne de M. de la Brigue; c'est lui-même qui en descend avec André, son domestique. Mais il a eu soin,

avant tout, d'appeler Marguerite, sa cuisinière, et Thomas, le garçon jardinier ; et ce n'est pas trop pour le descendre, tant ses jambes sont douloureusement gonflées par la goutte. Enfin les malles, le sac de nuit et le maître sont transportés à leurs places respectives. M. de la Brigue est dans son grand fauteuil, jaune comme lui, la tête appuyée sur deux oreillers et les pieds étendus sur un tabouret. Marguerite est occupée à lui envelopper les jambes dans une couverture de laine.

M. DE LA BRIGUE, *essayant de se retourner*. Ouf !

MARGUERITE, *se levant*. Est-il permis, bon Dieu ! comme vous voilà fait ! Je vous demande un peu pourquoi se mettre en route dans cet état-là ?... et voyager toute la nuit encore ! Puisque vous avez été deux grands mois hors de la maison, vous auriez aussi bien fait d'en rester un troisième plutôt que de nous revenir comme un emplâtre. Allons, voyons, qu'est-ce qu'on peut vous donner pour...

M. DE LA BRIGUE. Mes lettres, Marguerite ! je dois en avoir, des lettres, mon enfant ?

MARGUERITE. Je crois bien ! toutes mes économies de gros sous y ont passé ; mais vous ne les aurez qu'après avoir bu deux bonnes tasses de tisane. Attendez-moi là.

M. DE LA BRIGUE. Et comment veux-tu que je n'attende pas ?

MARGUERITE, *en s'en allant*. Tiens ! c'est vrai... Mais voyez donc quelle figure décomposée ! et quel âge ça peut-il avoir ! quarante-huit ans tout au plus. Ça devrait être fort et... Ah ! miséricorde ! (*Elle sort.*)

Marguerite est rentrée ; M. de la Brigue avale la tisane et dévore les lettres ; sa figure se ranime et son front s'éclaircit de lettre en lettre. On l'entend répéter tout bas avec complaisance : « Il y a tout espoir... Les choses sont en bon train... Votre petite fête produira le meilleur effet... Votre brochure vous a gagné autant d'électeurs que de lecteurs... »

M. DE LA BRIGUE, *d'un air rayonnant*. C'est là tout ce que tu as reçu pour moi ?

MARGUERITE. Ah ! pardon ! j'ai encore un petit papier; mais comme c'est de l'imprimé, je croyais que c'était quelque bêtise. Tenez, monsieur.

M. DE LA BRIGUE, *lisant. Il est d'abord consterné, puis crispé, puis exaspéré.* Comment!... cela ne se peut pas... Monsieur de la Brigue... c'est bien moi. Dégrèvement... diminution... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. C'est une injustice criante; mais j'en aurai raison. Je voudrais bien savoir quel est l'imbécile !...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Le Simple.

M. DE LA BRIGUE. Ah ! mon cher Le Simple, je pensais à vous ! Vous me voyez accablé d'ennuis. Vous savez le maudit voyage que j'ai été obligé d'entreprendre; cette maudite goutte m'a retenu quinze jours de trop, et voilà le maudit papier que l'on me donne à mon arrivée. Lisez vous-même.

M. LE SIMPLE, *après avoir lu tranquillement.* Eh bien ! mon ami, je ne vois dans tout cela qu'un compliment à vous faire. Vos contributions directes s'élevaient à six cents francs, et on ne vous en demande plus...

M. DE LA BRIGUE, *hors de lui.* Que quatre cent quatre-vingts, malheureux ! que quatre cent quatre-vingts !

MARGUERITE. Par exemple, si je comprends rien à votre colère, je veux bien rester fille toute ma vie ! Vous qui êtes si intéressé !...

M. DE LA BRIGUE, *qui n'entend pas.* Oui, je le répète, c'est une injustice criante. Quatre cent quatre-vingts francs ! (*A part.*) Encore, s'ils m'avaient laissé à cinq cents francs, au taux des éligibles ! (*Haut.*) Des réductions pareilles quand l'État ne peut faire face à tous ses engagements !... Et il faut que cela tombe sur moi, dont les biens étaient à peine imposés à leur valeur, tandis que j'ai de malheureux voisins qui sont surchargés, et qui, depuis six ans que je suis maire, n'ont pu obtenir aucun dégrèvement ! Mais je n'en resterai pas là ; je suis trop bon citoyen pour tolérer de semblables abus; c'est aux vrais patriotes à se montrer. Je vais réclamer auprès de toutes les autorités, et s'il

le faut, j'intriguerai pour la première fois de ma vie! — Marguerite, mon écritoire et mon grand portefeuille, et laisse-nous.

M. LE SIMPLE. La, la, mon ami ; un peu de raison! Tâchez de vous consoler du bénéfice qui vous survient.

M. DE LA BRIGUE, *achevant d'écrire.* Mon cher Le Simple, voulez-vous me faire un grand plaisir? allez-vous-en tout de suite ; tenez, voici ma réclamation et les pièces à l'appui : ce sont des baux en forme, qui prouvent jusqu'à l'évidence que je ne devais pas subir la réduction d'impôts dont mon patriotisme est offensé. Nous sommes à la porte de la ville ; voyez le préfet, les membres du conseil municipal, le directeur des contributions, tous les commis, le diable s'il le faut! Priez, pressez, importunez, étourdissez... Faites parler votre femme.

M. LE SIMPLE. Mais, mon ami, il me semble qu'il sera toujours temps...

M. DE LA BRIGUE. Il n'y a pas une minute à perdre, vous dis-je; je ne pourrais point passer deux jours dans cet état. (*A part.*) C'est demain que le collége électoral s'assemble. (*Haut.*) Vous entendez bien, vous ferez remarquer que c'est une erreur matérielle qu'on peut rectifier sur-le-champ et sans grandes formalités administratives. Allez, et ne revenez qu'avec mes contributions au grand complet. A propos, vous n'oubliez pas que je donne ce soir bal et souper : c'est pour cela que je suis revenu sans tenir aucun compte de ma goutte.

M. LE SIMPLE. C'est bien pour cela aussi que je venais...

M. DE LA BRIGUE. Si je n'ose compter sur Mme Le Simple, qui se couche à huit heures, nous aurons du moins votre charmante Évélina, qui, je l'espère, sera bientôt la mienne, quoiqu'elle n'en sache rien encore... mais je ne veux pas commencer à parler d'elle, parce que je n'en finirais plus. — Le voilà parti! Ce bon Le Simple est vraiment d'une ingénuité !... Il est toujours assez fin pour me faire obtenir la singulière faveur que je sollicite. Du reste, il n'est bon à rien, il n'est pas

même électeur; aussi ne lui ai-je fait aucune confidence. Mais il a une jolie fille à marier et une superbe fortune en portefeuille... Holà! Marguerite, André, Thomas!...

TOUS LES DOMESTIQUES. Nous voilà, monsieur.

M. DE LA BRIGUE, *à Marguerite*. Ah çà, tu as bien suivi les ordres que je t'ai envoyés? Les pâtés, les poissons, les vins, tout est de la première qualité?

MARGUERITE. Soyez tranquille, monsieur, ça va vous coûter gros.

M. DE LA BRIGUE. Je m'en rapporte à toi; encore une fois j'entends qu'on ne ménage rien aujourd'hui, mais sans tirer à conséquence. (*S'adressant à Thomas et à André.*) Et vous autres, voyons; quel est celui de vous qui conduit le plus mal un cheval?

THOMAS. Oh! pour ça, c'est moi, not' maître, car je ne connais rien du tout à ces bêtes-là, et j'en ai une peur terrible.

M. DE LA BRIGUE. C'est très-bien, mon garçon; tu prendras ma jument aveugle et ma vieille carriole, et tu iras chercher les dames pour le bal: tu en embarqueras le plus que tu pourras à la fois, afin de faire le moins de voyages possible. Et toi, André, tu atteleras mon joli petit limousin à mon char à bancs suspendu, et tu amèneras MM. les électeurs, quatre par quatre, en ayant grand soin d'éviter les mauvais pas et les secousses.

M. de la Brigue resta seul jusqu'au soir, et passa toute la journée à s'habiller et à étudier devant un miroir l'espèce de sourire qu'il pourrait substituer à la grimace dont ses traits avaient contracté l'habitude depuis son dernier accès de goutte. Enfin, l'heure du bal arriva: ils dansèrent tous assez tristement; les uns, parce qu'ils ne connaissaient personne; les autres, parce qu'ils reconnaissaient trop de gens qu'on ne s'attend pas à voir *en soirée;* car M. de la Brigue avait invité l'arrondissement en masse et sans distinction; la liste de ses convives n'était autre que la liste des électeurs. Il n'y avait que deux figures riantes à cette fête; c'étaient la belle Évélina et son petit cousin Sain-

ville, qui dansaient toujours ensemble ou en face l'un de l'autre. Ils ne se quittaient pas des yeux ; et quand venait *la chaîne des dames,* Sainville serrait la main d'Évélina de manière à lui faire bien mal, s'il ne lui eût pas fait tant de plaisir. M. de la Brigue s'en était aperçu d'abord, et il souffrait de sa jalousie presque autant que de sa goutte ; mais rien ne pouvait porter atteinte au sourire en permanence qui moisissait sur ses lèvres.

Il fut charmant pendant le souper, et dit à droite et à gauche les choses les plus aimables, telles que : « Vous avez raison... cela n'est pas douteux... j'ai toujours pensé ainsi... il n'y a rien à répondre à monsieur... » Il savait parler à chacun de ce qui l'intéressait, et poussait même la politesse jusqu'à faire des fautes de français avec ceux de MM. les électeurs qui ne savaient pas leur langue. Aussi, vers la fin du repas, un d'entre eux, enivré du double délire des bons procédés et des bons vins, proposa un toast en l'honneur du futur député, « *qui connaît si bien les besoins du pays... ; dont l'indépendance égale les lumières... ; qui ne laissera pas la liberté dégénérer en licence, ni le pouvoir en despotisme... ;* qui est un de ces bons citoyens, de ces esprits sages, comme il en faut dans les circonstances graves où se trouve la France... ; qui fera passer la grande route par notre ville... ; et qui, enfin, se montrera toujours un des plus dignes représentants de notre belle patrie... vive !... »

— Un affreux ouragan interrompit l'orateur, en cassant une fenêtre derrière lui, et en jetant un grêlon suédois, pour le moins, dans le vin de Champagne qu'il portait à sa bouche éloquente. N'importe ; le vin était tiré... et la motion fut accueillie avec un tonnerre d'applaudissements qui faisait honte à l'autre.

C'eût été le cas ou jamais de chanter là deux couplets de cette fameuse chanson inconnue dont un seul a été publié dans notre *Biographie d'un Lampion.* Mais, de nos jours, rien ne finit par des chansons... pas même les soupers, fussent-ils politiques ; et puis il y a telles vérités qui ne sont pas même bonnes à chanter. Jugez-en :

AIR. *Un grenadier, c'est une rose.*

Un électeur, c'est un brave homme
Qu' élit tous ceux dont il n' veut pas;
Que, tous les cinq ans, on assomme
D' grands compliments et d' grands repas.
Faut-il, tandis qu' la chose s'apprête,
S'entendr' dir' : « Vous êtes un' bonn'... tête, »
Puis, quand il n'y a plus besoin d' biais,
S'apercevoir qu'on n'est qu'un niais!...
Voilà notre électeur français!

Un candidat, c'est des espèces
De royalist' républicain;
Qu'a l'opinion cousu' d' tout' pièces,
Habillé comme un Arlequin.
Faut-i' n' parler que d' garanties,
Promettr' des alouett' tout' rôties,
D' fameux ponts et des ch'mins tout prêts
Pour fair' vit' le sien à nos frais!...
Voilà le candidat français!

Il est évident que ces messieurs du souper électoral étaient trop puritains et trop puristes pour chanter de semblables choses. Ils trouvèrent beaucoup plus convenable et plus facile de crier deux fois de suite : — *Vive notre futur député !*

M. DE LA BRIGUE, *avec un rire prétentieux.* Messieurs, je crois déjà goûter *le bonheur des élus.*

SAINVILLE, *avec extase.* Le bonheur des élus!...

Et M. de la Brigue regarda fixement Sainville, qui regardait romanesquement Évélina, qui n'osait regarder que son assiette.

On s'est levé de table, et la fête a recommencé.

M. LE SIMPLE, *s'approchant avec mystère de M. de la Brigue.* Ah çà, dites-moi donc, mon ami, est-ce que vous seriez un des candidats pour l'élection de demain?

M. DE LA BRIGUE, *sans se retourner.* Apparemment. Vous devinez cela maintenant?

M. LE SIMPLE. Oh! non, je m'en suis douté quand on a bu à votre nomination. Mais dans l'état de santé où vous êtes... Ce n'est pas l'embarras, un bon citoyen se doit à sa patrie, à sa famille et à soi-même. A propos, j'ai fait toutes les démarches pour votre réclama-

tion au sujet du dégrèvement ; on m'a donné les plus grandes espérances pour demain matin... A présent que j'y pense, c'est donc pour cela, c'est à cause de cette élection que vous mettiez tant de chaleur?... Et puis ces brochures, ces aumônes, ces constructions, ces bonnes actions que vous faites depuis six mois, c'était donc toujours ?...

M. DE LA BRIGUE, *d'un air presque fat.* Eh ! oui, c'est un petit système d'influence oblique.

M. LE SIMPLE. Et ma fille, l'avez-vous aussi un peu influencée ?

M. DE LA BRIGUE. Pas encore; je ne veux mettre à ses pieds que l'hommage d'un député. Mais vous feriez bien de l'y préparer tout doucement en retournant chez vous. Adieu donc, mon cher, n'oubliez pas mon affaire; j'en attends des nouvelles à *mon lever.*

Nos jeunes gens avaient tout entendu, et ils n'avaient plus le cœur à la danse.

Le bal est fini, et les voilà sur le grand chemin, s'en revenant aussi tristes qu'ils étaient arrivés joyeux.

M. LE SIMPLE. Eh bien ! Évélina, que penses-tu de M. de la Brigue ?

ÉVÉLINA. Mais, mon père... qu'il pourra faire un fort bon député...

M. LE SIMPLE. Et un meilleur mari, peut-être ?

ÉVÉLINA, *d'un ton décidé.* Oh ! d'abord, je ne veux pas d'un mari si éligible.

M. LE SIMPLE. Il assure qu'il n'aura que vingt-cinq ans pour t'aimer !

ÉVÉLINA, *boudeuse.* Qu'importe ? s'il en a cinquante pour me plaire !

SAINVILLE, *étourdiment.* O monsieur, pourriez-vous sacrifier ainsi ma petite cousine ? donnez-la-moi plutôt !

M. LE SIMPLE, *posant le pied dans une mare d'eau.* Où suis-je ?... et qu'est-ce que j'entends ? Apprenez, monsieur, qu'à compter de demain vous ne verrez plus votre cousine.

SAINVILLE. Eh bien ! monsieur, je serai mort de langueur après-demain !

M. Le Simple. Il paraît que vous languissez vite. Mais ce que j'ai dit sera fait.

Cependant M. de la Brigue s'était mis au lit, engourdi de lassitude et bercé par l'espérance ; il avait un tel besoin de repos, que sa pendule sonnait quatre heures du soir quand il se réveilla. Sa première pensée fut pour sa réclamation : c'était la condition *sine quâ non;* il appela, et Marguerite lui remit une grosse lettre pliée à la hâte, qu'on venait d'apporter. Le candidat l'ouvrit aussi précipitamment qu'une jeune fille un premier billet d'amour. Voici ce que disait cette lettre :

« A trois heures après midi.

« Je m'empresse, mon cher de la Brigue, de vous annoncer qu'on vient de vous rendre une justice éclatante. Non-seulement on a reconnu l'abus du dégrèvement dont vous vous êtes plaint, mais encore, grâce à mes sollicitations et aux pièces qui accompagnaient votre demande, vos contributions, qui n'étaient primitivement que de 600 francs seront désormais portées à 1350 francs, non compris les centimes additionnels : vous voyez qu'elles sont augmentées de plus du double.

« Votre meilleur ami.

« Le Simple.

« *P.-S.* J'apprends à l'instant qu'il ne s'en est fallu que de six voix que vous n'ayez été nommé député. C'est M. de Saint-Léon qui vient d'être élu au premier tour de scrutin. Que voulez-vous ? on ne peut pas tout avoir à la fois. Nous prendrons peut-être notre revanche dans cinq ans. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'en rentrant chez moi, je ne trouve plus ma fille, mais à sa place un petit papier qui m'annonce que son petit cousin l'a enlevée avec sa permission et sa vieille gouvernante. Je vais courir après eux, mais j'ai bien peur que ce ne soit pour les marier. Quant à vous, mon cher ami, on ne peut pas vous enlever le plus précieux des trésors : la conscience d'un bon citoyen ! »

Un domestique, *entrant d'un air de triomphe.*

Monsieur, ce sont vos pauvres qui viennent recevoir leur semaine.

M. DE LA BRIGUE, *d'une voix de tonnerre*. Qu'ils aillent se... présenter chez M. de Saint-Léon! Dorénavant, tous mes pauvres auront affaire à lui.

LETTRES SUR LA MUSIQUE

Paris, 15 février 1835.

Oui, madame, vous avez raison, la musique est le plus grand moyen civilisateur. Les gouvernements ne sauraient trop stimuler le génie chez les artistes et en propager le goût dans les masses. Les fables d'Orphée et d'Amphion, bâtissant des villes ou apprivoisant des tigres et des démons, sont des symboles d'une éternelle vérité. « Ne vous fiez pas à l'homme qui n'aime pas la musique, » a dit Shakspeare. La musique va chercher au fond du *moi* humain ce qu'il y a de plus noble et de plus tendre pour en féconder les germes. Elle est le langage universel de l'enthousiasme religieux, de l'héroïsme et de l'amour. Elle ne conseille jamais rien de vil ni de mauvais; et l'on peut soutenir sans paradoxe qu'il vaudrait mieux pour le peuple savoir solfier que lire. D'ailleurs, l'un n'empêche pas l'autre. Que la musique pénètre au centre de nos populations antiharmoniques, et vous verrez les mœurs se polir et les esprits se défricher. C'est à la *clef de sol* à ouvrir les premières portes de la civilisation religieuse et morale, la seule civilisation qui ne soit pas une seconde barbarie.

Et d'abord, pour en finir avec la musique des anciens, il me paraît bien avéré que les Grecs (ces maîtres de tout) n'avaient qu'une idée imparfaite des ressources de l'harmonie et des puissances d'un orchestre. Cepen-

dant rien ne prouve qu'ils n'eussent point des chœurs de voix avec toutes les parties. Comment lès Grecs, qui ont porté tous les arts si loin et si haut, n'auraient-ils pas connu le charme des accords, les secrets de la tierce, de la quinte et de l'octave, la variété des temps et la magie des modulations, toutes choses qui tiennent à l'organisme humain! Quant à leur mélodie, on lui refuse en général les qualités du chant, pour la réduire à une timide mélopée, qui suivait servilement tous les mouvements de la poésie, dont elle n'eût été que la déclamation rhythmée. Si nous venions à découvrir l'alphabet et les œuvres de cette langue perdue, nous tomberions sans doute du haut de notre orgueil. En attendant, on a découvert dernièrement une statue colossale d'Achille, revêtu de sa lyre comme d'une cuirasse qui lui presse le corps tout entier. Il chante en faisant résonner des deux mains les cordes de cette lyre, dont sa poitrine est la table d'harmonie. Quelle puissance dans cet accouplement si parfait du chanteur et de l'instrument, dans cette double et unique vibration de la voix et des cordes! Les Grecs, qui ont trouvé l'idéal de tous les arts, auraient manqué misérablement l'art du chant, eux les plus mélodiques des hommes!... allons donc!

Quoi qu'il en soit, c'est dans la civilisation moderne qu'il faut chercher le complément et l'entier développement de la musique. Elle se partage en trois genres principaux : la musique religieuse, l'opéra et la symphonie. (Ces deux derniers genres étaient inconnus des anciens.) L'Italie et l'Allemagne en ont le triple sceptre. Pour la musique d'église, Hændel et Palestrina, Pergolèse et Mozart; pour la musique de théâtre, Gluck et Sacchini, Cimarosa et Mozart, encore Mozart! pour la musique instrumentale, Haydn et Boccherini, Beethoven, et toujours Mozart! Et parmi les vivants, pour les trois genres : Chérubini, Rossini, Meyerbeer, et j'allais dire Weber, tant la mort paraît cruellement absurde d'avoir tari sitôt cette source d'harmonie surnaturelle et de primitives mélodies. L'Allemagne et l'Italie doivent, selon moi, leur prééminence en musi-

que à ce qui fait leur faiblesse, sous d'autres rapports, à la division de leur territoire en vingt ou trente principautés, dont chacune a sa capitale, son point d'excitation artiste, son école, sa chapelle, son théâtre; et si la France, malgré les compositeurs de premier ordre qu'elle a produits depuis un demi-siècle, est encore en arrière de ses deux rivales, c'est qu'elle n'a pour trente-deux millions d'habitants qu'un seul théâtre, le grand Opéra; qu'une seule école, le Conservatoire; qu'une église, la chapelle des Tuileries; encore est-elle fermée! Le poëte, le peintre, le sculpteur fait son œuvre et la publie; seul, le musicien a besoin du concours des exécutants pour faire savoir qu'il existe. Que de compositeurs français ont dû mourir avec leur musique intérieure et leurs accords répercutés! Et cependant, malgré toutes ces entraves, le génie français a fini par se faire jour : M. Lesueur a donné ses messes, M. Auber son opéra de la *Muette*, M. Onslow ses symphonies, ainsi que M. Hector Berlioz, que ses triomphes du Conservatoire doivent porter aux luttes de notre grande scène lyrique.

Dans tout ceci, je n'ai point parlé de l'Opéra-Comique, genre *éminemment national*, mais essentiellement bâtard. Certes, nous y avons eu et nous y avons des maîtres justement célèbres, dont les partitions font les délices de l'Italie et de l'Allemagne elle-même; mais le mélange du dialogue parlé et de la musique n'en est pas moins mortel pour l'art. Le spectateur ne sait s'il écoute un opéra ou une comédie; l'artiste ne sait s'il est comédien ou chanteur. Que dirait-on du ballet où la pantomime serait de la prose déclamée, interrompue çà et là par un pas de trois ou un chœur de danses? En fait d'arts, il faut de la spécialité, un parti pris. Qu'importe que le récitatif ne soit pas toujours amusant? Il vous maintient en haleine de musique, et dans les conditions de l'art, et tant que l'Opéra-Comique n'en viendra pas là, j'ai bien peur qu'il ne meure de six mois en six mois, et enfin une bonne fois pour toutes, étouffé qu'il est par le Vaudeville, qui chante presque aussi bien et qui parle beaucoup mieux que lui.

Ce n'est donc pas le talent, mais l'occasion qui manque à nos compositeurs.

Il en est de même pour les exécutants. Comment répéter encore que les Français n'ont point l'organisation musicale, en présence des progrès rapides et des conquêtes brillantes du chant au grand Opéra depuis dix ans; en présence de l'orchestre du Conservatoire, le premier orchestre du monde! je dirai plus, en présence de la musique d'amateurs qu'on entend chaque soir dans vingt salons de Paris! Mais, dit-on encore, tous ces progrès s'obtiennent à force d'or ou de travail. La musique en France est une exception aristocratique; le peuple est resté antimusical. — Et l'école de Choron qui prenait ses petits virtuoses dans son quartier, et qui, au bout de quelques mois, en faisait une seule âme harmonique, une divine symphonie de voix! Qu'on la rouvre cette école qui a ruiné et tué son maître, l'homme d'art et de conscience! Qu'on en ouvre dans toute la France!

Encore une fois, tout dépend de l'éducation. Prenez cent personnes dans notre haute société, qui n'a pas en général l'éducation artistique; il y en aura dix qui aiment la peinture, quatre qui aiment la musique, une qui aime la poésie, et quatre-vingt-cinq qui aiment les courses de chevaux. Qu'on les élève dès l'enfance dans une atmosphère d'art et de littérature, et toutes ces disproportions s'effaceront, et l'habitude deviendra une autre nature.

Mais toutes ces questions, madame, demanderaient de longs développements, et je n'ai plus de papier que bien juste ce qu'il en faut pour quelques nouvelles.

L'Académie royale de musique n'a donné en 1834 d'autre nouveauté que *Don Juan,* qui est de 1791, mais toujours plus jeune que ses cadets, l'*opéra des opéras*, comme l'appelait Hoffmann. Administration, chanteurs, public, tout a concouru au triomphe de Mozart, le Raphaël et le Shakspeare de la musique. — On attend la *Juive* sous peu de jours; et on l'attend très-impatiemment; la musique est de M. Halévy. On compte donc sur un bel ouvrage et sur un grand succès.

L'Opéra-Comique a repris *Robin des Bois,* qui fait *rage*. Honneur encor à M. Castil-Blaze qui a popularisé ce chef-d'œuvre, dont la vraie place est au grand Opéra.

Les *Puritains* de M. Bellini sont dignes de leur succès et de leurs chanteurs. Que pourrais-je ajouter à cela? On remarque dans cette partition la même suavité, la même tendresse que dans les autres œuvres de M. Bellini, avec plus de caractère et de virilité.

Le Conservatoire a repris ses matinées. C'est toujours la même perfection dans l'orchestre et le même enthousiasme dans la salle. Qui n'y a pas entendu vingt fois une symphonie de Beethoven ignore la musique. On a remarqué que les chœurs chantaient cette année avec beaucoup plus de vigueur et de précision; j'y ai admiré une mélodie de Schubert, *la Religieuse,* chantée par Nourrit avec l'âme et l'art que vous lui connaissez. A l'un des derniers concerts, M. Dorus s'est fait entendre sur la flûte. C'est un talent de vingt ans, plein de goût et d'inspiration; il honorera encore un nom que sa sœur, Mme Dorus-Gras, a rendu difficile à porter.

M. Ferdinand Hiller, un des jeunes compositeurs les plus célèbres de l'Allemagne, s'est uni à M. Baillot, notre grand violon, pour donner deux soirées de quintetti, de quatuor et de trio des grands maîtres; ce sont de véritables solennités musicales. M. Hiller pourrait placer ses propres compositions sur son piano à côté des œuvres d'Haydn et de Beethowen, et personne ne s'en plaindrait.

Mme Pleyel s'est fait entendre chez elle dans un magnifique concert. Les Allemands ont MM. Liszt, Chopin, Kalkbrenner, nous avons Mme Pleyel, nous n'envions rien à personne. C'est une Muse et une Grâce.

Je vous envoie, pour finir, *Nizza,* canzonetta de M. Rossini, *le Moine* et *Rachel,* deux romances de M. Meyerbeer. Que n'avez-vous là Mme Damoreau-Cinti, M. Levasseur ou M. Geraldi et Mlle Falcon qui les chantent si admirablement! Puis j'y ajoute *Jane Gray,* autre romance de M. Niedermeyer, l'auteur du

Lac, qui se fera une gloire dans tous les genres qu'il voudra traiter; puis l'Album de Mme Duchambge, toujours si spirituelle et si poétique; et enfin *la Serénade* et *l'Hirondelle,* deux nocturnes délicieux de M. de Ginestet. — Chantez tout cela, madame, c'est la dernière mode de Paris.

Paris, 15 mars 1835.

Un grand opéra français, madame, est quelque chose de complexe et de multiple. La belle musique y a besoin d'un beau poëme, qui a besoin de belles décorations et de beaux costumes qui ont besoin de belles danses, et toutes ces beautés ont besoin d'une mise en scène où règnent à la fois l'imagination et la fidélité.

. . . . Spectacle tout magique,
Et qui de cent plaisirs fait un plaisir unique.

Mais la musique, même dans un grand opéra français, est la condition principale; les autres arts font cortége à cette reine. La poésie est secondaire dans un opéra, comme la musique l'est à son tour dans un ballet. Cependant n'oublions pas qu'il n'y a que la poésie qui puisse à elle seule compléter un spectacle sans aucun secours étranger. Que faut-il pour une tragédie? un poëte, voilà tout. C'est que la poésie est l'art suprême. C'est la musique qui pense et la peinture qui marche. Revenons à l'opéra. Vous avez souvent remarqué, madame, que, toutes proportions gardées, l'impression musicale était beaucoup moins vive au théâtre de la rue Le Peletier qu'au théâtre Favart. Qu'on transporte les mêmes ouvrages et les mêmes artistes d'un théâtre à l'autre, cette différence subsistera encore. Cela vient précisément de ce qu'un grand opéra français est un spectacle multiple comme je viens de le dire. Les danses, les décorations, toutes ces splendeurs sont de

trop puissantes distractions. On regarde tant qu'on écoute beaucoup moins. Enfin, le défaut de spécialité, l'absence d'homogénéité qui existent dans le spectacle, se retrouvent dans les spectateurs, dont la plupart n'y vont pas précisément pour la musique. Il en résulte de l'indécision dans l'ensemble des représentations et dans la masse du public, tandis qu'à l'Opéra-Italien, le théâtre et la salle, les acteurs et les spectateurs, tout est musical, et n'est que musical. On ne peut y donner et on n'y va chercher que le charme de la musique : avantage inappréciable pour les compositeurs et les chanteurs d'un vrai talent. Et remarquons à quel point cette pauvre musique pourrait être opprimée sur notre grand théâtre, si l'on y flattait trop sensuellement l'organe de la vue; car tout le monde voit, et peu de gens savent entendre. C'est une observation que nous soumettons à l'administration si intelligente et si habile de l'Académie royale de musique. Nous ferons observer, en outre, que si la musique seule n'a pu y soutenir la vogue d'aucun grand ouvrage, toutes les magnificences de la mise en scène n'y ont jamais fait vivre un opéra sans la supériorité de la musique et l'intérêt du poëme ou *libretto*, comme on voudra l'appeler. C'est l'accord, la fusion de tous ces éléments, dans de justes proportions, qui fait le succès durable. *La Muette* et surtout *Robert* en seront longtemps deux preuves irrécusables. Et alors l'Opéra français, dans son ensemble, est le premier spectacle de l'Europe.

Ces réflexions me conduisent tout naturellement à la *Juive* de M. Halévy. Et d'abord, enregistrons avec orgueil ce nouveau succès indigène sur notre grande scène lyrique si souvent et si longtemps desservie par des compositeurs étrangers. La réputation de M. Halévy, qui s'était fondée d'une manière si brillante au Théâtre-Italien par l'opéra de *Clari*, et ensuite popularisée à l'Opéra-Comique par le *Dilettante d'Avignon*, vient enfin de recevoir sa troisième et plus éclatante consécration au grand Opéra.

Vous avez appris, madame, par tous les échos qui arrivent à votre château d'Auvergne, quelles sont les

splendeurs du cortége et de la procession, le luxe du banquet impérial, la pompe inouïe de la fête militaire et funèbre, qui font une vraie magie des premier, troisième et cinquième actes de la *Juive*. Mais ce qu'on ne peut décrire, et ce qu'on ne peut trop admirer, c'est le goût artiste, la science infinie, la vérité idéalisée qui président à tous ces costumes, à toutes ces cérémonies, à cette résurrection du moyen âge. La richesse de cette mise en scène est étonnante, et c'est la richesse qui m'a le moins étonné. Ce que j'en aime surtout, c'est l'art. M. Duponchel, par ses études consciencieuses et son exquise intelligence, a tellement perfectionné la mise en scène au grand Opéra, qu'il en est et qu'il en restera le créateur. Mais je le défie lui-même de continuer son système de progrès après la *Juive*. On peut en dire autant des décorations de MM. Feuchère, Filastre et Cambon. Elles ne sont pas seulement magnifiques; elles sont inventées et toujours imprévues.

La musique de cet opéra, comme toute grande œuvre, a été l'objet de bien des jugements; et comme il arrive à toute musique forte et sévère, plus on l'entend, plus on y découvre de beautés et de secrets. L'*Introduction*, qui n'a rien d'ambitieux, est remarquable par la délicatesse des nuances dans lesquelles se plaisent toutes les oreilles connaisseuses. La romance à deux mouvements, « Loin de son amie », est délicieuse de naïveté. Tous les salons de Paris en retentiront bientôt. Le chœur à boire qui suit offrait de grandes difficultés au compositeur. Le souvenir des chœurs du *Comte Ory* et de *Robert* étaient là comme deux fantômes effrayants. M. Halévy est sorti triomphant de cette rude épreuve. Toute la scène est traitée avec une originalité surprenante. Un critique fort éclairé a même remarqué qu'au moment où le chœur syllabique des hommes se réunit au chant ténu de soprani, il devrait naître de la beauté de ce contraste une explosion d'enthousiasme dans la salle. Le public n'a pas encore bien compris. A plus tard l'explosion. — L'acte vraiment musical est le second, parce que tout se passe dans une chambre modeste entre quelques personnages, et que rien ne fait

2.

diverger l'attention. La prière juive qui ouvre cet acte, la romance, « Il va venir », le duo « Lorsqu'à toi je me suis donnée », et surtout le trio final : « Désespoir! anathème! » où Nourrit et Mlle Falcon se montrent si grands chanteurs et si grands tragédiens, feraient à eux seuls la gloire d'un maître. Il existe peu de morceaux d'une facture si vigoureuse et d'une éloquence si entraînante que ce trio. — Je ne regrette qu'une chose dans le second acte, c'est le concours de quelques voix de basse ou de bàryton. Deux voix de femmes et deux ténors s'y succèdent ou s'y mêlent continuellement. Il en résulte de pénibles lacunes dans l'échelle des sons et une teinte trop uniforme. C'est un inconvénient que la distribution des rôles et la marche de l'action, telle qu'elle est, rendait inévitable; mais M. Halévy devait à son art et à son talent d'exiger du poëte quelques modifications toujours faciles, surtout à l'esprit souple et inventif de M. Scribe, et qui auraient permis l'introduction d'une corde grave au milieu des quatre chanterelles du second acte. Il faut tout le mérite de la composition et toute la magie de l'exécution pour faire oublier ce malheur réel, auquel on ne songe que lorsqu'on est rentré chez soi. C'est encore trop tôt. — Le troisième acte s'ouvre par un air à cadences à roulades, espèce de concerto pour la voix, que bien peu de cantatrices pourraient chanter comme Mme Dorus-Gras. C'est merveille que d'entendre cette jeune artiste se jouer avec tant de grâce des traits les plus difficiles et des gammes chromatiques ascendantes et descendantes dont cet air abonde. Mme Dorus-Gras s'est placée dans la *Juive* au premier rang des talents de vocalisation, comme elle avait pris sa place parmi nos premières chanteuses dramatiques en créant avec tant de charme et d'expression le beau rôle d'Alice dans *Robert*. — Le finale de ce troisième acte est plein de vigueur, et le récitatif obligé, si puissamment rendu par Levasseur, est d'un effet extraordinaire. Cet excellent chanteur y développe toute la beauté de ses moyens et toutes les ressources de son art. Je suis fâché que les mots *anathème! anathème!*

soient encore le cri du cardinal comme ils ont été le cri du juif dans le trio du second acte. Ce dernier anathème s'affaiblit un peu par le souvenir du premier. C'est une répétition qu'il fallait éviter. — Le morceau qui avec le grand trio partage les honneurs de la représentation est l'air d'Éléazar au quatrième acte. Il est impossible d'imaginer une mélodie plus tendre et plus douloureuse, et de la dire avec une expression plus déchirante que ne le fait Nourrit. — Enfin, madame, je vous envoie la partition de la *Juive*, dans laquelle vous découvrirez bien des mérites de tout genre que je ne puis pas même vous indiquer, et vous accueillerez le nom de M. Halévy sur votre piano avec l'enthousiasme que nous lui avons prodigué autour de son orchestre. — Encore un mot avant d'en finir avec la *Juive*. Je me suis convaincu de nouveau que le récitatif continuellement instrumenté alourdit un opéra ; il ne se détache pas assez de l'instrumentation du chant. J'en reviens toujours à mon récitatif au piano pour les scènes posées et le dialogue familier. Il faut en croire les Italiens là-dessus comme sur beaucoup d'autres choses. Cette mélopée simple, et soutenue seulement de quelques accords, vous maintient dans la région musicale sans vous saturer de bruit et d'harmonie. D'ailleurs c'est un contraste de plus : grand bénéfice en musique. Quand la situation s'agrandit, ou se passionne, le récitatif orchestré reprend, et on le retrouve avec plaisir au lieu de l'écouter tout le temps d'une manière distraite. D'ailleurs, avec le récitatif au piano, le dialogue étant tout démasqué devant le public, les poëtes s'accoutumeraient à y mettre du soin, de l'esprit, du style, de la poésie... Pourquoi pas? et les spectateurs s'accoutumeraient à y faire attention, et à s'amuser et à s'intéresser entre les morceaux de musique. — Le beau malheur!

Marino Faliero de Donizetti succède en ce moment aux *Puritani* de Bellini à l'Opéra-Italien. C'est toujours la même exécution foudroyante. Je vous parlerai dans ma prochaine lettre de cette nouvelle partition du célèbre auteur d'*Anna Bolena*.

— L'Opéra-Comique a donné la *Marquise*, de M. Adam.

C'est, je crois, le trente-troisième succès à ce théâtre depuis un an. La musique de M. Adam n'en a pas moins un mérite très-réel.

Le Conservatoire est toujours le rendez-vous de tout ce qui aime la grande et forte musique. Dernièrement la symphonie pastorale de Beethoven, ainsi qu'un quatuor du même maître, exécutés par tous les violons, altos et violoncelles de cet admirable orchestre, ont ravi l'auditoire au septième ciel. Le chœur d'*Euriante* de Weber a également électrisé l'assemblée, qui a voulu l'entendre deux fois. J'aurais tort de passer sous silence une grande composition vocale de M. Clapisson, qui s'est fait connaître avec beaucoup de distinction cette année. La mélodie, l'harmonie et le rhythme, ces trois qualités de la musique, en sont fort remarquables, et ont été fort remarqués.

Une matinée musicale bien intéressante est celle qu'a donnée M. Ferdinand Hiller dans les grands salons d'Érard. Des quatuor et trios d'instruments, des airs ou *lied* pour la voix, des études et fantaisies de piano, des chœurs allemands, M. Ferdinand Hiller a fait passer devant nous un choix brillant de toutes ses musiques. Déjà nous avions entendu l'année dernière une de ses belles symphonies au Conservatoire. Nous connaissons maintenant quelque chose de tous les secrets de ce jeune et déjà célèbre compositeur, et nous désirons vivement connaître le reste. On est frappé de la gracieuse et expressive naïveté de ses *lied*, à côté du style énergique et de l'étonnante instrumentation de ses quatuor. Ses chœurs, à la mélodie si large, et aux modulations si heureusement nuancées, forment un contraste puissant avec ses fantaisies de piano, si capricieuses et si habilement variées. Cette solennité musicale s'est terminée par un duo de piano, que l'auteur, et M. Chopin, ce talent magique, ont exécuté avec une délicatesse et une verve prodigieuses. Tous les maîtres de l'art et la première société de Paris assistaient à cette matinée, et tout le monde en se séparant aurait voulu se donner rendez-vous à un prochain opéra de M. Hiller.

Je savais bien, madame, que vous seriez contente de mon dernier envoi de nocturnes et de romances : j'y ajoute aujourd'hui le *Renégat* de M. Donizetti, qui peut faire le pendant du *Moine* de Meyerbeer; puis *Kitty-Bell et Chatterton,* de madame Pauline Duchambge, ballade empreinte d'amour et de pureté, et dont la couleur est merveilleusement harmonisée avec les personnages et le sujet; puis une barcarolle de M. Mazas : *Partons, c'est l'heure.* Il y a un très-grand talent dans cette petite production, comme dans tout ce qui porte le nom de M. Mazas, dont la science et l'inspiration mélodique feraient, j'en suis certain, la fortune d'un opéra. — Puis encore la *Pauvre Fille,* romance qui mérite d'être distinguée dans la foule des romances, par la sévérité du style et le sentiment musical qui y dominent. Elle est d'un jeune compositeur, M. Adolphe Barault, qui aura bientôt un nom s'il continue ainsi. — Enfin, madame, je vous adresse les *Concerts de famille* de M. le vicomte de Ginestet. Ce sont douze quatuor où le chant rivalise avec l'harmonie, et qui sont d'un effet délicieux; ils ne présentent point de difficultés de vocalisation, et demandent seulement de la précision et des nuances bien observées. Ces *Concerts de famille* font fureur dans les salons de Paris, et seront d'un agrément indispensable dans les châteaux autour des tables rondes ou sur les terrasses fleuries. L'éditeur Petit, rue Vivienne, en fait faire en ce moment un nouveau tirage, et je conseille fort à vos voisins de campagne de se dépêcher s'ils veulent être servis; car tout le monde désire ces quatuor.

Paris, 15 mai 1835.

Les Italiens sont partis et le Conservatoire est fermé! Adieu les miracles du chant et de la symphonie! Adieu Paris! tout ce qui a un cœur dans sa *poitrine d'homme*

ou de femme, et quelques louis dans sa poche ou dans le coin de son mouchoir, se hâte de quitter cette fourmilière criarde, où l'on ne rencontre plus guère dans les rues que des courtiers de commerce, des marchandes de plaisir, des chefs de bureau et des sergents de ville. La musique est maintenant dans les montagnes, dans les bois et dans les prairies. Elle est dans votre grand parc d'Auvergne, madame, empruntant la voix de vos cascades et de vos jeunes fauvettes; et c'est vous qui désormais pourrez nous donner des nouvelles de cette reine devenue bergère.

Mais elle nous a fait de superbes adieux, et n'a point voulu ménager nos regrets, la divine cruelle! Les dernières soirées de l'Opéra-Italien, les dernières matinées du Conservatoire, étaient bien les premières solennités musicales du monde. Jamais ces voix du ciel et cet orchestre magique n'avaient fait tant de bruit et un bruit si admirable.

La vogue des *Puritains* s'est accrue jusqu'à la fin, ce sont les *Puritains* qui ont clos la session mélodique au théâtre Favart, et vous auriez vu tous les bouquets pleuvoir des loges ou jaillir du parterre sur la scène. C'était une grêle embaumée, un délicieux bombardement. Tamburini et Rubini ont été couverts de fleurs, comme ils le sont tous les jours d'applaudissements. Mlle Grisi a eu pour sa part plus de vingt couronnes; et ce n'est pas trop, elle a chanté plus de vingt fois cet hiver. Enfin, par un contraste singulier, une rose pompon est allée se nicher dans la vaste chevelure de Lablache : ce n'est vraiment pas assez.

Vous avez maintenant, madame, la partition des *Puritains* et celle de *Marino Faliero*. Cette dernière partition est certainement l'œuvre d'un maître bien habile et qui connaît et domine toutes les ressources et toutes les puissances de son art. Cependant, vous devez comprendre les préférences du public pour l'ouvrage de M. Bellini, dont les mélodies ont une suavité, une tendresse, une jeunesse qu'on ne trouve point au même degré dans l'ouvrage de M. Donizetti : qualités qui dans un opéra l'emportent nécessairement sur toutes les au-

tres. Pour les chanteurs, il faut d'abord du chant et puis encore du chant. Nous ne rappellerions pas cet axiome très-naïf, pour le moins, si quelques compositeurs actuels ne l'oubliaient pas trop dédaigneusement.

Une demi-heure après que les portes du Théâtre-Italien ont été fermées pour six mois, Mme Malibran est arrivée à Paris!... N'y reviendra-t-elle pas quand elles se rouvriront! Que de chefs-d'œuvre n'ont pu être représentés cette année faute d'une *prima donna, mezzo-soprano* ou *contralto!* et comme cette cantatrice, cette actrice de génie compléterait le plus magnifique ensemble musical qu'aucun théâtre ait jamais présenté! Sans doute, l'administration des Italiens, avec les traitements considérables qu'elle donne déjà, et avec ses recettes bornées, ne pourrait subvenir à ce nouvel engagement. Mais le ministère, mais la ville de Paris, ne devraient-ils pas y pourvoir? dût-on supprimer pour avoir Mme Malibran quelques dromadaires ou quelques ours du Jardin des plantes! En tout cas, la municipalité de Paris rentrerait bien vite et au delà dans ces avances, par la masse d'étrangers et de capitaux circulant qu'attirerait le phénomène de cette unique réunion de talents. Et à défaut de l'autorité, si elle reste sourde à notre voix et même à celle de Mme Malibran, une souscription de plus de cent mille francs serait remplie en moins de quinze jours par les *dilettanti* de la capitale. Qu'on essaye. Le plaisir en vaut bien la peine. Quant à la sublime chanteuse, on ne saurait trop lui répéter que la gloire est plus belle à Paris que partout ailleurs. Voilà l'Angleterre qui vient de l'engager pour la saison; la France restera-t-elle en arrière?

Quant au Conservatoire, la vogue a toujours été pour Beethoven, et c'est justice. Nulle part cet empereur de la symphonie n'est aussi bien fêté. Il y a des orchestres plus nombreux dans quelques autres capitales, il n'y en a pas d'aussi sonnant, d'aussi intelligent, d'aussi vigoureux. On ne dirait pas cent vingt instruments, on dirait un seul instrument qui a un volume de sons comme cent vingt. Chose étrange! les symphonies allemandes sont peu senties en Italie; et les mélodies italiennes peu

goûtées en Allemagne. Ce sont pourtant les deux patries de la musique. Il est vrai que l'une est la reine du chant et l'autre de l'harmonie. Leur injustice réciproque s'explique par la différence de leur point de vue dans l'art et par leur rivalité même. Elles sont trop dissemblables et trop égales pour s'entendre. La France, qui est beaucoup moins intéressée dans la question, est bien meilleur juge. Aussi se pâme-t-elle le matin avec Beethoven et le soir avec Rossini. Encore a-t-elle deux publics pour ces deux extases; car il y a bon nombre de fanatiques du Conservatoire qui traitent fort cavalièrement l'Opéra-Italien; et en revanche, bien des belles dames enthousiastes des virtuoses de la salle Favart, et qui s'ennuient bien franchement dans la salle de la rue Bergère. Pauvre humanité, qui ne peut suffire à deux admirations! Cette triste vérité a son application dans le sein même du Conservatoire. Il y a douze ans qu'on en fermait les portes et qu'on se fermait les oreilles aux symphonies de Beethoven, du barbare, du sauvage, du frénétique Beethoven; qui avait l'audace insensée de vouloir usurper l'orchestre d'Haydn et de Mozart. Maintenant, les mêmes personnes, dans le même lieu, ne rêvent plus, ne demandent plus, ne reconnaissent plus que Beethoven, et tolèrent Mozart et Haydn par respect humain! L'admiration vulgaire n'admet un nom nouveau qu'à la condition d'en rejeter un ou deux anciens. Cela ne fait jamais que son petit nombre et quelquefois même il y a bénèfice. — Eh bien, nous avons entendu, dans un des derniers concerts, une symphonie de Mozart, et l'andante d'une symphonie d'Haydn, avant et après la belle symphonie en *re* de Beethoven, et si l'instrumentation des deux célestes doyens de l'harmonie nous a paru moins puissante que celle de leur sublime héritier, leur style, leur chant, leurs accords n'ont rien perdu à la comparaison; et nous nous sommes convaincus pour jamais de cette vérité, que la bonne musique est toujours fraîche et qu'elle ne vieillit pas. Il est à remarquer même que les honneurs du *bis* ont été pour Haydn et Mozart. C'est d'un excellent augure; les préjugés et les exclusions sont les fléaux des arts.

Des psaumes de Palestrina, l'*Ave verum* de Mozart, de magnifiques motets de M. Chérubini, ont royalement couronné la saison du Conservatoire. Il serait digne de M. Chérubini de faire monter pour l'année prochaine les plus beaux morceaux de la *Création* d'Haydn, et du *Triomphe d'Alexandre* de Hændel; ce cygne mélodieux, ce colosse d'harmonie, que Choron seul nous a révélé. Les chœurs du Conservatoire, malgré une amélioration sensible, sont loin encore de la verve nuancée que Choron avait inspirée à ses élèves; cela tient sans doute à un vice dans l'enseignement, et nous ne savons pas à quoi tient ce vice, mais il est pénible de penser que le chant soit si inférieur aux instruments dans notre grande institution musicale.

Après le Conservatoire, est venue immédiatement, cet hiver, la société des concerts de la rue Chantereine, où l'on a fait d'excellente musique vocale et instrumentale.

C'est là qu'on entendait M. Géraldi, jeune artiste plein d'âme, de goût et de talent, une des plus franches et des plus expressives basses-tailles qui ait jamais résonné. C'est là qu'on a entendu le fameux sextuor de M. Bertini, très-grand pianiste et plus grand compositeur. Ce sextuor, ainsi que toutes les *études* de M. Bertini, sont des modèles de style, d'harmonie et d'inspiration dramatique. Ce compositeur, dont la science et le mérite sont relevés par une rare modestie, nous paraît appelé à la plus haute renommée, et tous les connaisseurs le regardent comme une des plus belles espérances de notre scène lyrique. M. Véron, qui a les prévisions si justes, ne doit pas hésiter à lui confier un poëme. Quant à l'Opéra-Comique, nous ne comprenons pas comment il ne court pas après M. Bertini.

En attendant, le *Cheval de bronze* ira loin et longtemps. La musique de ce nouvel opéra est remarquable par l'esprit, la facture et la vérité dramatique. Sans cela, serait-elle de M. Auber? On y a repris d'abord quelques réminiscences du *Philtre* et du *Dieu et la Bayadère* : tout le monde se souvient de ces charmants opéras; pourquoi l'auteur ne ferait-il pas comme tout le monde? Puis, quelques parasites cavatines à roulades : ne fallait-il

pas faire chanter Inchindi, madame Casimir et M. Ponchard? Enfin, trop de *mouvements* de contredanse; mais, en résumé, les défauts de ce nouvel ouvrage de l'auteur de la *Muette* appartiennent au genre, aux exécutants, aux spectateurs de l'Opéra-Comique; tout cela fait fausse route musicale. Les beautés du second acte surtout, et le charme d'un grand nombre de morceaux sont bien à M. Auber seul. *Cosi fan tutti* de Mozart, *le Mariage secret* de Cimarosa, *le Barbier de Séville* de M. Rossini, sont aussi des opéras-comiques. Mais (tout génie à part) le style, la coupe de cette musique, en font une chose aussi grande que les plus grands opéras sérieux, tandis que nos opéras-comiques de la place de la Bourse ne sont que des comédies à ariettes, des vaudevilles un peu plus et un peu mieux chantés. Il y a là un péché originel qui est inhérent au genre même. Nous y reviendrons plus tard.

Le concert au bénéfice des réfugiés polonais a tourné au bénéfice des auditeurs. Il a été supérieurement ordonné et exécuté. M. Chopin s'est surpassé lui-même en faveur de ses compatriotes. Il a dit un concerto de sa composition qui a électrisé l'assemblée par l'originalité et le coloris du style, et par la fraîcheur des mélodies dont lui seul peut rendre, sur son piano, la grâce ingénieuse et l'exquise finesse. Vous connaissez M. Chopin, madame; vos souvenirs feront plus que tous mes éloges. Ce concert était long et il a paru court. C'est une compensation pour tant d'autres qui sont et qui paraissent tout le contraire de cela.

Nous vous avons particulièrement regrettée, à la solennité qui, sur l'appel de M. Liszt, a rassemblé, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, la plus brillante société de Paris. On avait à juger une nouvelle composition à grand orchestre, de ce célèbre pianiste, fantaisie symphonique qu'il a écrite sur deux thèmes de M. Berlioz (la ballade du Pêcheur et la chanson des Brigands). M. Liszt s'est placé d'un seul coup au premier rang des harmonistes de nos jours, par les transformations aussi délicieuses qu'inattendues qu'il a fait subir aux thèmes si simples et si grandioses de son rival et

ami. Le travail des violons et des basses, les entrées des instruments à vent, le sage et pittoresque emploi des instruments à percussion, toute cette instrumentation, lucide et compliquée, comme un fleuve profond et clair, enfin la péroraison foudroyante où M. Liszt luttait seul sur son piano avec son colossal orchestre, et ces inextricables difficutés d'exécution qu'il emporte et renverse devant lui, comme Achille faisait des bataillons et des redoutes de Troie, cette double magie de l'exécutant et du compositeur, a entraîné la salle toute entière, et l'exaltation de l'artiste a passé dans son public, au point qu'il serait injuste de dire que M. Liszt a obtenu un immense succès; il faut dire, un véritable triomphe. A voir le jeune inspiré dont les regards reflètent les rayons d'harmonie qui s'échappent de ses doigts, ce n'est plus seulement de la musique, c'est de la poésie, et je me suis pris à redire :

Voilà le merveilleux enfant, homme à présent!
Au trépied musical poëte improvisant;
Liszt, Liszt, qui changerait, sans changer de délire,
Les notes pour les vers, le clavier pour la lyre!

Quant à ceux qui prétendaient qu'il ne devait pas composer parce qu'il exécutait trop admirablement, il leur a fait une réponse sans réplique. D'ailleurs, Mozart était le plus grand pianiste de son temps.

Il était difficile, après M. Liszt, de ramener l'attention et de recommencer l'enthousiasme de l'auditoire. C'est pourtant ce qu'a fait M. Massart dans un solo de violon. Qu'on joue très-bien du violon, qu'on fasse très-bien beaucoup d'autres choses, ce n'est point là l'embarras aujourd'hui, mais de franchir cette ligne étroite, cette immense barrière qui, dans tous les arts, sépare le *bien* du *beau*, voilà le vrai mérite, et la nature le donne à peu d'artistes. M. Massart est un de ces rares privilégiés qui ont franchi la barrière. Le style large et puissant de son jeu rappelle la grande manière de son maître Kreutzer, et il y joint une délicatesse d'expression et une vélocité merveilleuse qui sont un des progrès du siècle. Aux unanimes et bruyants applau-

dissements du public, s'est mêlé un suffrage qui, pour M. Massart, vaut seul tous les autres, celui de M. Baillot. Notre grand violoniste était là, dans l'orchestre, et n'a cessé de donner à tous le signal des bravos, après chaque trait habile ou charmant de son jeune émule. M. Massart ne saurait trop souvent se faire entendre, dans l'intérêt de sa gloire et de nos plaisirs.

M. Liszt, à la fin de la soirée, épuisé de fatigues et d'émotion, s'est évanoui au milieu de son dernier duo avec mademoiselle Vial. Toute la salle, d'abord si alarmée, a été bientôt tranquillisée sur les suites de cet accident qui nous a toutefois privés d'applaudir assez longtemps mademoiselle Vial, à côté même de M. Liszt. Ce duo nous a été rendu dans un autre concert donné par le jeune Hermann, âgé de 13 ans, qui l'a joué miraculeusement avec son maître. Ce jeune élève est la preuve que M. Liszt joint à tous ses autres mérites celui d'excellent professeur.

M. Berlioz, dont nous parlions plus haut, a eu l'heureuse idée de nous redonner ce grand concert dramatique qui a fondé sa réputation il y a quelques années. Tout ce qui aime la forte musique, tout ce qui admire ce jeune compositeur si original et si passionné, tout ce qui lui conteste encore sa place, s'est précipité en foule, et longtemps d'avance; la salle du Conservatoire était retenue par les enthousiastes et les récalcitrants. Il n'y a que les talents supérieurs qui excitent ces vives sympathies et ces non moins vives oppositions. La médiocrité va toute seule, c'est à qui la laissera passer. Aussi passe-t-elle vite. Vous voyez de loin ce qui a dû arriver. La symphonie fantastique aura été reçue avec de véhémentes acclamations, et le lendemain des réclamations honteuses et isolées se seront encore efforcées d'attacher une épine au laurier du vainqueur. Les choses suivent leur cours naturel pour M. Berlioz: Les suffrages, d'année en année, augmentent de nombre et d'intensité; les invectives deviennent plus rares et moins hardies. Il ne restera bientôt plus que la critique honnête et éclairée que tout grand artiste doit rechercher et remercier.

Voici, madame, quelques romances *nouvelles* et qui sont cependant *neuves : Grenade,* le *Giaour,* paroles et musique de M. Émilien.Pacini, que vous féliciterez de son double talent qui ne s'arrêtera pas là; puis *les Adieux à la Bretagne,* par M. Edmond Ellové, jeune amateur déjà connu par des productions d'un comique excellent, dont tout Paris raffole, et qui débute dans le genre tendre et mélancolique par une mélodie qu'on ne peut écouter sans pleurer.

Voici enfin *Nella,* canzona de M. Meyerbeer. Cet auteur nous dispense de tout éloge. Nous ne dirions pas plus haut que son nom. Nous dirons seulement que *Nella* est une digne sœur du *Moine* et de *Rachel,* et une digne rivale de la *Nizza* de M. Rossini, dont elle est destinée à faire l'harmonieux pendant pour le charme et pour le succès de vogue.

Permettez-moi de joindre à cet envoi (comme touchant par un point à ma spécialité musicale) deux livres de poésie qui font grand bruit en ce moment : *Le Souper chez le Commandeur,* par M. Henry Blaze, composition d'une haute philosophie et d'une imagination épique, inspirée par cet immortel *Don Juan* de Mozart; et les *Dernières paroles,* de M. Antoni Deschamps, qui avoue lui-même que c'est la musique qui le fit poëte, lorsqu'il dit en parlant de Cimarosa :

> Or, j'ai toujours aimé ce roi de mélodie;
> C'est lui qui réveilla mon enfance engourdie,
> Qui vint me prendre au cœur et par son art puissant,
> Avant un autre amour fit bouillonner mon sang.

Certes, si la musique a fait éclore ce jeune talent si fort de pensée, de sentiment et de style, elle a droit à de nouveaux hommages. Je ne sais pas pourquoi je ne dirais pas cela, bien que M. Antoni Deschamps soit mon frère. Il faut être juste envers tout le monde.

P.-S. J'apprends que M. Meyerbeer arrive à Paris pour commencer les répétitions d'un grand opéra que nous applaudirons au mois de septembre prochain. C'est, je crois, un épisode de la Saint-Barthélemy. — J'apprends

aussi qu'il est question de monter une musique religieuse pour tout l'été dans l'église de Neuilly. MM. Rossini et Hiller sont les maîtres de chapelle. Que de bonnes nouvelles à la fois!

NÉCESSITÉ D'UNE PROSODIE

Une bonne méthode poétique, c'est-à-dire une prosodie bien raisonnée, traitant des premiers rudiments de la versification, pour s'élever de chapitre en chapitre jusqu'aux formules transcendantes de l'art, est un livre d'éducation qui manque à notre pays. Nous avons des prosodies élémentaires et techniques qui nous disent combien il faut de pieds dans chaque espèce de vers les plus usités; quel doit être l'entre-croisement des rimes masculines et féminines; ce que c'est qu'une césure et un hémistiche; comme quoi il faut éviter l'hiatus et certaines inversions et assonances; de quel nombre de vers se composent le sonnet et le rondeau, etc... Mais, comment ces pieds doivent-ils marcher selon les genres et les sujets; comment il faut rimer; quelles sont les rimes à rechercher et celles à éviter pour faire d'une chaîne une parure; quelle est la grâce ou le pouvoir des rhythmes, des césures mobiles, des rejets étudiés, des enjambements, etc., aucune prosodie ne nous dit rien de cela, et c'est cela qui est tout. Nous avons aussi des rhétoriques qui donnent des exemples, plus ou moins complets, des différents genres de poésie; mais comme elles ne joignent point d'argumentation, de démonstration à l'appui, ce sont des exemples sans utilité pour l'enseignement du beau poétique.

Avec des prosodies trop matérielles comme avec des rhétoriques trop vagues, l'esprit flotte et se fatigue entre des règles arides, sans application, et de vaines citations sans analyses normales. On sent qu'il y a dans cette région la place d'un livre intéressant et utile, mais ce livre

ne pourra être fait que par un poëte doué de l'esprit critique et de la philosophie de son art. La réunion de ces conditions est indispensable; voilà pourquoi une vraie prosodie est si longtemps à se faire.

Et il ne faut pas croire qu'elle ne serait profitable qu'au public, ce qui cependant donnerait déjà assez d'extension à ses bienfaits. Elle serait encore d'un grand profit pour les jeunes poëtes. Sans doute la forme toute seule n'est rien; mais, dans les arts, il n'y a rien sans la forme. Sans doute aussi tout poëte de génie crée sa forme avec son œuvre et au niveau de sa pensée; mais il est des poëtes qui, sans être des génies créateurs, ont plus d'idées, de sentiments et d'imagination qu'il n'est nécessaire pour vivre dans la mémoire des hommes, et dont le nom meurt tout jeune, faute par eux d'avoir su jeter les élans de leur verve dans les moules conservateurs; faute d'un bon système de versification; faute, en un mot, de guides et d'avertissements. La poésie, on ne saurait trop le répéter, c'est l'indépendance de la pensée et de l'imagination, avec une soumission fanatique à la forme. Voyez Virgile, Horace, Dante, Gœthe, Byron, Victor Hugo, etc. Une bonne prosodie, comme nous la comprenons, offrirait donc de grands secours aux jeunes esprits qui se dirigent vers la poésie, en écartant leurs premiers pas des fausses routes, des mauvaises manières dont on se tire plus tard si difficilement — quand on s'en tire.

Les professeurs et les critiques y trouveraient également de bien précieux avantages. Il en est parmi eux d'une instruction littéraire très-étendue et très-solide, d'une très-haute portée d'esprit et d'un talent d'écrire du premier ordre, qui cependant sont gênés, on le sent, quand ils ont à parler d'ouvrages de poésie : aussi en parlent-ils le moins possible; ils n'osent pas trop s'y hasarder : l'exquise connaissance du mécanisme poétique, *la science de l'art* leur fait défaut. Qu'une prosodie, comme nous l'entendons, vienne à paraître, et qu'ils s'appliquent à l'étudier avec leur vive intelligence, il ne leur manquera plus rien.

Et certes, le moment est bien opportun pour la pu-

blication d'un pareil travail. Les règlements doivent arriver après les œuvres. Or, depuis André Chénier jusqu'aujourd'hui, tous les secrets du rhythme et de la facture ont été retrouvés ou révélés par quelques poëtes de génie, et mis en œuvre par de beaux talents. Les grandes formules poétiques du XVIe et du XVIIe siècle ont été continuées et complétées admirablement de nos jours. Il ne reste plus qu'à en faire le procès-verbal éloquent.

En attendant cette prosodie supérieure, que nous avions longtemps appelée de tous nos vœux [1], voici quelques considérations qui mériteraient peut-être qu'une plume habile les développât.

. . . .

La poésie a ses mélodistes et ses harmonistes, ses dessinateurs et ses coloristes, comme la musique et la peinture. Il n'est donné qu'à bien peu de réunir au même degré les deux manifestations de l'art. Ainsi Raphaël est supérieur par le dessin et Cimarosa par la mélodie, comme Rubens par la couleur et Beethoven par l'harmonie. Cette division existe également dans l'art d'écrire, et surtout en vers. Les uns, emportés par l'idée et la passion, ne sont pas essentiellement préoccupés de la forme et du rhythme; les autres, au contraire, écornent quelquefois leur pensée pour la faire entrer dans leurs moules merveilleusement ciselés. Cependant, aucun talent vrai n'est dépourvu de l'une ni de l'autre partie de son art; ce n'est qu'une question de plus ou de moins, et si une qualité domine, l'autre se trouve toujours en bonne proportion; sans cela ce serait un talent manqué. En effet, pour nous en tenir à la poésie, des moules sonores et brillants, avec des pensées vulgaires, ne seraient autre chose qu'une liqueur insipide renfermée dans un vase précieux; et, par contre, de belles idées ballottant dans un vers mou, dans une strophe débile, ressembleraient à un vin généreux qui

1. Nos désirs ont été exaucés : M. Wilhem-Tenint a publié sa prosodie de l'*École moderne*, œuvre d'un ingénieux savoir, d'un goût excellent et d'un enseignement applicable et transcendant à la fois.

(*Note de l'Auteur.*)

s'évapore et perd sa valeur dans un vase fêlé ou mal fermé. Les poëtes de l'école de Voltaire ayant presque entièrement abandonné la forme, la poésie s'en allait de toutes parts, lorsque nos jeunes poëtes, heureusement réactionnaires, l'ont ramenée dans les canaux dorés de ses rhythmes primitifs : coupes étudiées ou hardies, tours variés, harmonie pittoresque, coloris prismatique, élégante opulence de la rime, sobre liberté de l'enjambement, travail curieux et charmant du vers et de la période; toute la magie du style et de l'art a été déployée depuis un quart de siècle parmi nous. Peut-être même quelques adeptes trop fervents, ou quelques talents incomplets, trouvant à leur disposition et sous leur main le procédé poétique, la machine à versification, les ont-ils imprudemment employés à chanter sans rien dire, à répandre de vives couleurs sur des traits vagues et effacés, si bien qu'ils nous ont donné des palettes au lieu de tableaux. De là, car un excès produit toujours son contraire, cette tendance qui se manifeste, à l'heure qu'il est, chez plusieurs beaux talents, vers la manière lâchée du XVIIIe siècle. Tout n'est qu'action et réaction. C'est aux esprits sages à tenir un juste équilibre entre ces extrêmes, à ne pas adopter la négligence inélégante, en haine de la parure affectée, à ne pas se jeter dans un abîme par la crainte d'un écueil.

. . . .

La France a eu sa poésie avant d'avoir sa langue[1], ses chants inspirés sur un instrument incomplet ou à demi barbare. Clément Marot, Du Belley, Ronsard, Rémy Belleau, d'Aubigny, et quelques autres poëtes de la pléiade du XVIe siècle, étaient, à vrai dire, des Théocrites, des Horaces, des Tibulles, pour la grâce, la verve, la fraîcheur et le coloris. Ils se servaient miraculeusement d'un idiome rebelle et d'une grammaire

1. Voir, tome II, page 263, la même idée exprimée presque dans les mêmes termes (Variante d'un passage de la préface des *Études*). L'auteur, en plus d'un endroit de ce morceau, reproduit encore des opinions déjà émises dans sa préface. Nous avons dit qu'il ne comptait pas la publier. (*Note de l'Éditeur.*)

défectueuse, sans avoir pourtant la force ou la volonté de les régulariser et de les épurer. Enfin Malherbe vint, et la belle langue française avec lui... mais, si l'on en excepte le théâtre, encombré de tant de chefs-d'œuvre tragiques et comiques, et admirablement poétiques à la fois, la poésie s'en alla peu à peu de notre littérature, à mesure que le langage se perfectionnait. L'instrument fut créé, mais il ne se créa plus guère de mélodies : le chantre avait fait place au luthier. Il n'y eut, dans la poésie non dramatique, d'autre exception que La Fontaine; mais ce poëte, le plus grand de tous, ne doit compter dans le XVII[e] siècle que chronologiquement; son génie, son style appartiennent au XVI[e]. Phénomène bizarre dans l'histoire des littératures! La poésie et la langue française sont nées à un siècle de distance, et n'ont presque jamais pu marcher ensemble (si ce n'est au théâtre) jusqu'à notre époque, où elles se sont enfin reconnues et embrassées sous la lyre d'André Chénier, pour ne plus se quitter. C'est que, dès l'origine, nous avons manqué d'une épopée. Il n'appartient qu'au poëte épique de créer à la fois la langue et la poésie d'un peuple.

L'épique, le lyrique, l'élégiaque, c'est-à-dire ce qui est la poésie même, étaient les parties faibles de nos deux siècles classiques. L'honneur de ces trois genres suprêmes, comme nous l'avons dit dans le temps des grandes querelles, revient presque tout entier aux poëtes de notre âge; assertion qui a passé à l'état de foi depuis que M. Villemain, dans un de ses rapports académiques, l'a consacrée par l'autorité de sa parole de grand maître dans la littérature comme dans l'université.

. . . .

Autant d'écrivains de talent, autant de styles; autant de vrais poëtes, autant de systèmes de versification. Il y a cent façons d'écrire très-bien; il n'y a que deux manières de très-mal écrire : c'est d'écrire comme tout le monde, ou de tâcher d'écrire précisément comme quelqu'un. Il faut étudier les maîtres et non calquer leurs œuvres. Ce n'est pas en les imitant qu'on pourra

jamais les égaler; et il y a des gens qui se croient sérieux et qui croient qu'il n'existe qu'un vrai type de versification ou de style. Nous en connaissons qui voudraient, par exemple, que Racine eût écrit les tragédies de Corneille, et Massillon les oraisons funèbres de Bossuet.

. . . .

De nos jours, on a rendu au vers l'indépendance de la césure et de l'enjambement; ce vers renouvelé nous paraît le seul possible pour le récit poétique : les repos réguliers et les formes carrées des autres vers ne peuvent être employés continuellement dans un poëme de longue haleine sans une fatigue extrême pour le lecteur. D'ailleurs, un mode n'exclut pas l'autre, c'est tout bénéfice. L'art est de les combiner et de les faire jouer dans des proportions et à des distances justes et harmoniques. Lorsque après une page de narration écrite en vers si faussement nommés prosaïques, se trouve une suite de vers pleins et cadencés, comme ceux de l'école classique, ils se détachent avec bien plus de grâce et de noblesse. C'est un chant suave et pur qui jaillit d'un récitatif habilement saccadé; c'est l'oiseau qui sautillait et qui soudain prend son vol large et sonore.

. . . .

La poésie, ou plutôt la versification, dans chaque langue, affecte deux formes essentiellement distinctes : le grand vers (l'hexamètre chez les Latins, ou l'alexandrin chez nous) et les rhythmes ou strophes. Dans tous les siècles, dans tous les pays, on trouve, pour les procédés de la forme du moins, des Virgile et des Horace, des Racine et des Malherbe. Les écrivains, et plus particulièrement les poëtes du siècle de Louis XIV, avaient le culte de la spécialité : chacun ne s'appliquait guère qu'à un genre, qu'il portait à la perfection possible. Depuis, les digues ont été rompues, et des modèles en tout genre étant là pour servir de phares, il faut qu'un poëte actuel, sous peine de passer pour un talent incomplet, tout en adoptant de préférence telle manière ou telle forme, se soit essayé dans toutes avec succès. Il faut que chacun soit familiarisé avec tous les caprices des rhythmes comme avec les allures plus simples du

grand vers. Et cela est également nécessaire aux amateurs pour leurs plaisirs, et aux professeurs et aux critiques pour l'utilité de leur parole et de leurs travaux.

. . . .

Et maintenant bien des gens diront : Rêveries ou puérilités que toutes ces choses! A quoi sert tout ce bagage poétique dans un siècle qui l'est aussi peu que le nôtre? Bien des gens diront là une grande fausseté. Notre public n'est pas poétique, il est vrai; c'est-à-dire qu'il n'est pas encore poétisé, mais cela lui arrivera bientôt. La poésie est dans l'air depuis la renaissance dite romantique; c'est une affection endémique. Elle a d'abord frappé les sujets prédisposés; puis, de ces cas isolés, elle se propage déjà et se propagera longtemps dans les masses de la nation. D'ailleurs, une époque doit s'appeler savante, philosophique ou poétique, lorsqu'elle a de grands savants, de grands philosophes, de grands poëtes, sans qu'on ait égard au nombre des adeptes. Un siècle, une nation, c'est quelques hommes. c'est quelquefois un homme seul. Les précurseurs inspirés marchent, le reste de l'humanité suit comme il peut. Oserait-on dire (s'il était permis de comparer les choses profanes aux choses saintes et divines) que les premières années du christianisme n'étaient pas une époque chrétienne parce qu'il n'y avait encore qu'une petite phalange des disciples de l'Évangile? Ce n'est pas le nombre, c'est la ferveur qui fait la force véritable. Certes, on ne niera pas nos grands poëtes contemporains et l'enthousiasme de leurs admirateurs : donc, notre siècle est un siècle poétique, en dépit de tout le prosaïsme de la multitude.

Et encore lorsque cette multitude est assemblée et qu'une voix sympathique lui dit des vers, fussent-ils exquis, l'effet en est aussi prompt que juste. Il se dégage de la foule compacte un sens collectif qui égale pour le moins le sens individuel le plus parfait. C'est un mystère, mais un mystère évident, c'est le *vox populi, vox Dei.*

LES ALBUMS

Vous me demandez d'emporter cet Album pour le faire courir et vous le rapporter bientôt, enrichi des autographes de tous nos poëtes vivants. O mesdames, en grâce, demandez-moi autre chose... pas cela, je vous en prie! — Dites-moi d'aller vous cueillir dans les jardins de la princesse du Cathay cette fleur merveilleuse qui rajeunit de dix ans ceux qui la respirent sans tomber morts, ou d'aller chercher au fond des mers de Sicile cet anneau enchanté qui rend invisible (pourvu que vous n'abusiez pas de ce privilége), ou dites-moi tout uniment de vous amener par la bride le monolithe de Luxor... J'y volerai et j'essayerai... sans vous promettre pourtant de réussir. Mais, colporter encore un Album de quartier en quartier! Recommencer dans tout Paris cette quête de poésie à domicile, ce recrutement d'autographes récalcitrants!... Non! et je vous refuse dans votre propre intérêt. Si vous saviez, si vous pouviez savoir combien il court d'Albums par le monde, qui arrivent éclopés dans les mains des huit cent quatre-vingts-trois écrivains les plus distingués de l'époque! Combien d'années quelques-uns les gardent avant d'y laisser tomber leur signature avec un pâté d'encre par-dessus! Que de messages, que de démarches il faut! quelle confusion!... Que devient la liberté de l'âme dans ces perpétuels *va-et-vient,* au milieu de ces incessantes et mesquines préoccupations? Je crois que la supériorité des anciens sur les modernes tient beaucoup à ce qu'ils n'avaient pas d'Albums, de cors aux pieds ni de vaudevilles. — Si j'emportais votre Album pour cette moisson de vers, Dieu sait dans quel temps et dans quel état il vous reviendrait!... A peine si vous auriez tous les quinze mois des nouvelles du voyageur... C'est comme une montre qu'on a toujours chez l'horloger, et qui ne nous rentrera peut-être qu'à l'heure de notre

mort. Et puis, la responsabilité est trop grave : si le précieux dépôt s'abîmait, s'égarait, disparaissait ! — la chose s'est vue. — Enfin, il y a environ un an, je causais avec deux amis (c'est beaucoup, n'est-ce pas?)... on frappe à la porte de mon cabinet, je vois entrer un commissionnaire qui me demande... l'Album. Or, j'en avais là trente-cinq, plus magnifiques et plus lourds les uns que les autres, et j'étais en règle avec tous, car je n'ai pas acquis le droit de négligence ; peu doit se donner vite. « Et quel Album ? répondis-je. — Dame ! ils m'ont dit comme ça... l'Album; c'est de la part de Mme de R***. » Moi, qui ne connaissais pas un seul propriétaire de tous ces Albums, lesquels m'avaient été remis par des tiers, ce nom ne me représentait absolument rien. « Mais, repris-je, pourriez-vous reconnaître celui que vous demandez? — Oh ! oui, monsieur, car c'est moi qui l'ai apporté... eh ! tenez, le voici ! » Et il tira du tas un Album violet, qui avait effectivement un gros R gothique sur le flanc ; il le prit sous son bras et sortit. J'eus dans la matinée trente visites de ce genre, et le soir il m'en revint plus des trois quarts, à commencer par le messager de Mme de R***, avec tous les mêmes Albums, chacun me disant : « Monsieur, ce n'est pas le mien. — Monsieur, il y a eu erreur. — Monsieur, je viens faire un échange, etc. » Et c'était un pêle-mêle à n'y rien comprendre, et j'aurais perdu ma vie entière à débrouiller cette complication inextricable : jugez s'il m'eût fallu, par là-dessus, faire circuler le tout de poëte en poëte ! L'éternité y eût passé. J'en avais plus que ma suffisance; je déposai les trente-cinq Albums chez un notaire, et je me sauvai à trente-cinq lieues, et, à mon retour, je me gardai bien de m'informer de l'état des choses.

Une autre fois, l'Album de la princesse de B*** me fut confié, avec recommandation d'y écrire quelques vers le jour même, parce qu'étant sur le point de repartir pour la Russie, elle l'enverrait reprendre le lendemain avant midi : elle me demandait aussi d'en obtenir quelques-uns de mon ami M. Jules Lefèvre; ce beau nom de poëte lui manquait, et elle sentait parfaitement combien

cette absence appauvrissait sa riche collection; elle me priait enfin d'avoir grand soin de son Album, de ne pas le quitter un instant, et de ne le rendre qu'à un de ses domestiques, qui viendrait à l'heure dite. C'est qu'en effet, il n'y avait rien de si beau et de si complet que cet Album : de l'écriture de tous les poëtes, littérateurs, savants, orateurs, hommes d'État de toutes les nations ; des pages de musique notée de la main de tous les maîtres de l'Europe; des dessins et des peintures signés des plus grands artistes de toutes les écoles; que sais-je encore?... C'était un monument inappréciable comme valeur d'opinion, et même d'une très-grande valeur pécuniaire. Les recommandations furent suivies ponctuellement, et le lendemain matin, nous admirions encore, M. Jules Lefèvre et moi, les délicieuses aquarelles, lorsqu'un laquais à la livrée de la princesse de B*** se présenta et me demanda si j'avais eu la complaisance... Je ne le laissai pas achever, et je lui remis l'Album très-scrupuleusement enveloppé. — Une heure après, le chasseur de la princesse vint me demander son Album. Grande surprise! grande inquiétude! et bientôt grand désespoir! Le premier domestique était un voleur qui avait été mis, on ne sait comment, au courant de toute cette affaire. Bref, l'Album fut emporté en pays étranger, déchiqueté et vendu pièce à pièce. La princesse est parvenue miraculeusement à le recomposer presque tout entier, mais en rachetant fort cher tout ce que chacun avait été heureux de lui offrir en hommage.

Si dans mes humbles mains les Albums ont éprouvé de telles catastrophes, à combien de périls et de calamités ont-ils dû être en butte dans les mains célèbres où ils affluent de toutes parts! Donc, mesdames, conservez le vôtre, là, sur cette table ronde, autour de laquelle moi, chevalier indigne, vous avez bien voulu m'admettre; et, si vous m'en croyez, vous ne le ferez remplir qu'au fur et à mesure des bonnes occasions qui se présenteront, et toujours sans déplacement. La Renommée racontera, chemin faisant, qu'il est à poste fixe au milieu de vous, et vous verrez peu à peu tout ce

qui sait tenir une plume ou un crayon venir briguer l'honneur que je dois à votre indulgence. Mais j'ai encore un conseil à vous donner, un seul : ne livrez les pages de votre Album qu'à de hauts talents. — Je ne vous l'aurais pas dit avant d'y avoir écrit moi-même. — Le siècle fourmille de petite poésie, de petite musique, de petite peinture, tout cela en assez bonne qualité ; le procédé mécanique de chaque art s'est répandu comme une monnaie courante. Que de gens font bien, et qu'il y en a peu qui font mieux ! que de gens, dans tous les arts, expriment ou exécutent élégamment des idées vulgaires, et qu'il y en a peu qui aient de grandes idées ! Accoutumez-vous à n'étudier, à n'admirer que le *beau*, et ne vous inquiétez pas du *joli*.

APPARTEMENTS A LOUER

Voici une lettre que j'ai reçue vers le milieu du mois de juillet dernier :

« Londres, 4 juin 184..

« Après tous les chagrins que j'ai éprouvés ici, mon cher ami, j'éprouve le besoin de quitter ma belle Angleterre pour quelques années, et c'est à Paris que je désire passer ce temps d'exil. Quoique assez jeune encore, mon brick et ma calèche ont tant couru, que je connais tous les petits et grands États des quatre ou cinq parties du monde connu, aussi parfaitement que mon comté de M... ; et ce que j'ai rapporté de plus clair de mes voyages, c'est que, lorsqu'on ne voyage plus, il faut en revenir à votre Paris. On parcourt, on visite d'autres capitales avec plus d'intérêt peut-être, mais c'est Paris qu'il faut habiter, quand on ne peut pas habiter un bon château de la Grande-Bretagne. Paris, c'est le grand asile et la fête perpétuelle. Tout

le monde y trouve sa place, chacun y est le bienvenu, personne n'y gêne personne. Paris est réellement la patrie de tous ceux qui fuient la leur; d'ailleurs, mon ami, vous y faites votre résidence habituelle, cette seule... » (Je passe quatre lignes de flatteries amicales, afin que personne ne puisse dire que j'ai inventé la lettre entière, tout exprès pour ces quatre lignes.)

« Et puis, vous le dirai-je? Mathilde N*** était de Paris!... Bref, aurez-vous le temps et la bonté de me chercher un *grand et bel appartement non meublé*, pour le mois d'octobre prochain? Ma mère et ma sœur m'y viendront voir tous les ans; il faut donc quelque chose de très-complet. Vous connaissez mes goûts, vous savez le prix que j'y puis mettre. Voyez le plus de maisons que vous pourrez, et ce que vous aurez choisi sera bien choisi; surtout un jardin, n'oubliez pas le jardin. Le quartier m'est indifférent, pourvu qu'il soit comme il faut; avec des chevaux, on est voisin de tous.

« J'ai encore quelques affaires à régler, mais j'irai bien certainement vous serrer la main au commencement de l'automne. Que deviendrais-je, bon Dieu, si j'attendais à Londres les brouillards de novembre!... de ce mois néfaste, à l'approche duquel l'Anglais le plus heureux a toutes les peines du monde à ne pas se brûler la cervelle!

« Tout à vous, *for ever*,

« Édouard S***.

« *P.-S.* Pour que cette lettre vous arrive plus promptement et plus sûrement, je vous l'envoie par une bonne occasion. Répondez-moi vite un mot. »

Je répondis en effet par le premier courrier le billet suivant, que j'eus l'attention, pour ne pas rester en arrière de politesse, d'écrire en *anglais*, tout aussi peu élégant que le *français* de la lettre de sir Edouard.

Voici la traduction de ma réponse :

« Paris, 19 juillet 184..

« Comme vous m'avez adressé, mon cher Edouard, par une occasion sûre et prompte, votre lettre du 4 juin, je ne la reçois qu'au bout de six semaines et dans un tel état d'avarie, qu'en l'ouvrant elle est tombée en mille morceaux; on dirait du premier billet d'amour que vient de lire une jeune fille, ou du dernier miroir qu'une vieille coquette a brisé de dépit. Enfin, j'ai tout rapproché, tout recomposé ou deviné, et je vous envoie ce mot par la poste, la meilleure des occasions.

« Je sais les tristes motifs qui vous éloignent pour quelque temps de votre pays natal; j'approuve pour mille raisons, et surtout pour une qui, seule, vaut les mille autres, le choix que vous avez fait de ce cher Paris que je ne quitte jamais, et c'est moi qui vous remercie de la peine, très-légère d'ailleurs, que je vais prendre avec un grand plaisir pour vous trouver un appartement à votre convenance... j'allais dire *confortable;* mais, c'est un mot qu'on a tant répété avec un rire bête, qu'il ne faudrait maintenant rien moins que la torture pour le faire sortir de ma bouche. Ne plaignez pas le moins du monde mes ennuis ou mes fatigues. Je vous dirai en confidence que je suis le *deux cent quarante-troisième* des *Cent et Un*[1]; et en cette qualité, rien ne peut me dispenser d'avoir de l'esprit ou d'en faire, à telle époque, sur quelque sujet qui se *rattache* à Paris, comme disent nos grands orateurs qui ne s'attachent pas à bien parler. Or, l'échéance approche et j'ai le désert dans la tête!... Peut-être, en courant pour vous dans toutes les rues, attraperai-je quelques idées, accrocherai-je quelques observations... et le monde littéraire vous sera ainsi redevable d'un chapitre dont l'absence eût été vivement sentie par trois personnes : moi d'abord, mon libraire, et puis, je ne sais plus qui.

1. *Les Cent et Un,* livre publié par l'éditeur Ladvocat.

« Toutefois, je n'userai pas des pleins pouvoirs que vous me donnez. Je ne ferai que prendre note des appartements qui me paraîtront le plus selon votre goût, et j'irai les revoir avec vous à votre arrivée, et c'est vous, s'il vous plaît, qui choisirez parmi tous ces candidats; je ne me réserve que le droit de présentation. Car, il est aussi difficile de loger quelqu'un que de le marier. On a beau savoir qu'il veut un appartement de tel prix et de telle grandeur, une femme de telle dot et de telle taille, il y a toujours quelque petite chose qu'on ignore dans l'ami que l'on connaît le mieux, et c'est ordinairement une très-petite chose qui détermine nos préférences ou nos antipathies; cela tient à l'organisme humain. Le plus sûr est donc de se marier et de se loger soi-même. — Et encore!

« Ne craignez pas, mon ami, qu'on nous enlève, dans l'intervalle, les appartements que j'aurai notés. Hélas! dans tout Paris, en l'an de colère et de choléra, 18..., les écriteaux sont fidèles aux loyers de 10,000 francs! C'est la solitude des palais de Venise, avec de bons impôts français!

« Puisse du moins notre Paris...., ce qui reste de notre Paris, suffire à distraire votre mélancolie et le souvenir de vos chagrins! J'en retiens la moitié pour ma part; c'est déjà un allégement. Qu'en dites-vous, mon cher Edouard?

« A bientôt, à toujours.

« Votre ami, etc., etc. »

Sir Edouard S*** avait fait son entrée pour la première fois à Paris, le 31 mars 1814, avec toute l'Europe; il était alors le plus jeune capitaine de cavalerie de l'armée anglaise. Le maire du 1er arrondissement, ou le destin, si vous l'aimez mieux, voulut que cet officier nous fît une visite, par billet de logement; la visite se prolongea un peu, elle dura trois mois! Et pourtant, lorsqu'il se leva pour s'en aller, nous lui dîmes tous : « Quoi, déjà! mais il n'est pas tard! » C'est qu'on n'a jamais vu d'ennemi plus amical, de vainqueur plus

attentif. Il comprenait, il ménageait toutes les susceptibilités de notre patriotisme blessé. Je me rappelle qu'il n'entrait jamais dans le cabinet de mon père avec son habit rouge. Il y avait dans ses manières quelque chose de la vieille politesse française; du reste, blond, silencieux et instruit, comme un officier anglais. Pour moi, à peine sorti du lycée, où j'avais dépensé dix ans à mal apprendre un peu de latin, je continuais, ou plutôt je recommençais mes études dans ma famille, et tout ce qui se passait ne me donnait pas cœur à l'ouvrage, pauvre petit bonapartiste que j'étais! Sir Édouard, tout en causant fort peu, m'apprit l'anglais. Sans lui, je croirais encore, avec mon vieux professeur de seconde et avec la moitié de l'Académie, que Shakespeare est un *barbare !*

Depuis cette époque, sir Édouard est revenu dix fois à Paris, et je l'aime dix fois davantage. Deux traits de sa vie : En 1814, il coupa de son sabre étranger la première corde que des Français avaient attachée au col de leur empereur de bronze, pour le jeter à bas, et il cria : « Du trône, *very well,* mais de la colonne, *horror !* » — Dix-sept ans après, vers le mois de février 1831, il reconnut la même corde qui traînait dans quelque ruisseau la croix d'une église ; de son pied hérétique il arrêta le sacrilége, et dit à cette populace : « Vos bazars et vos théâtres ont tous leurs enseignes ; et Dieu lui seul ne pourrait pas avoir la sienne sur ses temples ! Quelle égalité ! quelle liberté !... » — Point de coups de pied au lion ou à l'agneau tombés ! la vérité à tous les pouvoirs de la terre et l'encens à Dieu seul ! voilà votre politique, sir Édouard. — Vous avez fait sagement de venir au monde avec de la fortune. Vous n'auriez pas habité de sitôt un appartement comme celui que je vais vous chercher.

Les chagrins de mon honorable ami sont bien *anglais ;* je vous laisse en juger : il y a un an que le père de sir Édouard, se trouvant à Naples, fut insulté de la façon la plus scandaleuse par un seigneur sicilien. « C'est de la mort qu'il s'agit entre nous, lui dit-il ; pour de telles offenses, on prend deux bons pistolets

et on se les tire à bout portant dans la poitrine ; c'est la seule manière dont je consentirais à me battre avec vous. Mais, des affaires impérieuses me rappellent à Londres, il est indispensable que j'y mette ordre avant de mourir ; qui sait ensuite où et quand nous nous retrouverions ?... Il est un moyen plus simple et plus certain d'en finir. Jurons ici que le 2 novembre prochain, jour des Morts, à six heures du soir, nous monterons, moi sur le toit de mon hôtel de *Portland-Place*, vous sur la terrasse de votre palais de la *rue de Tolède*, et que chacun se précipitera du haut en bas, la tête la première. Acceptez-vous ce duel ? ou, sinon... Vous acceptez ; bien. Je jure par l'honneur de la marine anglaise ! jurez par telle madone que vous voudrez. » Et il quitta brusquement le Sicilien tout effaré, sans même attendre sa réponse. Le vieux gentilhomme revint à Londres, s'occupa de trois procès avec son sang-froid ordinaire et extraordinaire, et le 2 novembre, au moment où la famille allait se mettre à table pour dîner, on entendit un bruit affreux, comme la chute de quelque cheminée... C'était lui qui venait de se jeter par la fenêtre dans la rue. — Un billet de son écriture, laissé ouvert sur son bureau, expliquait la chose et pourquoi, et avec qui il *s'était battu*. — Malgré cette précaution, les hommes de justice ne voulurent jamais reconnaître qu'il eût été tué en duel ; et ses amis furent obligés de le *certifier insensé*, afin de soustraire son cadavre au supplice des suicidés.

Les malheurs arrivent par légions, dit le poëte. En effet, peu de temps après, le jeune frère de sir Édouard tomba *fabuleusement* amoureux de dona Léonora, jeune veuve espagnole d'une conduite équivoque, mais d'une incontestable beauté, qui venait à Londres chercher un second mari ou un vingtième amant. Quoi qu'il en soit, le *gentleman* ne voyait rien... que ses yeux de velours noir et ses mains de satin blanc. La dame, qui le trouvait riche et sans doute aimable, mais qui en espérait de moins aimables peut-être et de plus riches encore, tenait son amour en haleine avec un art merveilleux. Le tout pour elle était de gagner du temps,

sans que lui crût perdre le sien. C'étaient donc chaque jour des jalousies inconcevables, des épreuves inimaginables, des exigences impossibles... Mais tout s'aplanissait et s'exécutait avec une grâce et une facilité désespérantes. Toute la science de la coquetterie venait échouer contre la naïveté d'un premier amour; il n'y avait plus moyen de reculer... Poussée à bout par tant de résignation, elle s'avisa de prendre en haine la jument adorable sur laquelle il volait à sa porte, soir et matin : un Anglais, se dit-elle, renonce à tout, excepté à ses chevaux, qu'il aimera toujours plus que femme et maîtresse. Le malheureux gémit comme un cerf aux abois, mais le lendemain *Sylphide* était vendue et il arriva dans un landau. — Bon ! dit-elle, mais si je cède à votre amour... et au mien, qui me répondra que bientôt après je ne serai point seule à me promener dans ce landau, tandis que vous courrez sur quelque nouveau cheval, faisant admirer ses jambes et les vôtres? Cette idée me tue. — Faut-il, Léonora, vous signer de mon sang que je ne monterai jamais à cheval, donnez-moi cette aiguille d'or... tenez, êtes-vous contente? — Elle étancha le sang avec ses lèvres; il posa les siennes sur les yeux de velours noir, et il partit triomphant. Un soir de la même semaine, Léonora revenait d'une longue promenade, dans une voiture bien fermée, avec *ce monsieur moins aimable, mais plus riche,* qu'elle avait enfin trouvé, lorsqu'elle aperçut, à deux milles de Londres, son jeune amant qui galopait sur une bête d'assez mauvaise mine. Oh! la bonne rencontre ! Le pauvre enfant, avant de se coucher, reçut un billet dans lequel on lui disait : « Vous m'avez trompée indignement... je ne puis croire à aucun de vos serments... ne remettez plus les pieds chez moi... je veux mourir seule ! » Il eut beau répondre dans vingt lettres : « Mais, c'est un mauvais cheval de louage que j'avais pris pour courir au château de ma mère, afin d'obtenir son consentement à notre mariage, ou de lui jurer désobéissance ! » Tout lui était renvoyé recacheté. — Ah ! c'est ainsi, dit-il, nous verrons ! — Pendant un mois, amis ni parents ne surent ce qu'il

était devenu. — Au bout de ce temps, il se rend chez Léonora, frappe avec autorité à la porte, écarte tous les domestiques sur son passage... On entendait sur le tapis de l'escalier, *pouf, pouf, toc, toc,* il entre dans le salon : « Eh bien! Léonora, dit-il avec une émotion qui laissait percer l'assurance, vous m'avez défendu de remettre les pieds chez vous ; je n'y en mets qu'un. Voyez : j'ai trouvé un chirurgien qui a bien voulu me couper une jambe, pour que je ne lui brisasse pas la tête. Craindrez-vous encore que je monte trop à cheval, avec une jambe de bois? ô ma chère Lé... — Ah! mon cher, quelle sottise vous avez faite là! Vous étiez mille fois mieux avec vos deux jambes. Mais, prenez garde de vous blesser en descendant... et de marcher sur les pieds de lord B*** que j'entends monter. » Le pauvre jeune homme tomba raide mort. Que vouliez-vous qu'il fît!

Quant à Mathilde N***, c'est une jeune Parisienne, que sir Édouard rencontra aux eaux de Barth, avec son mari, il y a plus de quinze mois. Il m'écrivit alors qu'un regard de Mathilde avait décidé de sa vie entière. — Je croyais donc qu'il n'y pensait plus. Mais les Anglais ont le cœur entêté.

Avec tout cela, nous nous amusons (nous amusons-nous?) et nous ne cherchons pas d'appartements ; commençons :

Si vous voulez bien connaître une ville, il faut avoir, comme moi, un Anglais qui vous a prié de le loger. Jusque-là, à l'exception des lieux publics et de quelques domiciles amis, vous ne connaissez que l'écorce des cités. Cela est vrai, surtout de Paris, qui cache souvent au fond de ses cours et derrière quelque insignifiante façade un majestueux château avec son parc ou quelque gracieuse maison d'Athènes avec ses grands vases de fleurs et son petit bois sacré. On dit qu'il n'y a qu'un Paris dans le monde, on devrait dire qu'il y a deux Paris bien distincts dans Paris même : la ville des boulevards, des quais, des promenades, des magasins, des monuments, la ville *officielle* en un mot ; et puis la ville *intime,* belle aussi, mais voilée et variée à l'infini,

et toujours imprévue ! Londres a je ne sais combien de rues magnifiques, bordées de bâtiments alignés et assez réguliers ; mais sans caractère architectural et dont les intérieurs sont fatigants de convenance et d'uniformité. Un étranger qui s'est promené dans Londres a vu les plus belles rues de l'Europe et peut se vanter de connaître Londres à fond. Au contraire, il y a telles rues de Paris, d'un aspect assez mesquin, qui ne sont composées que d'hôtels splendides ou d'habitations charmantes ; mais, vous n'en voyez que les murailles extérieures ou les *communs*. On n'en a jamais fini avec Paris ; c'est une capitale dont l'observateur doit faire le siége maison par maison. Il faut sauter par-dessus les murs pour surprendre des palais tels que ceux qui vous sautent aux yeux dans les rues de Gênes et de Berlin. J'habite depuis six ans la même maison et je sais depuis six semaines que j'ai pour voisin, porte à porte, un Trianon, un palais de fée !...

Il se trouve à louer en totalité ou en partie, et c'est par là que j'ai commencé mes perquisitions. Un grand valet de chambre m'en a fait les honneurs avec une prévenance très-digne. En me conduisant de pièce en pièce, il ne manquait jamais de me dire avec un ton de respect orgueilleux : « Ceci est le cabinet de M. le duc... voici l'appartement de madame la duchesse... l'appartement de mademoiselle est auprès... ces trois pièces étaient occupées par M. le vicomte, quand il venait en semestre, etc. » Puis il ajoutait, en baissant son diapason : « A gauche est le billard, plus loin la bibliothèque, à droite la salle de bain, et dans le fond, là-bas, un oratoire avec son prie-Dieu, mais dont la personne qui prendrait l'appartement, continuait-il avec une intention marquée, pourrait facilement faire un boudoir. » Du reste, grand vestibule, salle à manger en marbre, salons en boiseries dorées, tentures de damas, partout enfin, un de ces beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré, qui sont les frères cadets de ceux du faubourg Saint-Germain, presque aussi grandioses, avec des distributions plus commodes, des ornements plus modernes, et les mêmes valets de chambre. — Je

sortis par le jardin, qui va se perdre dans les quinconces des Champs-Elysées.

« Cocher, au faubourg Saint-Germain, par le pont Louis XVI... c'est-à-dire le pont de la Révolution... non, le pont de la Concorde!... je disais bien, le pont Louis XVI,... enfin ce pont aux grandes statues. » Nous passâmes au milieu de cette double haie de grands hommes, qui se termine à la Chambre des députés; et nous voilà dans la rue de Lille. — Une haute et large porte cochère de bois de chêne, sculptée comme le chœur de la cathédrale de Reims, encadrée de colonnes corinthiennes et surmontée d'armoiries de pierre, qui se découpent blanches sur le ciel bleu. — J'entre dans une cour spacieuse, semi-circulaire; tout à l'entour, de grosses bornes enchaînées; des deux côtés, des arcades dessinées comme des arches d'aqueducs; au fond l'hôtel, ou pour mieux dire le château avec ses deux ailes et son vaste perron. C'est l'architecture un peu vague, mais noble et sévère, de la fin du siècle de Louis XIV; des colonnes plates, des balcons saillants, des fenêtres énormes, dont quelques-unes ont encore de petits carreaux; un toit à mansardes aussi élégantes que mansardes peuvent l'être, et des cheminées monumentales. A l'intérieur, même style : d'abord, au rez-de-chaussée, une salle d'armes, avec des faisceaux et des trophées en bas-reliefs; puis, des antichambres, salle à manger, salons de 22 pieds de hauteur, et partout doubles portes et doubles croisées; plafonds peints et corniches d'or. (Moi, je me trouverais pourtant mieux là-dedans avec une banquette de jonc et une peau de tigre, que dans nos jolis appartements, bourrés de meubles et si commodément *distribués*.) Je montai au premier étage par quarante marches longues de deux toises. Un aigle volerait à l'aise dans la cage de l'escalier. Là sont les chambres à coucher d'hiver et d'été pour monsieur et madame, avec toutes leurs dépendances : les unes, sur la cour, au midi; les autres, au nord, sur le jardin et la Seine. C'est, avec les maisons de la rue de Rivoli, la plus belle position de Paris, comme celles du boulevard Italien ont la vue

la plus animée et la plus amusante. Au deuxième étage, sont les logements des enfants et des amis. Quant aux mansardes (avant la première révolution), elles étaient habitées par l'abbé, un musicien, un homme de lettres et trois perroquets attachés à la maison. — Telle fut jadis l'ancienne distribution de l'hôtel, qu'on a depuis divisé en autant d'appartements qu'il a d'étages. Voilà ce que m'expliqua un petit vieux concierge, qui, du fond de sa loge, avait vu entrer, briller, gesticuler et disparaître douze propriétaires et cinquante locataires, comme autant d'acteurs dont le rôle est fini. Lui seul était resté, avec les jambes torses, un œil de moins, cinquante ans de plus, des douleurs par tout le corps, pauvre comme Job et gai comme Piron. Il avait, en outre, une femme acariâtre et sept enfants sans ouvrage. — Si cet homme-là était triste, comme il serait malheureux ! — Mais Dieu est juste. — En descendant, je lui demandai pourquoi on avait laissé dans des chambres démeublées deux douzaines de grands portraits de famille. « O monsieur, c'est la famille de tout le monde ; ils sont à louer avec le reste... excusez que je remette mon bonnet de coton de soie noire... Mon maître actuel, s'étant fait marquis en 1816, avait acheté des aïeux, sur le quai, pour 20 ou 25,000 francs... A présent, ceux qui en ont vendraient leurs vrais aïeux pour moins que ça, n'est-ce pas monsieur ?... — Eh ! mais, mon ami, vous êtes un savant, et je vois que vous marchez avec le siècle. — Tout comme un autre, » reprit-il en boîtant des deux jambes.

J'ai visité, je crois, dans le même quartier, des appartements vacants pour 1,500,000 francs de loyer. Et les propriétaires qui ont horreur du vide, comme les philosophes cartésiens ! Mon Dieu, mon Dieu, où en sont-ils logés ! Soyons justes pourtant, il y a, de ce côté, quatre ou cinq hôtels parfaitement occupés et qui même, dit-on, sont retenus d'avance ; ce sont les hôtels du ministère de l'intérieur, du ministère de la guerre, du ministère des cultes, du ministère des travaux publics, du ministère, etc.

Sir Édouard m'ayant recommandé d'étendre mes

recherches dans tous les quartiers *comme il faut,* je ne pouvais pas oublier la place Royale, qui, dans son temps, a remplacé l'île Saint-Louis, en qualité de quartier à la mode, et qui, plus tard, a été remplacée elle-même par le faubourg Saint-Germain, qui l'a été par le Palais-Royal et la place Vendôme, qui l'ont été par la chaussée d'Antin, qui l'a été par le faubourg Saint-Honoré, qui le sera par Beaujon et la villa François Ier. Paris va toujours s'allongeant au sud-ouest vers Auteuil et Neuilly, tandis qu'il est comme paralysé du côté de Charenton et de Saint-Mandé, et que la vie se retire peu à peu de ses extrémités nord-est. Toute ville, par une pente irrésistible, suit le courant de sa rivière; elle est, pour ainsi dire, embarquée. Les deux préfets, soutenus du conseil général municipal, tenteraient en vain, pendant quinze ans, de reculer de quinze toises la barrière du Trône, et demain Passy sera dans Paris, sans que personne y ait songé ; mais la Seine est là qui commande. C'est une loi naturelle que les populations exécutent aveuglément et d'instinct. On ne fait pas plus rebrousser les fleuves et les villes que rétrograder le temps : il faut que tout le monde en prenne son parti ; c'est le meilleur parti qu'on ait à prendre.

Revenons à la place Royale. Il tombait une pluie fine et serrée quand j'y arrivai ; mais, grâce aux longues arcades qui règnent tout autour, j'ai pu faire à pied sec mes perquisitions. — Ces arcades de larges pierres écrasées sous leurs grosses maisons de briques ; la teinte garance des façades, d'une construction assez irrégulière, quoique uniformes entre elles ; ce vaste carré qu'elles décrivent ; la grille carrée qui, au milieu de la place, entoure quatre allées d'arbres taillés et plantés carrément ; le bruit faible et monotone des quatre fontaines épuisées qui pleurent aux quatre angles de ce maigre jardin ; tout cela, par un temps de brouillard, a quelque chose de mélancolique et de monacal, comme Louis XIII, dont la statue n'était pas possible ailleurs. Cependant, cette tristesse a de la majesté ; cette architecture, quoique d'un ordre peu harmonieux, a encore un caractère et une physionomie qui décèlent une

époque et une école. A tout prendre, ces constructions sont infiniment supérieures aux faces de plâtre de nos maisons blafardes. C'est la différence de l'architecte à l'entrepreneur.

La disposition des hôtels de la place Royale ne ressemble en rien à ce que j'avais vu précédemment. — Ici, l'on entre d'abord sous un portail assez bas, où débouche le grand escalier; après le portail, la cour entourée de trois côtés par des bâtiments; au fond de la cour, le jardin emprisonné dans une grille. Les escaliers sont beaux, sans avoir rien de très-remarquable, si ce n'est leurs rampes qui, ainsi que les balustrades des balcons, sont tortillées et embrouillées, comme des logogriphes de fer. Le plus bel appartement que j'aie visité est un premier étage qui se trouvait encore occupé; à cela près de poêles et de cheminées immenses qui auraient avalé en quinze jours le bois de Boulogne quand il avait des arbres, de quelques tapisseries à jets d'eau, à guirlandes et à Dianes poudrées, et de solives saillantes et dorées sous quelques plafonds, tout y est moderne et presque à la mode. Un domestique très-âgé, très-goutteux, et surtout très-prévenant, s'offrit à me conduire. Quand nous entrâmes dans le salon, une dame, jeune encore, brodait un meuble au métier, en souriant à ses deux filles, déjà grandes, dont l'une peignait des fleurs et l'autre faisait de la porcelaine du Japon avec des découpures de robes, tandis qu'un cousin leur lisait des vers que je reconnus à une rime pour être de mes amis. Je traversai le salon, en baissant la tête et en me faisant petit, comme un conscrit qui passe au milieu des balles. On me conduisit de là vers la chambre du fils de la maison. Ce grand jeune homme travaillait avec son maître d'allemand; je ne fis qu'entr'ouvrir la porte et je la refermai honteusement, comme un voleur qui se trompe. Nous passâmes ensuite dans le cabinet du père; c'était une bibliothèque de quatre mille volumes. Un vieillard, poli et coiffé comme autrefois, vint à moi avec une physionomie sereine et un sourire grave; puis, après m'avoir dit deux mots de l'appartement qu'il quittait, il saisit l'oc-

casion de sa bibliothèque pour m'entreprendre sur la littérature. On voyait que c'était sa grande affaire. Il en avait suivi toutes les révolutions, sans être jamais abandonné du goût qui critique et du goût, bien plus rare, qui admire. Aussi conservait-il la jeunesse et la mobilité des impressions, n'ayant de la vieillesse que l'expérience et la mémoire. On peut dire de lui : il a tout appris et rien oublié. J'oubliais les heures dans son entretien, et la pendule, en sonnant, me réveilla d'un songe, pour me rappeler que j'avais manqué l'heure d'une affaire très-essentielle. — Tant mieux.

De la poésie qu'on écoute, au lieu du *Journal des Modes !*... un maître d'allemand au lieu d'un tailleur ou d'un chien de chasse... une bibliothèque de quatre mille volumes dans le siècle des cabinets de lecture... et un domestique de quatre-vingts ans !... Oh ! oh ! me dis-je, en reprenant mon cabriolet, nous sommes bien loin du centre de Paris ; bien loin des quêteurs de places, des quêteurs d'argent, des quêteuses de regards et de frivolités. C'est à la place Royale que s'est réfugiée la vie de famille, la vie du cœur et de l'intelligence ; on ne vit noblement qu'à la place Royale. Aussi n'est-elle guère peuplée. Tous les poëtes devraient y aller demeurer.

Continuons. — Pendant une semaine entière, je ne sortis pas de la Chaussée-d'Antin. Là, malgré le haut prix des loyers, on voit peu d'écriteaux ; les locataires y sont beaucoup plus communs. Nous ne nous arrêterons qu'à la rue de Londres, qui est la plus nouvelle expression de ce riche quartier. D'ailleurs, ne serait-ce pas tout concilier que de loger sir Édouard, à Paris, rue de Londres ? — C'est donc là que fut Tivoli ! Tivoli, les délices des soirées de 1799 ; le jardin des feux d'artifice et des amours du Directoire ; le rendez-vous des *muscadins,* ces prédécesseurs classiques des *dandies ;* Tivoli, l'aristocrate, le parfumé, l'illuminé ! le salon d'été, la promenade nocturne de l'ex-bonne compagnie ; l'endroit de l'Europe enfin où les femmes honnêtes ont étalé les plus belles épaules et attrapé les meilleures fluxions de poitrine ! A peine reste-t-il quel-

ques tilleuls mourants avec leur lampion mort; et ces belles épaules, où se cachent-elles?... Mais rien ne périt, tout change. Quel magicien, venu d'Orient, a bâti dans une nuit ces portiques, ces belvédères, ces colonnades, ces kiosques, ces maisons-pagodes, qu'on appelle la rue de Londres? — Voici la plus extravagante et la plus jolie. Entrons. Aux formes élégamment bizarres de l'architecture, à l'extrême délicatesse des murs et des toits, à l'air d'étrangeté fantastique de tout l'édifice, on croirait voir une charmante décoration de Daguerre ou de Ciceri. Quelqu'un siffla dans l'arrière-cour et je trouvai que le changement à vue se faisait attendre. Si l'on peut faire du feu dans ces cheminées, si un porteur d'eau peut monter par cet escalier sans qu'il croule avec lui dans la cave, si dans cette rotonde magique et sous ce plafond aérien il ne faut pas dîner, la moitié du temps, avec un parapluie, si enfin tout cela est habitable, c'est une délicieuse habitation.

La divinité de ce temple était en plein déménagement, mais elle paraissait n'en rien savoir. Étendue sur un sofa dans la seule pièce encore meublée, elle écoutait les propos de quelques jeunes élégants et la romance d'un vieux fat au piano, et elle bâillait fréquemment en signe d'attention, tandis qu'un petit singe lui dénouait ses souliers et les emportait par toute la chambre. J'entrevis cette scène à travers une porte en glace, et je passai rapidement aux autres parties de la maison. Cependant, douze laquais, en bas blancs et en gants blancs, avec des aiguillettes sur l'épaule, présidaient à l'emballage de tout le mobilier. Ce n'était que vaisselle et *surtout* de vermeil, fauteuils de velours et d'or, lustres et candélabres, tableaux et statues à remplir un palais, que sais-je? Deux carrosses s'arrêtèrent à la grille de la rue; deux ambassadeurs en sortirent et coururent à la déesse, que ses domestiques n'abordaient qu'avec un religieux respect. Je me dis : C'est une princesse ou une danseuse de l'Opéra.

En sortant, j'eus la curiosité de regarder plus fixement. — Eh! mais... oui... oh! non, — si fait!... c'est Agathe, la gentille grisette d'autrefois, maintenant la

prima donna. — Comment, c'est toi, belle Agathe !... Comment, c'est vous, madame ! — Oh ! comme tu étais fraîche et pauvre !... Comme vous voilà riche et fardée ! — A peine avais-tu un petit jeune homme pour t'aimer le dimanche dans ta chambrette, et votre hôtel, madame, ne désemplit pas de courtisans et d'adorateurs. — Tu avais dix-huit ans, tu étais mince et grasse, tes joues faisaient honte aux pêches de Montreuil, tu portais deux colliers de perles dans ta bouche et un ruban de velours au col, et tu donnais à un seul tout ton amour, pour quelque fleur ; car, qui connaissait la pauvre Agathe ?... Vous avez, madame, l'âge qu'une femme n'a jamais ; votre col est éblouissant... de perles et de diamants ; votre blancheur, votre fraîcheur, vos paroles d'honneur et d'amour, toutes ces choses ne sont pas très-vraies ; et la moindre de vos faveurs est, dit-on, hors de prix, car, qui ne connaît pas la célèbre *prima donna ?* — On te plaisait avec la moindre chose, un rien, bonne Agathe, quand tu valais des trésors... Aujourd'hui, madame, on jette à vos pieds des trésors, quand vous ne valez plus... Oh ! double sottise des hommes ! ce n'est pas le cœur, ce n'est pas la beauté, c'est le nom d'une maîtresse qu'ils convoitent ; ils n'aiment plus par amour, plus même par les sens, mais par vanité ! Ce ne sont plus des plaisirs secrets, mais du scandale public qu'ils achètent. — Adieu donc, ma petite Agathe !... Va, je ne t'aurais pas *changée* pour tout l'or que vous avez gagné, madame, depuis que vous l'êtes tant !

Arrêtons-nous un peu et réfléchissons. Ce serait grande pitié, que de toutes ces courses il ne nous restât dans la tête que des écriteaux, des numéros et des portiers. Autant vaudrait voyager comme ces Anglaises qui ont fait trois fois le tour du monde, et n'en ont rapporté que leur ombrelle.

Donc Paris, à ce que j'ai pu voir, est une œuvre qui ne brille point par l'ensemble et la composition, mais par la richesse et le charme des détails. C'est une ville qui manque d'harmonie et d'unité. Regardez-la bien, elle n'a d'autre caractère que le caprice, d'autre physiono-

mie que la mobilité. Ce sont de belles parties qui ne se coordonnent point entre elles. Il y a de tout à Paris, et cela ne forme pas un tout. Les différents quartiers de Paris, comme les provinces de France, n'ont rien d'homogène. Le type parisien, le type français, pour la nature comme pour l'art, est peu saisissable. C'est un *thème* qui disparaît sous les variations. Mais, en cherchant un peu, vous trouverez dans les monuments, dans les figures, dans les sites et les productions de ce peuple et de ce pays, des modèles perfectionnés de tous les genres de beautés et de mérites qui sont divisés entre vingt autres peuples. Lá *spécialité* de Paris et de la France, c'est l'*universalité*.

Si l'aspect des rues et des maisons offre tant de contrastes heurtés, tant de bigarrures architecturales, c'est sans doute parce que *Paris n'a pas été fait dans un jour*. Sorti de son berceau romain, il a passé par une adolescence gothique pour arriver à sa virilité. Mais, à cette raison chronologique, il faut ajouter une autre cause, tirée de l'irrésolution même du goût français; car, des constructions de dates pareilles n'ont bien souvent entre elles que cette seule analogie. Encore une fois, les Parisiens n'ont point de parti pris sur les simples choses. Sont-ils Grecs ou Gaulois, anciens ou modernes, hommes du Nord ou du Midi? Ils ne se rendent pas bien compte de ces petits détails. De là les variétés et les indécisions de leur architecture domestique. Rien n'y est franchement abordé. Sous le prétexte fort léger d'un climat tempéré, on y a négligé le plus essentiel; les cheminées, par exemple : toutes fument et aucune ne chauffe; ce sont deux grands défauts sans doute pour des cheminées, mais passe encore pour cela. — Ce qu'elles ont d'impardonnable, c'est qu'elles sont abominables. Les toits de Paris sont monstrueux et barbares, et si j'étais le *Diable boiteux,* je les ferais sauter d'un coup de béquille, moins pour voir ce qu'il y a dessous que pour ne les plus voir elles-mêmes. Je ne suppose pas d'architecture possible avec toutes ces oreilles de plâtre ou de fonte, dressées sans symétrie et sans grâce sur la tête de nos habitations

Nos plus jolies maisons ne seront-elles jamais que des élégantes mal coiffées ? Dans les pays chauds, le peu de cheminées dont on a besoin se trouve facilement caché derrière les grandes corniches des toits dits à l'*italienne ;* dans les pays froids, où le *gothique* est resté en vigueur, les cheminées, sculptées et disposées artistement, se groupent dans un ordre pittoresque autour des toits en clocher, et simulent à l'œil comme un grand jeu d'échecs, dont les figures verticales remplacent, par d'autres agréments, la pureté des lignes horizontales de l'architecture grecque. Mais nous, dans notre pays tiède, avec les toits simplement inclinés de la plupart de nos maisons modernes, comment dissimuler nos horribles cheminées, ou comment en faire un ornement qui s'harmonise avec le reste de l'édifice ? — Et comment aucun architecte n'a-t-il tenté la solution de ce problème, en se rappelant surtout que le toit est le trait caractéristique et, pour ainsi dire, le générateur de tout ordre d'architecture ?

Puisque, par mille raisons d'économie, de climat ou d'habitudes impérieuses, les toits à l'*italienne,* ainsi que les toits *gothiques,* ne peuvent être appliqués à nos maisons ordinaires, le gouvernement devrait ouvrir un concours solennel sur la question suivante :

« Proposer, *pour les habitations bourgeoises de Paris,* une forme de toit appropriée au climat et qui donne la possibilité ou de cacher les cheminées ou de les employer comme ornement architectural. »

Pendant que nous y sommes, j'ouvrirais encore un autre concours en ces termes :

« Proposer, *pour les monuments de Paris,* plusieurs ordres d'architecture *nationale* et *actuelle,* de manière à ce qu'on puisse distinguer extérieurement une église d'un théâtre, un musée d'une Bourse et une Chambre des députés d'une halle. »

Telles étaient mes petites réflexions en courant d'appartements en appartements. J'achevai ma tournée par les magnifiques quartiers du cœur de Paris, entre la rue de Richelieu et la place Vendôme (la place Ven-

dôme, Louis XIV et Napoléon tout à la fois); entre le boulevard des Capucines et les Tuileries. On y remarque peu d'hôtels à jardins, mais un grand nombre de belles maisons à plusieurs locataires, et dont beaucoup de gens fort riches préfèrent les premiers étages à des hôtels entiers dans d'autres parties de la ville. C'est encore le contraire de Londres, où le moindre bourgeois un peu aisé a sa petite maison pour lui, dont il emporte la clef dans sa poche et où il rentre, le soir, tout seul comme un égoïste. Ce que j'ai vu de logements dans ce Paris central, serait à tuer mille fois de lassitude un homme mille fois plus fort que moi, s'il n'y apportait que l'esprit *locataire*. Mais la philosophie nous soutient dans toutes les circonstances de la vie; et un philosophe ne se fatigue point tant qu'il observe. — Savez-vous qu'il n'y a pas de commissaire de police, dans les temps mêmes de grande liberté, qui puisse lutter de persécutions et de visites domiciliaires avec le plus simple particulier qui cherche des appartements? C'est un inquisiteur qui pénètre partout et à toutes les heures, et qui poursuit les plus chastes mystères du domicile, jusque dans le fond des gynécées, sans aucune pitié des pénates effarouchés. — Combien de jolies demoiselles se sont-elles enfuies à mon approche, de peur que je ne reconnusse, sous le tablier de Cendrillon, les nymphes couronnées de nos bals! Combien ai-je entendu, à travers quelque indiscrète cloison, de gentilles pensionnaires babiller hardiment sur des choses... elles qui, encore hier au soir, osaient à peine répondre: *Oui, monsieur*. Combien de beautés, de diamants et d'amabilités du soir, qui le matin ne sont que mauvaise humeur, créanciers et jaunisses! — J'ai trouvé devant un déjeuner splendide trois banqueroutiers qui ont fait mourir de faim trois cents familles; j'ai trouvé, sur une mauvaise couchette sans rideaux, un jeune *fashionable* qui répand l'or sur toutes les tables de *bouillotte*. Et nos grands politiques, nos profonds diplomates, qui, dans les cercles ébahis, pèsent et traînent leurs paroles, *houa! houa!* et qui hochent la tête et se grossissent les épaules, *oh! oh!* comme s'ils

portaient le fardeau du monde et le secret de Dieu ! combien en ai-je trouvé de ces messieurs, gravement occupés chez eux à de misérables futilités dont nos petites filles ne se mêleraient plus !

J'ai eu vraiment du bonheur, j'arrivais toujours aux bons moments, comme au signal d'une fée qui voudrait

Étaler devant moi les cœurs, la vie à nu,
Et des types humains le revers inconnu;

d'une fée qui m'aurait dit de grand matin :

Viens, et lorsqu'il se glisse à peine hors du lit,
Prenons Paris entier, comme en flagrant délit.

Mais, je l'ai souvent pris aussi en *flagrante vertu ;* et, dans mes visites domiciliaires, je me suis convaincu de tout le bien que fait, avec peu d'argent, l'ingénieuse charité. C'est le vice qui est cher ; l'or s'y abîme comme dans un gouffre ; tandis que le denier de l'aumône prospère et se multiplie miraculeusement comme les pains de l'Évangile. Les riches, qui, en général aiment à s'enrichir, ne devraient pas chercher d'autres plaisirs que la bienfaisance, ne fût-ce que par économie.

Une autre vérité dont je me suis convaincu encore, en étudiant, avec ma méthode expéditive, le langage et les manières de tant de propriétaires ou locataires, si différents de professions, de naissance et de fortune, c'est qu'un étranger, sir Édouard par exemple, qui voudrait se former à Paris une société charmante d'instruction et d'éducation, devrait prendre çà et là dans tous les états et dans tous les étages, comme l'abeille compose son miel du suc de mille fleurs. Il n'y a plus, comme autrefois, de castes, de rangs, de professions, qui présupposaient l'élégance ou la vulgarité des mœurs, l'érudition ou l'ignorance, l'esprit délié ou l'intelligence épaisse. La société entière a été *déclassée* par les révolutions ; le fort et le faible, le commun et le distingué, sont épars et mêlés sur les divers degrés de l'échelle sociale. L'*individu* est tout par lui-même au-

jourd'hui et peu de chose par sa position. On demande beaucoup moins : *qui est-il?* et beaucoup plus : *comment est-il?* c'est presque le dernier mot de la philosophie chrétienne. Voilà pourtant le progrès moral qui s'est accompli graduellement depuis 1789, à travers toutes les turpitudes de l'esprit de parti, *le plus bête des esprits* (je le répète), quelque drapeau qu'il prenne. Il faudra bien que la politique, qui est toujours en arrière du mouvement intellectuel, reconnaisse à son tour que l'argent même a perdu de son poids, dans la balance de l'opinion, et que l'aristocratie flottante du mérite personnel est la seule aristocratie de l'avenir.

J'en étais là de mes prophétiques méditations, lorsqu'un équipage à quatre chevaux m'éclaboussa depuis la cheville droite jusqu'à l'œil gauche, pour me rappeler que l'argent garde encore quelques-uns de ses privilèges. Tacheté comme un zèbre, je me réfugiai sous une grande porte cochère... Est-ce bien l'ancienne maison que nous avons occupée vingt ans?... Oui... c'est elle, c'est notre chère maison de la rue Saint-Florentin! Et notre vieux appartement est vacant? Oh! j'y monterai! J'y monte, j'y suis monté! Je veux en baiser tous les murs, regarder par toutes les fenêtres; m'asseoir dans tous les coins, là... là... comme autrefois..., quitte à en mourir de joie ou de douleur! Le toit de notre enfance, l'appartement de nos belles années, c'est une patrie; tout autre, c'est l'exil; un exil bien désert, bien froid! hier, hier toujours! jamais demain!... Voyons, voyons : on ne t'a point changé; j'avais peur qu'ils eussent voulu t'embellir, les barbares! Personne ne t'habite, oh! non, personne ne t'habitera, n'est-ce pas? Ferme religieusement tes portes. Ce sont des ombres qui t'occupent; trois fantômes adorés ont passé avec toi le bail éternel de la tombe; et moi, je reviens demeurer avec eux! Je te ramène nos fraîches amours, qui ne devaient point se faner, et nos rires et nos fêtes poétiques;... mais, pourquoi donc ne les vois-je pas, ces trois pauvres ombres... dans cette glace au moins, comme dans un tableau magique!

Oh! qui me rendra ma jeunesse,
Ma jeunesse de dix-huit ans!
Qu'avec vous encor je renaisse
Première saison, heureux temps;
Où l'azur du ciel se reflète
Au fleuve indolent de nos jours;
Age, où la famille est complète;
Age, où l'on aime pour toujours!
Auprès d'une mère et d'un père,
Quel malheur peut nous effrayer? etc., etc.

Ces stances me reconduisirent, tout en pleurs, jusque chez moi. J'y trouvai sir Édouard qui descendait de sa calèche de poste et je l'abordai en souriant, et même en riant... « Toujours gai! me dit-il. — Toujours lui répondis-je... quand je vous vois. — Je devrais être ici depuis deux heures, ajouta-t-il, mais j'ai fait le tour de Paris, pour entrer par la barrière de l'Étoile. Aucune capitale du monde n'a une entrée comme celle-là. Si nous pouvions la transporter à Londres!... Ah çà, mon ami, m'avez-vous retenu un logement? — Mais, vous avez le mien d'abord; nous verrons les autres ensemble. — Pourquoi? Je ne comptais que sur votre choix. C'est mal. En est-ce assez!... mon père et mon frère, morts si cruellement!... Mathilde à peine entrevue, emportée je ne sais où par son mari avec mon cœur qui n'a osé rien dire!... et maintenant un ami oublieux et négligent!... »

Je revisitai, avec lui, les soixante-quinze appartements que j'avais mis en réserve, sur trois cent trente; aucun ne lui convint. Quand je vous le disais! — Un jour, nous entrâmes dans une nouvelle maison à louer, dont les domestiques étaient en demi-deuil. Une dame, d'un certain âge, nous pria fort poliment de revenir le lendemain, parce que sa fille, qui occupait le rez-de-chaussée, était en conférence avec des hommes d'affaires. Il fallait que je partisse le soir même pour quinze lieues et pour quinze jours, de sorte que sir Robert dut y retourner seul. — J'étais à peine arrivé au but de mon petit voyage, que je reçus le billet suivant :

« Revenez vite, *my dear*, c'était la mère de Mathilde!... Mathilde est veuve depuis près d'un an!... Mathilde

m'aimait!... Qui eût pu imaginer tant de hasards?... Enfin, je prends l'appartement, et Mathilde y reste. Vous aviez raison : il n'est pas plus difficile de se marier que de se loger. »

— Ils sont mariés depuis hier : c'est un des ménages les plus unis que je connaisse.

BAINS PUBLICS

Quand les Romains prenaient possession d'un pays, ils commençaient par y bâtir des *thermes* ou palais de bains; comme plus tard, à peine débarqués sur une terre nouvelle, les Espagnols y bâtissaient une église, et les Français un théâtre; tandis que les Turcs jettent tout par terre, ces grands bâtisseurs de décombres! Donc, autrefois, Lutèce avait les thermes de Julien, et c'est à peu près la seule antiquité romaine de Paris. J'ai tout lieu de croire que leurs baignoires de marbre ou de pierre ne recevaient que des corps et des jambes de conquérants, depuis le proconsul parfumé jusqu'au rude centurion, et que nos pauvres aïeux gaulois n'en voyaient que la fumée et les gouttières, car nulle part l'histoire ne dit (il est vrai qu'elle ne dit rien) s'il y fut coulé un seul bain après la fuite des aigles et la mort du *peuple éternel*. Les thermes de Julien sont restés à sec pendant un millier d'années, subissant toutes sortes de transformations jusqu'à ce qu'enfin ils fussent loués, il n'y a pas très-longtemps, à un tonnelier ou marchand de vin du faubourg Saint-Jacques; c'était au moins une espèce de retour vers leur destination primitive, à cause des antiques relations des marchands de vin de Paris avec l'eau de la Seine. Honneur à nos autorités municipales qui veillent, comme elles y ont toujours veillé, à la conservation des monuments an-

ciens! Celui-ci, dit-on, a encore ses quatre murs debout. Cela fait l'éloge des constructions romaines, et de ce fameux ciment qui est perdu comme le feu grégeois, et le beau bleu sur porcelaine; perdu comme le secret d'Archimède, comme le génie de Solon ou la vertueuse éloquence de d'Aguesseau; perdu... comme le paradis.

Quoi qu'il en soit, bien des siècles avaient noirci et rajeuni Paris, sans que les thermes de Julien eussent été remplacés par un autre établissement de bains publics. C'est un agrément nécessaire dont il a fallu que la capitale se passât dans les plus beaux temps de la monarchie. Alors, les grands seigneurs qui étaient tous fort riches, et les gens fort riches qui seront toujours des grands seigneurs, avaient une salle de bain dans leurs hôtels; et les basses classes du peuple avaient la rivière, sans enclos réservés, sans toile tendue, sans aucune précaution ni enjolivement, la rivière toute sèche. Quant aux classes moyennes, qui, en fait de baignoires, n'ont jamais possédé, dans leur intérieur, que des cuvettes de six pouces de diamètre, et qui n'auraient pas compromis leur prudence ou leur dignité sous les arches des ponts, je ne m'explique pas... décidément, je crains que, dans l'ancienne France, les bourgeois proprement dits ne fussent un peu sales.

Ce n'est guère que dans le siècle de Voltaire, sous le règne de madame de Pompadour; enfin, quand Louis XV était roi, que les *bains d'Albert* furent établis sur le quai d'Orsay, vers l'endroit à peu près où l'on construit tout doucement cet hôtel commencé sous l'empereur pour le ministère des affaires étrangères, qui depuis a dû être le palais ou le musée de l'industrie, et qui sera fini je ne sais quand, pour je ne sais quoi. Cet établissement unique, fort médiocrement tenu, fut fort admiré. On eût dit un phénomène comme la machine de Marly; on ouvrait de grands yeux; on n'en revenait pas... on y allait beaucoup cependant, et le bourgeois, une fois l'an, se baigna pour son petit écu, comme un fermier général ou comme un duc et pair. Puis vinrent les *bains chinois* sur le boulevard des Italiens; puis les *bains Poitevin,* sur la Seine, auprès du pont Royal; puis

les *bains Saint-Sauveur*, dans le quartier Saint-Denis... et le bourgeois se baigna, pour quarante sols, tous les trois mois, après avoir payé son loyer : puis, comme par enchantement, jaillirent les *bains du Mail*, les *bains Saint-Honoré*, les *bains Taranne*, dans les trois rues de ces trois noms; les *bains Turcs*, rue du Temple, et tous les *bains Vigier* sur toute la rivière, et les *écoles de natation*, et les *bains de la Paix*, et les *bains Montesquieu*, et les *bains Grecs* et les *bains Égyptiens*, et les bains de tous les pays et de toutes les rues, tellement qu'il y eut à Paris presque autant de moyens et d'occasion de se laver que de se salir. Et pour le coup, le bourgeois n'eut qu'à se baisser pour en prendre, et il trempa et continuera de tremper, une heure ou deux par semaine, moyennant la bagatelle de vingt sols, quinze sols et dix sols. Et ce n'est pas tout; voilà les bains portatifs qui s'en mêlent et qui, traversant Paris dans toutes les directions, s'en vont relancer à domicile les retardataires et les podagres de tous les étages de toutes les maisons. C'est une véritable inondation, un second déluge, un magnifique *crescendo* aquatique; si bien que, d'après les derniers relevés, la proportion des baigneurs d'aujourd'hui aux baigneurs d'autrefois est de quinze cent dix-sept contre un, sans compter les bourgeois qui se jettent à l'eau, dont le total présente un progrès pour le moins aussi satisfaisant. Que voulez-vous? c'est le siècle des bourgeois. Il n'y en a que pour eux. On a calculé que cinq mille personnes, dont trois mille hommes et deux mille femmes, sont employées à l'exploitation et au service des bains de Paris, et qu'il s'y verse, chaque année, plus de seize millions de francs : ce sont autant de Pactoles qui roulent de l'or.

Pour mon compte, lorsque je suis cruellement agité de corps et d'esprit (et cela m'arrive régulièrement six jours par semaine et je ne me repose pas le septième), il faut que j'aille au bain ; il n'y a que le bain qui puisse me tempérer, et détendre un peu cette crampe qui est devenue mon état habituel. Quelle mauvaise habitude! Qu'est-ce donc que je fais dans ce monde? Je me

baigne, et puis, je me baigne. Du moins, ai-je varié autant que possible la monotonie de ce procédé hygiénique. La nécessité m'a rendu ingénieux. Condamné à l'unité d'action, j'ai brisé sans pitié l'unité de lieu, et je me suis rafraîchi ou réchauffé dans tous les bains de Paris, comme un voyageur qui a voulu boire de l'eau de tous les fleuves connus. Et n'est-ce pas un voyage véritable que je fais ainsi tous les jours? La baignoire n'estelle pas un esquif dans lequel on s'embarque pour tous les pays, selon le vent qui souffle ou le nom du bâtiment! L'imagination est le pilote, partons. La traversée sera vive et heureuse. Suis-je aux *bains Turcs?*... à peine m'a-t-on laissé seul dans mon petit kiosque aux vitres de quatre couleurs, d'où j'aperçois les croissants des toits voisins; à peine ai-je commencé à dépouiller mes vêtements européens, que je suis le fils aîné du grand vizir dans un des quatorze pavillons de ses jardins de Scutari; j'entre mollement et presque endormi dans l'onde tiédie et parfumée de la senteur des roses, et je rêve aux cinquante houris de mon harem, peuplé de toutes les beautés que j'ai tant aimées dans nos bals et qui ne l'ont jamais su. Un pirate ou un magicien me les a enfin vendues ou données, qu'importe? et elles vont savoir de quel amour je les aime, moi qui n'osais leur dire un mot d'amour! surtout! oh! surtout cette belle et fière... j'allais la nommer de son vrai nom! cette belle et fière Djinna, comme on l'appelle au sérail... Oh! qu'elle vienne avec ses grands cheveux noirs roulant, comme son voile, sur ses blanches épaules! « Ma souveraine, vous êtes mon esclave. L'homme est obéi dans tout l'Orient et je veux être aimé. » Qu'elle vienne donc la superbe Djinna! Qu'on me l'amène appuyée sur deux noirs d'Afrique, précédée de trente musiciens et suivie de toutes ses femmes, comme la lune du long cortége des étoiles! — et ma main a vivement agité la clochette argentine, et j'entends qu'on approche et la porte du kiosque s'ouvre, et une voix me dit : « Monsieur veut-il la *Quotidienne* ou le *Constitutionnel?* » — Ah! traître, que n'es-tu un muet? Me voilà tout *désorienté*... Allons! un peignoir et deux serviettes, et n'en

parlons plus. Adieu, Djinna, ma sultane, adieu jusqu'à cette nuit... dans mes rêves!

J'aime les *bains Grecs,* rue Saint-Lazare. C'est une salle immense où le jour tombe d'en haut; un grand cirque oblong, comme l'Opéra, avec trois étages de loges .. qui sont toutes des *baignoires,* par exemple. La première fois que j'y suis allé, il me sembla que mon vaisseau mouillait dans les eaux de l'Archipel, et que j'étais venu là, du pays des brouillards, après m'être arrêté à Gênes et à Naples, ces splendides terrasses de la Méditerranée, et que j'arrivais au secours des Hellènes avec trois millions, mon fusil et surtout ma lyre, et que j'étais lord Byron enfin! — il n'en coûte pas davantage. La civilisation grecque allait encore se lever brillante à un appel de poëte. La Grèce renaît; on peut mourir, surtout quand on est immortel! Mais si je la veux libre et heureuse, cette héroïque terre, ce doux pays de Grèce, je ne veux pas que l'on tue ni que l'on renvoie la race des Osmanlis. J'ai le cœur trop poëte et trop artiste pour cela. L'humanité est une belle chose, mais les turbans sont bien beaux aussi! Par Allah! point de fracs, de chapeaux ronds ni de gants glacés dans la ville des Sept-Tours, dans la musulmane Stamboul, dans la capitale des croyants! Rois de l'Europe, ne décolorez pas l'Europe. Empêchez les Turcs d'être méchants, mais au nom de la poésie et de la peinture, au nom de tout ce qu'il y a de pittoresque, ne les empêchez pas d'être Turcs. Rognez les ongles du lion; mais laissez lui sa robe et sa crinière et son rugissement impérial. Oui, qu'on puisse voir encore, de ces vieux pachas, avec leurs longs dolmans, leurs longues pipes, leurs longues barbes, vénérables scélérats, accoudés sur un tigre; tandis que les gazelles du sérail défilent une à une devant le mouchoir indécis!...

Je me rappelle qu'un jour, en sortant des *bains Grecs,* j'aperçus à l'horizon du couchant ces gros fils noirs, ces grands cordages de pluie qui semblent appartenir à quelque vaisseau aérien et qui s'avancent et arrivent sur nous, dix fois plus rapides que les navires

de l'Océan. Pour éviter un second bain, je n'eus que le temps de me jeter dans un *omnibus,* où je me trouvai côte à côte d'un savant helléniste. Il était décidé que ce jour-là je ne sortirais pas de la Grèce. Mon helléniste paraissait avoir du chagrin. Il ne me cacha point qu'il avait l'âme navrée en songeant à ce qu'était devenue la langue de Sophocle et de Platon... du grec moderne! Du grec moderne! répétait-il avec indignation, un misérable jargon, enfant bâtard et dégénéré!... Je tâchais de le consoler un peu, en lui exprimant combien je prenais part à sa douleur; mais j'y perdais mon latin, quand je vis monter dans la voiture M. Coraï... « Tenez, dis-je à mon désolé savant, voici un Grec qui est digne de vous écouter et de vous répondre. — Bon! reprit l'helléniste, encore quelque *grec moderne,* je parie! » et il tourna la tête. — O sainte préoccupation, vous êtes le génie... quand vous n'êtes pas la folie!

Le temps est voilé, mais l'air est doux et tépide; car le soleil était brûlant ce matin, et de ses flèches enflammées il a percé les abîmes du fleuve et réveillé le sang glacé de leurs poissons engourdis. Je prendrai mon bain à l'*École de natation.* Ne dirait-on pas deux cents fantômes mythologiques avec leurs visages et leurs robes pâles, qui rôdent sur le bord du gouffre infernal; puis une force aveugle les y pousse tour à tour; quatre ici, trois là, dix plus loin, et les voilà tous se débattant, plongeant, remontant, disparaissant et luttant des deux bras contre le courant, comme des gladiateurs désespérés, ou fuyant avec le flot, roides et immobiles sur le dos, comme les statues gothiques des vieux rois ensevelis. C'est un cercle du Dante, n'importe, j'y entre jusqu'à la bouche exclusivement, et je me mêle avec joie à tous ces damnés, bien sûr que mes folles illusions ne m'abandonneront pas, et qu'à peine dans l'eau, je serai Léandre traversant, la nuit, l'orageux détroit, pour être longtemps essuyé sous un voile de caresses; ou Paul fendant les vagues en fureur de l'océan Indien, pour arriver jusqu'au vaisseau de Virginie; ou ce chevalier sicilien qui se précipita dans la gueule de Carybde et en rapporta la bague de la reine, laquelle lui ayant

demandé ce qu'il voulait pour salaire, lui donna sa main à baiser, après avoir ôté son gant. — Je verrais bien, si je voulais approfondir la chose, qu'il est fort possible que je ne sois rien de tout cela; mais pourquoi approfondir la chose? Le monde aussi est plein de gens qui vous disent : Prenez garde, votre maîtresse médite une infidélité, examinez de près sa conduite... Si j'avais une maîtresse, moi, j'examinerais de près ses yeux, son sourire et toutes ses grâces, et je serais fort heureux, en attendant! Mon Dieu! mon Dieu! des illusions, des songes, des beaux fantômes, c'est ce qu'il y a de plus sûr! Ne demandons pas à l'amour, à la gloire, à la vie, plus qu'ils ne peuvent donner; ne sondons pas la destinée jusqu'au tuf, ne creusons pas les cœurs jusqu'au roc. Tout homme est un nageur : le secret de ne pas se noyer, c'est de glisser à la surface de l'onde.

Toutefois, les illusions, les rêveries ont aussi leurs dangers et leurs désagréments très-réels. Cette vérité est sortie à mes yeux du fond des *bains Chinois*, où je reviens plus souvent qu'à d'autres, parce qu'il n'y en a pas de mieux placés, de mieux tenus, de plus fraîchement décorés, et que les salles y sont plus spacieuses, l'eau plus claire (on ne la dirait pas tirée du fleuve *Jaune*), et les *consommés* plus gras que partout ailleurs; et parce que, si l'on a du temps à soi, on peut se donner une chambre élégante et un lit bien chaud pour se sécher après le bain et faire la sieste espagnole pendant les heures brûlantes du soleil. Mais revenons au danger des illusions. Je me trouvais donc aux *bains Chinois*, l'onde chauffée à 27 degrés, chaleur du sang et par conséquent, d'après mon système, je me croyais un lettré, et en ma qualité de lettré, je lisais, et comme je lisais un très-vieux livre, j'étais délicieusement absorbé dans ma lecture, et l'heure fuyait inaperçue, et je tournais la page, toujours, toujours et encore; et le robinet, jamais! jamais le robinet d'eau chaude! tellement qu'au bout de deux heures et demie, ma tête ardente s'aperçut qu'elle tenait à un corps glacé... J'appelai, je sonnai et l'on me porta, tremblant la fièvre, dans un de ces bons lits que vous savez, et le

médecin de l'établissement arriva et il me soigna si bien que j'eus une fluxion de poitrine dont je ne suis pas mort. Mais il me défendit, à cause de mes lectures et de mes imaginations, de retourner au bain tout seul.

Je suivis l'ordonnance sans aucun retard. Pour cela, je m'assurai d'un jeune cousin qui nous avait été expédié de Cahors; un parent éloigné comme vous voyez. Il ne faisait que d'arriver à Paris, et je ne l'avais encore vu qu'une minute et ne lui avais dit qu'une parole, mais j'allai chez lui tout exprès et il consentit tout de suite à m'accompagner dans mes bains; on lui avait ordonné à lui-même d'en prendre beaucoup, c'était donc pour le mieux. Et puis, me disais-je, un jeune homme de vingt ans, une tête méridionale, le feu sacré est là; ses vives reparties, sa conservation animée, me dédommageront de mes rêveries solitaires. Nous commençâmes par les *bains Saint-Sauveur*, qui sont des plus beaux et des plus considérables de Paris. Nous voilà dans notre petite salle à deux baignoires. — « Eh bien! Adolphe, ceci vous rappelle quelque chose, n'est-ce pas? — Non, mon cousin. — Est-ce que vous n'avez pas été l'autre année avec votre mère, aux eaux de Saint-Sauveur, dans la vallée de Barége? — Si, mon cousin. — C'est un magnifique spectacle les Pyrénées! — Elles ne sont pas trop belles, en haut; c'est tout pelé, mon cousin. »

Allons, me dis-je en moi-même, le jeune homme n'est pas paysagiste. Et, changeant de ton, je repris :

« Au moins, vous avez dû y voir beaucoup de jolies femmes et la plus agréable société pendant toute la saison? — Mon Dieu, mon cousin, je vous assure que la société, aux eaux, dépend beaucoup des personnes qui s'y trouvent. »

Je le regardais fixement et je ne vis sur sa figure qu'un air de santé et de satisfaction intérieure : c'est bien triste.

« Adolphe, continuai-je, pourquoi donc vos parents vous envoient-ils à Paris? — Pour perfectionner mon instruction, mon cousin, et suivre toute sorte de cours.

— Et vous aimez l'étude? — Beaucoup, mon cousin, mais ce qui m'a retardé, c'est que je ne peux rien faire entre mes repas. — Je conçois que cela est gênant. A quoi vous occupez-vous de préférence? — Mais, mon cousin, tel que vous me voyez, on dit que j'ai le sang lourd, et alors je monte à cheval tous les matins pendant trois grandes heures au grand galop; j'espère qu'à la longue ça me fera faire un peu d'exercice. — Je l'espère comme vous, mais cela doit vous donner appétit aussi. Dix heures sonnent à l'horloge des bains, voulez-vous prendre quelque chose? — Merci, mon cousin, je ne prends jamais rien à jeun. »

Décidément, le grand cousin n'est rien à côté de mon petit cousin. Eh bien! c'est un garçon qui aura de bonnes terres là-bas, et qui fera un bon mariage. Je lui fis cependant comprendre qu'il s'agissait de déjeuner réellement dans le bain, et alors il dévora trois côtelettes, une moitié de volaille, deux grosses tranches de jambon et les poires de tout un poirier. Moi, selon l'habitude de mon pauvre estomac, je ne mangeai rien de tout cela; je pris un peu de soupe pour tout potage, mais je pris en outre la ferme résolution de ne plus retourner au bain avec le cousin de Cahors. J'aime mieux la chance d'une seconde fluxion de poitrine que la certitude de sa conversation. Une bête a son agrément, de loin en loin, quand on est plusieurs pour soutenir le choc et pour se regarder en riant. Mais là, tête à tête tous les jours avec une bête, dans une petite chambre de six pieds carrés!... j'espère que Satan n'a point songé à ce supplice pour ses hôtes.

Depuis ce jour, j'en fus donc réduit à mes excursions solitaires, car il n'est pas facile de rencontrer un homme d'esprit qui se baigne tous les matins à la même heure que vous. Mais je pris de grandes précautions contre moi-même, et d'abord je ne hantai plus que des bains très-ternes, très-prosaïques, qui n'éveillent aucuns souvenirs, aucune illusion, tels que les bains de la rue Contrescarpe, de la rue Jean-Pain-Mollet, de l'Échaudé, que sais-je encore? Et puis, pour toute lecture, je lisais dans le *Moniteur* les séances de la chambre des députés,

les jours où tout le monde est d'accord. Je vous réponds que, de cette manière, je maintenais continuellement mon bain dans un état de tiédeur tout à fait en harmonie avec l'ordre de mes pensées. C'est ainsi qu'on se porte bien, et j'engraissais à vue d'œil, et je ne mourais pas d'ennui, cependant, parce que, sollicité par l'instinct de la conservation, j'avais imaginé un moyen d'amusement philosophique qui remplaçait avec assez d'avantage tout ce qui me manquait d'ailleurs. C'était, avant et après chaque bain, d'attendre un quart d'heure dans le vestibule, et d'examiner avec l'œil de l'observateur toutes les figures d'hommes et de femmes qui entraient ou sortaient. Savez-vous qu'avec ce système d'inconstance journalière appliqué à la passion des bains, un habitué comme moi finit en peu de temps par connaître toute la population un peu propre de chaque quartier de Paris? Et puis, que de petites intrigues, que de grands secrets on apprend ainsi! Combien de dames qui sont allées se baigner à sept heures et demie du matin et sont rentrées chez elles à onze heures sonnées, et qui ne sont restées au bain que dix minutes! Le bain, c'est la garde nationale des femmes, et cela revient beaucoup plus souvent. Dans le Dictionnaire des bains, RENCONTRE, *voyez* RENDEZ-VOUS; HASARD, *voyez* ARRANGEMENT. Aussi, que de choses à dire! que d'histoires à faire! je le ferais bien, mais je les ferais mal.

D'ailleurs, depuis quelque temps, je suis tout souffrant d'une grande inflammation d'estomac, et tout travail de tête m'est interdit, à cause des relations intimes qui existent entre le cerveau et les régions abdominales. Les bains même ne suffisant plus, j'ai eu recours aux médecins qui ont fait avec moi beaucoup de médecine, comme l'on dit, si bien que d'une légère affection dans dans les premières voies digestives, j'arrivai insensiblement, ou plutôt très-sensiblement, à une *gastrite* aiguë. Mais il m'a fallu trois mois de traitement pour cela: les remèdes ne vous font pas mal tout de suite. Alors, il fut question de m'envoyer aux eaux; mais comme, pour trois ou quatre raisons qui ne toucheraient personne, je ne pouvais pas quitter Paris, j'obtins, par amende

ment, de me rendre *aux eaux de Tivoli.* — Baréges, Bagnères, Plombières, Aix, les Monts-Dores, Spa, Bath, Néris, Saint-Amand, Baden, que sais-je encore? toutes les eaux minérales, sulfureuses, aromatisées, brûlantes, glacées, eaux à boire, eaux à prendre en bains, en douches ou en vapeurs, eaux de tous les pays et de toutes les espèces... la chimie les a décomposées et recomposées par la magie de ses procédés analytiques et synthétiques, puis elle les a *copiées,* en les perfectionnant, comme tout art copie la nature, de sorte que toutes les sources de toutes les montagnes coulent depuis quarante ans, sur la pente de la butte de Clichy, dans les cent bassins de Tivoli! Avec cela, un jardin si frais, des appartements si chauds, salons de lecture, de conversation et de musique, tables d'hôte ou tables particulières, une solitude ou une société charmantes; en vérité, c'est plaisir que d'y être malade, surtout quand on se porte bien, comme la plupart des personnes qui s'y retirent pour raison de santé. Il n'y a donc pas de lieu plus enchanté, plus varié, plus amusant, et par conséquent plus salubre que les bains de Tivoli... si ce n'est les *Néothermes*. Mais les Néothermes! Quel malheur qu'ils existent..... pour Tivoli!

Les *Néothermes,* ces jeunes rivaux, qui ont établi leur camp rue de la Victoire, tout auprès de l'autre, c'est encore Tivoli, sans doute; mais un Tivoli plus actuel, d'une civilisation plus avancée, d'une qualité plus exquise. C'est cela et ce n'est pas cela. Entre ces deux établissements, il y a cette petite ligne... cette énorme différence, qui sépare le *bien* du *beau,* l'*irréprochable* du *charmant,* l'immense talent du génie; qui sépare toutes les danses de celles de mademoiselle Taglioni et tous les ténors du ténor Rubini. Prenez le *superlatif* de Tivoli, portez Tivoli à la seconde puissance, et vous aurez les Néothermes. Puis, c'est aux Néothermes que sont les fameux *bains Égyptiens.* C'est là que des mains agiles vous frictionnent et vous parfument vos rhumatismes, et vous *massent* des pieds à la tête, comme au grand Caire. Les douairières sortent de là, dit-on, avec des pieds roses comme ceux de l'aurore; et de vieux

spéculateurs, mais des plus coriaces et des plus racornis, en sont revenus avec aisance dans les jointures et une souplesse d'épine dorsale à faire envie aux sauteurs bohémiens, et même aux solliciteurs libéraux.

Un soir que j'en sortais fort tard, je rencontrai sur le boulevard des Capucines un jeune homme qui me dit : « Parbleu, mon cher, vous devriez bien m'accompagner aux *bains Vigier,* j'ai à vous conter quelque chose de fort intéressant. » — De fort intéressant pour lui, cela va sans dire. N'importe, je ne recule jamais devant un bain, comme vous avez pu vous en apercevoir. « Je voulais, ajouta-t-il, vous consulter sur mon mariage qui vient d'être décidé... » (C'est toujours à ce moment-là que l'on consulte), « qui vient d'être décidé avec une veuve que... — Que vous aimez, n'est-ce pas? — Sans doute, car elle est belle, tendre, spirituelle, vertueuse, pleine de grâces et de talents, parfaite. — Sans doute, car vous l'aimez. » En parlant ainsi nous arrivâmes auprès du pont Royal et nous descendîmes ce svelte escalier des *bains Vigier,* que tant de personnes ont descendu. Arrivés dans notre petite chambre à deux baignoires, il me parlait toujours de son affaire; mais la nuit était si calme et si splendide! A notre droite, la lune courait si blanche dans le ciel et dans les eaux du fleuve, et les magnifiques hôtels du quai, par leurs fenêtres éclairées de mille bougies, semblaient nous regarder avec des yeux si ardents; tandis qu'à notre gauche le petit jardin des bains, avec ses grands saules, ses grands peupliers et ses frais gazons, se dessinait si vaporeusement aux lueurs de quelques lampes, qui rendent la verdure si noire et si fantastique! Ce triple spectacle si contracté, Paris, le ciel et la campagne, tout cela témoignait si hautement de la puissance de Dieu et des hommes, que l'amour lui-même (l'amour d'un autre, bien entendu) me semblait peu de chose; et j'écoutais à peine, tant je regardais. Puis, vinrent des chanteurs allemands, qui s'établirent sous les arbres et en animèrent le silence de leurs vives ou mélancoliques tyroliennes... Si j'avais la science musicale de M. Scudo, et l'art de la populariser, comme il fait, en

feuilletons ou en volumes aussi spirituels et aussi intéressants que s'ils n'étaient pas très-savants, je vous dirais des choses charmantes sur l'origine, la nature et le style de ces airs étrangers... Mais dans ma profonde insuffisance, je répétais seulement avec Shakespeare: « L'homme qui n'a dans son âme aucune musique, et qui n'est pas ému de l'harmonie des tendres accords, est capable de trahisons, de stratagèmes et d'injustices; les mouvements de son âme sont lents et mornes comme la nuit, et ses affections sont noires comme le Tartare; ne vous fiez pas à un pareil homme!... Écoutons la musique! »

— Et nos amis ensuite, reprit notre amoureux, toujours tout à son affaire. Comme je vous le disais, ajouta-t-il, en articulant très-ferme, pour forcer mon attention, elle a peu de fortune et mes parents disent que dans ma belle position... Que me conseillez-vous? — D'épouser, si l'on vous aime comme vous aimez. A quoi donc servirait la richesse, sinon à choisir partout la femme selon notre cœur? — Si l'on m'aime! si l'on m'aime! répéta-t-il avec une satisfaction béate! si ma Suzanne m'aime!... »

En ce moment une ombre blanche glissa le long de l'escalier des bains, traversa le petit jardin et s'arrêta une minute sous la lumière du bureau, et tout à coup cette improvisation poétique s'éleva de la baignoire de mon jeune compagnon:

Sur la vitre douteuse incessamment fixé,
Mon œil a reconnu son ruban rouge et jaune;
Oui c'est elle!... son front vers la terre baissé,
Son front que l'on devrait rencontrer sur un trône!
Son cœur semble rêver bien loin d'elle, et ses pas
Font tout seuls un chemin qu'elle n'aperçoit pas.
Mais elle a fuit dans l'ombre, et mon âme éperdue
Caresse encor longtemps son image perdue,
Et le flot de mon bain, bouillonnant et grossi,
Me dit que ses attraits se baignent près d'ici.

— Oh! oh! lui dis-je, mon cher Adolphe, je me rétracte, je n'ose plus vous conseiller d'épouser. — Et pourquoi cela donc, qu'est-il donc arrivé? — Eh! mais...

vous ne vous étiez pas vanté d'être poëte; et quoique ces dix vers ne soient pas très-beaux, cependant, comme improvisés, ils suffisent pour me faire grand'peur. Les poëtes, mon cher ami, ne sont pas heureux en amour, il y a longtemps de cela : quand Apollon s'approchait d'une nymphe, elle se changeait en laurier, la méchante!

— Oh! ma Suzanne ne changera jamais, surtout pour devenir un laurier. Je n'ai ni cette crainte, ni cet orgueil. »

A peine achevait-il ces mots, que nous entendîmes fort distinctement des paroles de femmes dans le cabinet voisin. Quand les dames descendent au bain, elles se mettent aussi le cœur à nu; les confidences, les indiscrétions, elles croient que tout cela tombera dans l'eau. Mais les cloisons sont minces et perfides. Or, une voix de femme disait: « Voilà donc votre mariage conclu, ma chère, je croyais que vous ne l'aimiez pas. — Que voulez-vous, répondait l'autre voix, tout le monde me dit qu'il faut que je l'épouse ; c'est un excellent parti; il est très-bon, très-confiant, il me rendra, je crois, plus heureuse que mon premier mari. Et puis vraiment, je n'ai point d'aversion pour ce pauvre Adolphe. — Et à quand la noce? — A jamais! cria d'une voix de tonnerre Adolphe en frappant sur la cloison de manière à faire chavirer tout le bateau des bains; et en lâchant sans y prendre garde les deux robinets qui mugirent comme la chute du Niagara, que le voyageur prend à trente lieues pour les vagissements de cinquante mille taureaux qu'on égorge. — Et les voix de femmes se turent. Mais mon pauvre ami! ... il était retombé dans son bain, les yeux aussi humides que le reste du corps. Il sanglotait, il suffoquait... et s'il eût trouvé un canif sous sa main, nous aurions revu le bain de Sénèque. Il s'en tint aux larmes faute de mieux. « Allons, allons, lui dis-je, *Dieu séchera ce qu'il a mouillé ;* on trouve cet excellent axiome page 28 du *Brahme voyageur.* Je porte toujours sur moi ce livre trop court de Ferdinand Denis, parce qu'il renferme de grandes leçons de sagesse, exprimées avec un grand charme, et jetées dans

un cadre très-ingénieux. Je vous le prête, mais rendez-le-moi dès que vous serez séché. »

Cette affaire fit quelque bruit! et depuis ce jour, sur la demande du directeur de l'agence matrimoniale, les directeurs de bains publics ont eu l'attention de laisser un grand espace vide, un terrain neutre, le *côté des hommes* et le *côté des dames*. Les jeunes personnes ou veuves qui vont s'établir pourront donc maintenant, dans toutes les baignoires de tous les cabinets possibles, parler à cœur ouvert de leurs futurs: ceux-ci n'en sauront pas plus que s'ils étaient déjà mariés.

DE L'ÉDUCATION ET DE L'INSTRUCTION

Lorsque mon temps n'est pas réclamé par un devoir ou par un plaisir, et que tout mon être se trouve, pour ainsi dire, *en disponibilité,* je laisse quelquefois courir mes idées, ou du moins ma plume, sur des feuilles volantes dont je perds régulièrement les trois quarts, ce qui est toujours autant de gagné. Voilà bien deux ou trois ans que mon esprit, ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi, se permettait de loin en loin cet innocent exercice, et que mon paquet d'écriture allait grossissant peu à peu, sans que je m'en inquiétasse plus que de l'histoire ancienne ou de la gazette d'hier, lorsqu'un matin du mois dernier, mes pensées étant sombres et orageuses comme un ciel de printemps en 1823, je me rappelai les excellents conseils qu'autrefois nous adressait, en pure perte, un vieil ami de ma famille : c'était un homme d'un cœur si droit et d'une raison si sûre, que tout le monde l'appelait *le vieux fou.* Quoi qu'il en soit, il avait pour système qu'un travail mécanique, une fatigue corporelle, sont les seuls spécifiques contre les tumultes du cœur et les

fantômes de l'imagination; car, disait-il, l'âme a des maladies qui repoussent également la coupe des plaisirs et les baumes de la sagesse. Me trouvant donc malade dans ce genre-là, je me donnai le choix entre plusieurs remèdes violents, tels qu'un grand carré de jardin à défricher en plein soleil, ou de grosses pierres à rouler, comme Sisyphe, sur un terrain escarpé, ou enfin, mes manuscrits épars à mettre en ordre. Je n'ai jamais été pour les demi-mesures en médecine; aussi, après quelques minutes de réflexion, je courus droit à mes cartons, bien persuadé que ce qu'il y avait de pis était ce qui convenait le mieux à mon état.

Quel chaos ! et comment en faire jaillir la lumière? — Des phrases décousues, des paragraphes sans suite, couraient confusément sur mille papiers en désordre : l'antre de la sibylle cessait d'être une fiction. Si je réunissais quelques feuillets, et que je voulusse y jeter les yeux, le sens m'échappait à chaque instant, la scène changeait à chaque page; il me semblait voir se dérouler les rêves d'un fiévreux. Encore une fois, comment classer et coordonner tant d'éléments si discordants?... Une fée y aurait perdu sa baguette, ma persévérance en vint à bout. Oui, après douze heures d'un supplice que je craindrais de renouveler en le décrivant, je parvins à extraire de cet amas indigeste à peu près deux cents feuillets ayant le sens commun, et divisés par chapitres bien numérotés.

Ce travail terminé, il ne fut plus question de tristesses vagues ni de terreurs fantastiques. J'étais guéri radicalement... ou plutôt je ne fis que tomber d'une infirmité dans une autre. Il me prit fantaisie de lire, à tête reposée, quelques pages de mon manuscrit; la tendresse paternelle m'emporta, et je ne m'arrêtai qu'au dernier mot. Et je me dis ensuite : « Mais, en vérité, j'ai fait aussi de la prose, sans le savoir; il y a là-dedans quelques critiques de mœurs, certains chapitres de morale, qui seraient fort utiles, et peut-être même assez agréables au public. Pourquoi ne pas lui donner ce petit plaisir? Et puis ces feuillets m'ont donné tant de peine à rassembler!... ce serait donc peine perdue? » Ce der-

enseignants. Leur suppression est un des grands coups de la politique moderne; elle a eu raison ou du moins ses raisons d'en agir ainsi, et tout ce qu'elle supprime est fort bien supprimé. Cependant ces doctrinaires, ces oratoriens, ces jésuites enfin, puisqu'il faut les appeler par leur nom, de quelque couleur qu'on nous les ait peints, n'étaient peut-être pas aussi diables qu'ils étaient noirs. Il n'est pas rare de rencontrer dans le monde d'anciens élèves des colléges de La Flèche, de Louis-le-Grand, de Pont-Levoy, qui, après de longues et tumultueuses années, vous parlent encore avec une vénération toute filiale des révérends pères dont on fait tant de peur à nos écoliers. L'amour des élèves est le plus bel éloge des maîtres. — Qui n'a entendu bénir le nom du père Viel, de ce digne supérieur dont Juilly conserve la cendre et le souvenir? Séparé de ses jeunes disciples par nos premiers orages politiques, longtemps battu des flots révolutionnaires, il était allé réfugier ses vertus et ses chagrins sous les forêts américaines. Mais quand l'horizon d'Europe s'éclaircit, quand la tourmente anarchique fut apaisée, les vieux ans du père Viel rajeunirent de joie. Il quitta la terre d'exil, il revit la France, et courut dans son cher collége montrer ses cheveux blanchis et son sourire évangélique aux enfants de ceux qu'il avait appelés ses enfants. Ceux-ci avaient été, depuis vingt ans, jetés par les intérêts ou les opinions dans des carrières diverses et peut-être dans des routes bien opposées; mais, en moins de quinze jours, ils se rencontrèrent presque tous sur le chemin de Juilly, réunis par une même pensée, et accomplissant avec la même ferveur le pèlerinage de la reconnaissance. Depuis, ils se sont plus d'une fois retrouvés sur ce chemin, et ils se saluaient en se criant : *Chez le père Viel!...* Hélas! voilà deux ans qu'ils ne se rencontrent plus!

Eh bien! pour en revenir au point qui nous occupe, il est de toute vérité que ces religieux instituteurs avaient trouvé le secret de faire prospérer à la fois l'éducation et l'instruction. J'ai ouï dire qu'ils consacraient une bonne partie des congés et des récréations

à des entretiens presque familiers, auxquels ils admettaient tour à tour les plus raisonnables et les plus laborieux de chaque classe. Ils allaient ainsi conversant et philosophant à travers les vastes gazons et sous les longues allées du collége ; et quand c'était le jour des *rhétoriciens*, on eût dit un philosophe de l'antiquité conduisant le groupe attentif de ses disciples au fond des jardins de l'Académie, pour leur enseigner les préceptes de la sagesse, en présence du ciel et de la nature.

Ces entretiens, d'où n'étaient point bannies la gaieté douce et l'innocente plaisanterie, roulaient ordinairement sur des questions de morale, des traits d'héroïsme ou de vertu, et même des anecdotes piquantes appropriées à l'âge et aux idées des jeunes auditeurs. Il y était souvent parlé des douceurs d'une vie pieuse et charitable, des devoirs des enfants envers leurs parents, du dévouement des citoyens au roi et à la patrie, de l'obéissance aux lois, du respect pour le malheur et la faiblesse, de l'esprit de concorde et de bienveillance qu'on doit apporter dans la société, et des convenances à observer selon le rang ou l'état qu'on y occupe. Quelquefois le maître interrogeait ses écoliers sur des sujets qu'il avait déjà traités, pour juger de la mémoire et de l'aptitude de chacun ; d'autres fois, il lançait dans la discussion une question toute nouvelle, et il se taisait tout à coup pour laisser un champ libre aux raisonnements babillards et à la rapide imagination de son joyeux cortége; puis la cloche des classes sonnait pour mettre tout le monde d'accord. Le cours d'éducation se fermait; l'instruction allait reprendre les siens.

Voilà une manière d'élever la jeunesse qui n'est guère à l'usage des pensionnats d'où est sortie la génération actuelle. Et comment oserait-on exiger des soins si vigilants, un intérêt si paternel de la part de professeurs et de chefs d'institution qui ont bien assez à s'occuper de leurs propres enfants, des affaires de leur ménage et de l'arrangement de leur fortune? Ne faut-il pas qu'ils donnent un état à leurs fils, une dot et un mari à leurs filles? N'ont-ils pas au dehors des devoirs, des affections, des plaisirs? C'est beaucoup qu'ils tiennent avec autant

d'ordre le matériel de leurs établissements, et qu'ils apportent à l'instruction un zèle et des talents dont les brillants résultats ont acquis à un grand nombre d'entre eux une juste et honorable renommée. Mais pour l'éducation proprement dite, cette étude de tous les moments, elle ne peut prospérer qu'entre les mains d'instituteurs séparés du monde par un vœu sacré, et dispensés des besoins de la vie par de sages dotations.

Encore une fois, je n'ai voulu envisager la question des ordres enseignants que sous un point de vue isolé, et toute abstraction faite des hautes considérations qui ont dû déterminer leur licenciement. Certes, il faut qu'on leur ait découvert de bien graves inconvénients pour avoir sacrifié si lestement de pareils avantages.

Mais les études sont plus fortes aujourd'hui qu'autrefois : tous les enfants le disent, il faut bien que cela soit vrai. Je crois donc fermement que, depuis 1789, le nombre des initiés aux mystères des équations et des binômes s'est accru, dans une proportion géométrique, en raison directe du carré des années révolues ; je crois aussi qu'il se commet par an quelques centaines de solécismes de moins sur toute la surface de la France. Grand triomphe, sans doute ! Mais se commet-il plus de belles et bonnes actions? mais ces légions de géomètres règlent-ils mieux leurs passions, combinent-ils mieux leur destinée, calculent-ils mieux nos plaisirs surtout? Et tous ces petits latinistes en sont-ils de plus aimables Français? Non, répondent tous les vieillards, et c'est un certain poids dans la balance, que tous les vieillards ! Convenons que s'il en était ainsi, les bénéfices du siècle ne seraient pas clairs.

C'est surtout dans le commerce du monde et dans les relations sociales que l'éducation se présente avec tous ses charmes et tous ses avantages.

L'aristocratie du nom, du rang, celle même de l'or, disparaissent en bonne compagnie devant la douce puissance de l'éducation. Elle y est reine comme la beauté.

On est tenté de croire que, dans la société, l'éducation seule pourrait, à toute rigueur, tenir lieu de l'in-

struction, tandis que l'instruction n'y compensera jamais le défaut d'éducation.

Cidalise a cinquante personnes dans son salon; il n'y en a qu'une qui parle... et c'est un homme! Cléon est assis ou plutôt renversé sur un sofa, les jambes disgracieusement croisées, et balançant une botte sale sur un chenet nouvellement doré; sa main gauche est dans ses cheveux, et sa droite dans la tabatière de son voisin. Il prêche une douzaine d'hommes beaucoup plus âgés que lui, sur la politique, sur l'histoire, l'algèbre, l'astronomie, la physiologie; puis fait une excursion vers les langues mortes, et revient par les langues orientales aux dialectes modernes. Il ne dédaigne pas de laisser tomber quelques observations, qu'il croit légères, sur la poésie, la peinture et même la musique, pourvu que la gravité de son sourire doctoral n'en soit point altérée. Du reste, il parle fort bien de toutes ces choses : c'est l'encyclopédie *incarnée*. Mais qu'un de ses auditeurs lui fasse une question un peu naïve, avec quel silence pédantesque il lui répond! Qu'un autre hasarde une objection, comme il lui coupe la parole à une virgule, pour l'assommer à coups d'axiomes et de citations! Si une femme lance à travers ce ténébreux monologue l'éclair d'une saillie piquante, il ne s'en apercevra pas, de peur d'avoir à y répondre. Sa massue ne pourrait pas combattre une épingle. — Cependant tout le salon est dans la stupeur; à peine si on ose, dans les angles les plus reculés, échanger quelques mots bien bas... La maîtresse de la maison lève enfin cette espèce d'interdit, en appelant tout son monde autour d'une grande table où sont exposés, pêle-mêle, l'ariettte du jour, le roman de la semaine, et son *album,* qui se trouve là par hasard, et qu'elle a grand soin de cacher de manière à ce que personne ne le perde de vue. Cléon lui-même s'est avancé; mais chacun l'évite comme un théorème où comme un lexicon; les jeunes filles surtout s'enfuient à son approche, comme si elles craignaient qu'il ne jetât de l'encre sur leurs bouquets. Une conversation générale s'est établie, le rire a reparu sur tous les visages, on entend les voix des femmes, les bons mots volent à

la ronde, les paroles gracieuses trouvent des oreilles bienveillantes, une réflexion philospohique passe entre deux plaisanteries, les anecdotes vont leur train; du milieu d'un récit un peu grave jaillit tout à coup un propos flatteur, une allusion délicate, qui est payée comptant par un regard aussi doux que le propos. Puis si quelqu'un vient à raconter un trait d'humanité ou l'histoire d'une passion malheureuse, voilà soudain des larmes dans tous les beaux yeux qui tout à l'heure pétillaient de plaisir; car la vivacité des femmes est plus près qu'on ne croit de la sensibilité; elle n'a horreur que du *sérieux*. — Où donc est Cléon? est-il parti? Non, il est toujours là, mais il se tait maintenant et cache son impuissance sous un air de supériorité dédaigneuse. Il n'est plus question de grec ni de mathématiques; il s'agit d'être galant avec délicatesse, sensible avec esprit, aimable enfin... Il n'a plus rien à dire. Cléon n'a que de l'instruction.

Alcante était de la même société. Il n'a pas attiré l'attention sur lui comme Cléon; mais toutes les personnes avec qui il s'est trouvé en rapport se sont retirées contentes de lui et plus encore d'elles-mêmes. Il a parlé et parlé beaucoup, car on ne se rassemble pas pour se taire; mais dans les discussions dont il s'est mêlé, s'il a eu tort, il s'est tu sur-le-champ : s'il prévoyait qu'il allait avoir trop raison, il se taisait d'avance; les combats à mort ne sont pas d'une bonne compagnie. Alcante a un grand talent : il écoute; il a l'excellent esprit de faire ressortir celui des autres; il ne dit pas tout ce qu'il sait, mais il sait tout ce qu'il dit. Il cède aux vieillards tout ce qu'il leur doit, et aux femmes tout ce qu'il peut, réservant toutes ses forces contre l'importance érudite ou l'ignorante fatuité. Enfin, il sait plaire aux mères, tout en se plaisant beaucoup plus avec leurs filles.—Alcante est un homme *bien élevé*.

On écoute souvent avec intérêt haranguer et discuter l'homme instruit; on aimera toujours à causer avec l'homme bien élevé.

La véritable éducation est aussi éloignée de l'affectation des manières que de la rudesse des formes.

Il y a des hommes qui ne savent rien... que mettre leur cravate et parler à leurs chevaux; il y en a qui savent tout... excepter plaire et parler aux femmes. Où est l'homme bien élevé dans tout cela ?

On peut acquérir de l'instruction à tout âge; quand la première éducation vous manque, la vie n'est pas assez longue pour y suppléer.

Pourquoi regarde-t-on la naissance et la fortune, non-seulement comme un avantage, mais presque comme un mérite? c'est qu'elles supposent l'éducation.

Aussi est-ce la monstruosité la plus révoltante que le spectacle d'un grand seigneur sans politesse, ou d'un riche grossier. — Tout ce que nous avons vu en ce genre n'a pas pu encore nous y accoutumer.

(*Muse française, 1823.*)

ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie ayant maintenant des couronnes, c'est-à-dire des médailles pour la vertu comme pour le talent, un conflit de juridiction a dû nécessairement s'élever, dans la *Muse française*, entre le pinceau du *jeune moraliste* et la plume du critique littéraire, à l'occasion du compte à rendre de la dernière solennité. Après quelques contestations plus animées que le sujet ne semble le comporter, c'est moi qui suis resté maître du champ de bataille. On a considéré que la morale doit avoir le pas sur la littérature, et peut-être aussi que, toute abstraction faite des *genres*, il entre quelquefois plus de vertu dans les bonnes actions proclamées que de poésie dans les poëmes couronnés.

L'Académie française a été, de tout temps, le sujet des plus mauvaises plaisanteries et l'objet des plus

nobles ambitions. Il en est d'elle comme des femmes; plus on les aime, plus on en médit : c'est encore une manière d'en parler. Et puis, nous autres Français, nous sommes toujours en garde contre nos amours et nos admirations. Nous serions peut-être trop sensibles si nous n'étions pas un peu moqueurs, et il nous arrive souvent d'appeler une épigramme au secours de notre cœur qui saigne, ou de notre imagination qui bouillonne. Que de fois, prêt à m'égarer, sur l'aile des passions, dans les vagues régions du monde idéal, je me suis tout à coup armé d'un *quolibet* contre mon enthousiasme, comme l'aéronaute, pour redescendre sur la terre, perce d'une aiguille effilée le ballon qui l'emportait dans les nues! Les peuples froids n'ont pas besoin de ces singulières précautions; aussi, passé le 51e degré de latitude nord, le nombre des bons mots diminue dans une proportion effrayante pour la sensibilité.

La distribution des prix de l'Académie était un grand événement avant la révolution. On en parlait pendant huit jours dans tous les salons, à moins qu'un opéra-comique ou un ministre tombé ne vînt détourner l'attention et accaparer l'intérêt général. Aujourd'hui, tout est sans conséquence, et l'on assiste au couronnement d'un poëte aussi tranquillement qu'à celui d'un empereur. La foule y va encore; mais elle y va, elle n'y court plus.

C'est pourtant un beau spectacle que la salle de l'Institut le jour de la Saint-Louis. Voyez de ce côté, comme un faisceau de gloire, tout ce que la France, et par conséquent l'Europe, doit avoir de plus grands écrivains, de plus illustres savants, de plus habiles artistes; de l'autre, comme une corbeille de fleurs, un demi-cercle de femmes brillantes de grâces et de parures; au milieu, les jeunes vainqueurs dont la rougeur semble appeler le voile d'un laurier. Leurs mères sont là peut-être qui attendent pour pleurer qu'on proclame le nom qui fait leur joie; et tout à l'entour siégent les statues des grands hommes, comme des symboles d'immortalité. Cependant l'affluence des spectateurs se presse sur les amphithéâtres et dans les tribunes sus-

pendues. L'imagination s'épuise à rêver d'avance la pompe d'un si doux triomphe. Mais l'heure approche, un murmure respectueux circule dans l'assemblée, un vaste silence lui succède, la salle entière écoute et regarde; une voix s'élève seule... on croirait que c'est la fête qui commence : hélas! ce n'est qu'une séance qui s'ouvre. Quelque chose d'*officiel* dans l'air, des encriers et des programmes quand on cherche des lyres et des parfums, enfin le *je ne sais quoi académique*, viennent déranger toutes les émotions et décolorer tous les rêves. Le triomphateur en est frappé lui-même; un froid inattendu le saisit sous ses palmes, et voilà le revers de sa médaille.

C'est à Toulouse qu'il y a fête! C'est aux Jeux floraux, avec le souvenir des trouvères, au milieu des brillants cortéges, parmi les flûtes et les guitares, quand vient le jour de la moisson des amarantes d'or et des beaux lis d'argent! On sent qu'une femme a passé par là, tant il y a de douceur dans cette gloire. La veille au soir, le blanc fantôme de *Clémence Isaure* est encore venu déposer son bouquet sur le seuil de sa chère Académie; c'est en son nom qu'on va en distribuer les fleurs aux jeunes poursuivants de la gaie-science; et les poëtes, amoureux de ces fleurs, semblent en parfumer leur poésie, et mêlent toujours une suave et molle harmonie aux chants les plus sévères, se ressouvenant sans doute que dans les temps antiques, pour être bien accueilli des Muses, il fallait avoir sacrifié aux Grâces.

Mais rentrons dans l'Académie française, qui devrait bien prendre sa sœur, l'Académie des Arts, pour son maître des cérémonies. C'est ici que je m'embarrasse; il faut aborder la question littéraire, et je ressemble au jeune navigateur qui regarde longtemps le ciel et la mer avant de poser le pied sur un rivage étranger. D'ordinaire, on implore l'indulgence de la critique, c'est la critique aujourd'hui qui a besoin de bienveillance. J'ai grand'peur, je vous assure, de tous ceux que je vais juger, et je demande grâce, la férule à la main.

L'*abolition de la traite des noirs* est un sujet essentiellement poétique, parce qu'il donne à la fois matière

à de hautes pensées et à de grandes peintures : et d'ailleurs il est beau de voir la cause de l'humanité plaidée dans le langage des dieux. Cependant quelques esprits éclairés, quelques cœurs droits et purs, blâmaient presque l'Académie du choix d'un tel sujet pour son prix de poésie; ils craignaient qu'elle n'eût ouvert la lice à ces imprudentes déclamations qui sont elles-mêmes un fléau presque aussi funeste que ceux dont elles prétendent nous délivrer, et ils n'osaient s'attendrir sur le sort des noirs, si près du massacre des blancs. Le rapport de M. le secrétaire perpétuel a dû faire évanouir toutes les craintes et jusqu'au moindre scrupule : l'éloquence de M. Raynouard aurait complétement justifié l'Académie si elle eût besoin de justification. Après avoir signalé la plaie de l'esclavage chez tous les peuples païens, il nous a montré Jésus-Christ la touchant pour la cicatriser, et plus tard les foudres pontificales tonnant sur les brigands d'Europe qui les premiers l'ont rouverte et envenimée chez les tribus africaines, et dont la main ne s'est pas séchée en présentant ensemble la croix et des chaînes. L'esclavage fut de tout temps une institution atroce; dans les âges chrétiens il est de plus une absurdité. Le sage académicien a ensuite établi une distinction aussi délicate que nécessaire entre l'abolition de la traite sur les côtes d'Afrique et la suppression subite de l'esclavage dans les colonies. Voulez-vous faire disparaître un fleuve? tarissez sa source, et le fleuve passera; mais si vous arrêtez son cours par une digue, il s'élance sur ses rivages, et les punit de sa captivité. Un mot affreux, parmi tant d'autres, a été prononcé dans notre révolution : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe!* Oh! qu'il serait bien plus vrai de dire : Périssent tous les systèmes plutôt qu'un homme, fût-il *blanc* et Français.

La voix de M. Raynouard s'est élevée dès longtemps contre toutes les oppressions et tous les fanatismes. Il semble avoir pris pour devise un de ses propres vers :

Je me range toujours du parti qu'on opprime.

On aime à voir un beau talent à l'homme qui ne sépare point la littérature de la philosophie, ni la philosophie de la religion.

Il est fâcheux que les concurrents n'aient pu entendre M. le secrétaire perpétuel avant de composer leurs pièces; ils auraient sans doute envisagé leur sujet de plus haut, et se seraient plongés plus profondément dans ce qu'il a de poétique et de moral. Le concours de cette année n'a pas été, à beaucoup près, aussi brillant que celui de 1822, qui comptait au nombre des vaincus les poëmes de M. Pichald et de mademoiselle Delphine Gay! A la place de l'Académie, je ne voudrais jamais d'autres vainqueurs.

La pièce couronnée est de M. Chauvet, qui, l'année dernière, avait obtenu le premier *accessit*. Les connaisseurs y ont remarqué beaucoup d'élégance et de correction, souvent une heureuse précision dans les vers, et une harmonie de style habilement soutenue.

Quelques pensées fortes, quelques traits de sentiment puisés dans le cœur du sujet, ont été vivement applaudis, tels que ce vers sur de vieux nègres qui cherchaient à s'opposer à l'enlèvement de leurs familles :

On les égorgea tous;... qui les eût achetés!

Et ceux :

C'en est assez, cruels, achevez vos victimes,
Différer leur trépas, c'est prolonger vos crimes!

Et cette réponse d'une jeune esclave au maître farouche qui la poursuit de son féroce amour :

Moi, trahir mon époux! mon époux dans les fers!
Ah! plutôt, insensé, tu verras, lui dit-elle,
L'ange blanc de la mort m'enlever sur son aile.

L'Ange blanc de la mort! c'est bien le mot d'une noire.

Il faut pourtant convenir que, dans son ensemble, la lecture de cette pièce a été un peu froidement écoutée.

L'auteur doit, je crois, s'en prendre à un vice radical dans sa composition, qui est sage, ingénieuse même, mais qui manque de hauteur et de profondeur, et ne remplit pas les principales conditions du sujet. La scène se passe dans le vaisseau où sont pressés, comme dans la tombe, les malheureux qu'on emporte en exil. La beauté de Néali a frappé les regards de l'impétueux capitaine, qui fait parler ses droits de maître et jette de l'or à sa captive :

Tes droits et tes bienfaits, lui répond l'Africaine,
Où sont-ils?...

et elle fait alors un long récit de son bonheur passé, et une affreuse peinture des horreurs de la traite. Le maître persiste dans ses infâmes projets, les nègres se révoltent, ils sont jetés à la mer et Néali meurt avec eux. — Il y avait dans cette fable la matière d'un épisode fort intéressant; mais ne devient-elle pas au moins insuffisante dès que l'auteur en a fait sa composition même? Et puis cette narration soutenue, cette éloquence un peu rhétoricienne ne manque-t-elle pas de grâce et de vérité dans la bouche d'une jeune négresse? L'auteur, dans cette circonstance, devait même se reprocher ses beaux vers; et M. Chauvet a plus d'un reproche à se faire. Je lui reprocherai aussi quelques détails qui manquent de *couleur locale*. C'est un genre de fautes qui fait autant de mal à un esprit poétique qu'un barbarisme à l'oreille d'un grammairien. Je n'aime pas que Néali nous dise

Épouse de Selim, près de lui, chaque jour,
Souriaient à mes vœux la *fortune et l'amour*.

Ces vers là n'ont rien de *nègre*.

Mais j'aime beaucoup ceux qui terminent le poëme, et je me plais à les transcrire ici comme la meilleure preuve de mon estime pour le talent de M. Chauvet :

Achevez vos desseins, rois, au milieu des mers,
Quel que soit leur drapeau, poursuivez ces pervers.

Quoi! de vos pavillons, au meurtre, au sacrilége,
Les lois prostitueraient l'auguste privilége!

Ah! frappez : la patrie étouffera ses pleurs;
Le sang, de leur bannière effaça les couleurs.
Liguez-vous; sur les flots prêtez-vous le tonnerre.
Quelle union plus sainte au trône de la terre
Peut du trône céleste attirer les bienfaits?
Que l'Afrique, par vous ravie à leurs forfaits,
Puisse adoucir ses mœurs, repeupler son rivage,
Et du bandeau des arts ceindre son front sauvage.

Je regrette pour l'art que M. Chauvet n'ait pas médité plus profondément la conception de son ouvrage. Il me semble qu'il y avait dans ce sujet des tableaux immenses et de terribles leçons. Le poëte ne pouvait-il pas commencer par une peinture des massacres de Saint-Domingue, mettre au grand jour toute la férocité des noirs déchaînés, faire pleurer sur les désastres sans exemple et sans bornes de nos infortunés colons, et de là, s'élançant par la pensée à trois siècles en arrière, interpeler avec indignation les premiers auteurs de tant de maux, les premiers hommes qui, sur les côtes du Sénégal, ont trafiqué de la vie des hommes, et leur crier : Voilà votre ouvrage! vous avez porté le meurtre, la servitude et la corruption chez d'innocents sauvages, et leurs enfants, aussi barbares que vous, rendront à vos fils innocents meurtres pour meurtres et pillage pour pillage! Ne pouvait-on, au milieu de ces scènes d'horreur, jeter épisodiquement quelque vieux nègre qui sauve épisodiquement la pudeur de sa jeune maîtresse, et le tableau du bon maître gardé par l'amour de ses esclaves? Pourquoi n'aurait-on pas détourné un regard sur les chrétiens emmenés en captivité dans Alger comme pour y expier l'esclavage imposé par d'autres chrétiens à d'autres Africains? Un dialogue entre un blanc racheté et un nègre affranchi aurait-il été si dépourvu d'intérêt?

Mais tous les ouvrages envoyés au concours pèchent essentiellement par la composition. Quelques fragments des poëmes mentionnés ont cependant été accueillis par l'assemblée avec les témoignages d'un vrai plaisir. On

trouve dans la pièce de M. Bignan[1], dont le talent poétique est déjà avantageusement connu, des vers tels que ceux-ci :

Leur maître à la fureur des ondes et des vents
En d'étroites prisons les exposent vivants;
Tantôt, d'un mal hideux s'ils vont périr victimes,
Son bras les précipite au fond des noirs abîmes,
Ou ranimant l'ardeur de leurs corps languissants,
Les contraint d'agiter leurs fers retentissants,
Et le fouet inhumain, docile à la cadence,
Presse à coups redoublés cette exécrable danse.
Le malheureux, chargé d'entraves inhumaines,
Redemande à ses dieux les plages africaines,
Ces palmiers au front vert, ces arbres aux fruits d'or,
Dont sa bouche altérée exprimait le trésor;
Des larges bananiers la voûte parfumée,
Des toits de sa tribu l'ondoyante fumée;
L'oiseau que de sa flèche il perçait dans les airs,
Ces fleuves, ces torrents, ces rochers, ces déserts,
Ces déserts où souvent la main de la nature
Change une mer de sable en île de verdure.

Il y a un beau coloris dans ce style et beaucoup de charme dans cette dernière peinture.

On trouve aussi de la grâce et du sentiment dans quelques vers de la pièce N° 14, attribuée à M. Alletz, qui a obtenu le prix l'année dernière, mais ils ont été suivis de nombreux fragments tirés de plusieurs autres poëmes, et je ne veux pas faire partager à mes lecteurs la fatigue qui commençait à gagner l'auditoire. Les sujets donnés sont tout dans l'intérêt des juges et nullement dans celui de l'assemblée. Il est peu de patiences à l'épreuve de ce thème en vingt façons, écrit en général sur le ton grave et un peu sec de la haute épître. J'en reviens encore à mes *Jeux Floraux,* où la lyre peut varier ses airs à volonté et chanter sur tous les modes, sans se mettre en discordance avec le programme. Ce qu'il y a de certain, et je dois le signaler ici pour que l'Académie en fasse son profit, c'est que, bien avant la fin des lectures, des signes funestes se

1. Ce poëme, ainsi que celui de M. Chauvet, se trouvent chez Firmin Didot, libraire, rue Jacob, n° 56.

sont manifestés sur les physionomies. Que les académiciens ne s'y trompent pas, le religieux silence qui régnait alors dans la salle n'était pas précisément un signe d'attention. Plusieurs dames, après avoir écouté quelque temps, ont fini par *rêver le reste*. De prudents éventails s'étendaient de tous côtés devant des visages impoliment allongés; et parce qu'il ne se prononçait pas une parole dans toute la salle, cela ne veut pas dire que personne n'ouvrait la bouche.

Il était temps que les prix de vertu arrivassent, car nous étions sur le point d'en mériter un nous-mêmes, comme l'a dit, à côté de moi, une jolie femme qui venait pour la première fois à l'Institut. En effet, la séance eût été un peu longue, si M. l'évêque d'Hermopolis ne l'avait raccourcie de tout ce qu'il y a ajouté. Son discours, simple et touchant comme les faits qu'il racontait, a provoqué fréquemment dans l'assemblée ces larmes de plaisir et ces sourires d'attendrissement qui sont l'hommage le plus flatteur et la plus pure des émotions. Le vénérable orateur a su habilement intercaler dans son récit le dialogue d'un curé de village avec une pauvre femme de sa paroisse, et la lecture de cette pièce, naïvement historique, a été plusieurs fois interrompue par des explosions de sensibilité.

Joseph Bécart, femme Jacquemin; Adèle Caillet, Marie Cartier, Marie-Barbe Ansement, vous n'étiez point là, vous ne deviez point y être; la charité aurait eu sa récompense sur la terre. Ah! du moins, puisse un écho fidèle vous rapporter les paroles de votre digne panégyriste! « Non, le prix qu'on vous décerne n'est point un salaire, c'est un exemple; c'est la publicité du bien qu'on veut opposer à la publicité du mal. »

Et vous, riches de la terre, qui assistiez à ce triomphe modeste, que vos pleurs n'aient pas coulé comme une rosée stérile; vous avez trouvé du bonheur au récit des bonnes actions, jugez de celui que doit donner l'exercice même de la vertu. Vous avez vu comment de vieux serviteurs, de pauvres artisans ont su nourrir, pendant bien des années, du pain qui leur suffisait à peine, d'autres pauvres qui avaient connu l'opulence; vous

avez vu comment ils ont partagé avec des malades la chambre, sans meubles, déjà trop petite pour leur famille; faites voir, à votre tour, que la main qui conduit un char ou dompte un fier coursier peut aussi relever un infirme; cherchez le sou de l'aumône parmi l'or de vos fantaisies, et que du moins il y ait, pour l'hospitalité, presque autant de place dans vos palais que dans la mansarde d'une ouvrière ou dans l'échoppe d'un tisserand.

(*Muse française, 1823.*)

LES ROMANCES DU CID

Les grands poëtes du grand siècle nous ont laissé des modèles de poésie didactique et narrative, et des satires, des épîtres, des apologues, qui feront sans cesse le charme et le désespoir de leurs successeurs. Voltaire tient encore, et tiendra toujours, le sceptre de la poésie fugitive et du discours philosophique; plus tard, l'ode pindarique ou *horatienne* et le poëme descriptif ont retrouvé parmi nous des lyres qui semblaient avoir sommeillé depuis les beaux âges de la Grèce et de Rome, pour ne se réveiller que sous la main des Delille et des Lebrun; la fin du dernier siècle a vu naître aussi quelques poésies mélancoliques et des élegies amoureuses que notre siècle ne verra pas mourir. Il semble qu'on ne puisse faire un pas dans les différents sentiers du Parnasse français sans y rencontrer une foule de chefs-d'œuvre devant lesquels doit reculer le poëte le plus intrépide; mais aussi, pourquoi courir après des palmes déjà cueillies, lorsqu'il existe encore des lauriers qu'on a touchés à peine? Nos grands maîtres ont reculé la borne de la perfection dans tous les lieux où ils se sont présentés; il faut, sous peine de mort litté-

raire, tenter des carrières où leurs pas ne se soient point imprimés.

Si l'on excepte la tragédie et la comédie, dans lesquelles on peut toujours se faire un beau nom, après tant de noms illustres, parce que l'une puise de nouveaux aliments dans chaque siècle révolu, et l'autre de nouvelles couleurs dans chaque siècle qui s'ouvre; si l'on excepte aussi la poésie lyrique, dont notre langue nous offre, il est vrai, de magnifiques fragments dans les formes antiques, mais qui n'a point été naturalisée en France, il n'y a plus de gloire possible que dans les genres où n'ont point brillé nos poëtes classiques. On doit s'écarter de leur chemin, autant par respect que par prudence, et certes ce n'est point en cherchant à les imiter qu'on parviendra jamais à les égaler.

Un champ immense reste encore à moissonner par la génération nouvelle : c'est le poëme proprement dit, depuis l'épopée *homérique* jusqu'à la ballade écossaise. André Chénier est le premier, parmi nous, qui ait fécondé ce champ, négligé jusqu'alors. Le *Jeune Malade,* le *Mendiant,* l'*Aveugle,* sont des compositions ravissantes, qui, dans des proportions moyennes, renferment les principales conditions du genre. C'est l'intérêt du drame jeté à travers le luxe des descriptions. Le poëte pose, pour ainsi dire, les décorations, et les personnages viennent agir et parler devant le lecteur, comme sur la scène. Dans ces sortes de compositions, tout est tableau ou dialogue, et l'on invite ainsi la narration, toujours si fatigante dans le grand vers français. Les littératures étrangères sont très-riches sous ce rapport, et après avoir tant emprunté aux anciens, nous avons encore d'utiles emprunts à faire à nos voisins. Déjà quelques-uns de nos jeunes poëtes se sont exercés avec honneur dans cette nouvelle carrière, et nous ont révélé de grands talents par des poëmes de peu d'étendue. On ne saurait trop les encourager dans leurs efforts, mais en même temps on ne saurait trop leur répéter qu'à côté de l'imagination qui crée, doit toujours se trouver le goût qui conserve, et que les chants de la muse moderne ont besoin, pour triompher, d'être repro-

duits sur le bel instrument des Racine et des Boileau.

Parmi les plus heureuses littératures étrangères qui aient paru de nos jours, les connaisseurs ont distingué les *Romances du Cid*, publiées en vers français par M. Creuzé de Lesser. La seconde édition que nous annonçons de cette charmante production ne porte pas de nom d'auteur; mais quand bien même on ne se rappellerait pas quel nom était en tête de la première, M. Creuzé-de-Lesser a mis trop de grâce et d'esprit dans toutes ces romances pour qu'il ait pu s'attendre à un bien strict *incognito*. Qu'a-t-on besoin de signer ses lettres quand on ne déguise pas son écriture?

« Les Romances du Cid, comme le dit M. de Lesser dans son excellente préface, sont, après Don Quichotte, ce que les Espagnols nous ont donné de plus remarquable en littérature. Peu de livres, ajoute-t-il, m'ont fait une aussi vive impression : elle le fut d'autant plus que je m'y attendais moins. J'étais comme un homme qui en cherchant un coquillage vient de découvrir un trésor. De ce moment, je formai le projet de dégager cet or si pur du sable qui le cache quelquefois, et d'offrir à ma patrie une imitation des Romances du Cid; production d'autant plus singulière qu'elle est le fruit de plusieurs siècles et le travail de plusieurs hommes étranges; étrange Iliade qui n'a point d'Homère; création admirable de je ne sais combien d'Alcées et de Pindares inconnus! Elle porte seulement l'empreinte générale du génie espagnol; et aussi lorsqu'on demande qui a fait les Romances sur le Cid, tout ce qu'on peut répondre de raisonnable est que ce sont les Espagnols. »

Les Romances du Cid sont de ces ouvrages qui peuvent déplaire à certains esprits, mais qui ne plairont jamais médiocrement; on ne les lira pas jusqu'à la fin, ou il faut les relire dix fois. Il faut les détester à moins qu'on ne les adore, et elles sont à l'abri de ce froid éloge, de ce fatal *c'est bien!* qui exprime d'une manière si juste l'admiration et l'indifférence.

Voici quelques citations qui vaudront mieux pour M. de Lesser et pour nos lecteurs, que tous les éloges

et toutes les définitions que nous pourrions donner.

Dans la quatrième romance du livre Ier, don Diego est tristement assis devant sa table, songeant à son injure et au danger de son fils; Rodrigue rentre, *le glaive sous le bras, les bras sur la poitrine :*

Il contemple son père, et son œil est plus doux.
Il a serré la main du vieillard qu'il révère,
Et lui montrant les mets qu'il voit dédaignés tous,
Lui dit avec orgueil : Mangez, mon noble père,

Mangez, et relevez votre front rembruni.
— Qu'entends-je! ô mon enfant, ce comte téméraire,
Ce guerrier redoutable est-il déjà puni?
— Mort, dit l'adolescent, mangez, mon noble père.

— Rodrigue, asseyez-vous. Preux déjà sans égal,
Don Diègue va manger, mais c'est à votre table.
Celui qui fut vainqueur d'un si vaillant rival
De sa race honorée est le chef respectable.

Sentant ses yeux mouillés de pleurs enfin plus doux,
Diègue, en disant ces mots, et s'avance et chancelle ;
Il embrasse son fils, qui, tombant à genoux,
Imprime son respect sur la main paternelle.

On trouve dans le livre II la romance suivante, qui respire la plus aimable naïveté :

Dans son manoir, Chimène atteinte
D'un noir regret,
Ne pouvait être plus enceinte,
Qu'elle l'était.
. . . .

Un matin, redoublant d'alarmes,
Le cœur marri,
Elle écrivit avec ses larmes
A son mari ;
Puis, s'efforçant de se remettre,
Et soupirant,
Elle écrivit cette autre lettre
A Ferdinand :

O roi, des rois le plus à craindre
Et le plus doux,
A vous Chimène ose se plaindre,
Et c'est de vous.

Seulette et toujours oubliée
Dans mes ennuis,
On n'est pas si peu mariée,
Que je le suis.

Par vous Rodrigue, alors plus tendre,
Sut me gagner.
Fallait-il, pour me le reprendre,
Me le donner !
Le bonjour est loin de son âme,
Toujours adieu !
Enlever l'époux à sa femme,
C'est fâcher Dieu.

Depuis six mois que je l'appelle
On le retient;
Ou, quittant la guerre cruelle,
S'il me revient,
Il revient, quand le jour nous quitte
Plus qu'à moitié,
Et dans mes bras s'endort si vite
Que c'est pitié.

Toujours occupé de son glaive,
Haussant sa voix,
Dans son lit paisible il ne rêve
Que ses exploits.
Et voilà, dès l'aube vermeille,
Qu'il est dehors,
Sans s'inquiéter si je veille,
Ou si je dors.

. . . .
. . . .
Que votre bonté secourable
Mette en repos
La femme du plus honorable
De vos vassaux.
Votre justice en qui j'espère,
Ne peut laisser
Mon enfant naître, sans son père
Pour l'embrasser.

Ces deux romances, opposées de tons et de couleurs, prouveraient à elles seules, s'il en était encore besoin, l'heureuse flexibilité du talent de M. Creuzé de Lesser. Des critiques austères ont trouvé quelquefois un peu de négligence et de laisser-aller dans la manière de ce charmant poëte; il est bien plus facile et tout aussi

juste de lui reconnaître presque toujours une verve féconde qui est un des plus beaux dons de la nature, et un naturel qui est peut-être le comble de l'art. Il doit être d'ailleurs beaucoup pardonné au poëte qui, dans sa *Table ronde* et son *Amadis*, est parvenu à faire lire, sans désemparer, vingt mille vers français par des lecteurs français.

Puisque M. Creuzé de Lesser a si agréablement détourné notre attention vers l'Espagne, nous serions bien injuste de ne pas signaler ici un ouvrage qui, avec les Romances du Cid, complète à peu près la collection des plus belles poésies de cette nation : ce sont les *Romances historiques*, traduites de l'espagnol par M. Abel Hugo [1]. Ces chants ont été composés sur Rodrigue, dernier roi des Goths; sur les aventures de la belle Florinde, fille du comte Julien; sur les guerres avec les Maures; sur le fameux Bernard de Carsico; et enfin sur les principaux événements de l'histoire d'Espagne. M. Abel Hugo s'est efforcé de conserver, dans la prose française, le style simple, naïf et animé des productions originales. On reconnaît un littérateur également initié aux mystères les plus intimes des deux langues; et l'avant-propos qui précède cette traduction est peut-être ce qu'on a écrit de plus instructif et de plus intéressant sur la littérature espagnole. Toutes les personnes qui ont l'ouvrage de M. Creuzé voudront sans doute se procurer celui de M. Abel Hugo comme un complément aussi agréable que nécessaire.

M. Abel Hugo promet de publier, en prose très-fidèle, une traduction des Romances du Cid. Personne n'est plus intéressé que M. Creuzé à l'exécution de cette promesse. La comparaison qui pourra s'établir alors montrera combien son imagination brille encore à travers les voiles de l'imitation, et à quel point il est doué de cet instinct *perfectionneur*, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui nous paraît un des caractères distinctifs de son talent.

A la suite de cette seconde édition, M. Creuzé de

1. Un volume in-12. Chez Pelicier, libraire, place du Palais-Royal.

Lesser a fait imprimer quelques apologues auxquels il a su donner un cachet d'originalité qui les sort entièrement de la *banalité* du genre. On y sourit et on y pleure tour à tour, et quelquefois tout ensemble. L'apologue ayant pour titre *le Malheur,* mérite une mention particulière. On y trouve des sentiments profonds et de hautes pensées que l'auteur a revêtus d'un style sévère et de brillantes images, comme pour nous prouver que sa muse sait être sérieuse et mélancolique aussi bien que badine et gracieuse. Nous sommes persuadé que si les intérêts de l'état lui laissaient le loisir de songer à ceux de sa gloire, M. de Lesser pourrait facilement consacrer sa lyre à des chants de l'ordre le plus élevé, dans lesquels, sans renoncer à une manière qui lui est propre et qui est comme l'*individualité* du talent, il la dirigerait vers cette continuelle harmonie, ces tours savants et inattendus, cette sage hardiesse d'expression, cette élégante richesse de rimes, enfin ce tissu délicat et serré du style poétique qui sont les conditions essentielles de la haute versification française, et dont nos morts immortels ont légué le secret à quelques-uns de nos poëtes contemporains.

(*Muse française,* 1823.)

QUELQUES MOTS

SUR

LES MONASTÈRES ET LES COUVENTS

Plus les siècles et la civilisation avancent, moins il se crée d'ordres religieux, plus même il se ferme de couvents et de monastères : c'est un fait incontestable; et les philosophes de mauvais vouloir, profitant de cela,

crient partout à la foule imbécile, qui le répète en triomphe, « que les moines, pieux fainéants, fanatiques insensés, ou sybarites déguisés, étaient bons (s'ils ont jamais été bons) pour les temps d'ignorance et de superstition; que leur grande inutilité, que l'absurde anomalie de la vie monastique, ont apparu dans toute leur évidence et à tous les yeux dès qu'on a osé regarder et juger; enfin, que les ténèbres ambitieuses des cloîtres, qui menaçaient d'envahir la société moderne, ont été heureusement repoussées et dissipées avec le flambeau de la Raison et par les mille rayons du Progrès. Ainsi, grâce à Dieu, ou pour mieux dire aux philosophes, les couvents disparaissent des nations, et c'en est fini pour les moines, qui n'auraient jamais dû commencer. »

Il y a autant de fausseté que d'ingratitude dans ces superbes déclamations. Quelques recherches consciencieuses, quelques simples paroles de bonne foi en donneront les preuves et la démonstration irrécusable; tout cet échafaudage de paradoxes s'écroule promptement au premier souffle de la vérité.

Une des merveilles de la religion chrétienne, ou plutôt de l'Église catholique, qui seule a fécondé et formulé dans son sein tous les germes de la foi, toutes les semences du Verbe, c'est qu'elle a toujours répondu et suffi aux diverses exigences des temps, aux innombrables besoins de la famille humaine. Indépendamment de sa divine mission de salut éternel, elle est encore dans ce monde la plus tendre, la plus éclairée, la plus ingénieuse des mères, comme la puissance législatrice la plus forte, la plus habile, la plus utilement progressive. La forme catholique est aussi savante dans le détail de ses combinaisons qu'elle paraît splendide dans son magnifique ensemble. L'antique hiérarchie de son clergé séculier est maintenant admirée de tous les esprits justes. « Rien n'est plus sagement ordonné que ces cercles qui, partant du dernier chantre de village, vont, toujours s'élevant, jusqu'au trône pontifical qu'ils supportent et qui les couronne... Si, à sa naissance, l'Église fut pauvre depuis le dernier échelon jusqu'au premier, c'est que toute la chrétienté était indigente comme elle...

Ce serait manquer de vues droites que d'exiger que le clergé fût resté indigent quand l'opulence croissait autour de lui... Il aurait alors perdu toute considération; ses leçons auraient manqué à certaines classes qu'il n'aurait pu atteindre; ses secours auraient manqué aux pauvres... Le chef de l'Église était prince afin de pouvoir parler aux princes; les évêques, marchant de pair avec les grands, osaient les instruire de leurs devoirs; les prêtres au-dessus des nécessités de la vie, se mêlaient aux riches dont ils épuraient les mœurs; et le simple curé de campagne se rapprochait du pauvre qu'il était destiné à soulager par ses bienfaits et à consoler par son exemple. » Ces lignes de M. de Chateaubriand vivront toujours, comme l'Église de Jésus-Christ, dont elles sont l'éloquente et philosophique explication.

Mais si la constitution du clergé séculier est comprise et appréciée généralement, sans doute parce que l'expérience de son infatigable et salutaire sollicitude se renouvelle à chaque instant sous nos yeux, il n'en est pas de même du clergé régulier qui, dans plusieurs pays, se dépeuple sans se recruter, et qui, pour bien des gens, n'aurait jamais été qu'une superfétation de luxe religieux: opinion moderne fort répandue et encore plus erronée. Tout dans le catholicisme a sa nécessité, même temporelle, le cloître comme l'Église, le moine comme le prêtre; et si l'un ne s'est pas perpétué et soutenu partout comme l'autre dans son existence visible, le présent et l'avenir du monde n'en reposent pas moins sur la base des vertus et des travaux monastiques, qui sont, à vrai dire, les fondements, en grande partie recouverts, de notre édifice social.

Et en effet :

Quand le colosse romain, pourri de débauches sous son manteau impérial, craquait de toutes parts et tombait en lambeaux, la Thébaïde s'ouvrit aux premiers cénobites, et dans ses fécondes et miraculeuses solitudes, se conçurent et se composèrent les destinées de l'univers chrétien. Il fallait que l'exemple de la vie ascétique et de l'immolation de la chair fût poussé jusqu'à une perfection exagérée pour servir de contre-poids aux

merveilles toutes matérielles, aux inconcevables sensualités du monde païen, et pour frapper violemment l'imagination des peuples, à l'optique du désert. Telle fut l'indispensable mission des prédicateurs de la solitude sans lesquels le genre humain n'aurait pu accomplir sa grande péripétie.

Plus tard, quand l'invasion des Barbares menaçait la société d'un naufrage universel, les monastères et les couvents s'élevèrent en foule, au milieu des nations, comme autant d'arches de salut, où toutes les misères, toutes les souffrances, toutes les connaissances humaines, tous les besoins individuels ou sociaux trouvèrent un refuge, des consolations et des secours. Tout monastère eut un saint pour fondateur, et une amélioration physique, intellectuelle ou morale pour but de sa fondation. Les lettres, les arts, les sciences, l'agriculture, l'industrie, sont redevables d'autant de bienfaits aux moines, que les enfants abandonnés, les vieillards infirmes, les pauvres malades, les voyageurs perdus, les captifs sans rançon et les femmes sans appui. Chaque ordre religieux, indépendamment de la sainteté de sa vocation, était comme le type d'un dévouement, d'un mérite ou d'un talent spécial. Peu à peu, les lumières d'abord timides, l'esprit d'association, les forces civilisatrices se répandirent hors des cloîtres et pénétrèrent dans la masse des populations; la puissance laïque apprit à pratiquer, sur une plus grande échelle, les enseignements du pouvoir religieux, et cette miraculeuse contagion du *Bien* fut peut-être le plus éclatant service du génie monacal. Cependant, la plupart des ordres monastiques devaient à la longue se voir dépasser dans leurs travaux par les ressources et l'habileté du siècle dans certains pays; et en cessant d'y être nécessaires, ils durent cesser d'exister, si c'est ne plus exister que d'avoir communiqué sa vie et son âme aux populations entières. Et encore, les ordres les plus sévères, ceux dont la règle est la plus redoutable, tels que les trappistes, subsisteront toujours, même dans notre France si défroquée, parce qu'il est certaines douleurs pour lesquelles le siècle n'aurait d'autre asile que le suicide.

Et les trappistes, d'ailleurs, ne sont-ils pas les plus grands défricheurs de terre en tout pays ? Ils arrivent par la prière, l'abstinence et toutes les mortifications à une fécondité de travaux qui étonne et surpasse les forces et l'intelligence des plus habiles cultivateurs. Il y aura toujours aussi des communautés de femmes, parce qu'il ne manquera jamais de jeunes filles ni de veuves, dont la destinée n'aurait point sa place dans le monde. Ce sont des exceptions; oui, mais le nombre en est grand, et les divins secours sont faits pour les exceptions humaines. Enfin, quand, de nos jours, la vertu ou la volonté laïque se mêle de la fondation ou de la direction d'un établissement charitable, c'est en suivant pas à pas les anciennes traditions religieuses, et en se servant, pour combattre les fléaux de l'humanité, de la sainte milice des paroisses, et de ces femmes angéliques qui sont les filles du vieillard et les mères de l'orphelin, comme les a si justement nommées un de nos premiers poëtes, M. Alexandre Guiraud. Et remarquons, à la louange éternelle de l'Église romaine, que non-seulement aucune secte philosophique, mais aucune autre religion, même aucune autre communion chrétienne, n'a pu produire une sœur de charité! Cette gloire était réservée au catholicisme.

Maintenant donc c'est aux enfants du siècle, à qui l'esprit de charité et le génie social ont été transmis par les moines, de s'évertuer à ne pas rester trop au-dessous de leurs pieux devanciers, sans oublier jamais que les exemples laissés par ces moines si peu compris, sont les meilleures règles du bien à faire dans notre temps, comme leur vie a été la providence des temps passés; sans oublier que si des abus, des fautes, des crimes même se sont cachés dans l'ombre des cloîtres, c'est qu'après tout ils étaient habités par des hommes; mais que, du moins, aucune passion mauvaise, aucun acte condamnable n'a pu y germer et s'y produire qu'en faussant les principes religieux, en violant leur propre loi, tandis que le mal qui se fait dans le monde est trop souvent la conséquence des principes d'ambition, de cupidité ou d'immoralité qu'on y puise. Ainsi, pour

nous résumer, indispensables tant qu'ils existent, les ordres religieux ne s'éteignent successivement dans un pays qu'à mesure qu'ils ont fait passer leur sainte flamme ou leurs lumières intelligentes dans le cœur même des nations; ce n'est pas là mourir, c'est se survivre. Et il en est dans le nombre qui ne disparaîtront jamais, comme nous l'avons dit plus haut, parce qu'il est certaines misères et certaines souffrances qui seront toujours vivantes parmi nous, et pour lesquelles le monde n'a point de secours ni de consolations; et peut-être même en est-il qui ressusciteront si les besoins de la société les réclament. Nous savons peu de chose du passé, et rien de l'avenir.

Ce que nous savons, c'est que, dans le présent, il faut que les hommes enflammés de l'amour de Dieu et de l'humanité se liguent en sorte de communautés fictives, pour suppléer les moines, là où ils manquent, dans toutes les exigences sociales; ou, pour mieux dire, il faut que l'*association* remplace la *communauté*. Dans les trois quarts de l'Europe, les gens du monde sont maintenant à découvert devant toutes les souffrances, toutes les nécessités, toutes les plaies humaines. Nous n'avons plus, partout, le rempart des monastères, l'intermédiaire des religieux pour nous garantir du contact de tant de douleurs, ou pour traiter avec elles. Redoublons de courage et de charité, car nous en aurons besoin à chaque pas, à chaque instant. Au surplus, le siècle va ainsi. Les différents corps de l'État, dans toutes les carrières, tendent à se modifier singulièrement, et la société en vient de jour en jour à faire ses affaires elle-même. Déjà, sous quelques rapports, le juré remplace le juge, et le garde national le soldat, comme le laïque a succédé aux *religieux* dans une partie de sa mission évangélique, comme un magistrat suprême, élu populairement, succède au souverain héréditaire.

Et rendons justice à nos contemporains : beaucoup de bonnes œuvres nous consolent de beaucoup de mauvaises actions. Les vertus, dans ce siècle, ont été aussi habiles, aussi ingénieuses que les vices; c'est un grand

éloge en peu de mots. A côté des théâtres licencieux et des repaires de la corruption ou des clubs de la folie sauvage se sont élevées mille institutions de salut, de travail et d'espérance, véritables fondations religieuses créées par des laïques. — Fasse le ciel que la durée soit dévolue à nos œuvres de bienfaisance, comme elle l'a été aux œuvres de la charité monastique! — Puissent les citoyens suffire aux besoins et aux dangers de la société nouvelle aussi longtemps que les moines ont soutenu et préservé la vieille société à travers ses misères et ses vicissitudes. — N'oublions pas en finissant de consigner ici ce qui est dans notre conviction intime, à savoir, que dans toute l'Europe et dans notre France même renaîtront bien longtemps et vivront peut-être toujours les différents ordres franciscains, parce qu'ils ont en eux l'humilité et la charité chétiennes par excellence; qu'ils ouvrent la main à toutes les misères populaires sans s'occuper de politique, sans affecter aucuns tons ni manières, et qu'ils font le bien et prodiguent des consolations là où ne pénètrent pas les progrès et les institutions laïques qui rayonnent dans les sphères plus élevées.

Les franciscains ont quelque chose de primitif et d'universellement fraternel qui doit préserver et perpétuer leur ordre indéfiniment. Ils ne périront pas plus que la misère et la douleur.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE D'OUVERTURE DU CONGRÈS

DE L'INSTITUT HISTORIQUE

Le 24 mai 1846, à l'Hôtel de Ville de Paris.

Quelle a été l'influence de l'esprit français sur l'Europe depuis deux siècles?... Avant de toucher à cette question, il convient de spécifier, d'une part, les qua lités essentielles, la nature de l'esprit français; et, d'autre part, ses moyens d'influence pour agir sur l'esprit des autres peuples.

Tout cela peut se résumer en un seul mot, la *sociabilité*, portée à sa plus haute puissance; l'exquise aptitude à vivre en société.

De là le besoin d'égalité et le sentiment de tolérance, traits caractéristiques de notre physionomie morale.

De là aussi une force de sympathie, puis une langue contagieuse (passez-moi le mot) qui sont nos suprêmes moyens d'action.

Oui, l'esprit français est surtout l'esprit de sociabilité, produit indigène du sol des Gaules, qui a fleuri amoureusement dans nos temps chevaleresques, qui a multiplié ses plus admirables fruits sous la main de Louis XIV, et qui a traversé vivace nos révolutions et nos guerres contemporaines. — Cet esprit fut inspiré aux Gaulois de Brennus et de Vercingétorix par les femmes qui en ont le secret inné, et qu'ils admettaient dans leurs conseils politiques et guerriers; et il s'est perpétué sous la monarchie française dans les hautes classes, qui furent longtemps toute la nation, par le mélange élégant et délicat des deux sexes, et par cette noble galanterie à laquelle les dames ont dû de prési-

der, sous le soleil, aux joutes héroïques des paladins, et plus tard, sous la lumière des lustres, aux pacifiques tournois de la parole. Car, on ne saurait trop le redire, c'est du commerce intellectuel des deux sexes que procède l'esprit de sociabilité, et l'art de la conversation qui en est la conséquence et le témoignage évident. En effet, les entretiens des femmes entre elles se réduisent trop souvent à un ramage futile; et les conversations d'hommes seuls dégénèrent bientôt en propos sans délicatesse. C'est passer d'une volière à une taverne.

De l'heureux accord, de l'entrelacement des facultés spirituelles de la femme et de l'homme, il est résulté que la pensée française n'est jamais lourde quand elle est grave, et qu'elle sait être légère sans frivolité. Elle va de Clément Marot à Pierre Corneille, de Rabelais à Montesquieu; du bel esprit au génie; parcourant dans son vol et faisant résonner toutes les gammes du clavier de l'intelligence; en sorte que la généralité est, pour ainsi dire, la spécialité de la France. Ah! gardons bien aux femmes la place que nos ancêtres leur ont donnée parmi eux, et qu'aucun autre peuple ne leur a faite si belle, et nous conserverons ainsi la cause incessante de notre supériorité sociale.

Nous avons dit que de cette sociabilité, qui est le propre de l'esprit français, découlait le sentiment de l'égalité civile et de la tolérance religieuse. C'est (on va le reconnaître) une déduction toute logique. Ne parlons d'abord que du sentiment de l'égalité. — Plus on se mêle et plus on se voit, plus on se mesure; plus on se parle, mieux on se juge. Chacun s'aperçoit, après un certain temps, que les inégalités sociales contrarient trop fréquemment les inégalités naturelles, et d'exemples en exemples, on est amené à conclure qu'il faut s'en tenir à ces dernières, qui sont d'institution divine, et qu'il n'est nullement philosophique de les compliquer par des catégories de races et de castes qui ne sont que d'institution humaine. Aussi la cause du mérite personnel et de la fusion des classes était-elle gagnée dans les mœurs de la France, et surtout de Paris, bien avant qu'elle triomphât dans nos codes; et, du moins, le

niveau social se rétablissait dans les salons même les plus aristocratiques. Et, lorsque le cardinal de Richelieu porta, il y a deux siècles, un coup mortel à la féodalité, au profit du pouvoir royal, il avait prévu que la lutte ne susciterait aucun danger sérieux, parce qu'il agissait dans le sens de l'égalité, une des prédilections constitutives de l'esprit français. L'édifice féodal, après le passage de ce grand homme d'État, ressemblait à ces vieux monuments dont les constructions intérieures sont aux trois quarts démolies, quoique la façade soit encore debout et paraisse intacte. Le vent de 1789 n'eut qu'à souffler pour tout abattre. Enfin (et c'est un rapprochement qu'on n'a peut-être pas fait assez ressortir), Richelieu, qui, d'une main, ébranlait si rudement la noblesse héréditaire du passé, instituait, de l'autre, une des noblesses individuelles de l'avenir, en créant l'Académie française. Quelle prévision de la prochaine suprématie des lettres en France! Le cardinal-ministre sentait déjà que les lettres finiraient par affecter quelques prérogatives de la royauté même, et qu'on dirait un jour : Le siècle de Voltaire, comme on devait dire : Le siècle de Louis XIV!

Voilà comme le fait social de l'égalité s'était progressivement établi par la seule puissance de l'esprit français, jusqu'à ce que l'Assemblée constituante vînt en faire un droit national.

Quant au sentiment de tolérance religieuse, voyons aussi pourquoi il découle nécessairement de l'esprit de sociabilité.

De même que certains peuples, à moitié barbares, et ignorants des autres par leur isolement systématique, sont à peu près persuadés que le reste des hommes ne doit pas porter figure humaine; ainsi, avant de se voir et d'échanger des paroles entre eux, les sectateurs des différentes religions, bien que de la même patrie, sont tentés de se croire mutuellement des monstres moraux.

Faute de s'être connus, de l'antipathie des croyances on passe bien vite à la haine des individus. Mais, qu'un bon hasard vienne à rapprocher ces antagonistes, ils

sont tout surpris de se découvrir des idées, des passions, des vertus communes; ils se savent bon gré de leur ressemblance, et, par un revirement salutaire, ils arrivent enfin de la sympathie pour les hommes à la tolérance pour leurs croyances diverses. C'est ce qu'a produit chez nous l'esprit de sociabilité, qu'on peut appeler aussi un bon hasard, car il n'existait pas au même degré chez les autres nations. Et si des journées sanglantes et des édits funestes se levèrent sur la France, au nom d'une religion de paix, par l'effort d'une politique sacrilége; si les haines religieuses continuèrent à végéter dans les classes ignorantes comme dans leur dernier repaire, la fraternité sociale s'était liée entre les hommes éclairés de toutes religions, et leur opinion contint et paralysa longtemps des velléités furieuses ou insensées, jusqu'à ce qu'elle devînt la règle de tous.

La France, son Église en tête, avait repoussé l'inquisition au XVI[e] siècle. La philosophie du XVIII[e] (et c'est là son éternel honneur) a prêché victorieusement et fait pénétrer dans tous les cœurs le dogme de la tolérance complète, qui a été bientôt et pour toujours un des articles fondamentaux de la loi française. On peut dire, au surplus, que la tolérance religieuse n'est qu'une extension du principe d'égalité dans le domaine de la conscience. En parlant tout à l'heure d'un immense service rendu par la philosophie du dernier siècle, nous avons pu blesser quelques opinions respectables : cela est loin de nos intentions. Nous savons tout ce que les convenances, la vraie piété, la raison même ont droit de reprocher à certains livres ou à certains passages des livres de nos philosophes d'alors. Nous ne glorifions ici qu'un de leurs bienfaits incontestables; et cependant, si nous ne pouvons partager leurs erreurs, il nous est également impossible de nous associer à celles des hommes qui, de bonne foi, accusent la philosophie des fureurs de notre première révolution. Hélas! de quoi le crime et la folie n'abusent-ils pas? Et quelle arme peut rester innocente entre leurs mains? On fit sortir les échafauds de l'Encyclo-

pédie, comme, dans d'autres temps, on avait fait sortir les bûchers de l'Évangile !

Oui, la philosophie française, malgré ses écarts, a marché, dans les deux derniers siècles, au premier rang des philosophies européennes, mais avec une allure toute différente : c'est une philosophie d'action plus que d'abstraction ; ardente aux applications plus qu'aux utopies, comptant vingt moralistes pour un idéologue, et dont les travaux, précurseurs des doctrines humanitaires, ont incessamment poussé les peuples par les sages, et les gouvernements par les peuples, vers la perfectibilité possible. Dans ce grand mouvement, son esprit a sans doute causé des calamités et des catastrophes : la navigation du progrès est laborieuse et terrible; il n'aborde au port désiré qu'à travers les écueils et les tempêtes. Mais que de douces consolations, que de nobles joies cette philosophie a répandues sur sa route au milieu de tant de malheurs ! et quel résultat enfin pour son pays : la tolérance et l'égalité !

Et la nation française qui, parce qu'elle n'est ni pesante ni pédante, a une réputation de frivolité si solidement établie... eh bien ! c'est, au fond, la nation la plus philosophique de l'Europe. Ses colères, comme ses enthousiasmes, ont toujours eu pour objet des idées ; elle ne fait des guerres et des révolutions qu'au nom d'un principe ; les intérêts deviennent ce qu'ils peuvent. Mais out cela est instinctif et nullement calculé ni raisonné : le peuple français est un *philosophe sans le savoir*.

Nous avons établi que la sociabilité est l'essence même de l'esprit français, et qu'elle a produit le sentiment de l'égalité et celui de la tolérance qui se sont incorporés en nous. Il n'est donc pas difficile de déterminer en quoi aura consisté l'influence de notre esprit sur l'Europe. Mais, chez quels peuples principalement, et dans quelles proportions y avons-nous réussi depuis deux siècles?... L'examen de cette question suivra immédiatement ce que nous avons à dire des moyens d'influence et d'action que l'esprit français a reçus de la nature.

Ces moyens, comme nous l'avons énoncé en débutant, sont d'abord la force de sympathie, puis l'attrait de notre langue. La sociabilité en est toujours la source.

La raison est simple :

Le besoin de vivre en société, le désir de relation rend les gens, à leur propre insu, bienveillants et disposés à l'affection; or les sentiments prennent assez vite leur niveau dans les cœurs; chacun reçoit en raison de ce qu'il donne : on exercera donc sur les autres la sympathie qu'on éprouve soi-même. La passion devient puissance. C'est ce qui est arrivé à la France avec les autres peuples.

Poussé par son instinct de sociabilité, elle les a de tout temps applaudis ou secourus. Elle a royalement accueilli leurs infortunes comme leurs talents. Elle a été la grande hospitalière de l'Europe. Paris n'est pas seulement une capitale magnifique, il est la patrie de tous ceux qui n'en ont plus : princes déchus ou citoyens opprimés. Il est pour les arts la ville universelle. Ce n'est que dans ses théâtres, dans ses musées, dans ses conservatoires, dans ses journaux, que les arts trouvent la consécration de leurs triomphes dont ils doutent jusque-là; parce que lui seul possède à la fois le goût sévère et l'enthousiasme, et qu'un mot tombé de sa bouche ou de sa plume a mille échos qui le ramassent et l'emportent dans toutes les directions.

> Paris est le champ clos des talents. La victoire
> N'est belle nulle part comme chez nos Français;
> Leur silence est l'oubli, leur suffrage est la gloire;
> Londres n'a que de l'or, Paris a le succès.
> L'opinion attend qu'il ait jugé, pour croire;
> Et, dans cette autre Athène un nom proclamé roi
> Peut aller par le monde, et dire à tous : C'est moi!

Remontons un peu notre histoire. Que de souverains malheureux ou de grands potentats, ou de pauvres victimes, ont trouvé en France un asile et des secours, ou y ont cherché une école, ou y ont apporté de glorieux hommages!

L'empereur Comnène, venant de Byzance prosterner l'empire d'Orient devant le trône de Charles V, et im-

plcrant la protection du roi très-chrétien contre les victoires menaçantes des musulmans;

Le pape Clément V, se faisant couronner à Lyon, au grand déplaisir des Italiens, comme une réponse à Charlemagne qui s'était fait couronner à Rome; et promettant bientôt à Philippe le Bel de fixer à jamais le saint-siége dans Avignon, au cœur de la France, de manière que la ville éternelle, jadis déshéritée par Constantin de l'empire temporel du monde, allait encore l'être de l'empire spirituel, en l'honneur de la France;

Puis les successeurs de Clément V, pendant soixante-douze ans, décorant Avignon des chefs-d'œuvre de l'architecture et de la peinture, et préludant ainsi, au milieu de nous, aux merveilles du pontificat de Léon X;

Plus tard, Christine de Suède, à Fontainebleau, Jacques II d'Angleterre, à Saint-Germain, Stanislas de Pologne, à Nancy, abritant leurs fronts découronnés sous la fraternelle protection de nos rois!... Le czar Pierre Ier, l'empereur Joseph II, venant chercher à Versailles et à Paris des conseils et des exemples!...

Campanella, le philosophe napolitain, se sauvant jusqu'en France des inquisiteurs de son pays et disant à Louis XIII: « Sire, je n'ai pas versé une larme pendant vingt années de tortures, et je pleure aujourd'hui de reconnaissance! »

Et, si l'on arrive à nos jours, on renoncera même à indiquer les hommes célèbres de toutes les célébrités, ou malheureux de tous les malheurs, à qui la France a donné un pavois ou un refuge.

C'est ainsi que la France, bienveillante et généreuse, parce qu'elle était avant tout sociable, est devenue sympathique aux nations, et a puisé dans cette sympathie sa plus grande force d'influence, qui a survécu à celle de ses victoires dont le souvenir prestigieux et les effets moraux ne peuvent pas périr. Nous avions semé nos idées avec notre sang dans toutes les contrées de l'Europe, et de tous coins de l'Europe on vient encore, par des élans sympathiques, les recueillir sur notre sol. Et c'est pourquoi les cours et les villes étrangères nous

imitent sans cesse dans les objets les plus futiles comme dans les choses les plus sérieuses, dans les modes comme dans les systèmes. Des esprits chagrins chez nous, ou envieux chez les autres, ont quelquefois ri de pitié de voir la capitale de Louis XIV et de Napoléon occupée... à quoi?... à fabriquer et à expédier des coiffures pour l'Autriche, l'Angleterre ou la Russie;... ils ne s'aperçoivent donc pas que tout en imposant les chapeaux, nous gouvernons les têtes?

Après notre force de sympathie vient notre langue, comme autre moyen d'influence de l'esprit français, et celui-là est d'une puissance incalculable. — Les idiomes, par une opération mystérieuse et providentielle, formulent tous leur syntaxe d'après le caractère des peuples et les besoins des temps et des lieux. Notre esprit de sociabilité, qui avait besoin d'une communication prompte, d'une manifestation nette de la pensée, a donc secrètement doué la langue française de clarté et de rapidité par le sens précis de ses mots et la construction logique de ses phrases : avantages qui ne se trouvent qu'à des degrés bien moindres dans toute autre langue. Mais l'élaboration a été lente pour arriver au perfectionnement complet. Commencé presque sous Charlemagne, ce travail énorme ne s'est guère achevé que sous Louis XIII, et, chose remarquable, c'est depuis ce dernier règne que l'influence de l'esprit français se fait sentir sur l'Europe : tant une langue comme la nôtre est le plus puissant instrument d'action d'un peuple sur les autres nations!

Dans les premiers siècles de la monarchie, le latin était la langue générale du royaume, témoignage vivant de la conquête des Romains; car toutes les fois que la victoire permettait au peuple-roi d'imposer le joug de sa domination, il imposait aussi celui de son idiome. Peu à peu (comme l'a dit le savant académicien Raynouard), de la langue latine corrompue sortit un nouvel idiome que caractérisèrent des formes et des règles essentiellement différentes: ce fut la langue romane, qui devint la langue usuelle de presque toute la France et de plusieurs parties de l'Espagne et de l'Ita-

lie. Après la division des États de Charlemagne, cet idiome continua d'être, sous la dénomination de *langue d'oc,* la langue des provinces du midi de la France actuelle ; il a été illustré par les poésies des troubadours et surtout par Clémence Isaure; et, après un assez long sommeil, il vient d'être réveillé glorieusement par le poëte Jasmin.

Les provinces du Nord altérèrent, par des modifications diverses, l'idiome jadis commun qui avait pris chez elles la dénomination de *langue d'oil ;* et ces modifications produisirent l'ancien idiome français, qui, par des transformations successives et toujours heureuses, est enfin devenu la langue française de Malherbe et de Bossuet.

Arrivée à son degré de perfection, elle fut bientôt et elle est demeurée la langue de la diplomatie européenne et de la conversation de toutes les cours et de tous les gens bien élevés. La diplomatie la préféra pour sa lucidité sans égale, pensant avec raison que c'était bien assez de l'ambiguïté intrinsèque des protocoles, sans y joindre encore les obscurités du langage; la conversation la choisit à cause de sa rapidité merveilleuse et de ses constructions si logiques, qu'on n'a pas besoin d'attendre la fin d'une phrase pour en comprendre le sens et couper la parole à son interlocuteur, ce qui épargne bien du temps toujours, et bien de l'ennui souvent.

Puis, les écrivains de génie et les chefs-d'œuvre se multiplièrent en si grand nombre, à si courts intervalles, dans tous les genres, que la langue française dut être adoptée comme la première langue littéraire du monde moderne; gloire qu'elle ne perdra pas de sitôt, car notre littérature et notre poésie actuelle sont encore, et de beaucoup, les plus belles de l'Europe.

Si Pierre le Grand était venu, au sein de la France même, étudier nos lois, nos arts et nos mœurs, l'impératrice Catherine II voulut avoir à sa cour la plupart de nos beaux esprits. Et cette migration est un des chapitres des plus curieux et des plus intéressants de notre histoire littéraire et une des manifestations les plus écla-

tantes de l'influence de l'esprit français à cette époque.

Une preuve plus forte encore de cette influence fut donnée dans le même temps par le grand Frédéric. Il appela vers lui un seul de nos hommes de lettres, mais c'était Voltaire, qui, disait-il, écrivait comme un ange et avait de l'esprit comme Satan.

Frédéric fit bâtir, tout exprès pour recevoir son hôte, le charmant palais de Sans-Souci.

Il n'y avait là que deux chambres à coucher : dans l'une le lit du roi et sa bibliothèque toute française... on peut la voir encore. L'autre, à l'extrémité de ce palais-pavillon, s'appelait chambre de Voltaire. Une salle, qui séparait les deux chambres, servait à réunir les deux habitants : c'était la salle à manger, où l'on ne buvait que du vin de Champagne et quelques autres des meilleurs vins de France, à la santé de la poésie et de la philosophie françaises.

C'est là, en présence du poëte... du prince français, qu'il recevait les princes d'Allemagne et créait un royaume; c'est là qu'il disait en *français :* « Si j'étais roi de France, il ne se tirerait pas un coup de canon en Europe sans ma permission. »

Il n'y a pas dans cette Europe une seule bibliothèque où l'on ne trouve des livres français; et il y a beaucoup d'étrangers qui n'ont eu leur gloire littéraire que dans la langue française : le même grand Frédéric, Christine de Suède, Goldoni, le prince de Ligne, etc., et l'impératrice Catherine, qui n'a fait imprimer ses pensées qu'en français. Et de nos jours, le poëte célèbre, le grand ministre de l'Espagne, M. Martinez de la Rosa, dont la France avait accueilli la noble proscription, a glorieusement payé notre hospitalité en illustrant encore notre langue par d'admirables inspirations, dignes sœurs de celles dont il a honoré sa langue maternelle.

N'oublions pas non plus un jeune seigneur russe, le prince Élim Mestchersky, enlevé sitôt à la gloire et à l'amitié, dont quatre beaux volumes de poésies françaises, nouvellement publiés, ont classé le nom parmi ceux de nos poëtes les plus charmants et les plus élevés.

Et cependant, un jeune Polonais, le comte Christian

Ostrowsky, ne cesse depuis dix ans de nous donner des vers français que nous envions en les applaudissant... En sorte que la Russie et la Pologne, à travers leurs profondes animosités, viennent lutter fraternellement sur le terrain sympathique de notre langue.

Enfin le plus illustre savant de l'Europe, puisque Cuvier est mort, M. de Humboldt, vient d'écrire *en français* une préface pour son immortel Cosmos; et cette préface est un des plus beaux monuments de notre littérature scientifique.

Cette universalité de la langue française, due seulement à la sympathie et à l'admiration, est un honneur presque sans exemple, mais nous a rendus très-paresseux pour apprendre les langues étrangères, ce qui est moins honorable. Un bon nombre de nos compatriotes s'est habitué à croire qu'il n'y a plus d'autres langues et qu'un Français peut se faire entendre dans les plus petits hameaux des contrées les plus reculées. Ceci est d'une fatuité d'ignorance qui va quelquefois jusqu'au burlesque; par exemple, dans l'anecdote que voici: Lors des dernières guerres de l'empire, avant la campagne de Russie, un sergent de la ligne, chargé de faire préparer le déjeuner du colonel qui était en route avec le régiment, se présente une heure d'avance à la porte de l'auberge d'un village, dans le nord de l'Allemagne, et appelant le maître du lieu, il commande à haute et intelligible voix, en français, un poulet rôti, une omelette au lard et une salade de laitue. L'aubergiste ne répond rien et ne fait aucun mouvement. « Il est donc sourd, » dit le sergent, et il recommence à crier à tue-tête, et en articulant vigoureusement: « Je vous demande une salade de laitue, un poulet rôti, et une omelette au lard! » Rien encore. Le sergent croit que l'aubergiste se moque de lui, et il tirait déjà son sabre quand le pauvre diable lui fait enfin comprendre qu'il ne comprend pas. — « Sont-ils bêtes dans ce pays-ci, reprend le sergent; depuis quatre ans que je suis en Allemagne, ils ne savent pas un mot de français! »

Veut-on se rendre compte de notre production littéraire? Il y a tels de nos auteurs qui sont joués trois

cents fois par soirée hors de France; il y a tels de nos feuilletons qui sont lus chez l'étranger, tous les matins, par cinq cent mille personnes dans quatre mille localités à la fois.

Chaque semaine, les produits de nos imprimeries se décalquent par centaines de volumes et enrichissent et illustrent littérairement tout un royaume par la contrefaçon des œuvres de nos écrivains.

Chaque mois, des vaisseaux partent d'Anvers tout chargés de ces contrefaçons qu'ils vont verser sur tous les rivages.

Comment les idées françaises ne régneraient-elles pas sur l'Europe et même sur tout le globe civilisé?

Et cependant qui ne frémirait à la vue d'un pareil cataclysme de papiers? La presse, comme la langue d'Ésope, dont elle représente la multiplication à l'infini, est ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire. Quelle littérature de pacotille, sans goût, sans raison, sans moralité, doit se trouver mêlée, dans cette colossale exportation, aux plus nobles productions du génie! Que tous nos écrivains se pénètrent donc bien de l'importance de leur mission! Un mauvais livre fut de tout temps une des plus mauvaises actions qu'on puisse commettre, parce que c'est du poison qui circule. Qu'est-ce donc, lorsque la publicité est devenue si énorme? Le succès de notre littérature est une effrayante responsabilité pour nos hommes de lettres...; qu'il prennent bien garde de n'être jamais coupables de talent et tachés de gloire!

Mais n'accordons pas une importance trop étendue à l'esprit du mal en littérature. Depuis deux cents ans, bien des livres dangereux sont sortis de France pour courir l'Europe en tous sens, et s'ils y ont causé quelques troubles passagers et des maux individuels, les sociétés n'ont pas été corrompues... Il y a dans les masses une raison collective qui rejette ce qui est immoral ou insensé; la bonne presse est l'antidote continuel de la mauvaise, et il ne reste, en définitive, que ce qui doit rester. Le bon grain est le seul qui germe et prospère longtemps.

Et pour preuves, regardons autour de la France les résultats politiques et sociaux accomplis depuis le milieu du XVIIe siècle jusqu'à nos jours :

La Russie entrée soudainement et miraculeusement dans la voie de sociabilité, premier pas qui la forcera de faire les autres;

Les auto-da-fé complétement éteints sur la terre classique de l'inquisition;

Les persécutions catholiques calmées en Italie, et les persécutions protestantes apaisées en Allemagne;

Les Israélites affranchis d'un joug barbare, dans la moitié des États civilisés;

L'empire féodal d'Allemagne aboli;

Le Sultan parcourant ses États dans un but de justice et d'humanité, et honorant, dans leurs chefs, toutes les différentes religions, langues diverses qui disent la même chose au même Dieu;

L'Espagne, le Portugal, la Belgique, et plusieurs États d'Allemagne organisés ou s'organisant en gouvernements représentatifs, avec les principes de tolérance et d'égalité;

L'Angleterre, par l'émancipation si tardive des catholiques, ayant effacé les inégalités politiques qui, sous prétexte de religion, défiguraient sa constitution; et s'occupant aujourd'hui, par la médiation d'un ministre de génie, d'y faire pénétrer le principe de l'égalité proportionnelle de l'impôt, avec l'appât de la liberté commerciale;

Les dogmes de la tolérance et de l'égalité, s'agitant dans toutes les têtes de la jeune Italie...

Et partout l'amour des choses d'art et le culte de l'intelligence.

Voilà ce qui est... et quelle a été, messieurs, l'influence de l'esprit français sur l'Europe depuis deux siècles.

A quoi il faut ajouter que le mot d'ordre de l'opinion en toutes choses part de la France, et que Paris donne le bon ton et le bon goût à toutes les capitales.

Tous ces résultats sont loin d'être complets; d'autres progrès sont à peine en germe... mais la pensée fran-

çaise est déposée dans le cerveau de l'Europe... La gestation sera plus ou moins longue, plus ou moins entravée, mais toute pensée se fait acte un jour; attendons...

Les chemins de fer hâteront, plus qu'on ne croit, le moment de la délivrance. On entend dire quelquefois qu'ils sont le produit et le témoignage d'un siècle tout industriel, tout matériel. — Quelle aberration! — Depuis quand l'intelligence n'est-elle plus la reine de la matière? Accroître le domaine de la matière, c'est donc agrandir le royaume de l'intelligence et lui donner de nouveaux sujets. Les espérances des hommes positifs seront trompées en cela comme les craintes des spiritualistes. Au bout du compte, les chemins de fer transporteront et répandront plus d'idées que de marchandises.

Et l'action de la France ne se bornera pas à l'Europe. Voyez l'Égypte, reconnaissante apparemment de la guerre que le général Bonaparte lui a faite, nous envoyer ses enfants, que nous lui rendrons imbus de la pensée et des mœurs françaises.

Voyez Tunis abolissant l'esclavage des hommes... en attendant mieux.

Voyez l'Algérie, que nous civiliserons par la conquête, car les soldats de l'Europe sont les premiers missionnaires chez les peuples barbares. Seulement ils ne se doutent pas de l'œuvre qu'ils accomplissent : ils ne croient que faucher, ils sèment.

Un mot encore :

Le monde antique a eu trois villes dont le nom et le souvenir ne mourront jamais : Jérusalem, le berceau des religions ; Athènes, le temple de l'intelligence; Rome, le trône de la domination. Ces trois villes, représentant l'amour, la lumière et la force, sont comme le symbole temporel et palpable de la Trinité divine.

Eh bien! il nous semble que Paris, dans l'ère moderne, a aussi quelque chose de providentiel et de mystique; il est peut-être la Cité-Verbe chargée de faire entendre la parole civilisatrice à tous les peuples de la terre.

COMMENT IL FAUT ENTENDRE L'ÉGALITÉ

Dans un récent discours *sur l'Influence de l'esprit français,* j'ai cherché à établir que le sentiment de l'*égalité* et celui de la *tolérance* étaient comme les éléments fondamentaux de notre caractère national. Reste à déterminer d'une manière précise comment ces deux grands mots doivent être compris. Un malentendu a souvent occasionné de déplorables catastrophes, et la constitution des États a subi plus d'une fois de funestes ébranlements par l'équivoque d'un mot. Il importe donc que je définisse nettement le sens raisonnable et positif qu'il convient, selon moi, d'attacher à ces expressions un peu vagues et très-élastiques de tolérance et d'égalité. Je m'occuperai aujourd'hui de cette dernière.

S'il est un sentiment inné au fond de nos cœurs, c'est sans doute celui de l'égalité. Cela a été dit mille fois. Peut-on concevoir que les hommes ne soient pas créés tous égaux? peut-on admettre des préférences et des distinctions entre les enfants d'un même père? et l'humanité tout entière n'est-elle pas la famille du Père universel? Il n'est donné à personne de fuir la dépendance du berceau et le grand niveau de la tombe. Le point de départ et le point d'arrivée étant fatalement les mêmes pour tous, le court trajet qui les sépare devrait-il être si différent pour chacun? Ah! sans doute la nature a voulu l'égalité parmi les hommes; c'est la société seule qui a violé cette loi sacrée, en inventant des rangs et des richesses au profit de quelques privilégiés, et au grand détriment de l'immense majorité.— Donc il faut détruire cette société absurde et odieuse...

Voilà, en peu de mots, le résumé et la conséquence des principes développés par les plublicistes les plus avancés.

Examinons :

Et d'abord, au point de vue même de ces opinions

transcendantes ou plutôt excentriques, il n'est pas question de l'égalité absolue, telle qu'elle a pu ou peut encore exister chez les peuplades sauvages, ni des causes qui ont aboli ces équations brutales si éloquemment et si follement regrettées par le philosophe de Genève. Nous avons à nous occuper du monde tel qu'il est dans notre Europe, tel que les hommes et les siècles l'ont fait, avec ses inégalités naturelles et sociales, que les législations et la philosophie doivent étudier de mieux en mieux pour les adoucir de plus en plus.

Chose étrange à la première vue! les inégalités dites naturelles, la force, la santé, la beauté, l'intelligence, sont à peine sensibles dans l'état de nature. Les sauvages, comme J.-J. Rousseau l'a judicieusement constaté, sont aussi égaux entre eux que l'étaient primitivement les animaux de chaque espèce. Les passions et les maladies compliquées des hommes en société, la sagesse ou le bien-être des uns, les privations ou les vices des autres, tous ces fruits salutaires ou empoisonnés des civilisations ont altéré peu à peu les races et les individus, et ont modifié les tempéraments et les esprits de manière à multiplier, à des degrés infinis, les exemples de détérioration et de perfectionnement qui, dans les nations régulièrement organisées, étonnent à chaque pas les regards par des disparates monstrueuses. Quant aux inégalités sociales, telles que la richesse, le rang, le crédit, le pouvoir, les privilèges de toutes sortes, elles sont ignorées des sauvages, et elles étaient même beaucoup moins frappantes parmi les citoyens de certaines républiques de l'antiquité qu'elles ne le sont entre les différentes classes de nos sociétés modernes. Mais n'oublions pas que l'esclavage était là comme un contre-poids énorme à l'égalité des citoyens. C'était, dit-on, une conséquence des fausses religions, qui, ne connaissant pas le vrai Dieu, ne reconnaissaient pas la dignité originaire de ses enfants. Malheureusement la république chrétienne des États-Unis et les États catholiques de l'Amérique du Sud sont arrivés avec leurs esclaves noirs pour absoudre l'antiquité païenne, sans compter les serfs qui ont continué, parmi nous,

en plein christianisme, pendant plus de quinze siècles, et qui continuent encore dans quelques États européens, sous l'autorité de l'Église grecque comme de l'Église latine! Nul doute que l'esprit du christianisme, les paroles et les actes de son divin fondateur ne soient diamétralement opposés à la possession de l'homme par l'homme. Toutefois le fait historique et simultané de l'esclavage ou du servage avec le règne de la religion chrétienne semble prouver que cette plaie sociale tenait à d'autres causes que le paganisme.

Quoi qu'il en soit, sans calomnier le mérite et le bonheur des sauvages, il faut bien confesser que l'état de société est l'état naturel à l'homme, puisque les facultés qu'il tient de la nature ne peuvent se développer dans d'autres conditions. Est-ce un mal? est-ce un bien? C'est une nécessité qui entraîne un mélange de bien et de mal, comme toute chose en ce monde, courbé sous le mythe inexplicable des deux principes. — Or, point de société sans hiérarchie. La société pourrait être représentée sous la forme d'une pyramide, ou plutôt d'un cône dont le sommet serait occupé par le souverain, et la base par le peuple, proprement dit, tandis que les classes moyennes et supérieures s'agiteraient dans les cercles intermédiaires, qui vont toujours en se rétrécissant à mesure qu'ils s'élèvent. La véritable égalité sociale n'est autre chose que le libre exercice des facultés de chaque individu dans le cercle où il se trouve placé, avec le droit, en outre, de monter de cercle en cercle par la force du caractère et du mérite; et, comme il n'y a point de place pour tout le monde à la fois dans les premiers rangs, il faut que chacun puisse être heureux et fier du rang qu'il occupe, et que le plus humble puisse être à l'abri de l'insulte et de l'oppression du plus élevé; c'est à ce but que doivent tendre toutes les législations, et c'est pour cela qu'elles doivent s'appuyer sur la religion et la vraie philosophie qui prêchent à tout homme l'amour de sa condition, et non l'envie de la position des autres, et qui parlent aux grands de leurs devoirs bien plus qu'aux petits de leurs droits. Tandis qu'une fausse raison sem-

ble dire au pauvre: « Tu es l'égal du riche, donc tu dois détester et convoiter sa richesse, » la philosophie religieuse dit au riche: « Le pauvre est ton égal, donc tu dois l'aimer et le secourir. »

Pendant quatorze ou quinze siècles, à dater de l'ère nouvelle, les grands et les seigneurs ont dominé à peu près arbitrairement et despotiquement par le droit du plus fort et du plus rusé, malgré l'opposition sainte de quelques papes et les protestations armées de la chevalerie... La poudre à canon et l'imprimerie vinrent enfin établir indestructiblement les premières bases de l'égalité, en armant le faible à l'égal du puissant, et en faisant pâlir le mensonge des priviléges à la lumière sculptée de l'intelligence. Plus tard (pour ne parler que de la France, la grande expérimentatrice, en fait d'égalité), l'hydre féodale reçut le coup de grâce des mains du cardinal de Richelieu; mais ses membres mutilés s'agitaient encore et inquiétaient les campagnes; les seigneurs, comme autant de rois détrônés, conservaient encore quelque chose des habitudes et de l'appareil de la souveraineté. Plusieurs prérogatives injurieuses ou oppressives, notamment en matière de justice et d'impôts, leur avaient été réservées; et peut-être quelques-uns d'entre eux (rares et inévitables exceptions) comptaient-ils parmi leurs droits celui d'insolence et d'impunité. Enfin, la nation continuait à être divisée en trois ordres, au lieu d'être réunie en une seule famille... Il y avait anachronisme dans cet état de choses... Le roi Louis XVI, que ses vertus sur le trône conduisirent à la gloire sur l'échafaud, et l'Assemblée constituante, qui après avoir eu le génie de renverser et créer, eut la trop prudente modestie de laisser à d'autres le soin d'exécuter ses décrets et d'appliquer ses principes, ce bon souverain et cette illustre Assemblée parvinrent à reconstruire l'édifice social sur les larges fondements de l'égalité possible. Mais de vaniteuses résistances, perfidement et barbarement exploitées par des hommes de sang, exaspérèrent et fascinèrent le peuple... On lui fit croire trop aisément que toute supériorité de rang et de fortune, même dépouillée de priviléges,

toute différence entre les hommes était encore une injustice et un abus, et qu'il n'y a pas *égalité* réelle là où n'existe point *similitude* complète... Alors il advint ce que vous savez... La pyramide sociale fut retournée de fond en comble par l'effort populaire de vingt millions de bras; la base immense et lourde pesa de toute sa masse sur l'étroit sommet, qui fut broyé, et le reste de l'édifice fut bouleversé de manière à ne plus offrir aucune forme appréciable à l'œil de la raison.

Et, comme dit Schiller dans ce beau passage de son poëme de *la Cloche,* que j'ai gâté le moins que j'ai pu dans mes vers français :

« Ah! malheur, lorsqu'au sein des États menacés,
Des germes factieux fermentent amassés,
Et que le peuple, un jour, las de sa longue enfance,
S'empare horriblement de sa propre défense!
Aux cordes de la cloche, alors, en rugissant,
Se suspend la révolte, ivre et rouge de sang.
L'airain, qu'au Dieu de paix la piété consacre,
Sonne un affreux signal de guerre et de massacre.
Un cri de toutes parts s'élève : Égalité!
Liberté! chacun s'arme ou fuit épouvanté!
La ville se remplit. Hurlant des chants infâmes,
Des troupes d'assassins la parcourent. — Les femmes
Avec les dents du tigre insultent sans pitié
Le cœur de l'ennemi déjà mort à moitié,
Et du rire d'un monstre avec l'horreur se jouent.
Des saintes amitiés les liens se dénouent.
Les sages lois font place à la rébellion.
Certe, il est dangereux d'éveiller le lion;
La serre du vautour est sanglante et terrible;
Mais l'homme, en son délire, est cent fois plus horrible.
Oh! ne prodiguons point, par un jeu criminel,
Les célestes clartés à l'Aveugle éternel;
Il s'en fait une torche et, d'une main hardie,
Au lieu de la lumière il répand l'incendie!

Mais de ce chaos humain jaillit un monde politique à la voix d'habiles et savants légistes, et bientôt un Code fut lancé qui impose l'unité et réglemente l'égalité; ce Code, purifié encore de quelque alliage, la France le porte comme un étendard pacifique, autour duquel viendront se ranger toutes les nations de l'Europe.

Plus de castes dans l'État, plus d'aîné dans les fa

milles, plus de terres de *main morte;* l'impôt proportionnel payé par tous; tous appelés de même à l'urne du recrutement militaire et aux scrutins électoraux; des titres et des honneurs, mais sans priviléges; des dignités, mais personnelles et viagères, auxquelles il est permis à chacun d'aspirer; une seule justice devant laquelle le plus humble peut citer le plus élevé; nulle différence civile entre les différents cultes... voilà où en est l'égalité chez nous. — Notre organisation politique ressemble à notre armée, où tous sont égaux devant le canon et devant la croix d'honneur; où tout grenadier, comme l'a dit M. de Chateaubriand, porte son brevet de maréchal de France écrit sur le papier de sa cartouche. Cette belle parole peut s'appliquer, aujourd'hui, à toutes les carrières, comme à la profession des armes.

Néanmoins, à travers des bénéfices qui seront éternels, nous avons retiré de tout cela une inquiétude temporaire, une sorte de malaise convulsif dans tous les membres du corps politique. La société, fortement remuée par des déplacements inouïs et de violentes réactions, sera longtemps vacillante avant de reprendre son entier équilibre. Un grand nombre d'hommes de toutes les classes ayant franchi avec rapidité les différents degrés de l'échelle sociale, leur situation relative se trouve sans proportion avec leur origine, leur éducation, leurs habitudes et leurs mœurs. Ils sont là comme des types de la puissance du hasard et des excès de l'audace. L'exemple de leur fortune aiguillonne l'aventureuse mobilité de la jeunesse. Il est rare de voir maintenant un fils se contenter de l'état de son père, et souvent des pères sont assez faibles pour souffler cette sotte ambition à leurs enfants. — Parce que le principe de l'égalité est solennellement consacré et que chaque citoyen peut parvenir à tout, trop de gens prennent pour un droit impératif ce qui n'est qu'une faculté reconnue; de là cette concurrence effrayante et aveugle pour toutes les charges et tous les emplois, concurrence qui ne décourage que le mérite modeste, pour qui seul elle a été instituée. Et, comme il n'en coûte pas davantage, presque toutes les médiocrités visent au

plus haut possible, et puis on crie à l'injustice quand on n'a pas réussi : ce sont des joueurs de loterie qui mettent tout sur le quine, et s'étonnent de ne pas gagner.

C'est à la raison prêchée et imprimée de faire comprendre à tous ce qui en est.

La plus forte inégalité qui subsiste, et les législations sont trop impuissantes à y remédier, c'est l'inégalité des richesses. Personne ne pense sérieusement à une loi agraire qui partagerait la terre entre tous. Sans parler des difficultés et des brutalités d'une pareille mesure, vous aboliriez ainsi toutes les professions utiles, et, par suite, tous les arts libéraux... enfin, vous donneriez à chacun tout juste de quoi mourir de faim ; et, dès le lendemain, cette sauvage égalité serait encore dérangée par les passions bonnes ou mauvaises et le plus ou moins d'ordre et d'habileté des possesseurs... et ce serait toujours à recommencer.

Tout ce qu'a pu faire la loi, c'est de prononcer l'égalité des partages dans chaque famille ; de mobiliser, pour ainsi dire, les propriétés immobilières ; de forcer presque tous les citoyens au travail, à cause de l'instabilité et de l'insuffisance de la plupart des fortunes ; et de favoriser, dans tous les sens et par tous les canaux, la circulation du numéraire. Les années et l'expérience ne feront que développer cette tendance à l'égalisation progressive et relative de la richesse universelle, eu égard aux différentes conditions humaines, sans troubler l'ordre civil ni l'organisation sociale. Et certes, c'est le plus beau problème à résoudre que d'obliger tout l'argent d'une nation à passer proportionnellement de mains en mains, comme un flambeau qui jette plus ou moins de flammes çà et là, et qui se vivifie en courant.

Cependant, il faut accoutumer les yeux du peuple au spectacle du luxe des riches. Sans doute il est pénible pour le pauvre qui a faim et froid de voir quelques hommes regorgeant de mille superfluités ; mais ces superfluités se sont traduites en pièces de cinq francs dans les mains des ouvriers et y ont porté le bien-être.

Des moralistes, des prédicateurs même, plus ardents qu'éclairés, disent souvent d'un ton de reproche acerbe : « Ce riche, avec son dîner, il nourrirait cinquante familles! — Mais c'est ce qu'il fait. — Laboureurs, maraîchers, vignerons, pêcheurs, marchands et colporteurs, etc., etc., c'est son dîner, que vous anathématisez, qui les fait tous dîner eux-mêmes; — et de tout ainsi. Le luxe, dans nos sociétés modernes, comme elles sont faites, est une aumône préventive qui empêche de naître autant de pauvres que la charité en empêche de mourir. Sans le luxe, et en réduisant l'action du riche aux aumônes gratuites, le travail s'éteindrait en grande partie, et on n'aurait bientôt plus qu'un peuple de mendiants à la charge d'un certain nombre de maisons opulentes. Voilà ce qu'il faudrait sans cesse répéter aux classes laborieuses; ce serait les instruire au lieu de les irriter. La misère, qui a elle-même différents degrés et différentes classes, doit être, pour bien faire, traquée entre les folles dépenses et les saintes charités. Le luxe est bon, puisqu'il est indispensable. Il n'y a, en économie politique, qu'un seul fléau radical, c'est l'avarice. L'avarice est plus criminelle, plus pernicieuse par ses résultats généraux, que tous les désordres ensemble. La prodigalité la plus insensée peut ruiner des individus et des familles; mais du moins elle déplace les forces vitales, elle ne les supprime pas. L'avarice extorque de la substance au peuple; elle appauvrit la circulation de l'argent qui est le sang du corps social. Quand le sang se porte où il ne faut pas, il y a perturbation; quand il ne circule plus, il y a mort. Tel est le parallèle à établir entre l'avarice stérile et la prodigalité désordonnée. La religion a fait de l'avarice un péché capital ; pourquoi la loi n'en ferait-elle pas un délit punissable? En attendant, l'opinion doit en faire justice éclatante par ses mépris et ses sifflets. Au surplus, n'oublions point que Paris, la ville du luxe par-dessus toutes, est aussi la ville de la charité par excellence.

En résumé, qu'il n'y ait pas de castes privilégiées en ce qui concerne l'impôt, le service militaire, le droit

d'élection, l'administration de la justice, les partages de famille, la faculté d'arriver à tous les emplois, — voilà, je crois, comment il faut entendre l'égalité civile et politique. La loi française a déjà réalisé, en principe, tous ces bienfaits; il faudra les rendre plus généralement fructueux, et, pour cela, favoriser par tous les moyens salutaires la diffusion des lumières et des richesses. On y travaille, on y parviendra. Et quand toutes ces choses seront faites, tout sera-t-il parfait? — Hélas! les meilleures lois ne sont pas toujours les mieux exécutées : les hommes les font avec leur sagesse et les appliquent avec leurs passions. Qu'y faire? ceci tient à l'imperfection humaine, et sort de notre sujet. Je n'en dirai donc absolument rien.

Quant à l'égalité sociale, elle ne pourra jamais exister qu'entre gens, je ne dis pas de la même naissance et de la même fortune, mais des mêmes mœurs et de la même éducation... Et, cependant, elle a failli être décrétée! C'est que si l'on jette imprudemment ce grand mot d'égalité parmi le peuple, son esprit, étranger aux abstractions, le prend aussitôt dans un sens absolu. Tout ou rien. — Après que l'égalité aura été mille fois réclamée au barreau, déclamée au théâtre, proclamée à la tribune, acclamée partout, il est bien temps que, pour en déterminer la *vraie* signification, la seule qui soit juste et raisonnable, vous veniez publier dans tous vos manifestes que les hommes sont égaux *devant la loi!* — Le peuple s'est fait, d'après tout ce qu'il a entendu, une bien autre idée de l'égalité; il ne veut plus de la vôtre. — Tous veulent marcher sur la même ligne, et vivre de même que celui qui vit le mieux... Eh bien! malgré tout, les classes extrêmes de la société ne s'assoiront pas habituellement à la même table... Est-ce dédain ou insolente fierté de quelques-uns? J'espère que non, depuis tant de leçons historiques. C'est surtout qu'il y aurait gêne et ennui des deux côtés, par la divergence des idées, du langage et des manières. Il ne s'agit en cela que du proverbe : *qui se ressemble s'assemble;* ce n'est plus une question de race et de noms; car l'éducation arrivant, et par suite

la position, toutes les barrières disparaissent, et alors commence l'égalité devant les salons. — Il est consolant d'avoir à reconnaître qu'en France la société a toujours fait plus de caresses aux supériorités naturelles qu'à toutes les autres suprématies. Dans certains pays, fort avancés du reste, il n'y a guère d'hommages et d'égards dans le monde que pour le nom et la fortune. Chez nous les salons gardent surtout leur accueil à la grâce, à l'esprit, à la beauté, au talent, au caractère. C'est une vérité que nient, par modestie, ceux qui possèdent ces distinctions, et, par mauvaise humeur, ceux qui ne les possèdent pas. Elle est donc niée à peu près par tout le monde ; elle n'en est pas moins la vérité. Et c'est une bien douce compensation que les salons donnent à ces qualités trop méconnues ailleurs.

Au surplus, il y a toujours une manière de se faire respecter : c'est de se respecter soi-même.

Deux exemples contradictoires vont en fournir deux preuves peut-être assez piquantes :

Vers la fin du règne de Louis XV, le prince de *** avait joué une partie de paume avec un inconnu d'assez mince apparence : tout est bon pour s'amuser. Le moment du dîner arrive (deux heures après midi), et le prince, désirant jouer encore, se fait servir dans le café du jeu de paume ; mais, au lieu d'inviter l'étranger à sa table, il lui envoie par un valet un écu de six livres. L'inconnu se lève, et, prenant la pièce d'argent sans affectation, il dit au messager, d'une voix assez haute pour que le prince n'en perde rien : « Je vous prie de témoigner à monseigneur toute ma reconnaissance pour son excessive bonté, et d'en accepter pour vous-même cette légère marque ; » et il met très-visiblement un louis d'or dans la main du domestique.

La leçon était bonne. Le prince comprit parfaitement et se conduisit de même avec ce monsieur.

Sous le Directoire, un comédien célèbre se permit, dans certaine occasion, de prendre avec M. le vicomte de Ségur un ton d'importance fort déplacé : « Ah ! citoyen, dit le vicomte, vous n'y pensez pas sans doute ;

vous oubliez que, depuis la révolution, nous sommes tous égaux. »

Le mot était bon. Le comédien comprit aussi, et se tut; c'est ce qu'il avait de mieux à répondre.

De tout ce qui précède il résulte que, dans le monde tel qu'il est, il n'y a point d'égalité naturelle; la force, la beauté, l'intelligence tombent des mains de Dieu çà et là, au hasard, ou, plutôt, selon une loi qui nous est inconnue; que l'égalité de fortune est impossible, et que l'égalité sociale n'est possible qu'entre personnes qui se ressemblent par l'éducation et les mœurs; mais que l'égalité civile et l'égalité politique, déjà pratiquées en France, et praticables partout, sont les antidotes ou du moins les palliatifs des inégalités radicales.

Pour cette égalité absolue, sauvage, communiste, que rêvent des fous, dont quelques-uns sont furieux, elle a dit son dernier mot dans un projet de décret qui me revient en mémoire. Un citoyen se lève dans un club, demande la parole et soumet la motion suivante aux lumières de l'assemblée : « A compter du premier janvier prochain, tous les Français auront cinq pieds six pouces et seront âgés de vingt-cinq ans. Le gouvernement sera invité à prendre des mesures sévères à l'égard des contrevenants. »

En opposition avec ceci, lors du grand nivellement révolutionnaire, Beaumarchais, qui avait poussé de tout son esprit au mouvement, mais qui n'en aimait point les résultats, et qui n'y croyait pas, se consolait en disant : « Bast! ce qui me rassure, c'est que, dans le nombre, il y en aura toujours qui seront un peu plus égaux les uns que les autres. »

Cette spirituelle facétie a un sens profond : les masses populaires se contentent du *mot :* la *chose* est très-secondaire, comme étant plus difficile à comprendre.

En définitive, et pour me résumer, on ne saurait trop faire entrer dans tous les esprits que l'*égalité* en toutes choses n'est point la *parité.* La toute-puissance de Dieu même ne se manifeste que dans la diversité de ses œuvres. Il y a dans la nature des rosiers, des herbes et des chênes. L'important est que les chênes n'étouf-

fent pas les herbes, et n'empêchent point les rosiers de fleurir.

Chacun à sa place, et heureux d'y être (et c'est à quoi doivent tendre sans cesse tous les efforts des philosophes et des gouvernants); telle est la devise de l'égalité.

LA FRANCE

SON HISTOIRE, SES HISTORIENS

Notre histoire, depuis Clovis, le fondateur de la première monarchie française, jusqu'à nos jours, où se posent, après tant d'oscillations, les fondements d'un nouvel ordre politique, notre histoire, de siècle en siècle, n'a cessé d'être une des plus variées et des plus unitaires à la fois, une des mieux remplies de grands événements et de grands hommes, d'intrigues humaines et de drames providentiels; enfin la plus imposante, on peut le dire, dans son ensemble, comme la plus curieuse dans tous ses détails. Eh bien! qu'on se reporte seulement aux jeunes années de ceux d'entre nous qui ne sont pas encore très-vieux, et l'on reconnaîtra qu'à cette époque si rapprochée, l'histoire de France, si vaste, si féconde, si vieille et si vivace, si riche et si complète, manquait cependant de quelque chose d'essentiel, dont aucune histoire ne peut guère se passer : elle manquait... d'historiens!

Non pas que le XVIIe et le XVIIIe siècle aient été dépourvus d'ouvrages historiques sur nos annales et les règnes de nos rois, mais ces ouvrages, remarquables par leur nombre et leur grosseur, étaient presque entièrement dépourvus eux-mêmes d'aperçus généraux, d'esprit philosophique, de composition ou de style, de

synthèse enfin. C'était un emmagasinement de faits, de traités et de dates, ce n'était pas de l'histoire.

Les Grecs, qui ont toujours raison, après deux mille ans, en matière d'art et de goût, avaient voulu qu'une muse présidât à l'histoire, enseignant par là que l'inspiration et la forme sont un luxe de première nécessité dans un historien, qui, à leur défaut, n'aurait qu'une érudition stérile. — Or, nos illustres écrivains qui, dans les deux derniers siècles, se sont occupés de l'histoire, n'ont pas écrit la nôtre : c'est Bossuet, lançant comme des foudres d'éloquence sacrée les pages rayonnantes de son *Discours sur l'histoire universelle;* c'est Rollin, jetant dans son *Histoire ancienne* l'âme du christianisme à travers le génie de l'antiquité; c'est Montesquieu évoquant, pour les peser au poids de son propre génie, *la Grandeur et la décadence des Romains;* c'est Voltaire, racontant, avec un charme de naturel et une raison ornée qui ne sont qu'à lui, les héroïques aventures de Charles XII. — Donc, nos plus grands auteurs allaient faire de l'histoire à distance, et les chroniques françaises, *domestica facta,* restèrent, jusqu'au siècle actuel, la proie presque exclusive des érudits sans style ou des écrivains sans idées. Hâtons-nous d'avouer que les mémoires, depuis le sire de Joinville jusqu'au cardinal de Retz, dédommageaient agréablement nos pères de l'absence de toute belle histoire nationale, car les Français, et il faut en chercher la raison dans leur propre caractère, comme l'a observé M. de Chateaubriand, les Français ont toujours excellé dans les mémoires qui laissent une si grande place à la personnalité et aux fantaisies de l'esprit.

Voyez pourtant comme, à compter de l'époque où nous vivons, abondent les histoires de France philosophiques, éloquentes, passionnées, dignes enfin des choses qu'elles racontent et des hommes qui les lisent. Nos historiens du XIX[e] siècle ont dépassé bien vite les Gibbon, les Hume, les Robertson, qui les avaient devancés en Angleterre, et ils ont fini par atteindre, en prenant d'autres voies, les meilleurs historiens de la Grèce et de Rome. — D'où vient donc cette subite explosion de nos facultés

historiques vers notre propre histoire? On peut y assigner deux causes déterminantes : l'une est le retour général de notre littérature et de nos arts aux choses d'origine française, aux beautés natives de notre passé. Le génie du siècle de Louis XIV, qui fut si français dans ses perfectionnements du langage, resta antique par l'idée, par les sujets, par les études. Ce n'est que de nos jours qu'une réaction nationale s'est faite dans le goût et le sentiment littéraires.

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques,

avait dit André Chénier; Chateaubriand parut et ouvrit la grande source moderne où puisèrent un peu plus tard les chefs de l'École dite Romantique. — Poésie, théâtre, roman, tout se transforma, tout devint français et vieux français. — L'histoire, cette noble partie de la littérature, suivit le mouvement et fouilla nos trésors domestiques.

Il faut chercher la seconde cause de cette évolution tardive et soudaine dans l'énormité sans exemple des événements contemporains, où la France jouait le premier rôle. Frappés de ces grands spectacles, les esprits élevés et profonds — ce sont les mêmes — comprirent que le passé d'une nation qui a un tel présent valait bien qu'ils l'étudiassent avec science, conscience et patience, afin de renouer à la vieille assise gauloise la chaîne logique des temps et des faits, et de revenir d'anneaux en anneaux jusqu'à l'époque actuelle où l'autre bout de la chaîne est rivé dans la pierre des institutions modernes.

De là cette multitude d'excellents travaux historiques, éclos en si peu d'années. — L'histoire de France, depuis les commencements de notre siècle, a été explorée de toutes les manières, d'après toutes les méthodes, par tous les talents. — Origine des races, constitutions primitives, anciennes coutumes des provinces, chroniques oubliées sur les plus intéressants épisodes, chevalerie et croisades, guerres étrangères, guerres civiles, guerres religieuses, luttes des rois contre les grands vassaux

et de ceux-ci contre les communes, marche progressive des lettres, des sciences et des arts, rivalités de la cour et des parlements, querelles de l'Église et de la bourgeoisie, caractères des hommes marquants et physionomie des époques, temps barbares, temps féodaux, temps monarchiques, temps philosophiques, transformations politiques et sociales, tout a été, de notre vivant, l'objet des plus studieuses investigations, des compositions les plus justement admirées. — Et, comme nos quatre-vingts dernières années sont à elles seules dix siècles de grandeurs et de calamités, d'épouvantement et de gloire ; comme les événements, les inventions et les hommes de ces quatre-vingts années de la France suffiraient aux fastes de dix peuples, la plupart de nos meilleurs historiens nous ont écrit l'histoire raisonnée ou dramatique de cette période ou des segments les plus prodigieux de ce cercle de prodiges. — Les noms propres se presseraient sous ma plume, s'ils n'étaient pas sur les lèvres de tout le monde.

Il ressort de tout ceci que les Français étaient doués à profusion du génie historique joint au sentiment national, dont un malentendu littéraire, une déviation du goût ont seuls retardé l'éclatante manifestation.

On pourrait croire à des redites continuelles, à une monotonie nécessaire dans toutes ces histoires d'une même période : on croirait ce qui n'est pas. D'abord, les écrivains les plus égaux par le mérite sont les plus dissemblables par le genre de talent. Dans les lettres et les arts, il n'y a même d'égalité possible qu'à la condition de la dissemblance ; sinon, il y aurait copie ou reflet, et alors inégalité radicale. Ce n'est pas en marchant sur les pas de quelqu'un qu'on peut être de niveau avec lui. — Et puis, un demi-siècle où tant de choses ont tombé, où tant de choses ont surgi, où tous les phénomènes de la guerre et toutes les merveilles de la paix se trouvent accumulés, qui regorge de faits et de personnages, apparaît comme un être multiple que ne peut embrasser un seul homme, quelque grand qu'il soit. Il en est des histoires d'une telle époque comme de plusieurs portraits d'une personne à physio-

nomie expressive et mobile : tous peuvent ressembler au modèle et ne pas se ressembler entre eux. Selon les différences des points de vue, l'un a laissé dans l'ombre ce que l'autre a mis en relief. Selon le goût naturel, l'organisation sympathique des peintres, celui-ci aura caressé plus complaisamment tel trait, celui-là tel autre. Tous sont vrais, aucun n'est toute la vérité. Le regard ne fait pas à la fois le tour entier des corps, et une seule plume est aussi inhabile qu'un seul pinceau à tout saisir et à tout rendre. Enfin, quelles larges et profondes séparations la seule divergence des opinions n'établit-elle pas entre les historiens d'une même histoire! Les yeux voient différemment suivant les lunettes; la forme ou la couleur du verre modifie singulièrement les objets. — La monotonie n'est donc pas à craindre en pareille matière, ni même l'épuisement.

Et, tenez! ce n'est certes pas la quantité ni la qualité des talents qui manquent à notre histoire contemporaine : ne semblerait-il pas qu'ils n'ont plus rien laissé à dire?... Cependant, j'oserais presque affirmer qu'un livre assez neuf est encore à faire sur ce sujet tant et si bien traité, un livre de haute moralité historique, dans lequel on montrerait et on démontrerait, après un récit vivant des principaux faits, comment chacun des pouvoirs, chacun des gouvernements qui se sont succédé depuis notre grande révolution, a péri par l'abus de son principe ou par les excès de sa passion dominante. Ainsi, Robespierre meurt par la guillotine qui fut son symbole politique. Ainsi Napoléon, en qui la postérité personnifiera toujours le triple génie politique, organisateur et législateur, mais qui fit surtout sentir à l'Europe contemporaine son génie de guerrier et de conquérant, Napoléon qui montrait à tous son principe immémorial et ses alliances européennes, Napoléon, dont l'empire fut un camp, dont le sceptre fut un glaive, dont le peuple fut une armée et le règne une bataille, Napoléon, cet empereur de la guerre, est détrôné, un jour, par la guerre.

Donc tous les pouvoirs, depuis bientôt un siècle, sont

morts de ce qui avait fait leur vie : on ne tombe que du côté où l'on penche; grande leçon à étudier pour tous les gouvernements. — Autre phénomène : dans la France de nos jours, trois fois l'empire des Napoléon... trois fois l'invasion étrangère; trois monarchies bourbonniennes et parlementaires, trois révolutions intestines?

Pourquoi?... pourquoi ces catastrophes invariables et fatales?

Comme ces exemples de notre jeune passé deviendraient d'utiles enseignements pour l'avenir sous la plume d'un grand historien! Il aurait à faire ressortir l'action mystérieuse de la Providence sous l'écorce grossière des événements; et par quel talion irréfragable tel principe produit fatalement tel résultat à une heure marquée, mais inconnue; et comment un sauveur est toujours suscité pour la France sur le bord même de l'abîme. Il examinerait aussi jusqu'à quel point est fondée l'accusation d'inconstance politique, lancée de tous côtés contre les Français de notre âge; et si, par-dessous cette palpable versatilité touchant la forme gouvernementale ou les personnes souveraines, ne s'est pas développée chez nous une fidélité opiniâtre à certains grands principes d'organisation civile, tels que : liberté de conscience et des cultes, répartition proportionnelle de l'impôt, admission de tous à tous les emplois, égalité en toutes choses possibles; l'égalité! la passion française!... Et tout cela, avec un penchant originel vers l'autorité unitaire, pourvu qu'elle veuille et sache sauvegarder ces bases essentielles du nouveau pacte social et partager sincèrement avec la nation l'exercice même de son pouvoir qui n'est plus viable qu'à ce prix. Trois mille personnes qui crient font plus de bruit que trente millions qui se taisent; de là l'indispensable nécessité d'un scrutin secret, général et périodique. Enfin un dernier et terrible phénomène s'offrirait aux méditations de l'historien philosophe : le spectacle d'une barbarie qui ne nous menace plus des extrémités du globe, mais qui nous montre le poing dans nos rues, dans nos champs,

dans nos maisons, qui vit avec nous contre nous, et que la société porte, pour ainsi dire, entre cuir et chair; car ce ne serait plus une irruption, mais une éruption de Barbares. Comment s'en défendre?... Les anciens Barbares envahirent facilement l'empire d'Orient voué aux discussions éternelles et dominé par des rhéteurs loquaces. Ils furent arrêtés dans les Gaules par la puissance militaire des princes chevelus, sobres de paroles et prodigues de bravoure et de détermination. Ne doit-on pas faire de même avec les nouveaux barbares?... C'est le moment de parler peu et d'agir beaucoup; et la France, qui comprend, se taira volontiers en présence d'un péril dont rien ne saurait la garantir que le faisceau des forces concentrées en des mains inébranlables.

Et cependant, chaque révolution successive, de quelque nature qu'elle fût, n'avait-elle point, parmi son mauvais alliage, apporté l'or pur de ses progrès? Tous les gouvernements n'ont-ils pas eu leurs hommes supérieurs, courageux et sincères? L'historien, en sondant la plaie de chaque pouvoir disparu, ne chercherait pas à l'envenimer de haines et de dénigrements; il tiendrait compte à tous ces pouvoirs (j'en excepte le régime de la Terreur qui est une monstrueuse exception) du mal qu'ils ont comprimé, du bien qu'ils ont hâté, à travers tant de difficiles complications : l'ingratitude est une absurdité autant qu'un vice. Il ferait la part des choses et la part des hommes.

Tels sont quelques-uns des thèmes qui formeraient les chapitres de la nouvelle histoire qui me semble encore à faire après toutes les excellentes histoires déjà faites. — Quelle mine féconde pour la main qui saurait l'exploiter! — Avec de favorables augures pour les futures destinées de la patrie, on en tirerait, pour les individus, des leçons de tolérance mutuelle, fondées sur l'antagonisme même des divers gouvernements sous lesquels ils ont vécu. L'indulgence politique est un devoir pour tous les citoyens, parce que chacun en a besoin pour soi.

Eh! mon Dieu, entrez avec moi à l'hôtel des Invalides, et voyez la cordiale fraternité qui règne entre

tous ces braves gens, de drapeaux, d'âges et de régimes si opposés : vieille Monarchie, République, Vendée, Empire, Restauration, royauté de Juillet, tout est la France pour ces vrais Français; — aigle, coq, fleurs de lis, ne sont à leurs yeux que des symboles ou des cocardes qu'il a plu à la France d'adopter, des parures que la folle qu'ils aiment a mises tour à tour à son bonnet; et comme ils n'ont jamais vu que la France dans toutes ces métamorphoses, ils ne se partagent pas en vainqueurs et en vaincus, pour se haïr ou s'opprimer, et nul ne se fait mécontent pour le plaisir de troubler la bonne harmonie; mais chacun d'eux garde et exprime ingénument ses affections, ses préventions mêmes, ses espérances peut-être, sans dénoncer ni maudire celles de ces frères; et ils se tendent la main... quand ils en ont. — Puissent les héros et les blessés de la politique venir prendre leçon des héros et des blessés de la guerre. Puisse tout le monde être bien convaincu, comme je le suis, que l'esprit de parti est le plus sot des esprits!

L'époque serait bonne pour proclamer toutes ces choses. Jamais il n'a été si nécessaire de dire le bien... Ajoutons qu'il faut le bien-dire. — Encore une fois, et pour nous résumer en revenant à notre point de départ, une histoire médiocrement écrite ne sera jamais que peu lue; et privée d'agréments, elle le sera d'utilité. C'est le talent qui est sympathique, et de nos jours principalement les sciences, même les plus ardues, ne peuvent se passer du style, qui donne la grande notoriété et la longue durée, et fait les renoms immortels. On pourrait voir plus que cela encore dans un chef-d'œuvre d'art; on peut y voir une nouvelle preuve de l'immortalité de l'âme. — En effet, rien dans le monde créé ne se développe que conformément aux germes préexistants, nul être ne peut transmettre que les propriétés qu'il possède en soi-même. C'est ainsi que tout animal et l'homme, en procréant par une faculté matérielle, ne donnent naissance qu'à une matière périssable comme eux, ne transmettent qu'une vie mortelle comme la leur; ce sont des éphémères qui produisent

des éphémères. — Et pourtant, quand un homme crée, on ne sait par quelle génération impalpable, une œuvre de sa pensée, une poésie inconnue, il se peut qu'il enfante une chose immortelle! Avec quoi donnerait-il l'immortalité, si tout en lui devait mourir? Il y a donc dans l'homme une essence immatérielle et immortelle, et c'est ce que nous nommons âme.

Me voilà loin de la France et de son histoire... pas si loin peut-être! car l'immortalité paraît affectionner cette nation-phénix qui a rejailli plus d'une fois de ses cendres et qui ressuscite aujourd'hui plus vivace qu'en aucun temps.

PHILOSOPHIE GRAMMATICALE

Toute grammaire n'est pas seulement une méthode pour écrire et parler correctement, c'est aussi, quand on y regarde de près, un manuel de sagesse et de philosophie pratique. Les langues s'étendent, s'embellissent ou se détériorent avec les progrès ou la décadence des nations. Elles se formulent incessamment sur les besoins variables de la société, se modifiant selon les temps et les lieux. Leurs prétendues insuffisances, leurs irrégularités même, ont leur raison dans la nature des choses. Étudiez à fond la grammaire d'un peuple et d'une époque, vous connaîtrez les mœurs de cette époque et de ce peuple. On parle quelquefois avec humeur de mots que l'usage a laissés mourir, de néologismes ou de mots nouvellement créés, et de mots qui manquent. Mais c'est que les choses sont mortes elles-mêmes, ou qu'elles ont surgi depuis peu, ou qu'elles manquent ou devraient manquer. — On disait autrefois *ladrerie* pour hôpital de *ladres* ou *lépreux*. Ce mot, dans une telle acception, a disparu depuis que les lépreux se sont tellement raréfiés qu'il n'y a plus de quoi

en former un hôpital *ad hoc*. Il faut se consoler du mot comme de la chose. Nous avons pris aux Anglais leur *budget*. Les grammairiens ont dû laisser passer le mot, comme *les chambres* laissent passer le miliard annuel qu'il représente. Quant aux mots qui manquent, ou plutôt qui paraissent manquer, ce sont en général des réticences d'une raison et d'une justesse exquises, dont notre langue surtout a le secret, des preuves d'une sage économie et non des marques de pauvreté. Creusons un peu, et nous découvrirons le *pourquoi* philosophique de ces lacunes, et au lieu de dire : « Voilà un mot qui manque, » nous dirons, comme cela est exprimé plus haut : « Voilà une chose qui doit manquer : ou du moins qui est une exception phénoménale que le dictionnaire était en droit de ne pas prévoir. »

Par exemple, avez-vous réfléchi quelquefois à certains substantifs irréguliers de notre langue, qui ne prennent pas le féminin comme les autres mots de la même famille, tels que : poëte, écrivain, peintre, sculpteur, architecte, orateur, compositeur, littérateur, etc.? Pourquoi ne dit-on pas poëtesse, architectesse, peintresse, comme on dit prophétesse ou prêtresse ; ni sculptrice ou autrice, comme on dit actrice ou lectrice ; ni littérateuse ou compositeuse, comme on dit chanteuse ou danseuse ; ni écrivaine comme on dit souveraine?... Pourquoi, dans ces cas-là, faut-il avoir recours à la périphrase : une femme auteur, une femme peintre, une femme sculpteur, une femme poëte, et ainsi de suite? — Est-ce une des misères de la langue française à qui l'on donne si généreusement des certificats d'indigence? est-ce une raison d'euphonie, parce que la consonnance de ces mots au féminin serait désagréable à l'oreille? — Mais l'oreille n'en serait pas plus blessée que de plusieurs autres mots analogues ; et, quant au reproche de pauvreté, il est bien trop facile de s'enrichir d'un féminin au moyen d'une désinence en *esse,* en *ice* ou en *euse,* pour que cette accusation ait rien de sérieux dans l'espèce. — Cherchons donc ailleurs la cause de cette lacune.

Et d'abord il nous apparaîtra que tous ces substan-

tifs sans féminin signifient les facultés de création intellectuelle. Quoi! c'est une mesure générale! quoi! c'est précisément et toujours lorsqu'il s'agit d'exprimer une femme qui compose, qui *crée* de la poésie, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de la littérature, que la langue est tout à coup frappée de mutisme et d'impuissance! Quel singulier hasard! Ce n'est point un hasard; mais un fait exprès de la grammaire française, la plus judicieuse, la plus philosophique des grammaires. Elle n'a pas voulu consacrer d'expressions pour rendre ce qui ne lui paraît pas en harmonie avec l'organisation humaine ou sociale. C'est que, dans le plan du Créateur, l'homme est la pensée et l'invention, et la femme la forme et la sensibilité. A l'homme surtout les arts d'imagination; à la femme surtout les arts d'exécution.

Est-ce à dire que les femmes soient déshéritées du génie créateur dans l'art et dans la pensée? Tous les siècles, et le nôtre plus que tous, se lèveraient triomphalement pour démentir les rigueurs de cette inique exclusion et protester contre cette prétention brutale de la loi salique. Mais, encore une fois, on ne saurait trop le répéter, il s'agit ici de cas isolés, de facultés ou plutôt de destinées exceptionnelles, qui n'en sont que plus adorables, et devant lesquelles il faut se prosterner comme devant une mission d'en haut; et il n'en est pas moins vrai que les femmes, comme espèce, ne sont point faites pour la vie littéraire, ou pour l'exercice professionnel des arts d'invention. Il n'est pas dans l'ordre naturel non plus, qu'une femme commande des armées, et la langue n'admet pas le mot *capitainesse*, lorsqu'elle dit très-régulièrement *chanoinesse*... Cependant quel grand capitaine a mérité un culte d'admiration plus que Jeanne d'Arc!... Mais la chose étant une exception imprévue, la grammaire a dû refuser le mot. Elle admet au contraire avec empressement le mot féminin *héroïne*, parce qu'il ne signifie pas une profession, un état, mais une vertu, un sentiment, et que les femmes sont là sur leur terrain.

Nous pourrons revenir sur ce sujet difficile et com-

pliqué, et après avoir posé le principe qu'en thèse générale, la faculté ni l'exercice professionnel des arts d'invention n'est point le fait de la femme, malgré de si magnifiques exceptions, nous nous réservons d'en rechercher et d'en développer les causes organiques ainsi que les raisons civiles et sociales. Qu'il nous suffise aujourd'hui de constater que les grammaires ont leur philosophie réelle et qu'en sachant bien les étudier on y apprend autre chose que les règles de langage. C'est un miroir un peu obscur, mais très-fidèle, où se réfléchissent aux yeux de l'observateur judicieux toutes les choses de la nature et de la civilisation.

Quant aux femmes, nous montrerons que leur rôle, supérieur au nôtre sur tant de points, y est au moins égal, quoique très-différent, pour le triomphe de l'art et de la pensée. Les femmes sont des échos qui renvoient les sons plus mélodieux, des reflets qui embellissent la lumière et les objets. Si elles ne font pas les œuvres, elles les inspirent. La muse est au-dessus du poëte. Dans les tournois, elles ne remportaient pas la victoire, mais elles faisaient les vainqueurs. Il en est ainsi des joutes intellectuelles. Les poëtes ne s'y trompent pas; ils ont divinisé dans les femmes leur providence autant que leurs idoles. Que deviendrait la poésie au milieu de tant de bruits et de préoccupations contraires, si les femmes n'étaient pas là avec leur nature primitive et leurs exquises émotions?

La poésie, hélas ! n'est rien par elle-même,
Tant que d'un cœur, touché de la grâce suprême,
Elle n'éveille point le sympathique amour;
'est Galatée, ouvrant ses yeux de marbre au jour :
Pour qu'elle vive, il faut qu'on l'aime!

SYNONYMES

POUR LES JEUNES PERSONNES

INDOLENCE. — INSOUCIANCE. — NONCHALANCE.

Voilà, certes, trois vilains mots, mesdemoiselles, ou plutôt trois mots qui signifient de vilaines choses; car par eux-mêmes ils ont assez de grâce et d'harmonie; ce qui nous avertit pour la cent millième fois (et ce n'est pas de trop) qu'il ne faut point s'arrêter à l'écorce ou à la figure pour asseoir une opinion; ce qui ne veut pas dire non plus que tout ce qu'on trouve joli est nécessairement mauvais : vous êtes presque toutes très-bonnes, j'en suis sûr! Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Dans la langue usuelle, on emploie assez indifféremment chacun de ces trois mots pour exprimer un même sens : *C'est un homme qui met beaucoup d'indolence ou d'insouciance ou de nonchalance dans la suite de ses affaires, ou dans l'accomplissement de ses devoirs. — Cette femme est d'une grande nonchalance, ou d'une grande insouciance, ou d'une grande indolence pour tout ce qui n'est point plaisir. — Les Turcs sont l'indolence, ou la nonchalance, ou l'insouciance même, etc.* Cependant il n'y a point parité, il n'y a point acception équivalente dans les trois mots dont nous nous occupons. Il en est de cela comme de ces personnes qui se ressemblent étonnamment quand elles sont séparées, et dont la dissemblance saute aux yeux qui savent voir, si elles se trouvent à côté les unes des autres.

Je n'ai point la prétention de faire un traité de *Synonymes*. L'abbé Girard autrefois et, de nos jours, mademoiselle H. Faure ont excellé dans ce genre de littérature, qui demande beaucoup de précision, de tact et de sagacité, et que, malgré cela, ou peut-être à cause de cela, on dédaigne beaucoup trop maintenant. Je ferai seulement remarquer que cette étude et ce

travail ne sont pas si puérils que voudraient bien le faire croire certains écrivains qui ont tous les talents, excepté celui d'écrire. La *propriété* de l'expression est chose plus importante qu'ils ne se l'imaginent; et plus d'une conséquence fâcheuse ou même funeste dans l'ordre moral et politique ont eu pour principe un quiproquo grammatical. Enfin, pour en revenir à nos trois mots : *indolence, insouciance, nonchalance*, et sans vouloir me donner le moins du monde des airs de philologue dans un temps où Charles Nodier a tenu le sceptre de la philologie comme s'il n'eût pas été un des princes de l'imagination, je vous dirai que si la chose qu'ils expriment tous dérive évidemment du péché de paresse, la nonchalance peut être regardée comme la paresse du corps, l'insouciance, comme la paresse du cœur, et l'indolence, comme la paresse de l'esprit. Par exemple : que des événements heureux ou malheureux surviennent dans la société, dans la sienne même, l'*insouciant* ne s'en émeut pas, il n'en a pas *souci;* — qu'il y ait dans les environs une revue, un bal, de grands personnages, ou, ce qui est plus rare, un grand homme ou un orang-outang, le *nonchalant* ne bougera point; — que tous les éléments des arts, tous les moyens d'étude soient mis à sa disposition, l'*indolent* n'en profitera pas.

De ces trois paresses, mesdemoiselles, il y en a deux qui ne vous concernent guère : l'*insouciance* n'est point dans votre nature si impressionnable, si encline à l'affection et à la pitié. Je ne me rappelle pas qu'on vous ait accusées de *nonchalance*... les jours de bal, au moins. Reste l'*indolence* dont, il faut bien l'avouer, les gentilles pensionnaires ne sont pas plus exemptes que les sauvages écoliers. « Apprendre, s'instruire, faire quelque chose... pourquoi faire? » Voilà ce que les corridors de vos couvents ou de vos pensions entendent aussi souvent que ceux de nos colléges.

Pourquoi s'instruire? pourquoi apprendre? — Eh! mon Dieu, parce que, dans quelque position que ce soit, il faut s'occuper, sous peine de misère ou d'ennui. Aux uns, il faut le travail pour gagner leur vie;

aux autres, le travail pour ne la point perdre sottement : voilà tout. L'étude et les arts sont aussi nécessaires aux riches qu'un métier aux pauvres. Une éducation soignée, une instruction solide, sont surtout indispensables, de nos jours, à la jeunesse des classes moyennes, et à vous, mesdemoiselles, aussi bien qu'à vos frères. On en est revenu pour vous à la haute éducation du temps de la *Fronde*. La grandeur des événements, les agitations extraordinaires de notre époque ont nécessité ce retour vers les graves pensées et les études sérieuses. Une révolution s'est opérée jusque dans les classes des pensionnats de jeunes filles, et celle-là est arrivée au bien sans le secours du mal. — Voyez quel ordre élevé d'idées, quelle correspondance et quelle conversation pleines de choses, chez les dames de la cour des Valois jusqu'à la cour de Louis XIV dans les premières années! Comme elles parlaient de science, de religion, de politique! et cela sans faire du bel esprit et de la pédanterie, et sans jamais y perdre leurs grâces de femmes. La société entière y gagnait immensément. Les femmes, en s'élevant aux nobles questions et en se mêlant aux entretiens des hommes, y apportaient un agrément jusqu'alors inconnu et en tempéraient la violence ou l'aridité. Elles faisaient pour la discussion ce qu'elles avaient fait précédemment pour la guerre et les tournois. Elles jetaient des paroles brillantes, comme autrefois des écharpes et des bouquets. — Et quoiqu'elles eussent beaucoup de science, elles n'étaient pas *femmes savantes,* Dieu merci! Ce n'est pas ce que sait une femme qui en fait une *femme savante,* c'est la manière dont elle en parle et l'importance qu'elle y met. Plus tard, vinrent effectivement les *femmes savantes* et les *précieuses ridicules,* et Molière se chargea de les corriger. La correction fut si bonne ou si terrible, que la mode, comme il n'arrive que trop en France, passa subitement d'un extrême à l'autre. Après les manches monstrueuses, les manches aplaties; après les pédants, les ignorants. Sous Louis XV, les demoiselles ne disaient rien, et les femmes ne disaient que des riens. L'éducation d'une demoiselle

consistait à se tenir droite et à baisser le nez ; et dès qu'elles étaient mariées, c'était un ramage continuel de chiffons, d'historiettes et de fades saillies, avec lequel les hommes se mirent bientôt à l'unisson; car en France, les femmes ont toujours été reines des salons, et on doit les rendre responsables de la conversation. Maintenant que, par suite de tous nos bouleversements dans la politique et dans les mœurs, les sujets d'histoire, de morale et d'art, sont venus à l'ordre du jour, les femmes, sous peine de s'annihiler, ont dû savoir parler de toutes ces choses, non pas, encore une fois, pour faire parade d'érudition et assaut d'éloquence (j'aimerais mieux, je crois, les riens du XVIII[e] siècle), mais pour semer de grâces et de douce indulgence des entretiens qui, sans leur concours, dégénèrent si vite en déclamations acerbes ou pesantes. En un mot, il faut que les femmes soient de leur époque, non-seulement pour les fleurs ou la gaze qu'elles portent sur leur tête, mais aussi pour les idées qui la remplissent. Et pour cela, il ne faut pas avoir été *indolentes,* étant demoiselles.

Rien, à mon sens, n'est plus adorable, de ce côté des cieux, que la conversation d'une jeune fille qui réunit en elle un esprit cultivé, la simplicité du cœur et la modestie des goûts. Tout ce que les sentiments, les actions des hommes, tout ce que les arts ont de noble et de beau, se reflète pour s'y embellir encore dans ses fraîches émotions comme dans un miroir magique. J'aime à entendre raisonner de gentilles écolières sur les grands ouvrages et sur les grands événements, sans petites minauderies ni troubles coquets. Elles montrent dans leurs jugements plus de justice et de justesse que bien des hommes de lettres et des hommes d'État, parce qu'elles ne sont influencées par aucun système, aucune vanité, aucun intérêt, et qu'elles vont droit, en chaque chose, à ce qui est élevé ou touchant. Mais si le savoir les amène à bien parler de ces graves sujets, la convenance les empêche d'en parler trop haut et trop longtemps. Elles se ressouviennent qu'elles sont femmes à chaque mot de ces mâles discussions; et à

chaque arrêt sévère, elles usent de leur droit de grâce.

Que l'on compare sans prévention systématique la parole naïve et sincère de ces jeunes filles qui ont la vraie pudeur et point de fausse pruderie, avec les embarras minaudiers et les scrupules intellectuels de quelques femmes des précédentes générations, qui n'oseraient pas émettre une opinion ou avoir même une idée sur la politique, les arts, la religion ou l'histoire, mais qui secouent bien vite cette frayeur arrangée dès qu'il s'agit de caquets qui ne sont ni sans conséquences ni sans inconséquences; et l'on croira mettre en présence la rose du zéphyr et une fleur de mousseline, une étoile et une bougie, une femme enfin et une poupée. Et figurez-vous la vieillesse de cette poupée, quand elle ne s'attachera plus de jolies ceintures, qu'elle n'écrira plus de petits billets, et qu'on ne viendra plus lui parler d'elle!... C'est alors qu'elle déplorera bien amèrement, si elle ne la déplore déjà, l'éducation frivole que ses parents lui ont donnée, ou l'*indolence* qu'elle a mise à cette étude sérieuse qui était un ennui pour sa première jeunesse et qui serait devenue le plaisir de sa vie entière.

Donc, mesdemoiselles, gardez-vous de l'*indolence*, de cette paresse de l'esprit, comme nous l'avons appelée. Quelque esprit naturel que vous ayez, ne vous y fiez pas. C'est comme une terre sans culture qui ne produit que des ronces et des herbes parasites. Avec de l'*indolence*, non-seulement on n'acquiert point d'instruction et de talent, mais encore on ne se forme pas le goût, ce fruit de l'étude et de la comparaison. Avec de l'*indolence* on ne comprendra jamais l'idéal d'aucun art, et on ne cherchera point à connaître Dante, Shakespeare ou Corneille; on ne sentira pas que Raphaël et Léopold Robert sont les deux plus vrais et plus poétiques révélateurs de la plus belle des natures, la nature italienne; on citera indifféremment ou Mozart ou Muzard (Mozart, le Shakespeare et le Raphaël de la musique!); on ne pleurera pas au trio de *Guillaume Tell* de Rossini, comme j'y ai vu pleurer l'autre jour, avec un charme ineffable, quelques jeunes per-

sonnes qui ne sont pas *indolentes*... C'est tout ce que j'ose dire à leur modestie, car elles liront ces pages.

Une demoiselle *indolente*, dans le temps où nous vivons, ne pourra devenir qu'une femme *arriérée* qui ne saura plus à qui parler de ses futilités et qui ne saura pas écouter les entretiens sérieux et intéressants. — C'est décidément un rôle à supprimer dans le drame social.

Quoi qu'il en soit, bien des gens qui n'ont aucune *nonchalance* pour leurs exercices, apportent beaucoup d'*insouciance* dans leurs relations et mettent une grande *indolence* à leurs lectures; et cette phrase peut se retourner de vingt manières en restant toujours vraie. Et c'est ainsi que vous apprendrez à ne pas confondre entre elles des expressions voisines qui sont comme les nuances délicates du langage.

LE GATEAU DES ROIS

CHRONIQUE DU BERRY

I

Au temps des dernières croisades, le 6 janvier de l'année... (le chiffre est effacé sur le parchemin de la chronique), vers sept heures de relevée, il y avait grand feu, grande lumière et grands ébats dans la métairie du Breuil, située sur la lisière des anciennes provinces du Berry et de la Marche. C'était le père Thibaud qui avait mandé tous ses enfants et petits-enfants pour tirer le gâteau des Rois. La salle du festin était tapissée d'images de saints, d'ailes de chouettes et de plusieurs faisceaux d'arbalètes, de frondes, de piques, de trompes et cornets, et autres attributs de chasse. Outre les trois lampes de fer qui pendaient aux poutres

du plafond, quatre cierges de mélèze éclairaient les quatre angles de la salle; un arbre tout entier pour bûche de Noël, brûlait dans l'âtre profond, répandant autant de clarté que de chaleur; et le long du mur en face, s'élevait le riche bahut de noyer tout garni de sa vaisselle d'étain lisse et brillante, tellement que les jeunes filles ne faisaient que s'y mirer. Enfin, au beau milieu, on venait de dresser la table de chêne épaisse et carrée, sur laquelle fumaient déjà la bouillie de potiron, les grillades de porc frais, l'oie rôtie et les lentilles fricassées.

Le père Thibaud entra suivi de M. le curé, du tabellion, de Jérôme, jeune garçon du voisinage, arrivé le matin même des Croisades, et de Gertrude, sa dernière fille, la plus belle et la plus chérie, enfant de dix-sept ans, que Dieu lui envoya quand il en comptait lui-même plus de soixante. Elle avait les yeux, la voix et le nom de sa mère, qui était morte en lui donnant la vie, et quand son père la regardait, il ne se croyait pas veuf, il se croyait rajeuni de quarante ans. N'oublions pas la nourrice de Gertrude, bonne paysanne, fière et passionnée de sa fille, pleine de connaissances pratiques et de secrets merveilleux pour mille choses, et qui savait tout, je crois, excepté lire et écrire : il y a des gens que cela gênerait. — A l'approche de ce cortége imposant, les deux filles aînées du père Thibaud et leurs maris, qui étaient arrivés des fermes voisines, avec le bruyant troupeau des petits-enfants, et qui se réchauffaient presque tous ensemble dans la vaste cheminée, se précipitèrent tumultueusement vers la porte, et, pendant quelques minutes, ce fut un pêle-mêle de caresses et de baisers sur les joues, sur les mains et sur les jambes du bienheureux aïeul. « A table! » cria-t-il avec une bonne voix qui fit taire tous les autres bruits, et tout le monde, après le *Benedicite,* prit place au festin, lui et M. le curé, dans deux chaises à dossier sculpté, les hommes et les enfants sur des bancs, et les quatre femmes sur des escabelles.

Gertrude, en s'asseyant, sentit quelque chose de moelleux et de velu qui venait de se glisser; elle se re-

leva bien vite en poussant un cri, comme si elle avait écrasé son gros chat ou quelque autre animal... C'était en effet une peau de loup magnifique. « Parions que c'est une galanterie de Jérôme, dit l'aïeul en vidant déjà son troisième verre; depuis qu'il a pourfendu des Sarrasins et des lions, il tue nos loups comme des mouches. » Jérôme devint tout rouge. Gertrude le remercia d'un regard où il y avait une larme. Et le tabellion, plus colère qu'un lion, comme disait une chanson du pays, grogna entre ses dents inégales : « C'est égal, voilà une détestable plaisanterie!... faire peur à une jeune fille! jolie surprise!... — Allons, allons interrompit le bon curé, il n'y a point de mal dans tout cela. C'est un présent de noces, peut-être, et quand notre petite Gertrude sera *madame*, je me charge, moi, de faire poser cette superbe fourrure sur le banc de la famille dans la chapelle de Saint-Loup! » Un éclat de rire général accueillit le bon mot du curé et couvrit les grogneries du tabellion et les soupirs des deux jeunes gens. Pour le père Thibaud, il n'avait rien vu, rien entendu de ce qui aurait pu le contrarier ou le chagriner. Les vieillards, quand ils sont en veine de gaieté, ne veulent rien de triste autour d'eux; si des joues de vingt ans sont mouillées de larmes ou pâles de chagrin, ils ne s'en aperçoivent pas ou ils n'y croient pas; il faudrait s'apitoyer, et ils n'ont pas le temps... à leur âge! Puis ils se disent : « Bah! bah! cela passera! Sont-ils fous avec leurs peines! le bonheur, c'est de vivre! » et ils se dépêchent de rire, et ils se glorifient d'être plus gais que les jeunes. O mes amis, ayons grand'pitié de cette joie!

« Eh bien, ma fille, reprit l'aïeul, après un assez long silence de toute la table, pendant lequel personne n'avait eu la bouche fermée, eh bien, mon enfant, et ce gâteau des Rois, et ces bouteilles de vieux vin, tu sais? — Pardon, mon père, j'oubliais... j'y cours. » Et Gertrude passa dans un office voisin.

II

« Écoutez, écoutez! ajouta le vieillard: il y a double fête aujourd'hui, mes enfants, et tandis que Gertrude est occupée ailleurs, je vous apprends bien vite que le repas des Rois est celui des fiançailles... je n'ai pas voulu en parler devant elle. Les jeunes filles sont toujours mal à l'aise quand on annonce leur bonheur; et elle n'est prévenue que depuis hier; mais devinez donc quel est le fiancé?... — Par la sainte Vierge! s'écria tout d'un coup la nourrice, il ne faut pas être grand sorcier pour cela : c'est monsieur Jérôme. — Taisez-vous nourrice, reprit gravement le père Thibaud, il ne faut humilier personne, même en riant. Parce que Jérôme est un pauvre orphelin, deviez-vous lui rappeler qu'il n'a jamais pensé ni dû penser à des alliances de cette sorte? Sois tranquille, Jérôme, continua-t-il en adoucissant sa voix, je t'aime comme un de mes enfants, et je saurai bien te trouver quelque bonne fille du pays qui t'apportera en dot son travail et ses vertus, et nous veillerons tous à la prospérité de votre petit ménage. — Ah! monsieur Jérôme, soupira la nourrice, pouvez-vous penser?... — Oh! mes sequins! mes sequins! murmurait Jérôme avec désespoir. — Donc, mes amis, reprit l'aïeul, saluez tous le tabellion comme mon gendre! — Jésus, bon Dieu! » ne put s'empêcher de crier la nourrice. Le tabellion la regarda, se regarda lui-même, et la regarda encore d'un air étonné. « Mais ce qu'il faut surtout que vous sachiez, continua le vieillard, c'est que cette métairie, dont le seigneur du Breuil m'a consenti la vente en partant pour la terre sainte, je ne pouvais pas payer les deux derniers termes de son prix, car j'ai fait de grandes pertes et j'ai éprouvé de bien grands malheurs, dont je ne vous ai point parlé, mes enfants, et j'allais être exproprié, chassé de ma maison, de mes plaines, de mes bois par les créanciers de ce bon seigneur, qui est mort sur les marches du tombeau de J.-C., et je

serais mort moi-même de la douleur de ne vous pas laisser ce bien que j'avais cultivé pour vous... Le tabellion est venu et m'a dit : Père Thibaud, j'aime votre fille; donnez-la-moi, et voici de quoi payer toute votre métairie; ce sera la dot de Gertrude, le voulez-vous — J'en ai parlé hier soir à ma fille, en lui racontant ma détresse et la générosité du tabellion. Elle m'a demandé la nuit pour réfléchir, et ce matin, elle m'a sauté au cou en pleurant de tendresse et en s'écriant : Soyez heureux, mon père! — Oh! mes sequins! mes sequins! soupira plus amèrement Jérôme; avant-hier encore je vous avais, qui donc vous a volés, mes bons sequins! — Et pour que notre bonheur soit complet, ajouta l'heureux père, Dieu nous a ramene aujourd'hui même notre ami Jérôme, que nous n'attendions plus après deux ans de guerre chez les infidèles, et qui va chômer ici la fête des Mages, dont il vient de parcourir le pays. »

En ce moment, un garçon de ferme entra portant un panier de vin; Gertrude le suivait avec le grand gâteau doré. « Comme tes yeux sont rouges! mon enfant. Serait-ce le feu qui t'a fait mal? — Je crois que oui, mon père, et si votre... » Nul n'entendit la fin de cette phrase, car tous les enfants se mirent à crier : « Voilà les Rois! voilà les Rois! » Et ils battaient des pieds et des mains avec une joie étourdissante.

Quand le gâteau fut placé au milieu de la table, le curé se leva et dit : « C'est à pareil jour que les rois mages vinrent de l'Orient à Bethléem de Juda, car ils avaient vu dans le ciel l'étoile de celui qui était né roi des Juifs, et cette étoile marchait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée au-dessus du berceau de l'enfant, elle s'y arrêta. Et alors, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant Jésus avec Marie, sa mère, et se prosternant ils l'adorèrent; puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. *La fête des Rois* a été instituée en commémoration de cette scène pompeuse et naïve à la fois. Quel spectacle plus merveilleux et plus touchant que celui de ces trois mages avec leurs tiares et leurs

robes d'or, venus de bien loin pour s'agenouiller dans la crèche où était né l'enfant qui devait sauver et changer le monde? Les gâteaux nous retracent les présents des mages, et la fève le divin hasard de la royauté. Le roi de la fève était également proclamé dans les festins de l'antiquité païenne, mais ce n'était qu'un jeu solennel, une illusion de l'ivresse, une cérémonie toute mondaine qui se renouvelait à chaque grand repas. Il n'était réservé qu'au christianisme de jeter la mémoire des saints mystères au milieu de nos joies, et de faire un acte de religion d'une fête de famille. Et quel charme de penser qu'aujourd'hui tous nos frères, du monde entier, se réjouissent en même temps et de la même manière, et de nous rappeler que nos aïeux n'ont jamais manqué à cette pâque riante, à cette communion du plaisir! Allons, Gertrude, il est écrit qu'une main qui n'a pas encore l'anneau nuptial doit couper les parts du gâteau; faites vite si vous voulez user de ce droit, quelque chose me dit qu'il y a urgence, mon enfant. » (Et le bon prêtre cligna des yeux avec une intention de malice qui fit sourire presque tous les convives.)

Gertrude se leva donc et divisa le gâteau en vingt parts égales; puis elle les cacha sous un napperon aussi blanc que ses mains, et elle appela Marie, la plus gentille, la plus spirituelle et la plus sage des aimables anges qui entouraient la table. La belle enfant, aussi rouge et aussi émue que s'il s'agissait déjà de ses noces, s'avança plus belle encore de son trouble. Elle glissa sous le napperon une petite main incapable de fraude, et, nommant une personne de la compagnie à chaque portion de gâteau qu'elle touchait sans l'interroger d'un doigt indiscret, la distribution se fit dans un silence religieux : d'abord la part du bon Dieu ou des pauvres, que l'on mit toute seule sur un beau plat d'étain; puis celle de l'aïeul et de M. le curé, et ainsi de suite. « Je sais bien qui sera la reine si j'ai la fève, » dit le tabellion. Gertrude ne dit point, si j'ai la fève, je sais bien qui sera le roi. Et comme chacun se disposait à rompre son morceau, un grand coup de tonnerre

éclata sur la métairie; au même instant la pluie tomba par torrents, et on entendit frapper précipitamment à la porte extérieure.

III

« Qu'on ouvre! cria le père Thibaud, et qui que ce soit, qu'il entre, fût-ce un assassin. Par un temps semblable, l'hospitalité pour tous!... à moins que ce ne soit un juif ou un sorcier! Mais le dernier magicien a été brûlé à la Saint-Jean, et c'était bien un feu de joie; et depuis l'édit de Pâques, tous les juifs sont sortis du royaume pour n'être pas brûlés eux-mêmes dès ce monde. Que Satan les fasse cuire dans l'autre! »

L'aïeul parlait encore, lorsqu'un étranger fut introduit dans la salle par Gertrude et Jérôme qui avaient couru ouvrir, doublement heureux qu'ils étaient de faire ensemble une bonne action! L'étranger, vieux et débile, et s'appuyant sur un long bâton, s'arrêta au seuil de la porte pour incliner trois fois sa tête chauve et sa barbe blanche devant l'assemblée : « Que Dieu, messeigneurs, répande sur vous une pluie de bénédictions! » Et il fut s'asseoir dans l'âtre dont Gertrude ranimait la flamme.

« Qui que vous soyez, lui dit l'aïeul, de sa place, vous êtes notre hôte pour cette nuit et pour toutes celles dont il vous plaira d'honorer mon gîte. Mais à la ceinture de corde qui attache votre robe grise et trouée, au manteau brun qui enveloppe vos épaules, au chaperon de feutre qui retombe sur votre dos, aux sandales de vos pieds et surtout à votre visage saint et vénérable, ne seriez-vous pas un pèlerin qui revient tout droit de Jérusalem?—Jérusalem! Jérusalem! soupira l'étranger. —Oh! s'il en est ainsi, reprit l'aïeul, parlez, parlez! Nous avons là quelqu'un qui, Dieu merci, a plongé sa lance dans le ventre de plus de cinquante Sarrasins, les plus maudits des hommes après les juifs. — J'ai froid et j'ai

faim, répondit l'inconnu. — Pardon, notre hôte; mais vous arrivez on ne peut plus à propos. Nous allions entamer le gâteau des Rois, et la part de Dieu est à l'étranger qu'il nous envoie. » Et déjà Gertrude avait apporté au voyageur et déposé près de lui la portion de gâteau bénit et une aiguière pleine de vin. Cependant le festin reprit son cours de gaieté, et tous les convives impatients de crier : *le Roi boit!* ouvrirent leurs parts, et la fève ne se trouvant dans aucune : « C'est donc le pèlerin qui est roi! » cria-t-on d'une seule voix. Mais l'étranger n'avait pas touché à sa part; Gertrude se hâta de l'ouvrir, et en tirant la fève : « Oui, c'est lui! c'est lui! notre hôte, ajouta-t-elle; remerciez Jésus et la Vierge de ce présage de bonheur! » Et tout le monde se mit à manger le meilleur gâteau bénit qui fût jamais sorti des blanches mains d'une jolie fille.

« Qu'est-ce à dire, notre hôte, vous ne mangez point de ce gâteau? reprit le père Thibaud. Vous aviez faim cependant... et il faut manger pour boire, et nous attendons tous que vous leviez le verre pour que la salle rentisse de nos *vivat!* Voyez, ces pauvres enfants sont tout consternés. Gertrude, ajouta-t-il, notre hôte, affaibli par la route et par l'âge, craint peut-être la pâte. Jette seulement la fève dans son gobelet, et donne-lui de cette grillade de porc frais dont il reste le meilleur morceau. » Cela fait, l'étranger ne but ni ne mangea. « Voilà qui est bizarre, dit le curé. — Je souffre, pitié, je souffre, » répétait l'inconnu, en baissant la tête. Gertrude s'approcha pour dénouer sa ceinture et le débarrasser de son manteau. Tous les regards étaient fixés sur lui. « Quoi! pas un chapelet! disait l'un; pas un image de saint, disait l'autre; pas une croix! disait le curé. — Quel pèlerin est-ce donc? » cria l'aïeul d'une voix sévère, et se levant en pied. Toute la table en fit autant. « Serait-ce un... — Mon père, mon père, interrompit Gertrude, voilà une petite croix, je la tiens, je vous assure... — Montre-la, montre-la... Eh bien?... — Elle s'est perdue, mon père, je la cherche. » Et le vieillard tremblant lui prenait les mains et la remerciait du cœur et des yeux. « Tu ne la trouveras

point, va. Venez ici, Gertrude, venez ici. Et toi, mystérieux étranger, couvre vite ta face et ta poitrine du signe des chrétiens, fais vite ce signe de salut avec ta main droite, ou... fusses-tu Satan lui-même, nous te jetterons sur le chemin, comme une proie aux voleurs, aux loups et à la tempête ! » L'étranger, sans faire aucun signe, se dirigea vers la porte. Alors le tabellion, fanatique sans piété, comme il était amoureux sans tendresse, arrêtant le vieillard par sa barbe : « Le signe de la croix ! le signe de la croix ! » lui cria-t-il. L'inconnu tomba sur ses deux genoux : « Grâce ! grâce ! mes bons Nazaréens !... — Voyez-vous, reprit le tabellion, en le menaçant d'une escabelle, c'est un juif !

— C'est un juif ! répéta toute l'assemblée ; » et les hommes s'armèrent de bâtons et de couteaux, et les femmes se voilèrent le visage, et les enfants hurlaient et jetaient à la tête du vieillard les restes des bouteilles et des plats, et Jérôme et Gertrude lui faisaient un rempart de leur corps, et la nourrice suivait tous les mouvements de sa fille, et le curé, seul et grave au milieu de ce désordre, criait : « Arrêtez, arrêtez, insensés ! Dieu est mort pour tous et il n'a tué personne ! » Comme le juif continuait à supplier en se débattant beaucoup, quelque chose de lourd et de sonnant tomba de sa robe. « Un sac rempli d'or ! dit le tabellion ; et comment, juif, souffrais-tu de la faim et du froid avec tous les moyens de t'en préserver ? C'est sans doute quelque vol que tu voulais déguiser ? « Ah ! monseigneur, reprit le vieillard, toujours à genoux, cet or n'est pas à moi, et je serais mort à côté plutôt que d'y toucher. Tuez-moi, mais auparavant écoutez, afin de pouvoir achever vous-même l'œuvre de justice que je voulais accomplir. » Le silence se rétablit, mais un silence toujours menaçant ; et le juif :

« Hier, messeigneurs, à la nuit tombante, je sortais d'Issoudun, car je ne voyage que dans les ténèbres, n'ayant pu sortir du royaume dans le délai de l'édit, parce que je soignais ma bien-aimée Sara, ma pauvre fille, que le Seigneur vient de me reprendre, après une

maladie de huit mois; mais vous ne me plaindriez pas, moi, juif maudit... Nous sommes pères pourtant, et quand nos enfants meurent, notre cœur est comme une plaie saignante. Hier soir donc, je sortais d'Issoudun, lorsque j'entendis des cris sur la route... (Ici, Jérôme écouta très-attentivement.) Je courus, comme je puis courir, mais quand j'arrivai à l'endroit des cris, tout ce que je vis, c'est un jeune homme qui s'enfuyait en continuant d'appeler au secours! et trois brigands qui l'avaient dévalisé et qui se partageaient, au pied d'un arbre, une belle bourse de soie brochée d'or et remplie d'or aussi. (Jérôme prit le bras du vieillard et le regarda d'un air d'anxiété.) Ils ne m'avaient pas aperçu, continua le juif; j'allai droit à eux en brandissant un large damas; ils voulurent faire résistance, mais ils y étaient mal préparés, et puis, une mauvaise conscience nous ôte tant de forces! J'étendis l'un d'eux raide mort, les autres prirent la fuite. La nuit leur dérobait ma faiblesse et mon âge, ou plutôt crurent-ils voir en moi l'ange exterminateur. Mon sabre était tombé dans la bagarre, je l'oubliai, mais je n'oubliai pas la bourse, car je voulais la rendre au pauvre voyageur, ou du moins la déposer, en fuyant la France, à un Nazaréen des environs, qui ne maltraite pas et ne maudit pas le pauvre juif, parce qu'il me connaît depuis longtemps et qu'il est charitable comme votre saint pasteur, lorsque je fus surpris par l'orage, et que, harrassé de fatigue et de besoin, j'osai frapper à cette porte... d'abord hospitalière. Mon ami aurait fait publier par tout le pays cette aventure, et il aurait découvert le vrai possesseur de la bourse. Faites, messeigneurs, ce qu'il aurait fait, et tuez-moi; et puisse votre bonne action racheter votre crime aux yeux du Seigneur!...

— Ah! mon sauveur, mon père, non, tu ne mourras point, s'écria Jérôme, ou ils me tueront avec toi. Cette bourse est à moi; c'est moi qui suis ce voyageur que des brigands ont dévalisé hier... Oh! si tu savais, ce ne sont point des sequins que tu me rends, c'est peut-être la vie et cent fois plus que la vie. Donne! donne!... —

Et combien y avait-il de sequins dans la bourse, jeune homme? demanda le juif d'un air soupçonneux. — Deux mille. — N'y avait-il pas autre chose encore dans cette bourse? — Oui, certes! et des choses bien autrement précieuses que mes deux mille sequins, » et Jérôme se pencha vers l'oreille du juif et lui dit quelques mots tout bas. « Prenez donc ce sac de toile, dit le vieillard, et ôtez-en la bourse que j'y ai enfermée, car elle est bien à vous. »

Tous les assistants étaient stupéfaits de cette scène si imprévue, et Gertrude suffoquait d'émotion et d'une vague espérance. La nourrice prit tout à coup la bourse des mains de Jérôme, et, l'ouvrant avec assurance, elle fouilla parmi les sequins et en tira une fleur séchée, une boucle de cheveux tout pareils à ceux de Gertrude, un portrait mal dessiné, mais sublime de ressemblance, et un petit papier où il y avait écrits ces mots avec du sang :

« Le seigneur du Breuil m'a donné ces deux mille sequins en mourant, à Jérusalem, parce qu'une autre fois, je lui avais sauvé la vie; et moi, qui avais été en terre sainte, afin d'y mourir ou d'en rapporter des richesses qui me permissent d'aspirer à la main de Gertrude le seul trésor de mon âme, je retourne au saint royaume de France avec cet espoir au cœur, et si Gertrude n'est plus libre... Puisse-t-elle du moins, après ma mort, qui ne se fera pas attendre, trouver ici la preuve...

— Ah! monsieur le curé, c'en est assez, cria la nourrice en arrachant le papier des mains du bon pasteur; et vous, monsieur Thibaud, et vous tous, et vous-même, monsieur le tabellion, n'allez-vous pas prendre les mains de ces deux pauvres enfants et les enchaîner l'une à l'autre?... N'est-ce pas le bon Dieu qui a conduit tout cela? Tenez : voilà cinq cents sequins pour le bon juif, que le ciel protége jusqu'aux frontières du royaume! en voilà cinq cents pour racheter la métairie! et en voilà mille pour la dot de Gertrude... et puis M. Jérôme par-dessus le marché.

— Et pourtant, ma fille, dit le père Thibaud, tu

épousais le tabellion?... — Oui, mon père, car il fallait sauver votre honneur et le repos de votre vieillesse, et je croyais Jérôme à jamais perdu... mais j'aurais vécu bien malheureuse et pas longtemps. Un seul cri : « Qu'elle vive ! qu'elle vive heureuse ! — *Amen,* » dit le curé.

« Jugez vous-même, » dit le père au tabellion. Le tabellion ouvrit ses deux grands bras et baissa la tête.

« Venez donc, mes enfants, que je vous bénisse. » Et Gertrude et Jérôme se jetèrent aux pieds et au col du vieillard. Il paraît qu'on ne meurt pas de joie.

« Quand je vous le disais, reprit la nourrice, que M. Jérôme...

— Mais nous tirerons un autre gâteau des Rois, ajouta le père Thibaud en interrompant la nourrice.

— Oui ! oui ! tout de suite, tout de suite ! » crièrent tous les petits enfants, qui ne s'étaient guère amusés.

Et quand on se retourna du côté du juif, on ne le vit plus ; il était parti sans bruit et sans emporter les sequins qu'on avait mis dans sa robe.

LA BALLADE DU TROUVÈRE

FABLIAU

Au fond d'un vieux manoir de la Picardie, vers l'an 1370, vivait obscurément, près de sa pauvre et noble aïeule, la jeune Caliste, dont la grâce fleurissait au milieu du deuil, comme une rose dans les fentes d'un rocher. Son père, le haut baron d'Armicourt, avait eu la tête tranchée pour crime de félonie, prouvé ou non, envers son grand suzerain le roi de France, et tous ses biens

avaient été confisqués au profit des grandes familles demeurées fidèles. La mère de Caliste était morte de chagrin, et son frère, l'impétueux Roger, s'était enfui dans quelque lointaine guerre pour y trouver la mort ou y reconquérir l'écusson de ses aïeux. Caliste se serait donc vue entièrement abandonnée, si la mère de sa mère ne l'eût accueillie dans son castel, à moitié délabré, unique avoir qui lui restât, après tous les malheurs de la famille.

Dans cette position, elles ne voyaient que le prieur du couvent voisin à qui elles se confessaient de leurs péchés, cela n'était pas long, et quelques pauvres dont elles soulageaient encore la misère, — comment et avec quoi? Dieu le savait. Du reste, nul chevalier ne porterait jamais à aucun tournoi les couleurs de la charmante Caliste, ou ne romprait une lance en l'honneur de sa vertu et de sa beauté. Nul espoir qu'un seigneur demandât jamais sa main et lui donnât son nom. Le nom flétri de son père, bien plus que la pauvreté, *qui alors n'était pas vice*, la vouait à l'oubli et au célibat. Ce n'est plus cela maintenant; les fautes sont personnelles, et c'est grande justice; on épouserait parfaitement la fille du félon,... si elle avait une belle dot; mais, en revanche, on n'épouserait pas la fille d'un glorieux père, si elle n'avait que ses belles qualités et son beau nom. Tout change; rien ne s'améliore; un préjugé meurt, il est remplacé par un vice, et voilà le progrès!

Il y avait dans le château un sombre et humide souterrain. C'était le lieu favori de Caliste. Elle avait pu y recueillir les restes mortels de sa mère et de son père, et leur élever un tombeau. Elle y venait tous les matins savourer ses douleurs, et demander à la mort le courage de continuer la vie; puis elle remontait plus sereine à ses tristes soins.

Un jour qu'une longue pluie d'automne obscurcissait l'horizon et faisait déborder les eaux des fossés du castel dans les cours et les jardins, deux étrangers s'avancèrent vers le petit pont et sonnèrent la cloche de la poterne. Depuis trois ans qu'elle habitait là, Caliste

n'avait jamais vu, je crois, une telle affluence. Elle se trouvait en ce moment assise près de la fenêtre de la tour, jetant les yeux, tantôt sur la sombre campagne, tantôt sur les pages d'un missel richement colorié, seul luxe qu'elle eût conservé, et dans le trajet que faisaient ses yeux du livre au spectacle des plaines et des bois, sa mémoire distraite recomposait involontairement les strophes d'une ancienne ballade, qui fait sourire et pleurer. La prière, la nature, la poésie s'harmonisent si bien dans l'âme d'une jeune fille en présence de la solitude! Dès qu'elle eut aperçu les deux étrangers, dont les vêtements paraissaient lourds de pluie, Caliste descendit en prévenir sa grand'mère, qui envoya savoir ce qu'ils étaient et ce qu'ils voulaient. Ils étaient des pèlerins égarés le soir dans leur route, et ils voulaient un gîte pour la nuit. « Soyez les bienvenus, leur dit-on, et que Dieu et votre saint patron vous soient en aide! » Quand il n'y avait pas d'auberge, il fallait bien que l'hospitalité y suppléât. Ce sont aujourd'hui les auberges qui suppléent à l'hospitalité. Une industrie à la place d'une vertu : autre perfectionnement, toujours dans le même système.

On conduisit les deux voyageurs dans le pavillon le plus éloigné de la partie du château habitée par Caliste; du vin et quelques mets leur furent laissés pour la nuit; et, comme ils devaient repartir au point du jour, on leur indiqua leur chemin du haut de la terrasse. Le plus jeune, qui était pâle et avait l'air bien souffrant, s'appuyait sur son ami; une mandore était suspendue à son côté, et la brise du soir y éveillait, en fuyant, quelques accords vagues et légers comme la musique d'un rêve. L'autre, plus grand, plus grave, et d'un âge mûr, le protégeait du regard et du geste, et répondait seul aux questions du domestique qui les recevait. Caliste écoutait et regardait de loin, avec une attention avide, cette scène qui n'avait pourtant rien que de très-ordinaire; mais la moindre chose est un grand événement dans le désert d'une vie si monotone; d'ailleurs, l'imagination (et Caliste en avait beaucoup) devine, transfigure, invente incessamment; elle colore tout des teintes

magiques de son prisme, change les réalités en fantômes pour se charmer en se trompant, et prend ensuite au sérieux ses fantômes qui deviennent pour elle les seules réalités. Toute l'histoire que la jeune fille avait bâtie en quelques secondes, autour des deux étrangers, remplirait un volume. D'abord, celui qui portait la mandore était nécessairement un de ces trouvères qui vont de château en château, suivis d'une troupe de jongleurs et de ménétriers, apportant la joie avec leurs chansons et leurs fabliaux, et payant l'hospitalité avec une fleur de poésie. Le jeune trouvère que voilà aura été séparé de sa troupe par quelque accident; des voleurs l'auront attaqué, dévalisé, blessé peut-être. Son ami ne le connaît que depuis hier; c'est sans doute quelque bon chevalier ou plutôt quelque enchanteur secourable qui aura entendu ses cris, aura dispersé ou tué tous les brigands d'un coup de baguette, et sera venu avec lui frapper au castel pour l'y déposer, puis va disparaître sur une licorne ailée dans un rayon de la lune. Et alors, Caliste arrangeait et groupait dans sa tête tout le passé du jeune inconnu, ses aventures, ses joies et ses malheurs; elle composait ses sentiments et jusqu'à ses projets; et quelle était sa famille, et comment il avait souffert dès l'enfance d'un feu de poésie au cœur et embrassé la vie errante et libre de trouvère, etc., etc... Et pour savoir tant de choses de lui elle n'avait pas même entrevu ses traits, ni entendu le son de sa voix. Au fait ce n'était qu'un prétexte pour les rêves de son imagination.

Le lendemain matin, la vieille châtelaine envoya demander des nouvelles de ses hôtes. Le plus âgé avait disparu; le jeune homme était encore au lit et en proie à une fièvre ardente. Interrogé sur son compagnon, il répondit qu'il ne le connaissait que de la veille et pour avoir été sauvé par lui d'une attaque de brigandssur la route; que, du reste, il ignorait jusqu'à son nom. L'imagination de Caliste avait rencontré juste en cela. Mais l'embarras fut grand dans le château. Comment soigner le malade? Comment avoir un médecin de la ville? Point de chevaux, point d'argent. Le pauvre voyageur souffrait beaucoup de quelques fortes contu-

sions et de quelques blessures assez profondes. Son compagnon lui avait donné les premiers secours; mais on pouvait craindre l'hémorragie ou quelque fracture, et d'ailleurs la fièvre devenait alarmante. La châtelaine se transporta près de son lit. Les femmes de France savent toujours un peu de médecine. Elle se mit à le traiter et à le consoler surtout; et cependant Caliste faisait de la charpie et des prières dans sa petite chambre, là-bas. La fièvre empirait... On ne savait plus que faire. Un homme, vêtu de noir et suivi d'un jeune clerc, entra : « Je suis envoyé par votre ami, dit-il au malade, et voici mon élève qui restera près de vous dans l'intervalle de mes visites. » Et le médecin, après avoir salué la dame du château, qui se retirait, examina l'état du malade, le saigna, écrivit une ordonnance fort compliquée, et sortit sans que le malade eût le temps ni la force de le questionner sur son *ami*. Quand la dame rentra et qu'elle lut cette longue série de remèdes rares et coûteux, une rougeur de honte et de regret lui monta au front; ce que voyant, l'élève lui dit : « Madame, ne prenez nul souci pour les médicaments, l'ami de monsieur a tout prévu; j'attends une pharmacie complète. » En effet, quelques minutes après, un cheval chargé de deux grands paniers entra dans la cour, apportant un assortiment d'herbes, de pâtes et de substances distillées. Le médecin venait tous les matins et le mal s'en allait à grands pas. Caliste et sa grand'mère apprenaient avec bonheur les améliorations de chaque jour, mais elles n'apprenaient rien, ni le malade, du mystérieux bienfaiteur. Lorsqu'on voulait en parler, le médecin se taisait.

Enfin la convalescence fut déclarée; et, un beau jour, la pharmacie et l'élève se trouvèrent remplacés, sans que l'on sût comment, par un cuisinier et toute une cuisine seigneuriale. Le cuisinier, tout aussi discret que le médecin, s'annonça seulement au jeune convalescent comme venant de la part de son *ami*. Il y avait là des poissons, du gibier, des volailles, des fruits de toute beauté et de toute bonté. Gaultier (c'était le nom du jeune homme) se croyait ensorcelé dans la bonne

acception du mot. Son premier soin fut d'envoyer à ses hôtesses un panier de pêches et de raisins magnifiques, accompagnés de quelques vers de reconnaissance et de respectueuse galanterie. Il avait aperçu Caliste traversant, un soir, la grande cour, et ce fut comme une apparition de la muse. La grand'mère se récria sur l'excellence des fruits; la jeune fille goûta surtout la poésie. « C'est bien un trouvère, dit-elle, je ne me trompais pas. » Ces dames, en réponse aux fruits, envoyèrent au convalescent un immense bouquet des plus belles fleurs, parmi lesquelles Gaultier en choisit une pour la mettre sur son cœur, se persuadant que celle-là était préférée de Caliste. Depuis lors, ce n'étaient qu'échanges de petites attentions entre le trouvère et les dames. Grâce au bon régime et à l'excellente cuisine, les forces de Gaultier lui étaient presque entièrement revenues. Le médecin lui permit de descendre au jardin. Pour la première fois, il se trouva en face de Caliste; il n'avait jamais fait un si beau rêve, lui qui rêvait si bien! Il essaya de balbutier quelques paroles à la grand'mère, et ne put s'en tirer. Cela passa sur le compte de la timidité.

« Dans quelques jours, dit-il cependant avec assez de précision, il me faudra quitter ce château sauveur; il ne me sera peut-être pas donné de vous revoir jamais, madame et mademoiselle..... Ah! du moins, ce luth ne servira plus qu'à chanter vos bontés et vos grâces...

— Beau sire, reprit l'aïeule, ne pourrions-nous connaître quelque chose de vos aventures, de celles du moins qu'il vous sied de raconter?

— Toutes, madame, répliqua Gaultier; elles sont bien simples, et il n'en est aucune que j'aie à cacher. »

Un rayon de joie sillonna le front de Caliste.

« Mes parents, dit-il, étaient d'honnêtes et bons marchands de la ville de Blois; ils m'élevèrent pour continuer leur commerce; mais je n'y avais ni le cœur ni l'esprit. J'avais une voix en moi-même qui chantait des ballades et récitait des rondeaux, quand mes doigts faisaient des calculs et noircissaient les livres du comptoir.

(Tout ainsi que je l'avais pensé, se dit tout bas Caliste.)

« Une troupe de ménestrels et trouvères vint à passer, continua Gaultier, je suivis leurs exercices, et je me dis que cette vie aventureuse et poétique était la seule de ce monde; mais pour le plus grand bonheur de la terre, je n'aurais voulu troubler celui de mes bons parents, et je repris mes tristes et arides occupations. Dieu rappela mon père et puis ma mère.

(Comme moi, comme moi, soupira Caliste.)

« Je crus mourir de mon chagrin. Il me fallut vivre, pourtant, mais c'était bien trop de mes douleurs sans y joindre l'ennui d'une profession qui m'était antipathique. Je réalisai mes petits capitaux et j'allai devant moi, sans but arrêté, faisant des vers à propos de tout ce que je voyais et de tout ce que j'éprouvais. Arrivé en Bourgogne, j'y rencontrai encore une compagnie errante des maîtres de la gaie science. Je me liai avec plusieurs compagnons. Le trouvère, le poëte, chef de la troupe, vint à mourir. Ce qu'ils connaissaient de moi, — ils me jugeaient avec une trop indulgente prévention, — leur fit croire que je pourrais lui succéder. Mes goûts et mon ambition étaient comblés. Je partis à leur tête, ne rêvant que poésies et belles aventures et saintes amitiés, et nous courûmes les villes et les châteaux. Hélas! je m'aperçus bientôt que l'art se fane et se décolore dans l'atmosphère du métier; que le caractère et les mœurs de ceux qui le cultivent sont trop souvent indignes de leurs talents; enfin que j'étais enrôlé dans une bande quand j'avais cru entrer dans une académie, et qu'on nous payait à la fois d'applaudissements, d'argent et de mépris. J'avais la tête dans les nuages, et les pieds dans la boue. Dès lors, je ne songeai plus qu'à m'en retirer à la première occasion, pour prendre quelque honnête profession qui me laissât une heure par jour à donner à la poésie chantée ou récitée. Je ferai moins de vers, mais je les ferai selon mon cœur; je ne les ferai plus pour gagner ma vie, mais pour la charmer. C'est dans cette disposition d'esprit que j'arrivai en Picardie avec mes camarades jongleurs et ménétriers. Or, dans la dernière fête que

nous donnâmes à quelques lieues de ce château, ils se conduisirent avec une telle effronterie et inconvenance, que je me décidai à rompre sur-le-champ. Je les quittai donc, le soir, avec le peu d'argent que je n'avais point perdu au milieu de leurs désordres, préférant tout à une plus longue complicité avec eux; et je me sauvai à travers champs, lorsque, instruits et irrités de ma fuite (car mes faibles talents étaient leur meilleure ressource), ils coururent après moi, et sur mes refus de les suivre de nouveau, m'accablèrent de mauvais traitements, sous lesquels j'aurais succombé sans l'assistance miraculeuse de cet *ami* que je ne connais point, et qui, aidé de plusieurs hommes armés, me tira de ce mauvais pas. Vous savez le reste. »

Caliste se croyait sorcière, tant l'histoire se rapportait avec ses propres inventions.

« En vérité, beau sire, cet inconnu qui vous a sauvé et qui pourvoit avec tant de largesse et de mystère à tous vos besoins, ne pensez-vous pas que c'est quelque enchanteur.....

— Je suis fort disposé, interrompit Gaultier, à croire aux enchantements...

— Allons, dit l'aïeule, voici l'heure de se retirer. Venez, Caliste; bonne nuit, notre hôte. »

Rentré dans son pavillon, Gaultier ouvrit sa fenêtre à la lune qui donnait en plein de ce côté, et se prit machinalement à chanter, en s'accompagnant de sa mandore.

Caliste crut reconnaître la ballade favorite que sa mère chantait souvent, et dont elle avait retenu elle-même quelques couplets qui poursuivaient toujours sa mémoire, tant l'air et les paroles l'avaient ravie d'abord.

Et le lendemain, dans la grande salle basse, quand Gaultier vint saluer ses hôtesses : « Beau sire, lui dit-elle, vous chantiez hier une ballade que j'aime par-dessus toutes choses, mais dont je n'ai jamais su que des fragments ; c'est grand hasard que vous la sachiez aussi, et ce serait grand plaisir pour moi si vous me l'appreniez tout entière. Vous savez, bonne maman,

que ma mère ne chantait que cela. N'est-ce pas, beau sire, qu'elle est charmante de poésie, et de musique aussi? »

Gaultier répondit seulement qu'il allait lui en chercher une copie.

En un instant il fut revenu. « Vous devriez bien nous la dire vous-même, reprit l'aïeule. Ce manoir, depuis bien des années, n'est visité par aucun trouvère; il est habité par le deuil et la mauvaise fortune. Allons! ce sera un éclair dans notre ciel noir; et, durant cette ballade, Caliste, songez à votre mère. Je vais songer à ma fille. »

Gaultier s'inclina, préluda sur son luth et commença :

LA CHASSE ENCHANTÉE.

Dans un noir vallon où la Creuse
Détourne ses flots écumants,
Emma, jusqu'à quinze ans heureuse,
Cachait sa vie et ses tourments.
Là, sur le tombeau de sa mère,
Elle soignait de tristes fleurs,
Parure fragile, éphémère,
Mais qui revivait sous ses pleurs.

Un jour, l'écho de la vallée
Renvoie un bruit lointain de cor;
A ce bruit, la belle isolée
Cherche un abri plus sombre encor.
C'était une biche tremblante
Fuyant le chasseur matinal;
Hélas! dans sa fuite brûlante,
Elle emporte le trait fatal.

« Pauvre biche, dit la bergère,
Comme te voilà tout en sang! »
Et déjà, d'une main légère,
Elle presse et lave son flanc.
« Quel monstre t'a si fort blessée,
Toi, des bois l'orgueil et l'amour?... »
Ah! ce monstre, jeune insensée,
Pourrait te blesser à ton tour!

Or, voici, palpitant de joie,
Le chasseur qui court à grands pas;

Des yeux il dévore sa proie,
Et son arc ne pardonne pas.
Déjà la mort est préparée,
Le trait va s'échapper... « Méchant!
« Méchant! » dit la vierge éplorée,
Sous ses longs cheveux se cachant.

« Va; la liberté t'est rendue,
Blonde biche, dit le chasseur.
Mais la mienne, je l'ai perdue;
Sera-ce amertume ou douceur?
Et toi, — les autres, que sont-elles? —
Dis-moi, de grâce, si je vois,
La plus charmante des mortelles,
Ou la déesse de ces bois?

— Je ne suis qu'une pauvre fille,
Qui n'ai plus, hélas! qu'à souffrir;
Ma mère!... son âme au ciel brille,
Et, pour la voir, je veux mourir!...
— Non, tu ne mourras point, chère ange. »
Il fait un signe, et la forêt
S'anime d'un murmure étrange,
Et toute une cour apparaît.

Nobles écuyers et beaux pages,
Sur un geste de leur seigneur,
Venaient, en galants équipages,
Et le front nu, lui rendre honneur.
« Vous voyez cette pastourelle,
Dit-il, humble fleur du coteau;
Que tous les saluts soient pour elle,
Car c'est la dame du château! »

Et de ce nom chacun l'appelle.
Emma rêvait!... Le lendemain,
Sire Enguerrand, dans la chapelle,
Mit un anneau d'or à sa main.
Grands festins à la cour ravie
Ne cesseront durant vingt jours...
Dieu seul, qui mesure la vie,
Sait quand finiront leurs amours!

— Et dites-moi, beau sire, reprit Caliste, quand il eut fini de chanter, sait-on quel grand poëte, trouvère ou troubadour, a composé cette si gentille ballade?

— Votre indulgence la traite si magnifiquement, répondit Gaultier, que je n'ose vous nommer l'auteur.

— Bonne maman, elle est de lui, elle est de lui!

s'écria la jeune damoiselle, qui réprima aussitôt cet élan d'enthousiasme, et dit avec politesse à Gaultier : « N'oubliez pas que vous m'en avez promis une copie.

— La voici, mademoiselle. »

Caliste l'ouvrit ; en tête, elle lut cet *envoi :*

Acceptez-la cette romance
(Bien indigne de tant d'honneur),
Qui dans la tristesse commence
Et va finir dans le bonheur.
Puissiez-vous sentir à l'entendre
Quelque trouble, non sans appas,
Et vous embellir d'un cœur tendre,
Seul charme que vous n'ayez pas!

Caliste roula le papier d'un air ingénu, et parla bien vite d'autre chose. Gaultier s'y prêta volontiers. Mais ni elle ni lui ne s'y méprirent. La grand'mère seule entra de bonne foi dans une nouvelle conversation. Rien n'exalte plus la tête d'une jeune fille que les hommages d'un poëte dont elle a d'avance admiré les chants sans le connaître. Rien n'est aussi dangereux pour le cœur d'un poëte que les éloges gracieux des dames ou demoiselles... qui sont déjà si dangereuses. — Le médecin arriva au milieu de toutes ces émotions. Il venait voir une dernière fois son malade, et ordonner le jour de son départ. Caliste et sa grand'mère s'éloignèrent, et le médecin trouva le pouls du jeune homme beaucoup plus élevé et plus nerveux qu'il n'avait jamais été depuis sa convalescence. « Qu'est cela? grommela-t-il entre ses dents. — Ah! s'écria aussitôt Gaultier avec un torrent de larmes, je suis un homme mort, ou plutôt que ne puis-je mourir?... Et pourquoi m'avez-vous sauvé? » Le docteur ayant vu Caliste, fut bien vite dans le secret de la fièvre et de l'exaltation du jeune homme. « Je n'ai point de remède pour votre nouveau mal, mon ami, lui dit-il. La guérison ne dépend que de vous et d'une prompte fuite. — Non, non, je ne le peux pas, je ne le veux pas, criait Gaultier, tuez-moi... Oh! déplorable pauvreté! Oh! si j'avais de l'or, beaucoup d'or, peut-être que moi, fils de marchand et simple

trouvère, j'oserais prétendre à relever sa noblesse ruinée et flétrie... Mais sans nom, sans état, sans fortune... Ah! monsieur, dites à ce bienfaiteur cruel que je lui dois le désespoir, et que demain je partirai en le maudissant. » Le médecin se retira sans rien ordonner que de la résignation.

Le soir même, comme le soleil se couchait, deux palefrois richement caparaçonnés étaient à la porte du pont avec deux pages élégants qui demandaient sire Gaultier et lui remirent une lettre.

« Ton cœur, y était-il écrit, n'a pas cherché la richesse pour se fixer. La richesse vient à toi pour aider tes nobles amours. Tout cela t'appartient.

« TON AMI. »

Et au même instant les pages ouvrirent quatre grands coffrets remplis de ducats d'or, que les palefrois portaient de chaque côté de leurs selles.

Gaultier courut vers la dame du château, et après une heure de protestations et de prières, la main de Caliste lui était accordée, si elle y consentait elle-même. Caliste dit : « O mon père, ô ma mère, bénissez-moi du haut des cieux !... Et toi, mon frère, mon héroïque Roger, que n'es-tu là pour jouir de la félicité de ta sœur ! »

Les pages se retirèrent après avoir conduit les palefrois dans les écuries du château. Gaultier voulait les suivre, ils s'y opposèrent. Il les interrogea... « Adieu, beau sire, » répondirent-ils.

Décidément il y avait dans tout cela quelque sortilége et quelque fée.

A la pointe du jour, le lendemain, deux chambrières, montées sur des haquenées blanches, entrèrent sous le porche; elles donnèrent à l'aïeule une lettre pour Caliste. Cette lettre disait :

« Charmante damoiselle, vous avez agréé le talent dépourvu de la naissance; vous avez cédé aux sympathies de l'âme et non à celles du rang : c'est bien. Permettez à l'ami de votre époux de vous offrir ces parures que vous voudrez bien embellir en les portant. »

Et robes et voiles de gaze et d'or, et joyaux de toute espèce et beaux écrins de diamants, les chambrières déposèrent tout aux pieds de Caliste; puis, ayant fait conduire les deux blanches haquenées dans les écuries, elles partirent.

Le bonheur de Caliste et de Gaultier était tantôt de la stupeur, tantôt de l'extase. Mais l'extase l'emporta, bien entendu. Le jour fut pris pour la noce.

Le matin de la cérémonie, Caliste accourait chez sa grand'mère pour lui demander une dernière fois sa bénédiction, avant de revêtir ses beaux atours, lorsqu'un chevalier, armé de toutes pièces, s'arrêta dans la salle des ancêtres. Il jeta rudement casque et cuirasse sur les dalles et la saisissant, lui dit avec autorité: « Me reconnais-tu?

— Mon frère! s'écria Caliste, ivre de joie.

— Malheureuse! reprit Roger avec fureur... Qu'ai-je appris? la fille des barons d'Armicourt, ma sœur, allait accepter la foi d'un misérable trouvère, d'un chanteur de ballades!

— Ah! mon frère, vous ne le connaissez pas... Il est riche autant que généreux. J'étais oubliée, dédaignée... C'est lui... — Qu'importe, interrompit Roger, une fille noble souffre et se tait, et ne descend jamais à une mésalliance. Le cloître n'est-il pas là? Et d'ailleurs, regarde sur mon bouclier : les armes et les couleurs de notre maison y brillent plus glorieuses que jamais. Je les ai reconquises dans le sang des ennemis de la France, et le roi me les a rendues de sa main; et un illustre chevalier vient sur mes pas pour demander la tienne.

— Je refuserais celle du roi lui-même, répondit Caliste avec fierté.

— Mais quoi! reprit Roger, ce clocher, là-bas, ne sonne-t-il pas tes exécrables noces?... Dieu en jugera! » et il sortit.

La pauvre Caliste, comme effrayée de sa propre audace, se réfugia, pour pleurer et prier, dans le caveau funèbre qui contenait tout son trésor, avant le réveil de son cœur.

Et cependant Roger croisait le fer avec Gaultier derrière les glacis du château. Le trouvère n'avait que son courage et son amour. Le chevalier avait sur lui les avantages de la force et de l'expérience des armes. C'en était fait de l'époux de Caliste.

« Arrêtez, s'écria un inconnu, en saisissant les deux glaives. Ce jeune homme est mon fils... oui, mon fils adoptif. Je veux qu'il porte dès ce moment le nom de marquis de Montevalle, et c'est sous ce nom qu'il épousera damoiselle Caliste d'Armicourt. »

Le trouvère reconnut son mystérieux ami, et Roger, voyant l'honneur où il avait cru voir la honte, tendit la main à son beau-frère le marquis de Montevalle.

Dans ces temps presque barbares, le talent était déjà fort mal apprécié, comme vous voyez.

Mais quel était cet étranger et comment expliquer sa conduite si bizarrement généreuse?

Le duc de Montevalle, très-riche Espagnol, avait vu mourir une femme adorée, au moment de l'épouser. Il avait fui son pays, et le désespoir, se transformant chez lui en une immense bonté, une incurable monomanie de bienfaisance, il cherchait partout un jeune homme et une jeune fille, pauvres de fortune et riches de dons naturels, pour leur donner tout le bonheur qui s'était retiré de lui. Il avait rencontré Gaultier dans cette dernière fête de jongleurs, à un château voisin, il avait remarqué sa contenance honnête et gênée, au milieu de ses compagnons éhontés, il l'avait bien observé, avait deviné ce qu'il valait, et l'ayant suivi...

Si vous vous rappelez un peu le cours de cette histoire, je n'ai plus rien à ajouter, mais j'ai beaucoup à vous remercier.

UN HOTE INCONNU

— 1552 —

A trente lieues de Paris, il existe un phénomène naturel que tout le monde irait voir, si cela se trouvait dans quelque pays inabordable portant un nom indéchiffrable. Nous voulons parler de la miraculeuse petite rivière du Loiret, qui prend naissance aux environs d'Orléans, traverse le village d'Olivet et va s'engloutir dans la Loire au-dessous de Saint-Mesmin, après avoir vécu l'espace de trois lieues. L'étonnant, c'est que le Loiret a un lit aussi large que s'il était vingt fois plus long, et aussi profond à sa source qu'à son embouchure; c'est qu'il porte bateau dès qu'il sort de terre; c'est enfin que ses eaux ne gèlent jamais. Quelques savants ont affirmé que le Loiret, à cause de son voisinage, était le produit des infiltrations de la Loire; cette assertion a été démentie par le résultat des sondages que l'on a pratiqués depuis, mais elle l'était d'avance par la nature même des choses; en effet, comment les eaux crues et vertes du Loiret pourraient-elles provenir des eaux molles et jaunes de la Loire? Il reste avéré que le Loiret est un petit fleuve à lui tout seul, comme une île est un petit monde.

Au pied d'un château escarpé, la source du Loiret bouillonne incessamment dans un grand bassin enveloppé de chênes et de sapins séculaires, et de là elle s'échappe par un canal qui est tout de suite une grosse rivière. Rien de plus imposant que ce berceau grandiose; rien aussi de plus enchanté que le cours sinueux et les bords ombragés et fleuris de ce Méandre gaulois! — Encore une fois, que ne coule-t-il dans quelque Tartarie? c'est à qui aurait une fiole de son eau, une fleur de ses rives!

Or, vers la fin d'octobre de l'année 1552, et sur la fin du jour, un cavalier avait exploré, depuis le matin, ces

fraîches oasis moins parées alors, mais aussi belles qu'aujourd'hui. Un ouragan s'éleva tout à coup, amenant le tonnerre de tous les points de l'horizon, et une pluie torrentielle succéda. Le cavalier n'eut que le temps de frapper, sans descendre de cheval, à la porte d'une cabane. Un homme, en cheveux blancs, vint ouvrir, qui, très-simplement vêtu, portait sur toute sa personne une empreinte de dignité qu'on reconnaissait d'abord.

« Seigneur cavalier, dit-il à l'étranger, que demandez-vous? »

Le voyageur, qui avait pensé d'avance avoir affaire à quelque paysan, mit aussitôt pied à terre et salua instinctivement de manière que la plume de son chapeau balaya le seuil de la cabane.

« Monsieur, répondit-il après s'être remis, je cherchais un abri contre l'orage et...

— A merveille, reprit le vieillard, soyez le bienvenu; » et disant ces mots, il l'introduisait dans la salle et il conduisait le cheval dans l'étable.

Deux minutes à peine écoulées, il revenait vers son hôte :

« Seigneur cavalier, continua-t-il, la nuit tombe et la pluie ne cessera pas de tomber. Faites-nous la grâce d'accepter pour cette nuit notre hospitalité : lorsqu'on n'a que deux chambres, il y en a toujours une pour les voyageurs.

— Tandis que dans les palais, interrompit le cavalier, un importun comme moi risquerait fort de ne pas trouver de place.... J'accepte de grand cœur, monsieur, ce que vous m'offrez avec tant de cordialité.

— Ma femme et ma fille, reprit encore le vieillard, préparent le souper dans la pièce voisine, je vais leur dire notre bonne fortune, veuillez m'attendre un moment. »

Et il disparut.

Le cavalier, resté seul, se demanda : « Où suis-je?... C'est l'habitation d'un rustre et c'est l'habitant d'un château. Il y a là-dessous quelque mystère étrange... matière à roman ou à fabliaux! » Et il rêvait déjà, quand la porte se rouvrit...

« Pour le coup, sonnets et ballades seraient bien de mise, » se dit-il à lui-même, en voyant paraître une femme et une jeune personne... une mère qui était encore ce que sa fille était déjà, belle et charmante. Le maître du lieu, les présentations faites, invita son hôte à entrer dans la pièce du fond, qui était à la fois salle à manger, salon et chambre à coucher, et on s'assit devant un bon feu de sarment, tandis que Berthe, — c'était le nom de la jeune demoiselle, — mettait la dernière main au couvert. Toutes les cuillers et les fourchettes étaient d'étain, et les assiettes d'une grossière faïence, et cependant l'étranger remarqua un gobelet de cristal de roche d'un travail merveilleux et deux tasses d'une grande finesse avec des peintures exquises.

« Vous êtes étonné de ces disparates, n'est-ce pas? dit le père en s'efforçant à quelque gaieté... c'est que nous n'avons pu nous séparer des derniers témoignages d'un luxe ancien, au milieu de notre pauvreté actuelle... bien des malheurs... n'importe... enfin, je ne suis pas vieux au fond... Les cheveux blancs que vous me voyez, c'est du chagrin, ce n'est pas de l'âge... »

Et comme Berthe, en écoutant ce refrain trop connu, essuyait ses beaux yeux humides : « Assez, assez, mon ami, reprit la dame, tu vois bien que tu affliges notre enfant...

— Oh! non, ma mère, interrompit Berthe en souriant; laissez mon bon père épancher son âme avec le seigneur étranger. Cela lui fait du bien et ne me fait aucun mal; — ce sont des larmes qui ont leur douceur, — et quant aux misères de la vie, vous savez ce que dit notre grand rimeur français :

Rien n'est heureux de tout point, en ce monde.
L'air et le feu, le ciel, la terre et l'onde
Nous font la guerre ; et les signes des cieux
Sont mutilés de pieds, de bras ou d'yeux.
N'as-tu jamais d'éclipse coutumière
Vu s'obscurcir l'une et l'autre lumière?
Le flot, le vent, et pirate et rocher
Sont les périls de l'avare nocher...
De tous états, de tout sexe et tout âge,

Sollicitude est le propre héritage.
Le laboureur... *

— Allons, allons, ma fille, interrompit à son tour le père, tu vas fatiguer notre hôte avec tes citations poétiques...

— Nullement, je vous jure, s'écria l'inconnu; j'écoute mademoiselle avec un intérêt et un charme... que je ne puis dire...

— C'est que, voyez-vous, lorsqu'elle commence avec son poëte Joachim du Bellay, elle n'en finit plus... Et, tenez, vous regardiez tout à l'heure quelques objets de prix fort dépaysés parmi toute cette misère, eh bien! voici un cahier de parchemin que Berthe ne donnerait pas pour la corbeille la mieux garnie des dentelles de Flandre et des bracelets de Florence.

— Et je ferais sagement, mon père; les joyaux que renferme cet écrin ne passeront jamais de mode, comme les autres.

— Eh! mais, c'est un manuscrit de Joachim du Bellay! dit l'étranger; et comment, mademoiselle...

— Vous connaissez donc son écriture, seigneur?... Et le connaissez-vous lui-même?

— Oui, beaucoup; mais comment, vous disais-je, possédez-vous ce manuscrit?...

— Je vais au caveau chercher le cidre. Ne racontez pas cela sans moi, ma mère, je vous prie, je tiens à en faire moi-même la narration. C'est mon grand événement que cette petite anecdote. »

Et Berthe prit une lanterne et sortit.

« Pauvre chère enfant, s'écria la mère, quels contrastes dans sa nature! Avec cette imagination fleurie, nulle jeune fille n'est plus simple de cœur; heureuse de tout et de rien, elle a les idées les plus hautes et les goûts les plus modestes; et ne croyez pas que ses plus humbles devoirs souffrent en la moindre chose de ses exaltations poétiques...

— O madame! les nobles plaisirs de l'esprit vont

* Fragment d'une épître de Joachim du Bellay.

avec les nobles vertus. — Le beau n'est qu'une manifestation du bien. — Et si votre charmante Berthe a des étincelles dans les yeux, c'est qu'elle a un foyer dans le cœur; et plus le foyer est pur, plus vives sont les étincelles.

— Voilà s'exprimer en beaux termes, ma bonne amie, dit le châtelain de la cabane; et si ma fille vous entendait, notre aimable hôte, je craindrais pour sa modestie. — Et dire que cette enfant doit maintenant végéter dans l'ombre et mourir sans avoir vécu!... quand nous avions là un parti qui faisait notre orgueil et surtout son bonheur; car son cœur avait parlé, et il ne se tait pas, j'en suis sûr! O disgrâces imprévues!... ruine affreuse!... ce n'est point mon passé que je pleure, c'est l'avenir de ma pauvre fille!

— Ah! seigneur étranger, dit tout bas la dame, excusez ces plaintes paternelles; quand mon mari revient sur ce chapitre, il se laisse entraîner et j'ose à peine l'arrêter.

— Je comprends tout, répondit l'inconnu, et j'espère gagner assez votre confiance pour... Mais j'entends mademoiselle Berthe... Ne jetons pas de nuage sur le front de l'aurore... Vrai Dieu! mon cher amphitryon, ajouta-t-il en haussant la voix, je suis très-disposé à faire honneur au gala...

— Au moins, dit Berthe en entrant, il n'a pas été question de l'aventure du manuscrit...

— A table! à table! » cria le maître du logis, comme en sortant d'un rêve. Berthe posa les cruchons de cidre, une oie rôtie, une salade et des grosses poires de son petit verger; et chacun prit place.

Après cette première période d'un repas, pendant laquelle tout le monde ouvre la bouche sans dire un mot, l'étranger rompit le silence pour réclamer le récit de Berthe.

« Très-volontiers, seigneur, répondit-elle avec une gravité plaisante :

« Vous saurez donc qu'il y a trois ans environ, au mois de novembre 1549, nous étions, tels que vous nous voyez, à une grande fête de la cour, dans le châ-

teau de Fontainebleau. Comme j'avais mes quatorze ans sonnés, j'étais une personne présentée. Or, le roi Henri II avait imaginé, au profit des pauvres, une riche *tombola,* comme disent les Italiens. Chacun y avait fourni son lot; mon père prit dix billets qu'il me remit tous, et je me rappelle qu'après avoir salué le roi et les princesses, je courus dans la salle où étaient exposées toutes les merveilles charitables. Il y avait là des tapisseries d'un travail exquis, de beaux vases ciselés, des étoffes de brocart et d'argent, des fourrures d'une grande finesse, des bracelets et des chaînes admirables, et de petits coffres si jolis, et des flacons si clairs, et des pierreries si étincelantes!... Mais j'avoue, à ma gloire, que toutes ces richesses disparurent, quand j'aperçus un cahier de parchemin assez fatigué, mais sur lequel on lisait ces mots : *Manuscrit de Joachim du Bellay*... Vous riez, seigneur... Il faut que vous sachiez qu'après le culte de Dieu et de mes bons parents, j'ai dans mon âme celui des poëtes, et qu'entre les poëtes français j'ai toujours préféré Joachim du Bellay. C'est le rival du grand Ronsard, et s'il a quelquefois moins d'éclat, il a souvent plus de goût que lui, et toujours autant de charme. Avant Joachim du Bellay, qui a précédé d'un an Ronsard, le mérite de nos poëtes était le sentiment, la simplicité du style, une naïveté tantôt gracieuse, tantôt grossière, — presque jamais de l'énergie dans la pensée et moins encore de la poésie dans l'expression. — Joachim du Bellay nous a fait entendre un nouvel idiome; son génie plus hardi a su enseigner aux muses françaises à parler comme les muses grecque et latine. Grâce à lui, la grandeur des images, la beauté des métaphores, l'adorable secret des épithètes nous sont connus, — et le roi chevalier l'avait déjà surnommé l'Ovide français...

— Eh bien! notre hôte, interrompit le père, comment trouvez-vous que cette petite fille s'en tire?... Où donc a-t-elle appris tout cela? Moi qui suis son aîné, à coup sûr, je ne sais pas un mot de ces choses. » Et il faisait son possible pour donner un air moqueur à son sourire de satisfaction orgueilleuse.

« C'est vrai, mon père, le seigneur étranger semblait rire quand j'ai prononcé d'abord le nom de Joachim du Bellay, et alors j'ai voulu... mais je ne sais vraiment plus où j'en étais... Ah !... je disais que lorsque je vis un livre de l'écriture de Joachim du Bellay, je ne vis plus autre chose dans cette *tombola*... C'est que... quand nous étions encore dans notre château de Picardie, Arthur, le fils d'un de nos voisins et amis, un jeune homme bien instruit et si bon !... »

Le père leva les mains au ciel.

« Bref, continua Berthe, il m'avait récité les meilleures poésies de Joachim du Bellay, et elles tombaient de sa bouche dans ma mémoire pour n'en plus sortir... Enfin, on tira cette *tombola*... Et le malheur voulut que je ne gagnasse qu'une magnifique étoffe, or et argent, dont tout le monde s'émerveillait... et je vis le manuscrit échoir à une des filles d'honneur de la reine... On avait triché, bien sûr. — Cependant, cette demoiselle vint à moi et me dit : « Êtes-vous heureuse d'avoir gagné cette étoffe qui faisait toute mon envie ! — Et vous, lui répondis-je, avez-vous du bonheur d'avoir gagné ce livre écrit de la main de Joachim du Bellay ! — Et si nous changions ! » criâmes-nous ensemble. Ce qui fut dit fut fait, et voilà de quelle manière ce livre est en mes mains.

— Mille grâces, mademoiselle, répondit l'étranger.

— Et maintenant, ajouta Berthe, avec le ton et la mine d'une enfant rieuse, il faut entamer la galette et le cidre. »

A peine le fer aiguisé entrait dans le gâteau, qu'un éclair envahit toute la salle, et qu'un coup de tonnerre éclata comme un canon qui crève. Berthe se précipita épouvantée dans les bras de sa mère ; la foudre roulait toujours comme sur le toit de la cabane ;... tous se jetèrent à genoux... L'orage s'éloigna en grondant et l'étranger se relevant le premier :

« Mes amis, dit-il d'une voix inspirée, ne craignez point... La foudre et les fléaux passent sur la tête des humbles ; c'est aux grands d'avoir peur, et ils se croient invulnérables !

Superbe courage
Qui ne crains orage
Foudre ni tempeste,
A ton fier marcher,
Tu sembles toucher
Les cieux de ta teste...

Un buisson, vois-tu,
Est bien moins battu
Des coups du tonnerre,
Qu'un haut chesne, ou tremble,
Ou qu'un mont qui semble
Dépriser la terre !

« C'est de Joachim du Bellay, mademoiselle, dans une nouvelle ode à Ronsard.

— O seigneur étranger, comme vous récitez les vers ! On dirait un poëte même ! J'ai entendu beaucoup de jongleurs en déclamer ; ils les cadencent avec art, mais ce n'est plus cela...

— Et le cidre, et le gâteau, mademoiselle...

— Oui, seigneur, mais à condition que vous nous raconterez, après, l'histoire de Joachim du Bellay, puisque vous le connaissez si bien... Moi... je ne sais que son génie et presque rien de sa vie...

— Tout à vos ordres, mademoiselle. »

Berthe coupa les quatre parts et remplit les quatre gobelets; — alors le maître se leva, et portant son verre au niveau de son front :

« Au roi!... Il m'a disgracié, ruiné, perdu!... mais on l'a trompé, mais peut-être le saura-t-il un jour!... mais il est la gloire et la prospérité de la France ; — au roi! »

Et tous debout répétèrent : « Au roi! »

Quand on eut bien trinqué et bien arrosé de cidre la galette :

« Mon enfant, dit la dame, tu devrais couronner le repas frugal par une chanson de ton cru...

— Eh quoi! mademoiselle fait aussi des vers !...

— Non pas, je ne suis point si savante ni si vaine. C'est Joachim du Bellay qui fait les vers, moi, j'y mets la musique. »

Disant cela, elle fut détacher un luth pendu au mur; elle préluda comme aurait fait Polymnie, si Polymnie avait existé; puis elle s'arrêta et annonça :

Stances sur la mort de la belle Gélonis! Après quoi elle chanta :

Tout ce qui prend naissance
Est périssable aussi :
L'indomptable puissance
Du sort le veut ainsi.

La rose journalière
Mesure son vermeil
A l'ardente carrière
Du renaissant soleil.

L'an, qui douze fois tourne,
Plonge en l'éternité.
Rien ferme ne séjourne
Que la divinité.

Il faut que chacun passe
En l'éternelle nuit;
La mort qui nous menace,
Comme l'ombre nous suit.

Ses flèches empennées
Des siècles révolus
Emportent nos années
Qui ne retournent plus.

Gélonis, tôt ravie,
A le destin des fleurs;
Ne lui rendront la vie
Ni rosée, ni pleurs.

Et Berthe pleurait elle-même;... les larmes sont le langage intime de l'admiration. « N'est-ce pas, seigneur, que cette poésie est divine?

— Je ne saurais le dire, mademoiselle, à travers les délicieux ornements de votre musique et de votre chant. Les personnes trop bien parées, on ne sait jamais si elles sont jolies.

— A présent, continua Berthe, vous allez me raconter un peu la vie du poëte dont je vous ai dit tant de vers. J'écoute à mon tour; c'est bien le moins.

— Vous n'aurez pas grand'chose à écouter, mademoiselle; tous les poëtes n'ont pas une vie pleine et agitée comme Dante Alighieri ou Torquato Tasso. Bien souvent leurs événements ne sont autres que leurs pensées. Tout se passe en dedans. Il en est ainsi de Joachim du Bellay :

« Il est fils de Jean du Bellay, seigneur de Gonor, et de Renée Chabot, dame de Liré, dans les Bauges, à quelques lieues d'Angers. C'est dans cette terre de Liré qu'il naquit en 1524. — Orphelin avant d'être sorti de l'enfance, il vécut longtemps sous la tutelle de René du Bellay, son frère aîné, qui négligea fort son éducation. Son goût et l'exemple des siens, morts au service du roi, l'appelaient au métier des armes, et, tout jeune, il souffrait d'un feu de poésie au cœur... Ces deux carrières lui furent longtemps fermées.

« La mort de son frère lui rendit la liberté, ou plutôt le fit changer de servitude, car son frère lui laissa à gouverner un jeune neveu, Claude du Bellay, baron de Gonor. Ainsi il ne fut délivré d'un tuteur que pour se voir chargé d'un pupille. Les affaires très-dérangées de ce neveu, qui mourut à la fleur de l'âge, occupèrent si fort Joachim du Bellay, qu'elles lui emportèrent son temps et sa santé. Il fut deux ans dangereusement malade. Toutefois, il put étudier les poëtes grecs et latins, et il composa son *Illustration de la langue française,* qui n'a été publiée qu'en 1549, et qui est comme le manifeste d'une insurrection soudaine dans la poésie et les lettres, semblable à ces révolutions opérées dans la peinture et dans l'architecture, sous le nom de *Renaissance,* quand François Ier était sur le trône.

« Cependant, il fit une multitude de poésies lyriques et élégiaques, qui excitèrent de grandes cabales à la cour, parce qu'elles sortaient de la routine des vieux poëtes, mais qui furent soutenues ouvertement par Marguerite de Valois, la spirituelle et illustre sœur du roi Henri II, et la protectrice rivale des novateurs littéraires. Dès lors, Joachim du Bellay fut estimé et honoré, et il put s'écrier dans son ode sur l'immortalité :

« L'un aux clameurs du palais s'étudie,
L'autre, le vent de la faveur mendie,
Mais moi que les grâces chérissent,
Je sais les dieux que l'on adore,
Je hais les honneurs qui périssent,
Et le soin qui les cœurs dévcre.
Rien ne me plaît, fors ce qui peut déplaire
Au jugement du rude populaire. »

« Son cœur s'était épris pour une demoiselle d'Angers dont il demanda la main; la famille ne le trouva pas assez riche — toujours la même histoire — et on le refusa. Il en conçut un violent chagrin qu'il exhala en cent quinze sonnets adressés à OLIVE, anagramme du véritable nom de cette demoiselle. Mais, tant de sonnets ne l'ont pas consolé. Un grand besoin de changer de lieux le prit, comme si le chagrin ne montait pas en croupe derrière le cavalier. Une occasion se présentait. Son parent, le cardinal Jean du Bellay, était envoyé à la cour de Rome. Il se fit attacher à cette mission, en 1549, et après trois ans d'un ennui mortel dans la ville éternelle, je sais qu'il a revu la France, où il ne demande plus rien que les bonnes grâces des Muses.

— Et comment, interrompit Berthe, un poëte peut-il s'ennuyer à Rome?

— O mademoiselle, les dégoûts d'un office subalterne, le spectacle navrant des mœurs italiennes, les tristesses de la cour pontificale, les souvenirs de l'antiquité déchue et plus encore ceux de la patrie absente, tout abreuva le poëte de cet ennui qui n'a que trop passé dans les vers de son exil. En voici un échantillon, dans ce sonnet qui me revient à la mémoire :

Comme le champ semé en verdure foisonne,
De verdure se hausse en tuyau verdissant,
Du tuyau se hérisse en épi fleurissant,
L'épi jaunit en grain que le chaud assaisonne;

Et comme, en sa saison, le rustique moissonne
Les ondoyants cheveux du sillon blondissant,
Les met d'ordre en javelle, et du bled jaunissant
Sur le champ dépouillé mille gerbes façonne;

Ainsi, de pas à pas crût l'empire romain,
Tant qu'il fut dépouillé par la barbare main,
Qui ne laissa de lui que ces marques antiques,

Où chacun va pillant, comme on voit le glaneur,
Cheminant pas à pas, recueillir les reliques
De ce qui va tombant après le moissonneur.

— Oh ! puisqu'il en est ainsi, s'écria Berthe, je lui pardonne un ennui qui profite si bien à nos plaisirs.

— Permettez-moi d'en finir, reprit l'inconnu, par les derniers vers que du Bellay a faits, et que vous pourrez ajouter à votre manuscrit. C'est un quatrain sur la guerre et sur la paix :

Du verd laurier superbe est la couronne;
Moins d'apparence a le pâle olivier;
Mais plus amer est le fruit du laurier,
Plus doux le fruit que l'olivier nous donne.

— Bravo ! s'écria le père, voilà des vers qui sont vrais comme la prose, et que je comprends. Les autres !... Allons, Berthe, remercie notre hôte de sa complaisance, et va reposer dans ta petite chambre. »

Berthe se retira sans hésitation, mais en protestant qu'elle n'avait nulle envie de dormir.

« A présent, notre cher hôte, reprit le maître du logis, vous devez avoir besoin de repos; je vais vous conduire...

— Un instant, reprit l'inconnu, il faut que vous me disiez en quelques mots la cause et les effets de votre disgrâce ; croyez que ce n'est pas curiosité, mais véritable intérêt. Je suis un gentilhomme et un honnête homme... le reste vous importerait peu.

— Seigneur, interrompit la dame, vous m'aviez déjà fait cette demande avec bonté, et je vais y répondre avec confiance... mon mari s'émeut trop lorsqu'il parle de ces choses. Vous n'y pourrez rien,... mais vous nous plaindrez !...

— Qui sait, madame ?...

— Mon mari, seigneur, est le baron de Verteuil, d'une ancienne et riche famille de Picardie. Son père

et le mien avaient une charge à la cour. On nous maria, et le ciel bénit deux fois notre union en nous donnant notre chère fille. Nous restâmes quatorze ans dans notre château, près de Beauvais, uniquement occupés de l'éducation de Berthe, et nous n'en sortîmes que pour cette fête de Fontainebleau; après quoi nous revînmes à notre douce solitude. Plus d'un intérêt nous y rappelait... Nous avions pour voisins de château le comte et la comtesse de Bâville et leur jeune fils Arthur, dont vous a parlé Berthe. Ces deux enfants, élevés presque ensemble, s'étaient pris d'une affection qui grandissait avec l'âge; et les deux familles souriaient à l'espoir certain d'un mariage, comme il s'en fait si peu de ce côté du ciel.

— Oh! oui! soupira le pauvre baron de Verteuil.

— Un soir, voilà deux ans, nous étions tous réunis à la veillée, dans le château; un homme effaré entre précipitamment : « Seigneur châtelain, je suis un proscrit, ma tête est mise à prix et les archers me poursuivent; j'ai pu m'évader, et j'ai franchi le seuil de votre demeure. M'y donnerez-vous asile, ou me rejetterez-vous à la mort?

— Entrez et cachez-vous, criâmes-nous tous d'une seule voix. — Et nul malheureux n'a rien à redouter chez moi, » ajouta M. de Verteuil.

« Le lendemain, le fugitif avait pu fuir encore sous un déguisement, et nous avons su depuis qu'il était hors de France. Mais, en partant, il laissa à mon mari une liasse de papiers, qui auraient gêné et compromis son évasion et qu'il devait réclamer plus tard...

« Cependant, le bruit se répandit bien vite, — car peut-on rien cacher? — que le proscrit s'était réfugié dans notre château; des gens de justice et des hommes d'armes vinrent nous le demander. — M. de Verteuil nia. — Une visite minutieuse eut lieu. — On trouva les papiers. — Ils furent envoyés au roi. — Ils étaient de la nature la plus compromettante; des envieux, des ennemis secrets, envenimèrent la chose; et voilà mon mari enveloppé dans une affaire de haute trahison. — Adieu les beaux projets de mariage!... Tous nos biens

furent confisqués, et il fut exilé au delà du fleuve de Loire, où nous languissons depuis deux ans;... et aucun de nos amis de cour n'a osé faire arriver jusqu'au roi un mémoire justificatif qui est encore là... Et pour nous achever, nous avons appris que le jeune Arthur est dans un désespoir qu'il ne peut cacher à personne, et nous savons que notre chère enfant nous cache une douleur pareille!... »

Ce récit achevé, les deux époux avaient le visage couvert de larmes.

« Monsieur de Verteuil, dit vivement l'étranger, ayez la bonté de me confier ce mémoire,... j'espère ne pas vous le rendre.

— Prenez-le, seigneur étranger; je n'espère rien, mais je suis reconnaissant de tout. »

Et il conduisit son hôte dans sa petite chambre rustique, et ils se séparèrent en s'embrassant.

Au point du jour, l'étranger avait sellé son cheval et il était parti sans réveiller personne.

. . . .

Quelques heures après, Berthe accourut, un petit papier à la main, dans le verger où étaient ses parents : « Ma mère, mon père! s'écriait-elle, c'était lui!... lui, vous dis-je!...

— Et qui? lui.

— Tenez, ce que je viens de trouver sur le prie-Dieu de sa chambre! Et elle déroula le papier et lut en frémissant d'aise :

A demoiselle Berthe de Verteuil.

Votre âme, vos doux chants, vos grâces sans apprêts,
Embarrassent fort la louange :
On admire trois fois, et l'on ne sait après
Si êtes nymphe, muse ou ange!

JOACHIM DU BELLAY.

« Joachim du Bellay! mon père!... Nous avons eu pour hôte Joachim du Bellay! »

Mais M. de Verteuil demeurait froid et rêveur. « Hélas! murmura-t-il tout bas, voilà mon affaire qui va

mal. Les poëtes entreprennent tout avec leur imagination, et tout s'évapore comme elle!... »

Quatre mois se passèrent sans nouvelles, et la pauvre Berthe soupirait en cachette et n'osait plus parler... quand, le dimanche 22 février 1553, elle entendit claquer le fouet d'un courrier qui s'arrêta devant la cabane, demandant M. le baron de Verteuil. Il était porteur d'une dépêche.

« Ouvre-la, ma chère fille, lis-moi ce qu'elle contient; mes pauvres yeux ne sont plus bons qu'à pleurer.

— Oui, mon bon père, voici :

« Monsieur le baron,

« Je ne vous renvoie pas votre mémoire : la sœur du roi, la divine Marguerite de Valois, a voulu le remettre elle-même à Sa Majesté, qui a reconnu votre innocence; il vous rend vos biens avec son estime. Ah! cela m'a coûté cent cinquante vers!...

« Un acte courageux d'hospitalité vous avait perdu, un acte d'hospitalité gracieuse vous a sauvé.

« Venez, le roi vous attend.

« JOACHIM DU BELLAY.

« Paris, 20 février 1553.

« *P.-S.* Ah! j'oubliais : Arthur de Bâville est arrivé hier à Paris, avec sa famille. Marguerite de Valois lès a mandés, et leur a dit qu'elle entendait que la noce d'Arthur et de damoiselle Berthe se fît dans son palais. »

Berthe n'eut que la force d'ajouter : « Eh bien, mon père!... » et elle s'évanouit.

Nous supportons moins bien une grande félicité qu'un grand chagrin, — faute d'habitude, — mais les accidents du bonheur ne sont pas dangereux.

Ils dirent tous adieu au Loiret, le jour même.

Le mariage fut splendide. Marguerite de Valois en fit les frais, et Joachim du Bellay l'épithalame.

Et il ne quitta plus les deux familles... que le 1er janvier 1560, jour où il mourut d'apoplexie, à l'âge de

trente-sept ans, au moment où les deux jeunes époux lui souhaitaient une bonne année.

Ainsi s'éteignit un des plus brillants astres de la *Pléiade* poétique du XVI[e] siècle.

La cour fit faire des obsèques magnifiques à Joachim du Bellay et prit le deuil du poëte pendant un mois. Arthur et Berthe en gardèrent le tendre et douloureux souvenir pendant toute leur vie.

LE LION DE MÉDINE

Les traits de générosité, les exemples d'humanité, ne sont pas rares chez les lions, comme chacun sait. Il y a toutes sortes d'histoires qui prouvent que ces animaux féroces sont les meilleures gens du monde... quand par hasard ils ne vous dévorent pas. Daniel sortant sain et sauf de la fosse aux lions; ce lion affamé rendant aux cris d'une mère l'enfant qu'il tenait dans sa gueule; cet autre lion, venant comme un chien soumis lécher les pieds du gladiateur qui lui avait autrefois enlevé une épine de la patte, etc., etc... Voilà des anecdotes qui font le plus grand honneur à l'intelligence et à la grandeur d'âme des lions; ce qui n'empêche pas qu'il faut éviter le plus possible de se trouver sur leur passage, lorsqu'ils n'ont point déjeuné. Au demeurant, sans parler davantage de ces lions classiques, il est un fait incontestable, quelque invraisemblable qu'il nous paraisse, à nous qui n'avons jamais vu que des lions qui rugissent dans des cages de fer, c'est qu'ils sont fort susceptibles d'éducation et de civilisation, et que même, dans certains pays, on réduit assez facilement le roi des animaux à l'état de domesticité. — Des fils d'empereurs et d'illustres princesses ont plus d'une fois porté le collier des esclaves. — Des voyageurs

racontent que de riches Anglais de l'Inde ont des lions pour garder leurs habitations de campagne, et que dans les boutiques de Surinam ou de Calcutta, c'est souvent un lion qui vous ouvre la porte ou qui ronfle là comme un gros chat, tandis que vous essayez une paire de gants, ou que vous choisissez des étoffes. Il me semble que cela doit gêner un peu, et qu'on marchande moins longtemps : le commerce profite de tout, et il se plaint toujours. On raconte enfin qu'un lion, élevé dès son enfance avec une jeune fille, était devenu son serviteur, son ami, son garde du corps, tellement que par une nuit... mais ceci est toute une histoire que je vais vous dire :

L'amour, il n'y a pas très-longtemps encore, était le charme, le tourment et le maître du monde, et cela valait bien les maîtres, les charmes et les tourments d'à présent. Mais, si les pays les plus civilisés, qui ne sont pas les moins barbares sous quelques rapports, se sont affranchis de l'amour sans tomber sous le joug des haines et des intérêts, il exerce encore tout son empire sur quelques nations arriérées ou privilégiées, comme on voudra, et notamment sur l'Arabie, qui a toujours quarante à quarante-cinq degrés de chaleur, et qui n'a point de gouvernement représentatif. — Il y avait donc, l'an dernier, à Médine un vieux marchand de pierreries, nommé Sha Bahan, qui s'était enrichi aussi honnêtement que le peut faire un négociant arabe. Sa collection de rubis, d'émeraudes et de topazes n'avait point de rivales dans toute l'Asie; mais il aurait donné topazes, diamants et rubis (et c'eût été la meilleure affaire qu'il eût jamais faite) pour un doux regard, ou une tendre parole de la jeune Arouya, ce diamant de beauté. — Cette charmante enfant, à peine dans sa quatorzième année, avait vu mourir son père et sa mère; elle n'avait ni oncle ni cousin, et Sha Bahan, autrefois lié d'intérêts avec sa famille, la recueillit dans sa maison et lui servit de tuteur. Elle ne possédait pour tout trésor que ses grâces naturelles — combien de princesses et de reines sont moins riches! — et pour

tout bonheur qu'un seul ami, — peu de rois sont aussi heureux! — mais cet ami était un lion, ce qui est peut-être plus rare encore. — Un jour, lorsqu'elle avait six ans, passant avec son père, bien loin dans la campagne, elle aperçut une pauvre lionne blessée à mort par des chasseurs, et son petit lionceau, qui gémissait auprès de sa mamelle tarie, et qui se mourait de faim, n'ayant plus de quoi boire. Arouya se fit descendre de son dromadaire et porta une tasse de lait de chamelle au malheureux enfant. La mère lui dit beaucoup de choses par ses yeux mourants qu'elle ferma aussitôt pour toujours, et la jeune fille emporta le lionceau qui ne cessa de la caresser jusqu'au port de Médine. Il grandit avec elle, ne la quittant jamais. Il ne mangeait que de sa main, se couchait à ses pieds et l'accompagnait au bain ou à la mosquée. Il allait lui chercher des fleurs, et lui ramassait son mouchoir broché d'or, ou son éventail de plumes, et portait dans les rues tout ce qu'elle venait d'acheter. Si quelque étranger s'approchait trop de sa maîtresse, il agitait sa queue, et l'étranger passait vite au large; si ses parents la grondaient, il s'en allait bouder dans un coin; si elle chantait, il dansait; quand elle était malade, il ne savait plus manger ni dormir; quand elle montait, le soir, sur sa terrasse, il la précédait, en écartant les cailloux et la poussière de son chemin; il préparait les carreaux de satin où elle devait s'étendre, et posant sa grosse bonne tête sur les genoux de la jolie fille qui jouait avec sa rude crinière, il oubliait à la contempler, de saluer par ses acclamations le coucher triomphant du soleil dans les sables rouges de l'Occident. Enfin, il ne semblait vivre que par elle et pour elle, tant la reconnaissance est chose profonde et durable, chez les lions.

Lorsque Sha Bahan ouvrit à la jeune orpheline sa maison hospitalière, il fallut que Moussoul (c'est ainsi qu'elle appelait son ami du désert) la suivît et entrât avec elle. Le marchand faisait bien des difficultés de recevoir un pareil hôte, mais, sur un mot d'Arouya, le lion se traîna aux pieds de Sha Bahan, les couvrant de caresses suppliantes qui le rassurèrent tout à fait.

Cependant la belle enfant devenait peu à peu une belle femme : sa taille était un voluptueux palmier qui se courbe et se redresse aux vents du matin, ses épaules larges et unies, ressemblaient à un lac transparent qui repose, et son sein aux vagues palpitantes d'un golfe qui s'éveille : ses bras dorés, éblouissants, auraient fait le plus merveilleux collier des califes; en voyant ses dents, fines et blanches, on eût dit que son propre collier de perles lui était resté dans la bouche, un jour qu'elle s'amusait à le rouler entre ses lèvres; et ses yeux resplendissaient comme deux soleils noirs. Le vieux marchand avait peut-être prévu tout cela dès longtemps; sa barbe blanche tombait sur un cœur beaucoup plus jeune que son âge, et qui sait s'il n'avait pas songé à cacher d'avance dans sa retraite, à discipliner, à façonner la houri mortelle de ses dernières amours? Il entre souvent tant d'égoïsme dans nos dévouements et de si bizarres calculs dans nos actes de bienfaisance! Si l'on savait le pourquoi de toutes nos actions... mais Dieu le sait, cela suffit bien. Sha Bahan, dans sa jeunesse, avant de se faire joaillier, avait fait le commerce des odalisques et des chevaux, et il avait acquis sur ces objets de luxe et d'agrément une expérience sans égale, fruit de ses profondes études et de ses lointains voyages, de telle sorte qu'il fut dix ans le pourvoyeur du harem et des haras du pacha de Damas. — A des signes mystérieux, mais certains, il reconnaissait, presque dès leur berceau, ce que vaudrait plus tard une petite fille et un petit cheval. Il avait même consigné quelque part des remarques fort curieuses sur les singulières analogies qu'il croyait avoir découvertes entre la race des femmes et celles des chevaux de chaque pays, et ses remarques étaient appuyées de dessins justificatifs. En effet, voyez — c'est Sha Bahan qui parle — voyez si les chevaux normands, avec leur solide encolure et la beauté très-remarquable, mais un peu épaisse, de leurs formes, ne rappellent point les fraîches et vigoureuses filles du pays de Caux; voyez si les longues *ladies* n'ont pas un air de famille avec les coursiers effilés de l'Angleterre; et,

sans parler des petits chevaux lapons, qui ont l'attitude morne et racornie des femmes leurs compatriotes, car il ne faut s'occuper que des rapports de beauté, passons en Espagne : voici une dame de Séville, brune et ardente, avec ses pieds délicats et moelleux, sa tête qui pivote noblement sur son col arrondi, et sa taille souple et svelte qui se balance d'elle-même sur la rondeur de ses hanches gracieusement accusée sous le satin noir de sa robe; n'est-ce pas là le même type de beauté que celui des chevaux andalous? Et quant aux chevaux et aux filles arabes, c'est la finesse élégante des races anglaises, la fière et nerveuse allure des races normandes, et surtout la cambrure voluptueuse des races andalouses; c'est la beauté même.— Il n'y a que les musulmans pour savoir ces choses-là et vous faire de pareilles observations.

Si bien que Sha Bahan, lorsque sa jeune pupille fut arrivée au point de perfection où il l'attendait, lui dit, un soir, sur la terrasse où elle prenait l'air avec son lion : « Belle Arouya, mon enfant chérie, étoile d'amour, saphir de l'aurore, fontaine de jeunesse éternelle, aigrette d'empereur, céleste merveille de l'Orient, etc., la loi me permet d'avoir quatre femmes légitimes et autant d'autres femmes que j'en puis nourrir; eh bien! relevez d'un regard votre esclave qui meurt à vos pieds, et vous serez ma seule épouse et tout mon sérail, et j'en jure par le tombeau de Mahomet, tous mes trésors seront les vôtres si vous daignez souffrir que ma soif brûlante se désaltère quelquefois aux fruits savoureux du jardin de vos délices. »

Arouya n'avait jamais entendu une seule parole de la langue d'amour. La nuit tombait, et les soixante-quatre ans de son amant s'effaçaient sous un réseau de brume; puis la soumission, la reconnaissance et surtout l'ignorance des choses... Bref, elle répondit à Sha Bahan : « Qu'il en soit, seigneur, ainsi que vous le désirez. » Puis elle se retira dans sa chambre et dormit comme à l'ordinaire et sans rêver à personne ni à rien.

Huit jours écoulés tout était prêt pour la noce. Sha Bahan vint jeter sur les genoux de sa fiancée quatre

bourses sonnantes de sequins d'or, et, pour la première fois, il se jeta lui-même à son col, l'ardent vieillard! Arouya recula deux pas en poussant deux cris, et Moussoul, croyant apparemment qu'on faisait du mal à sa maîtresse ou jaloux peut-être des caresses du marchand (qui peut connaître la pensée d'un lion!), sauta de l'autre bout de la chambre sur l'échine de Sha Bahan, qui ne fut sauvé que par la protection d'Arouya; mais le soir même, il signifia que Moussoul et lui ne pouvaient plus vivre sous le même toit, et il ordonna d'empoisonner le lion. Arouya, désespérée, corrompit l'esclave chargé du soin fatal et obtint qu'il ne donnerait à son pauvre lion chéri qu'un puissant narcotique et qu'il irait perdre cette bonne bête féroce la nuit suivante, au milieu d'un petit bois, à quelques lieues de Médine. Moussoul vivrait loin d'elle, mais il vivrait du moins.

Le lendemain, le mariage se fit. Il y avait parmi les témoins de Sha Bahan un jeune homme de ses parents, appelé Ahmed, qui arrivait de très-loin; il aperçut le visage d'Arouya par un coin de son voile que la brise soulevait. Arouya regardait tout à son aise, à travers ce voile qui la cachait sans l'aveugler, et Sha Bahan lui parut tout à coup hideux et odieux. Quant au jeune Ahmed, sa tête partit à l'instant et il se promit de jouer sa vie pour une minute de félicité. Arouya devait suivre, le jour même, son mari à une campagne assez éloignée de Médine, où se trouvait une vieille sœur de Sha Bahan; Ahmed trouva moyen de remettre à la nouvelle mariée un sélam dont les fleurs parlaient d'amour sans fin et demandaient une espérance. Arouya en détacha une fleur qui voulait dire : *Oui*, et une autre qui disait : *Je suis triste,* et les rendit à l'heureux Ahmed. Quelquefois, à peine marié, ont est déjà trompé en Arabie.

Dès que Sah Bahan eut conduit sa femme chez sa vieille sœur, où il comptait passer la lune de miel, il reçut une dépêche qui l'obligeait à retourner bien vite à Médine. Il s'agissait d'une perte ou d'un profit de mille sequins, et si le marchand était amoureux, l'amoureux était marchand; il quitta donc Arouya non

sans lui faire mille caresses et mille recommandations, et en lui disant que, lorsqu'elle serait bien reposée, dans cinq ou six jours, il l'enverrait chercher par son fidèle eunuque Lolo, s'il ne pouvait revenir lui-même.

Le cinquième jour Arouya jouait de la mandoline pour amuser sa tante et pour penser plus amoureusement à son cousin, lorsqu'on vint la prévenir que l'eunuque Lolo l'attendait avec le meilleur cheval de son mari, qui ferait le trajet jusqu'à Médine dans quatre heures de nuit, car il fallait lui épargner les chaleurs du jour. Le soleil était déjà couché, et la vieille, avant d'en faire autant, voulût voir partir sa nièce. L'esclave de Sha Bahan mit pied à terre, salua trois fois, en levant ses mains par-dessus sa tête, et porta légèrement Arouya sur le beau coursier; il la fit asseoir à la chute du col de l'animal et monta derrière, conduisant ainsi avec la jeune femme dans ses bras. En un clin d'œil cheval et cavalier disparurent. Bien vite aussi Arouya s'aperçut qu'elle avait affaire à un faux Lolo : « Quoi! c'est vous, Ahmed? — Eh! oui, ne m'attendais-tu pas?... — Et où allons-nous ainsi? — Partout excepté chez ton mari! — Un orage approchait, l'air était comme du soufre embrasé, et, au moment de pénétrer dans un petit bois, le cheval se cabra devant un éclair effrayant; mais le cavalier se tenait ferme sur les arçons : il serra plus vivement contre lui-même la frayeur amoureuse de sa bien-aimée, qui jeta un grand cri. Un sourd rugissement y répondit dans l'épaisseur du bois, et presque aussitôt Ahmed sentit deux griffes énormes dans ses flancs et une gueule puissante qui lui rongeait l'épaule. La douleur et l'extase luttèrent quelques instants en lui, puis il tomba mort sur le sable... Il avait bien dit qu'il jouerait sa vie pour une minute de félicité! Arouya était évanouie. Moussoul (car c'était lui), fier de l'avoir sauvée des mains d'un méchant, la prit délicatement entre ses dents et la rapporta en triomphe à sa maison de Médine. Sha Bahan n'y comprenait rien, mais il pleurait d'anxiété et de joie. Arouya, en revenant à elle, ne lui donna aucun éclaircissement vrai; mais elle pleurait de rage et de désespoir, et il lui a été impos-

sible jusqu'à présent de faire concevoir au lion qu'il avait fait une abominable maladresse. Le zèle est quelquefois une chose bien perfide.

Il vaut encore mieux laisser les lions chez eux avec toute leur férocité, que de les élever chez soi et de leur donner de l'éducation : un moment arrive toujours où la bête reparaît.

L'INTÉRIEUR DU PALAIS SOLDEGNO

Ma mère, adieu, je meurs et tu n'as plus de fils !

ANDRÉ CHÉNIER.

Une mère ! une mère ! rien que pour voir sourire son enfant, elle étalerait devant vous le remords inconnu qui lui ronge le cœur comme une lèpre cachée.

ANONYME.

I

Certes, il n'y avait point, dans tout le royaume de Portugal et des Algarves, un seigneur plus renommé, plus magnifique, plus triomphant que le duc Nunès de Soldegno ; certes, il n'y avait point à la cour de Jean V une dame plus honorée, plus gracieusement imposante et plus belle encore que la duchesse de Soldegno. Ils avaient à Lisbonne un palais d'hiver et un palais d'été qui se regardaient par leurs cent fenêtres sur les deux rives du Tage ; ils avaient à Coïmbre un autre palais dont ils abandonnaient noblement la jouissance à des parents moins riches, et où leurs intendants recevaient avec somptuosité les étrangers voyageurs ; ils avaient d'immenses et opulents domaines dans la province de Beira, et tous les ans trois vaisseaux, partis de leurs

possessions d'Amérique, remontaient le Tage à pleines voiles, comme une escadre victorieuse, et répandaient à leurs pieds plus de pistoles et de cruzades que n'en dévorent les colliers de la reine et le trousseau d'une infante. Alors le duc et la duchesse de Soldegno, suivis de leur nombreuse livrée, se rendaient à pied dans tous les couvents et hôpitaux de Lisbonne pour y verser la dîme de cette riche moisson, dont ils distribuaient encore des grains aux pauvres de la rue, sur leur passage béni. Puis ils faisaient deux parts du reste : l'une était remise à leur trésorier pour accroître la dot de leur fils unique; avec l'autre ils donnaient une fête splendide dans leurs deux palais, le matin, dans celui d'été, sous les vertes charmilles et sur les grandes pelouses; le soir, dans les vastes galeries et les riches salons de celui d'hiver, où les convives revenaient dans cinquante embarcations de pourpre et d'or, et toutes chargées de fleurs, de sorbets, d'oranges, de girandoles et de musiciens. Le roi y venait avec toute sa famille, car il y avait du sang royal dans les veines des Soldegno, dont les aïeux s'étaient plus d'une fois unis par le mariage à des princesses de la maison de Bragance, et même tout faisait présumer qu'une pareille gloire se renouvellerait bientôt en faveur de don Fernando de Soldegno, le seul héritier de ce grand nom et de cette grande fortune.

Don Fernando, à dix-neuf ans, était un cavalier accompli. Il fallait voir le jeune colonel sur la place d'armes, à la tête de son régiment des gardes, saluant avec grâce les dames qui se pressaient sur les balcons et baissant noblement sa forte épée devant le roi et devant son père; on eût dit le Cid. Il fallait le voir, le beau Portugais, dans ses salles d'étude, vouant avec délices à l'enthousiasme solitaire de la poésie ou de la peinture, ces longues heures de loisir que les jeunes seigneurs de son âge perdent ensemble dans les entretiens frivoles et les misérables voluptés. On eût dit le Tasse ou Raphaël.

Donc rien ne manquait à la gloire et à la félicité du duc et de la duchesse de Soldegno. Cherchez ce que

Dieu lui-même y pourrait ajouter, et vous ne le trouverez pas. Mariés tous deux fort jeunes et au même âge, voilà plus de quinze ans qu'ils étaient venus de Coïmbre à Lisbonne, et jamais, dans cette ville d'aventures galantes, un seul mot équivoque, le moindre soupçon n'avait osé s'élever sur la conduite et la fidélité de la femme et du mari. Ils ne sortaient que très-rarement l'un sans l'autre, et ce n'était entre eux que de nobles et touchants égards et respectueuse tendresse. Les gens mêmes de leur maison allaient répétant partout qu'ils n'avaient pas surpris une seule dissonance dans cette pure harmonie, un seul nuage dans ce firmament conjugal... et quand les domestiques ne médisent point de leurs maîtres, c'est que le mensonge même est impossible.

Le duc et la duchesse étaient ainsi arrivés à leur trente-huitième année avec une sainte renommée de vertu, et par conséquent de bonheur, dont tous les mauvais ménages se moquaient beaucoup pour tâcher de se consoler un peu. Ils portaient en outre sur leur figure et dans toute leur personne la récompense irrécusable de leur belle vie. Le duc, comme un cèdre majestueux, dominait de toute la tête cette forêt naine des grands de la cour de Lisbonne ; et la duchesse avait conservé une miraculeuse fraîcheur sous le soleil portugais qui dévore la fleur de la jeunesse avant son vingt-cinquième printemps. On s'étonnait seulement que leur bonheur n'eût point un air de gaieté, et que le ciel n'eût envoyé qu'un enfant à un couple si parfait et si fortuné. Mais le rire n'est souvent qu'une grimace de la joie, et sans doute que Dieu n'avait pas voulu donner de frères à Fernando dans la crainte qu'ils ne fussent moins aimés que lui.

Au mois de septembre 17..., les trois vaisseaux d'Amérique venaient de jeter leur charge opulente sur les marches de porphyre du palais d'été ; les maîtres, accompagnés de leurs serviteurs, venaient de répandre sur toutes les misères la magnificence de leurs aumônes. Mais la fête annuelle, la fête consacrée, la fête royale, pourquoi donc n'était-elle point encore annoncée cette

fête pour laquelle l'infant et ses courtisans avaient retardé une chasse dans les montagnes? Il n'était bruit dans Lisbonne que de cette fête qui n'arrivait pas; on commençait même à murmurer, et les conjectures téméraires ne tarissaient point. C'était un manque de probité, une banqueroute au plaisir, une insulte à la ville, et cent choses encore. Tellement que le roi, à sa dernière réception, avait dit avec un sourire impérieux: « Eh bien! duc, notre fête sera donc d'une étonnante splendeur cette année, qu'il lui faille de si longs apprêts? » A quoi le duc n'avait répondu qu'en s'inclinant profondément pour baiser la main de Sa Majesté, qui se la sentit bientôt mouillée. « Qu'est-ce à dire, duc de Soldegno? Vous pleurez! Vous aurions-nous blessé ou affligé tout à l'heure? Par Saint-Jean, notre patron, c'est contre nos intentions royales! Messieurs, nous vous prenons à témoin que nous n'avons entendu faire aucune peine au duc, le plus haut placé dans notre royaume et dans notre estime. — Ah! Sire, tâcha de répondre le duc, comment aurais-je supposé... et il pleura plus abondamment... Celles-ci, Majesté, sont des larmes de reconnaissance et presque de joie... les autres... Que Dieu conserve le roi: que Dieu vous conserve l'infant, Sire! »

Et il s'éloigna sans se retourner, laissant voir à tous son visage couvert de pleurs; et quand il fut sorti, le roi congédia l'assemblée.

Cette scène eut un grand retentissement à la cour et dans la ville; chacun l'interprétait diversement. Quel chagrin secret et si violent, quelle calamité imprévue était donc tombée dans la famille du duc? Beaucoup en concevaient une mauvaise joie, et plusieurs une tendre sollicitude, tous une grande curiosité. Mais rien ne transpirait au dehors des murs du palais de Soldegno. Nous allons y pénétrer.

Ce noir chagrin, ce malheur affreux, c'était une jeune fille blonde et charmante, Benedetta, l'orpheline Benedetta, que le duc avait adoptée comme pupille, dans les premières années de son mariage, quand elle perdit sa mère, et qu'il avait fait élever au couvent des Ursulines

de Coïmbre, où il allait tous les printemps la visiter avec la duchesse. Elle était comme leur seconde enfant, et l'âge étant venu, voilà deux mois qu'ils l'avaient retirée de son couvent pour la marier à quelque cavalier peu riche de Lisbonne, car elle n'avait point de nom ni de fortune. Cependant les partis se présentaient en foule, et même des partis assez brillants, peut-être à cause qu'elle était belle et douce, bien certainement à cause du patronage de la puissante famille de Soldegno et du cadeau de noces qui serait digne, sans doute, de la magnificence du duc et de l'affection qu'il portait à Benedetta.

Avec ses membres délicats, sa taille frêle et à peine formée, la timidité de son regard bleu, l'embarras de son maintien, croiriez-vous qu'elle touche à sa vingtième année, Benedetta, et qu'elle est Portugaise, quand les filles du Portugal, à seize ans, rayonnent comme le soleil du midi, bondissent comme des lionnes de Zara!... Cette complexion, retardée et tout à fait exceptionnelle, avait nécessité la prolongation de son séjour au couvent bien au delà du temps ordinaire. Tout le monde lui donnait quinze ans, surtout auprès de don Fernando, qui avait pourtant trois mois de moins qu'elle. Plût à Dieu qu'on ne l'eût jamais amenée auprès de don Fernando, la blonde jeune fille. Imprudence! imprudence! Parents aveugles! comment ne voyez-vous pas que tout est charme et danger à dix-neuf ans! Comment ne savez-vous pas que le même toit, la même table, la même clef, sont des piéges, des talismans, des philtres irrésistibles; que deux jeunes cœurs qui battent à côté l'un de l'autre battront bientôt l'un pour l'autre! Ignorez-vous que l'amour, ce grand niveleur, se joue de toutes les inégalités, rit de tous les préjugés, et ne connaît d'autres convenances que ses sympathies à lui! Comment ne songez-vous point à tout cela, vous, duc de Soldegno, sous votre ciel d'Espagne ou de Portugal, ces deux royaumes que les haines politiques ont séparés, mais que l'amour enflamme comme un seul être; ces beaux pays des chevaleresques aventures, où le luth des poëtes et la guitare des dames

chantent et pleurent encore les gentilles et terribles histoires de Florinde et d'Inès! Pères imprudents, vous n'ignorez rien de toutes ces choses; mais lorsque le volcan d'amour ne lance plus dans vos cœurs qu'un peu de cendres et de fumée, quand la saison virile est venue pour vous, traînant à sa suite les désirs ambitieux, les rêves de puissance et de fortune, les idées d'ordre et d'arrangements de famille, alors, oh! alors, insensés que vous êtes, vous oubliez que votre fils a vingt ans; vous le prenez par la main pour l'attirer dans votre voie, et vous ne sentez pas les ardentes pulsations de son artère; vous lui montrez le prisme des grandeurs, et vous ne voyez pas que ses regards sont ailleurs, cherchant quelque mystère dans la pâleur de la lune, ou suivant les étoiles qui s'enfuient avec les eaux du fleuve, ou s'arrêtant humides et brûlants sur un visage et des yeux qui éteignent tout à coup la lune et les étoiles du ciel. En vérité, vous ne comprenez plus parce que vous ne sentez plus. Vous laissez la gaze devant le feu, vous laissez la colombe avec le ramier, vous laissez Fernando à côté de Benedetta, et puis..., et puis après ce sont des étonnements, des colères, d'inconcevables désespoirs!...

Quels furent les commencements de cet amour? on ne les raconte point. Eh! mon Dieu, les pauvres enfants! ils se seront regardés longtemps, l'un après l'autre, puis ensemble; puis ils se seront parlé d'autre chose en ne pensant qu'à cela. C'est toujours la même histoire, mais qui voudrait y rien changer? Le même soleil se lève tous les jours aussi, en est-il moins beau? Tout ce que l'on raconte, c'est qu'ils assistaient un mardi avec le duc et la duchesse à un grand mariage dans la cathédrale de Lisbonne. Le roi des parfums, l'encens, volait dans l'église en nuages odorants, il retombait mollement, et pénétrait leurs cœurs d'une sainte volupté. L'orgue, le pape des instruments, répandait majestueusement sa voix suave et solennelle, et les deux jeunes gens accordaient sur les notes célestes des paroles inarticulées. Leurs chaises se touchaient derrière un grand pilier, et au moment du sacrifice et de la con-

sécration nuptiale, ils s'agenouillèrent et s'inclinèrent très-bas. Mais leurs regards obliques se croisaient en dessous, et leurs haleines se confondaient, et toute l'assemblée avait disparu, et il leur semblait que le prêtre était là pour eux seuls, et leurs mains se cherchèrent sous la mantille pour échanger deux anneaux, et leurs deux bouches jurèrent deux *oui* comme à l'autel; et, quand ils se relevèrent Fernando s'appuya fièrement sur la garde de son épée, et Benedetta était grave et forte comme Fernando.

Ce fut le jour même, en entrant au palais, que le duc prit à part Benedetta, et lui dit avec un accent indéfinissable de bonté et de satisfaction :

« Le vent est au mariage, mon enfant. Voici trois excellents partis qui se présentent pour vous, et que j'ai choisis parmi beaucoup d'autres. Lisez ces noms, et choisissez vous-même.

— Aucun, Excellence, répondit la jeune fille, sans regarder.

— Mais vous les connaissez tous...

— Mais je n'en aime aucun.

— En aimeriez-vous quelque autre, Benedetta ? Parlez, parlez, nous ne voulons que votre bonheur. »

A ces mots, tout le courage de Benedetta se brisa. Cette assurance si fière s'humilia et tomba comme une voile dégonflée ; ses genoux plièrent, toutes les impossibilités de son amour lui étaient apparues ; son amour lui-même n'était plus qu'un crime, un fléau, une monstrueuse ingratitude envers son bienfaiteur, et tout ce que ses lèvres purent prononcer parmi les sanglots qui la suffoquaient, ce furent ces mots sans cesse entrecoupés : «Mon Dieu !... pourquoi m'avoir nommée Benedetta? Pourquoi donner aux enfants des noms qui signifient des qualités ou qui promettent quelque bonheur ? La destinée se plaît cruellement à les faire mentir. Pourquoi ma mère m'a-t-elle appelée Benedetta puisqu'elle devait mourir sitôt... puisque la malédiction devait être sur moi ? »

Et elle se jeta sur le grand canapé, la tête cachée dans ses mains convulsives.

Le duc s'assit près d'elle, et lui dit avec une sorte d'hésitation, et comme redoutant d'avoir rencontré l'affreuse vérité :

« Benedetta, auriez-vous fait dans votre cœur un choix indigne de vous?...

— Ah! gardez-vous...» cria-t-elle en se relevant avec force.

Puis elle retomba sous le poids de l'aveu qui ne pouvait sortir de sa bouche.

Don Fernando en ce moment vint à passer sous les fenêtres du jardin; et, comme il entendit pleurer Benedetta, il prêta l'oreille avec angoisse. Quelques mots lui expliquèrent tout. Alors, n'écoutant que son amour, il courut au cabinet du duc, et se jetant à ses pieds :

« Monseigneur et père, dit-il les mains jointes, mais sans trembler, c'est moi qu'elle aime et je l'adore. Ne voudrez-vous pas de Benedetta pour votre...

— N'ajoutez pas un seul mot, reprit le duc en lui fermant la bouche avec sa main.

— Pour votre fille? continua Fernando en baisant les genoux de son père.

— Ah malheureux! que dites-vous là! Savez-vous ce que vous dites là?»

Et les cheveux du duc s'agitaient sur son front comme une forêt de lances, et une sueur glacée ruisselait sur son visage et tous ses membres tremblaient, comme s'il avait eu quelque vision de l'enfer. C'était un état sans exemple dans la vie de ce noble seigneur, un effet hors de proportion avec la cause.

Les deux jeunes gens demeurèrent pétrifiés. Ils avaient compris le dépit, la douleur et la colère du duc; mais cet effroi soudain, cette terreur qui ressemble à une maladie, ils en étaient eux-mêmes anéantis.

II

Cependant le duc ayant appelé son majordome :

« Qu'on attelle sur-le-champ quatre mules à ma *dor-*

meuse de voyage, dit-il, et que Béatrix se tienne prête pour reconduire à Coïmbre dona Benedetta. La duchesse surveille quelques travaux au palais d'hiver; j'entends que le départ ait lieu dans la matinée, avant qu'elle soit rentrée.

« Benedetta, vous retournez au couvent et vous y resterez jusqu'à votre mariage avec un des cavaliers qui se sont proposés.

— Adieu donc pour toujours, monseigneur. Et elle sortit en regardant le ciel et Fernando.

— Quant à vous, mon fils, ajouta le duc, vous oublierez cette folie d'enfant, un amour impossible, ou bien vous choisirez du Brésil ou des Grandes-Indes, pour un voyage de trois ans.

— Le vaisseau est-il prêt, mon père? » Et il courut se renfermer dans son appartement.

Le duc resta seul pendant une heure. Mais il avait donc d'horribles pensées, car on l'entendait presque sans relâche frapper de la tête contre les lambris de marbre et broyer sous ses pieds les mosaïques des dalles sonores.

Enfin, une lourde voiture traînée par quatre mules sortit du palais; et quelques minutes après, le léger carrosse de la duchesse y entra. « Votre fête, dit-elle, sera la plus magnifique... » Et regardant la figure décomposée et les yeux effrayants de son mari, elle frémit étrangement et fut prête à tomber à ses genoux pour lui demander pardon. Pardon de quoi?... « Ah! duchesse, duchesse! il n'y a plus de fête. Apprenez et partagez ma calamité... qui devrait n'accabler que moi, si le ciel était toujours juste.

Et il lui raconta toute la chose, et la duchesse respira comme si elle eût craint quelque autre révélation, et elle s'étonna et s'affligea surtout de l'exaspération sans mesure qui se manifestait dans les traits et dans les discours du duc; mais elle se garda de lui en faire rien sentir, tant elle s'appliquait à lui épargner jusqu'à la moindre contradiction.

Ces tristes scènes s'étaient passées douze jours avant la réception à la cour dont nous avons parlé. Pendant

les douze jours qui suivirent, ce ne furent qu'instances impératives de la part du duc, et respectueuse mais inébranlable résolution de la part de Fernando. Enfin, la veille de cette réception, le père avait dit : « Vous l'entendez, je ne veux pas que vous épousiez Benedetta, même après ma mort, et je veux que vous épousiez... » et le fils l'avait interrompu en disant : « Mon père, tout ce que vous ne voulez pas, bien ; mais ce que vous voulez, non ; là s'arrête le pouvoir et l'obéissance. »

Le duc avait la mémoire assiégée et le cœur gros de cette réponse quand il parut devant le roi, comme on l'a vu plus haut.

A son retour l'entretien suivant eut lieu entre la femme et le mari :

« Monsieur le duc, j'ai parlé à mon fils : son bonheur, sa destinée dépendent de dona Benedetta. Rejetterez-vous la seule prière que vos bontés si prévenantes m'aient jamais mis dans le cas de vous faire? Accordons-lui la main de votre pupille.

— Madame, demandez-moi tout, mais pas cela, je vous en conjure.

— Eh! pourquoi?

— Pourquoi?... une fille sans fortune.

— Mais Fernando en aura tant...

— Une fille dont le père n'est pas connu. Une orpheline sans nom.

— Elle aurait celui de votre fils.

— Et qui est du même âge que lui.

— N'étais-je pas moi-même un peu plus âgée que vous, et vous êtes-vous repenti de votre mariage? ajouta la duchesse en tremblant et en rougissant.

— Eh! madame, plût au ciel que je n'aie jamais d'autre repentir! Mais Fernando qui pourra faire un si glorieux mariage!

— Et si le bonheur y manque, et s'il est ailleurs!

— A dix-neuf ans, madame, on croit aimer pour la vie. Mais la vie est longue.

— Peut-être, monsieur le duc.

— Assez, madame; vous voyez bien que vous me faites du chagrin, puisque je vous refuse. »

Ces derniers mots furent dits avec une douceur si tendre! Il refusait comme on prie.

La duchesse obéit sans comprendre.

Or, le lendemain, le duc était pensif et soucieux, la tête appuyée sur son grand balcon doré qui domine le Tage, lorsqu'il aperçut de loin des piqueurs et deux carrosses à la livrée du roi, qui, en trois minutes, arrivèrent devant la porte du palais Soldegno, où ils s'arrêtèrent. Le duc se précipita vers le grand escalier et parvint à la dernière marche, comme le marquis de Palmela, grand maître de l'hôtel, descendait de l'un des carrosses et quatre seigneurs de l'autre. Le duc les fit entrer dans la grande galerie de tableaux. Là, le marquis lui donna une lettre scellée du sceau royal; le duc mit un genou en terre pour la recevoir, et, après l'avoir portée à ses lèvres, il rompit le cachet, et s'étant relevé il lut ce qui suit :

« Notre bien-aimé cousin, duc Nunès de Soldegno, nous vous faisons savoir que, d'après l'avis de notre conseil privé, nous permettons à votre cher fils don Fernando, colonel du régiment de nos gardes, d'aspirer à la main de notre fille chérie, l'infante Isabella. Nous sommes heureux de vous faire cet honneur, comme nos aïeux l'ont fait plus d'une fois aux vôtres, et nous aurions voulu vous l'annoncer nous-mêmes, à votre fête annuelle, devant tous vos conviés. C'est pourquoi nous vous pressions hier au sujet de cette fête.

« Que Dieu vous accorde de longues années.

« JEAN. »

Le duc, ayant posé la lettre sur son cœur, fit apporter des sorbets et du chocolat frappé de glace, puis il dit avec une émotion ineffable : « Monsieur le marquis, veuillez exposer à Sa Majesté que je n'ai point d'expressions pour peindre les sentiments dont je suis pénétré jusqu'au fond de mon âme mais que j'irai me jeter à ses pieds, avec mon fils, demain. »

Car, dans son orgueilleuse joie, le duc ne doutait point de l'assentiment de Fernando. Quel amour pouvait tenir contre cette gloire! Il en oubliait ses pro-

pres chagrins ; son fils oublierait de même Benedetta. Un grand désir devient si vite un grand espoir!...

Quand les messagers du roi furent partis, le duc monta donc triomphant dans l'appartement de son fils, qui était un peu malade depuis deux jours. La duchesse, en le voyant entrer avec du bonheur sur le front, rayonna elle-même de félicité. C'est elle qui lut tout haut la lettre; après quoi, Fernando se soulevant à moitié sur son lit : « Mon père, dit-il d'une voix assurée, mais les larmes dans les yeux, je n'épouserai pas Benedetta, c'est tout ce que j'ai promis, c'est tout ce que je tiendrai; pardonnez-moi, mon père, le mal que je vous fais; je souffre tant ! »

Et, en effet, une fièvre sans nom s'éleva dès ce moment dans les veines du jeune homme. La mère, la pauvre mère, passa toutes les heures de la nuit à genoux, en prières, au pied du lit de son fils. Les médecins avaient dit : Quel chagrin a donc le seigneur Fernando, pour qu'il soit ainsi terrassé, abîmé comme un vieillard qui ne peut plus vivre? Quel remède, si ce n'est un miracle, peut le sauver? — Et la duchesse!... On l'entendait répéter : O mon Dieu ! est-ce que vous me priverez de mon fils! Oh! par pitié, par grâce, un autre châtiment pour mes péchés! pas celui-là ! Tuez-moi, je l'ai mérité; mais ne me tuez pas dans mon enfant... C'est impossible que j'aie commis moi-même un crime qui valût cette peine!

Les personnes qui veillaient avec la duchesse se regardaient entre elles en secouant la tête, comme pour se dire : Le désespoir la rend folle.

Et les plus vieux serviteurs ajoutaient à voix basse : Mais comment Dieu envoie-t-il un pareil fléau dans une maison si sainte, dans le modèle des ménages?

A sept heures du matin, le médecin répéta en se retirant :

« Madame la duchesse, assurez-vous bien de la cause du chagrin de votre fils, car c'est la cause de sa maladie; l'une ne peut se guérir sans l'autre. »

La duchesse voulut demeurer seule un instant avec don Fernando, qui disait et redisait sans cesse :

« Ma mère, pardon si je meurs. Ah! l'amour est un mal incurable! et je désobéis encore à mon père... Je meurs d'un regret et d'un remords! »

Quelques minutes après, la duchesse était dans l'appartement du duc qui ne s'était pas couché, et qui, à toutes les heures de la nuit, avait envoyé chercher des nouvelles de son fils, qu'il n'osait pas voir.

« Ah! cher duc, s'écria-t-elle, en tendant les bras comme pour implorer secours, il ne s'agit plus du bonheur de notre enfant, il s'agit de sa vie. Au nom de la Vierge Marie et de tous les saints du paradis, au nom de votre mère qui est au ciel, rendez la vie à Fernando, rendez-lui Benedetta. Je l'aime Benedetta; si vous saviez comme je l'aime, cette enfant! Ne voulez-vous pas aussi qu'elle soit la vôtre? » Le duc frissonna. « C'est qu'on dirait une jeune reine par le charme de son regard et de sa parole! » Le duc semblait renaître un peu à ces derniers mots. « N'est-ce pas qu'il vaut bien mieux le laisser vivre heureux et longtemps avec Benedetta, que de le voir mourir en le forçant d'épouser la princesse!...

— Madame, répondit le duc sans lever les yeux ni la voix, tout ce que j'ai dû faire, je l'ai fait. J'ai écrit au roi que mon fils était trop malade pour que j'allasse aujourd'hui remercier Sa Majesté de la gloire dont il daigne combler notre maison. Voici cette lettre. Le reste est dans les mains de Dieu.

— Ainsi, vous refusez la vie à votre fils mourant?

— J'ai déjà résisté à vos prières.

— Mais vous ne savez donc pas qu'il meurt! Vous ne le croyez pas! Non, vous ne croyez pas qu'on meurt d'amour, vous autres hommes, qui ne vivez que d'orgueil et d'ambition! Ce sont les pauvres mères qui savent cela, et on ne les croit pas. Ah! une seule mère aime plus que tous les pères!... Mais cette lettre! donnez-la-moi! Bien. »

Et la duchesse sortit, et le duc laissa retomber sa tête sur sa poitrine haletante, en murmurant : O mon Dieu! que vos châtiments sont justes! mais que votre justice est cruelle!

Au bout de cinq minutes, un carrosse sortit du palais. Trois quarts d'heure étaient à peine écoulés que ce carrosse rentra. La duchesse vola au lit de son fils.

« Mon fils, mon cher enfant! vivez! vivez pour Benedetta, pour votre femme! car elle sera votre femme. J'avais hâte de vous le dire; je cours chez votre père, et nous reviendrons ensemble vous raconter cette merveilleuse histoire. Mais vivez! »

Fernando leva la tête, ses yeux s'éclaircirent, et le médecin qui lui tenait la main sentit que la fièvre se retirait de moment en moment.

« Il est sauvé! cria-t-il.

— Sauvé! crièrent tous les serviteurs.

— Il est sauvé, répéta trois fois la duchesse en entrant dans le cabinet du duc. Et en voici la raison, » ajouta-t-elle en jetant une grande lettre sur les genoux de son mari. Le duc reconnut encore le sceau royal et lut :

« Cher duc, vous nous écrivez que votre fils est malade; mais la duchesse nous apprend la cause de sa maladie. Il ne faut pas qu'il meure. Don Fernando est le Cid du Portugal; il aime une autre Chimène, l'infante ne s'opposera point à leur bonheur. L'infante, d'ailleurs, ignorait tout. Dona Benedetta n'a point de nom? dona Benedetta n'a point de fortune? Qu'est-ce à dire? Il nous a plu de la faire marquise de Mondéjar, et de la doter de tous les biens et revenus attachés à ce titre. Si quelque chose manquait encore pour que vous la nommiez votre fille, nous ajouterions que le roi le veut.

« Nous nous invitons au mariage de dona Benedetta, marquise de Mondéjar, dame d'atours de la reine, avec don Fernando de Nunès Soldegno, colonel général de la cavalerie portugaise.

« Que Dieu, etc. »

« Eh bien! reprit la duchesse, sans laisser achever la lettre, Jean V n'est-il pas le plus grand et le meilleur des rois, comme vous, mon cher Nunès, le meilleur des pères! car vous aviez raison : oui, vos refus étaient

justes et raisonnables; et moi qui vous blâmais, qui vous accusais, moi! moi!... Oui, c'était folie que de vouloir, cette pauvre orpheline Benedetta, la donner pour femme à l'unique héritier des Soldegno. J'étais insensée de douleur! Pardon! Mais à présent! Oh! à présent, c'est la marquise de Mondéjar, la dame d'atours de la reine, et le roi le veut!... Mais embrassez-moi donc, monsieur le duc, mon fils vivra! Je le savais bien, moi, que vous seriez bon comme toujours, et que nous ne le ferions pas mourir! Venez, venez lui apprendre vous-même... »

Et le duc, sans répondre, sonna un valet de chambre et dit : « Qu'on supplie le révérend père prieur des Franciscains de se rendre en toute hâte au palais, je l'attends. » Puis, il fit un signe grave et triste à la duchesse qui sortit, étonnée plus que tourmentée, et emportant presque toute sa joie encore au pied du lit de son fils.

III

Quand le prieur des Franciscains fut arrivé, le duc s'enferma dans son cabinet avec lui, et tombant à genoux :

« Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. »

Et le vieux moine, voyant qu'il s'agissait d'une confession, interrompit brusquement l'humble révérence qu'il avait commencé de faire au duc de Soldegno, et remplaça par une austère expression de physionomie le sourire presque caressant qu'il avait préparé. Il s'assit dans un large fauteuil, comme un juge suprême, et il écouta :

« Mon père, dit le pénitent, j'ai depuis bien des années la conscience chargée d'un péché qu'il faut que je confesse enfin, car, peut-être il tuera mon fils... Il se peut donc que je meure bientôt.

« Quelques années après mon mariage, il plut au roi

de m'envoyer à la cour de Vienne. La duchesse, qui était souffrante alors, ne me suivit pas. Mon absence se prolongea trop. Une passion violente s'était allumée dans mes sens pour une jeune Allemande. J'oubliai les commandements de Dieu et de sa sainte Église..., et de cet amour criminel naquit une fille... qui coûta le jour à sa mère, dans le temps même que j'apprenais que la duchesse venait de me rendre père d'un fils... La pauvre orpheline fut amenée secrètement en Portugal. On cacha sa naissance et je trouvai moyen, à ses propres yeux, comme aux yeux du monde et de la duchesse, de passer pour son tuteur. Une histoire entière fut inventée pour cela. Dieu m'est témoin, et toute la ville de Lisbonne, que, depuis ce malheur, j'ai tâché d'expier par une vie exemplaire et charitable, par une tendre et continuelle fidélité de cœur et de pensée, l'énormité de mon crime envers le ciel et l'incomparable épouse qu'il m'a donnée. Tellement, mon père, que je ne trouve dans ma mémoire la trace d'aucun autre péché, si ce n'est que voilà vingt ans qu'il pèse sur mon âme, sans que je me sois approché du sacrement de la confession et de la très-sainte Eucharistie, comme un catholique romain doit le faire, à tout le moins une fois l'an. Croyez-vous que Dieu me pardonnera, si vous daignez l'intercéder pour moi? »

Laissons le prêtre accomplir son sacré ministère.

La confession achevée, ils se levèrent l'un et l'autre. Le pénitent redevint le premier duc de Portugal, et le vieux moine reprit l'attitude modeste que tous les frères de son ordre conservent auprès des grands du royaume. Après avoir fait tous les deux quelques pas dans la longueur du cabinet, le duc rompit le silence : « Vous voyez si je suis un mauvais père en refusant à don Fernando la main de Benedetta... et si je sacrifie le bonheur et peut-être la vie de mon fils à je ne sais quelles misères d'orgueil et d'ambition! On le croit pourtant, et j'acceptais tout cela comme la punition d'en haut. Pouvais-je dire à la duchesse : Voilà pourquoi je suis inexorable! Pouvais-je la renverser misérablement de son trône de gloire et de béatitude, elle

qui s'est fait une couronne de ma constance et de ma vertu, qui s'en est fait comme une auréole autour de sa sainte et chaste vie! Hélas! mon fils n'en mourrait pas moins, et j'aurais dit à sa mère : Regardez, ce n'était que fantômes et simulacre autour de vous, votre bonheur même n'a été qu'un mensonge de vingt années... ma réputation de fidélité une longue hypocrisie. Non! en me montrant un instant avare, ambitieux, que sais-je? mauvais père... tout ce que je ne fus pas, elle n'a pu du moins me croire ce que je suis, traître à mes serments, infâme suborneur, usurpateur de bonne renommée, mauvais mari enfin. J'ai respecté son beau passé; si elle me déteste et me maudit ce n'est, que d'à-présent; elle peut toujours m'aimer dans ses souvenirs, c'est un asile où sa félicité demeure intacte auprès de ma vertu... Que dis-je! malheureux! il faut le profaner maintenant, cet asile sacré. Tant que j'ai pu couvrir mes refus d'un masque d'orgueil ou d'ambition, je l'ai fait. Mais la lettre, mais les bontés du roi, m'enlèvent tout autre prétexte que la chose même. De sa main cruellement bienfaisante, il renverse tout ce laborieux échafaudage. Mon vieux crime est à découvert. Il faut que je dise enfin : Voilà pourquoi j'étais implacable! voilà pourquoi je donnais la mort à mon fils plutôt que de lui donner Benedetta!... Tenez, emportez ces papiers, montrez-les à la duchesse, vous, si vous l'osez, et dites-lui (car vous pouvez tout lui dire, ceci n'est plus le secret de la confession, c'est une confidence à un vieux et véritable ami), dites-lui que je meurs, et que si je suis parricide, c'est qu'il y allait de l'inceste... et faites qu'elle me pardonne comme Dieu m'a pardonné dans l'absolution de son prêtre... Non, attendez, vieillard. Je vais donc tuer mon fils! je vous charge de prononcer la sentence mortelle! Ah! quel crime égale ce crime! l'inceste lui-même... Mon Dieu! mon Dieu! étendez votre main sur ma tête où bouillonnent des pensées et des projets de l'enfer!... Ah! malheur sur Benedetta! Pourquoi est-elle née? pourquoi a-t-elle vécu? Ces enfants-là, on devrait les étouffer dans leur maillot ou les jeter et les oublier dans quel-

que hôpital, avec les monstres et les lépreux. Que font-ils dans le monde, sinon qu'y apporter la contagion de leur sort maudit? Les fous ne sont pas coupables non plus. On les enferme et on les enchaîne pourtant. La société passe avant l'humanité. Oui, c'est un crime de lèse-société que d'y faire entrer par supercherie des êtres de qui le souffle est un poison. Malheur sur Benedetta, dont la vie impure abîme de si belles destinées! J'ai été trop bon, c'est une faiblesse punissable. J'aurais dû la laisser dans un couvent expier jusqu'à sa mort, dans la pénitence et la prière, l'abomination de sa coupable naissance. D'ailleurs, je ne l'aime pas...

— Monsieur le duc, reprit alors le vieux moine avec solennité, assez de blasphèmes! Après avoir outragé la sainte loi du mariage, voulez-vous outrager la nature? Voulez-vous que je retire le pardon du ciel que j'ai fait descendre sur vous? Si Dieu vous envoie des enfants dans sa miséricorde ou dans sa colère, qu'avez-vous à faire, sinon d'accepter et de bénir ses dons, tels qu'ils soient?

— Ah! s'écria le duc avec des sanglots dans la voix, un enfant qu'il faut renier au soleil, que l'on embrasse en cachette, qui ne tient et n'héritera de nous que la vie, cette misérable vie... c'est à peine notre enfant. Si vous saviez, dom Francisco, si vous pouviez éprouver dans votre cœur de moine tout ce qu'il entre d'orgueil dans un amour de père, tout ce que le mariage ajoute à la paternité! Être père, voyez-vous, c'est pouvoir dire à tout le monde, à ses amis, aux étrangers qui viennent: Voilà mon enfant! c'est mon grand fils de vingt ans; trouvez-vous qu'il me ressemble? Seulement il est bien mieux! je n'étais pas aussi noble cavalier à son âge. Venez, mon fils, embrassez votre père. C'est bien; allez maintenant... Notre enfant, notre seul enfant, c'est celui qui nous fermera les yeux en nous disant : Mon père! C'est celui qui aura nos palais, nos domaines, nos vassaux, et qui les remettra plus grands et plus nombreux à nos petits-enfants, et toujours ainsi; c'est celui qui portera notre nom et notre titre de duc, et qui les portera plus haut que nous n'avons fait nous-

même, et qui, un jour, pourrait épouser l'infante, s'il voulait faire mourir de joie son père! Ah! c'est Fernando qui est mon enfant! Mais, vous le voulez, je ne murmure plus, je ne blasphémerai plus, et j'aimerai Benedetta, et peut-être que vos prières obtiendront de Dieu que mon fils ne meure pas avant moi! Encore une fois, dom Francisco, emportez ces papiers, et dites à la duchesse tout ce que le ciel vous inspirera pour consoler une mère et calmer une épouse. C'est vous qui dirigez sa conscience; de tels aveux ne pouvaient lui être faits que par le saint ministre qui entend tous ses aveux.

— Donc, reprit le vieillard, si Benedetta n'était point ce qu'elle est... — Ah! Francisco, interrompit le duc, j'aurais tout sacrifié, tout bravé, je ne dis point pour la vie, mon Dieu, mais pour le bonheur de mon fils!

— Merci, monsieur le duc, répondit le moine avec un accent de contentement indéfinissable, merci! Je cours et je reviens. Mais souvenez-vous d'aimer Benedetta. Quelquefois, la consolation nous arrive du côté où nous attendions la peine! » Et il sortit.

Le duc ne voyait pas, n'écoutait pas; une double pensée l'absorbait : perdre son fils, perdre l'estime de la duchesse! voilà donc où il en était venu!

Ah! qui peut ici-bas tromper sa destinée!...
Comme l'oiseau du soir vole au flambeau brûlant,
L'homme marche au malheur d'un pas rapide ou lent.

J'ai eu souvent l'occasion d'aller chercher ces trois vers au milieu des belles poésies de M. Édouard Turquety, pour en faire l'application autour de moi. Jamais il n'ont été si cruellement applicables qu'au malheureux duc de Soldegno, que nous laisserons un moment entre ses remords et ses terreurs.

Le prieur des Franciscains, en entrant dans l'oratoire de la duchesse, se tint en silence les bras croisés sur sa poitrine.

« Eh bien! mon père, dit la duchesse, le duc ne vient-il pas?

— Il m'envoie, madame.

— Seriez-vous chargé d'un nouveau refus? Faut-il encore que mon fils meure?

— Peut-être.

— Mais tous les obstacles étaient aplanis. Le roi...

— Il y a plus haut que le roi, madame... et le duc, dans son âme et sa conscience, doit être inexorable.

— Qu'est-ce donc, mon Dieu! Parlez; que peut craindre une mère qui tremble pour les jours de son enfant?

— Madame la duchesse, dona Benedetta est la fille du duc de Soldegno!... Jetez les yeux sur ces papiers. » Et le moine s'éloigna un peu.

D'abord, un morne accablement, comme à la découverte d'une grande et poignante déception du cœur; puis un mouvement d'assurance et comme de réconciliation avec soi-même; puis une rougeur de honte; enfin, une explosion de joie inexplicable : tels furent les effets presque simultanés de la confidence du moine sur la personne de la duchesse.

« Ah! mon père, s'écria-t-elle en cachant dans ses deux mains ce mélange de joie, de honte et de larmes, comment, puisque la vie de mon fils en dépend, comment, puisque le duc vous a confié son secret, ne lui avez-vous pas révélé le mien?

— Je ne l'ai su que par votre confession, ma fille; je l'ai donc oublié.

— Sainte Vierge! dit la duchesse en pressant dans ses bras sa madone d'argent, versez dans le cœur d'une mère la force de vaincre sa pudeur de femme! Se peut-il que j'hésite moi-même, quand mon fils... »

On frappa très-fort à la porte de l'oratoire. C'était un médecin qui venait dire que don Fernando, ne voyant pas arriver le duc, était dans une grande agitation, et qu'une nouvelle crise très-fâcheuse serait à craindre si cette inquiétude se prolongeait.

« Je cours le rassurer et le sauver, dit la duchesse. Vous, don Francisco, retournez vers le duc, et, sans pitié pour moi qui n'en mérite point, sans réfléchir si j'en mourrai d'opprobre, apprenez-lui... tout ce que

vous savez; et ordonnez-lui, au nom du ciel, d'envoyer à Coïmbre chercher *sa* fille dona Benedetta, pour la marier à *mon* fils don Fernando.

— Bien, madame! après le péché, le remords; après le remords, l'expiation; tout est bien. Quand Dieu a lancé toutes les flèches de sa colère, il ouvre quelquefois les trésors de sa miséricorde.

— Ah! mon père! après cette double confidence, comment lever les yeux sur le duc! comment soutenir son regard! comment nous revoir tous deux, sans frémir de notre ressemblance! Comment une femme, une duchesse, ose-t-elle être si lâche que d'avouer... Ah! mon fils! que je t'aime!... »

Et elle retourna vers son fils, et don Francisco vers le duc.

On ne sait quel fut l'entretien des deux hommes, mais quand la porte du cabinet se rouvrit, le duc avait le visage pâle et les yeux enflammés, et cependant, il disait :

« En effet, aucune loi humaine ne s'oppose au mariage de mon fils avec ma pupille... Aucune loi divine, au mariage de ma fille avec le fils de la duchesse. Faites qu'ils soient heureux! Peu importe le reste à présent. Ce qui importe, c'est qu'ils ignorent à jamais pourquoi on ne les mariait pas, et pourquoi on les marie! C'est que nous ne rougissions pas devant eux; c'est que le monde ne puisse supposer qu'il y a une tache sur l'écusson des Soldegno; c'est que le nom des Soldegno... si ce n'est leur race!... se perpétue noble et pur, tant qu'il y aura un royaume de Portugal!

— Ce qui importe aussi, reprit le moine, c'est que vous pardonniez, et qu'on vous pardonne, pour mériter tous deux le pardon de Dieu, et l'absolution de son prêtre. Quant à vos secrets, ils n'ont été versés que dans mon sein. Le cœur du confesseur est un sépulcre fermé... »

Quinze jours après, la chapelle du palais Soldegno était ornée de feuillage et de fleurs. Les voitures du roi stationnaient auprès du perron, et tous les équipages de Lisbonne suivaient. L'orgue et les voix chantaient, en se répondant, le cantique des époux. Lorsque le

prieur des Franciscains eut consacré à l'autel le mariage de don Fernando Nunès de Soldegno avec dona Benedetta, marquise de Mondéjar, deux personnes, magnifiquement parées, un seigneur, et une dame, d'une noble beauté, se levèrent en même temps de chaque côté du chœur ; et à la grande admiration de l'assemblée, s'approchèrent de la sainte table et reçurent la communion. Puis ils retournèrent gravement à leur place d'honneur; et, toutefois, en passant devant les mariés, ils éprouvèrent une émotion visible. Les jeunes gens, agenouillés, s'inclinèrent plus profondément. La sainteté des parents est une nouvelle bénédiction.

La cérémonie achevée : « Madame la duchesse, dit le duc, embrassons nos enfants. » Et tous les deux, ils se regardèrent tristement, mais avec bonté. C'était la première fois, depuis quinze jours, qu'ils se regardaient et se parlaient.

Tout le monde se retira en chantant les louanges et le bonheur du duc et de la duchesse de Soldegno.

Le monde ne sait rien; Dieu sait tout.

LE BAL DE NOCES

« Eh bien ! Mathilde, vous voilà toute rêveuse ! Souffrez-vous? — Non. — Qu'est-ce donc? Songez que vous êtes la reine du bal, ma chère amie, et que ce serait pitié d'entrer avec cette figure élégiaque; ils croiraient peut-être que je ne vous rends pas heureuse... que sais-je? Allons, reprenez les airs victorieux d'une mariée de vingt jours et de vingt ans. Que vos regards s'allument et brillent comme vos diamants, et soyez, s'il est possible, aussi gaie que vous êtes jolie. »

Ces derniers mots firent éclore un premier sourire sur les lèvres pâlies de Mathilde, qui remercia son élégant mari d'un regard attendri d'orgueil; et ses petits pieds de satin blanc coururent, plus légers, sur le tapis de l'escalier chargé d'arbustes et de fleurs, et tout resplendissant de lumières. Une glace, posée là tout exprès, lui répéta le compliment d'une manière plus charmante encore; et lorsqu'elle eut passé un temps moral à rajuster sa toilette, qui n'était pas dérangée, Mathilde entra tout à fait consolée dans l'antichambre, avec la majestueuse sérénité d'une personne qui n'a que sa coiffure en tête. Tous les domestiques s'empressèrent autour des deux jeunes époux.

« Comment, John! est-ce que vous êtes au service de madame la marquise?

— Oui, madame, j'ai quitté M. Arthur il y a trois semaines, lorsque... lorsqu'il est parti sans dire...

— Oui, oui, je sais... mais il y a des rencontres bien... »

En ce moment, le mari de Mathilde se retourna vers elle, après avoir déposé à son groom les fourrures et les manteaux, et il la retrouva plus rêveuse et plus pâle qu'en descendant de voiture. Un valet de chambre, en les annonçant à la porte du premier salon, prévint toute explication.

Une polka venait de finir, et tous les yeux se tournèrent vers la belle mariée. Un murmure admirateur lui rendit encore une fois son sourire et ses couleurs. Le maître de la maison lui fit traverser deux salons et la conduisit à une place réservée auprès du siége de la marquise, à quelques pas du grand orchestre.

La marquise la gronda tendrement d'être venue trop tard.

« *Trop tard! trop tard!* » cria une voix ricanante dans l'oreille de Mathilde, qui tourna la tête et ne vit personne.

« Voilà qui est étrange, » se dit-elle; et un frisson courut dans ses cheveux comme un serpent glacé. Cependant vingt danseurs se précipitaient pour l'engager. La ritournelle se fit entendre, les violons ressus-

citèrent Mathilde, qui suivit son cavalier, encore toute tremblante; puis les mélodies dansantes de Meyerbeer et de Rossini; puis les lustres aux cent bougies, le prisme des mille cristaux; puis l'adoration respectueuse de son danseur; puis le suffrage envieux de toutes les femmes; puis se dire : Mon collier de diamants est le plus beau de toute la fête, et je suis bien plus belle que mon collier, et demain tout Paris va le répéter; puis le carré magique de la contredanse; puis cette foule d'hommes qui assiégent toutes les portes, et qu'une écharpe de gaze contient; puis l'atmosphère chargée de parfums et de vives paroles; le bal enfin!... Quels soucis, quels sombres pressentiments, quels remords tiendraient longtemps contre cette féerie? Laissons la jeune femme s'enivrer d'harmonie, de danse et d'adulation. Qu'est-ce que la joie? un oubli. Ne rappelons rien à qui oublie, et respectons le plaisir :

Ainsi que la douleur, le plaisir est sacré.

Mais pourquoi donc l'avons-nous vue pâle et rêveuse, la belle mariée? Pourquoi ces troubles, ces frémissements, qui viennent, comme par intervalles marqués, la saisir au milieu de la fête qui lui est dédiée?... Quel fil noir aurait osé se mêler à la trame brillante de ses jours?

N'est-elle pas l'unique enfant de l'excellent et honoré vicomte de B..., qui, aussi fier de sa fille que de ses pères, a sacrifié, pendant douze ans, pour son éducation de princesse, plus des trois quarts de la fortune restreinte que lui ont laissée les révolutions, et qui tout à l'heure (sacrifice bien autrement sensible!) vient d'immoler un préjugé, celui de la naissance et du nom, à la certitude d'un magnifique avenir pour sa Mathilde?... Mathilde, en effet, n'est-elle pas la femme de Charles D..., un des plus riches partis de la finance parisienne, qui lui a, au commencement de ce mois, apporté en mariage cent vingt mille livres de rentes, et de superbes *espérances,* comme dit le monde? c'est-à-dire l'espérance que sa mère ne survivra pas longtemps à la dou-

leur d'avoir perdu un mari parfait, la première victime du quatrième choléra; l'espérance qu'une jeune sœur se fera religieuse, par suite d'un chagrin secret qui a déjà épuisé sa santé; l'espérance que son frère, le chef d'escadron, sera tué ou mourra de maladie en Crimée; l'espérance que deux tantes, dont il doit être l'unique légataire, et qui ont été pour lui deux autres mères, ne verront pas les feuilles d'avril, accablées qu'elles sont d'infirmités et d'années; et encore quelques espérances presque aussi flatteuses!

Mathilde enfin, après un pareil mariage, n'a-t-elle pas en perspective la destinée d'une reine, moins la chance d'une révolution!

Oui... mais serait-il vrai que Mathilde et son cousin Arthur, le poëte, s'étaient aimés d'amour à l'insu et sans doute contre les idées de la famille? Serait-il vrai qu'un soir, il y a peut-être quatre mois, chez la sorcière de la rue Guénégaud, il se sont juré, sur un évangile cabalistique, juré dans un idiome infernal, juré par les solives du temple de Salomon, juré l'un à l'autre que jamais ni homme ni femme ne leur toucheraient la main, et que leurs destins s'uniraient un jour comme leurs cœurs, dussent-ils attendre cet hymen jusqu'à la veille de leur mort, appelant tous les maléfices de Belzébuth sur qui deviendrait parjure à ce serment terrible et enflammé?...

Oh! si cela est vrai, par quels funestes éblouissements Mathilde a-t-elle consenti à l'échange de son nom contre la fortune de Charles D..., quand elle pouvait plus tard, ne fût-ce qu'une seule nuit, échanger, dans son modeste ménage, la beauté contre la gloire, l'amour contre l'amour?

Comment n'a-t-elle pas vu que tout serait vanité dans un mariage de deux vanités, qui se marchandent et s'achètent mutuellement?

Comment, par orgueil même (puisqu'elle en a tant), comment n'a-t-elle pas préféré la couronne du poëte à la caisse du banquier? Comment, du moins, n'a-t-elle pas redouté quelques punitions surnaturelles, en trahissant un homme divin, après un serment de l'enfer?

Non! perles, rubis, topazes et diamants lui ont fasciné les yeux: elle a essayé un collier, et la voilà enchaînée; pendant un instant elle n'a vu qu'une corbeille; il ne faut qu'un instant pour prononcer le *oui* de la vie entière... et sa bouche l'a prononcé sans qu'il fût sorti de son cœur, sans que son oreille l'entendît.

Est-il vrai qu'à la première nouvelle de ce mariage, qui fut proposé et conclu en quelques jours, Arthur tomba comme frappé de la foudre, et qu'il ne se releva que pour s'enfuir dans une solitude, à dix lieues de Paris, abandonnant travaux, gloire, parents, amis et jusqu'au fidèle John, le seul être au monde qui connût le nom qu'il criait dans ses rêves ?

Est-il vrai que, depuis ces trois fatales semaines, personne n'avait entendu parler de lui, si ce n'est que des chasseurs racontaient avoir aperçu dans les bois de Morfontaine une espèce d'insensé, qui laissait croître sa barbe, qui faisait peur aux sangliers et qui pleurait toujours ?

Est-il vrai que, le matin du bal où elle règne à présent, Mathilde avait reçu mystérieusement un paquet aux armes d'Arthur, où se trouvaient une musique et des paroles écrites avec du sang, et plus funèbres que les chants de l'agonie ?... Oh! si tout cela est vrai, ne nous étonnons de rien: certes, elle a dû pâlir plus d'une fois sous sa parure de fête!

Partie une heure après la cérémonie nuptiale pour une terre éloignée, Mathilde n'était revenue que pour ce bal, qu'elle aurait voulu reculer de dix ans. Là-bas, dans son château du Nivernais, entourée de mornes étangs et de grands bois sauvages, sans autre société que son mari, qui était toujours à la chasse, elle s'abusait peut-être sur sa tristesse par la tristesse même de ce séjour, et ne s'étonnait pas de sa langueur au milieu de cette languissante vie; peut-être pensait-elle que ses journées solitaires et monotones ressemblaient à celles d'Arthur, et elle trouvait du charme, une funeste et innocente volupté dans cette ressemblance; c'était comme un intime et dernier rapport qu'ils avaient ensemble, tout séparés qu'ils étaient sous le ciel. —

Mais Paris, son bruit, son luxe, ses plaisirs, elle n'avait retrouvé dans tout cela qu'un contraste pénible avec l'état de son âme et la position peu brillante d'Arthur, sans parler de son désespoir.

Et cependant, regardez : le bal s'est emparé d'elle; lancée au milieu de la danse, comme un jeune soldat dans la mêlée, la nymphe tressaille de courage et d'enthousiasme; son corps gracieux se balance voluptueusement, ses pieds ne touchent pas la terre; son front peut frapper les astres; elle est heureuse parce qu'elle est belle... Tout à coup, elle est devenue sérieuse, sa tête se penche tristement, son cœur bat avec violence... c'est que l'orchestre (comment cela peut-il se faire ?) vient de jouer les premières mesures de l'air mystérieux qu'elle a reçu d'Arthur, le matin même, et qu'elle seule connaît! Elle écoute : c'est bien cet air si douloureux; seulement les musiciens ont changé le mouvement. Elle ne peut s'empêcher de mettre, par la pensée, les paroles funèbres sous les notes; or, quand revient son tour de figurer, le cœur lui manque; elle n'a que la force de se traîner à sa place en prétextant un léger accident, mais en redisant dans son âme :

— Comment cela se peut-il ? il y a quelque chose de fatal et d'incompréhensible dans tout ce qui m'arrive ce soir... Ah ! malheur à moi ! »

La marquise avait envoyé chercher M. Charles D... à toutes les tables de jeu (quand il ne chasse pas, il joue). Il arrive enfin, prend le bras de sa femme et la conduit dans une salle plus aérée. Quelques dames, fort spirituelles d'ailleurs, y riaient à faire pitié, de quatre vers qu'elles croyaient ridicules, d'un de nos premiers poëtes vivants. Pauvres sottes !... Mathilde prit la défense de ces vers comme eût fait Arthur lui-même, et elle se sentait fière de parler comme il eût parlé; et cette discussion la ranima un peu. De la poésie, ces dames passèrent aux poëtes. Elles soutinrent que les poëtes ne sentaient rien que leur art, ne connaissaient d'autre amour que l'amour-propre, oubliaient tout, excepté la rime, et n'avaient de chagrins que dans leurs recueils. Mathilde, cette fois, ne les contredisait plus. Elle sai-

sissait avec ardeur tous les exemples que citaient ces dames, de poëtes inconsolables qui sont les plus gais du monde ; ses remords s'en allaient, elle renaissait... Les domestiques apportèrent des rafraîchissements et des sucreries : elle prit quelques grands bonbons, pour s'amuser à la poésie des devises.

Voici les premiers vers qu'elle y trouva :

Sans doute ils vous diront : « Vous êtes bien crédule !
N'allez-vous pas souffrir, plus que lui, de ses maux?
Poëte, sa douleur s'évapore en vains mots,
En soupirs cadencés que sa lyre module.

Vous fuyez ; il languit, il se meurt... un instant ;
Puis, de son art chéri reprenant la magie,
Voit dans votre inconstance un sujet d'élégie,
Et de son désespoir se console en chantant. »

— Infamie et mensonge ! Ah ! Mathilde, l'archange
A sonné dans le ciel la noce et mon convoi.
Le poëte trahi meurt, et mort il se venge.
Et tu danses !...

Elle ne put achever ; un nuage couvrit ses yeux.

— C'en est trop, pensait-elle ; le doigt de Dieu est là ; que va-t-il arriver ?...

Et elle froissait et déchirait la fatidique devise quand l'orchestre attaqua la ritournelle du galop.

Le fils de la maison vint rappeler à Mathilde l'engagement qu'elle avait accepté pour cette danse. Elle s'y rendit, le regard fixe, mais d'un pas assuré, comme une reine qui marche au supplice.

Voilà le galop qui bondit : les couples se croisent et se heurtent en riant, les bouquets roulent sous les pieds, des éclairs humides jaillissent de tous les yeux, les bougies sont comme asphyxiées de chaleur ; les femmes, lascives de fatigue, s'abandonnent aux bras des danseurs, qui se les jettent l'un à l'autre et les reprennent et se les jettent encore, comme font les diables de l'Opéra du mannequin de Psyché.

Mathilde, pâle et grave dans ces ballottements, avait l'air d'un fantôme qui s'étourdit. Minuit sonna. En ce moment, elle fut saisie par un nouveau danseur,

qui la serra d'une manière étrange, comme pour ne plus la rendre. Mathilde leva les yeux sur lui.

« Arthur ! cria-t-elle, et son cri se perdit dans le bruit et dans les rires du salon. — Arthur ! reprit-elle en baissant la voix, tout cela, c'était donc... Oh ! vous avez failli me tuer... et je le méritais... mais vous pardonnez enfin... Mais, comment êtes-vous ici ? »

Et le galop redoublait de vitesse...

« N'est-ce pas ton bal de noce, Mathilde ? C'est donc aussi ma noce, à moi !

— Oh ! ne raillez point si cruellement, ou je meurs. Rendez-moi à mon danseur.

— Jamais !... N'es-tu pas heureuse dans mes bras ?

— Oui ! heureuse, bien heureuse de vous voir, moi qui serais morte de votre mort !... Mais lâchez-moi donc !

— Jamais !... plus fort, plus fort, musiciens ! »

Et le galop redoublait de vitesse.

La longue file des couples joyeux s'envola dans les salons voisins ; Arthur et Mathilde y passèrent les derniers, et ils furent les premiers à reparaître à l'autre porte. C'était une légèreté, une rapidité sans exemple ; à peine voyait-on leurs ombres dans les glaces. La sueur ruisselait sur le visage d'Arthur, et cependant ses bras et ses mains semblaient geler Mathilde à travers ses gants ! Tous les danseurs s'arrêtèrent pour les admirer. Les applaudissements et les rires les suivaient autour du salon ; puis on s'aperçut que les pieds de Mathilde ne posaient plus sur le parquet, et que sa tête roulait sur ses épaules.

« Assez ! assez ! » cria-t-on de toutes parts.

Mais l'implacable danseur n'écoutait rien... et le galop redoublait de vitesse.

La marquise voulut qu'on les arrêtât ; ils s'échappèrent par la salle de jeu, tournant et bondissant au milieu des tables et bousculant les *whists* effarés. Charles reconnut sa femme et fit lever tout le monde.

« Il est fou, cet Arthur, dit un jeune homme.

— Arrêtez ! arrêtez ! » s'écriait Charles.

Mais le couple insatiable, toujours tournant et bondis-

sant, traversa boudoirs et corridors avec l'agilité de deux oiseaux. Ils gagnèrent ainsi l'antichambre et se précipitèrent dans l'escalier, bondissant et tournant toujours. On les suivit; on ne savait plus que penser. Au même instant, une dame les aperçut dans le jardin par une fenêtre du salon... C'était toujours ce terrible galop, ce galop effréné.

« Au secours ! au secours ! on enlève Mathilde ! »

Tout le bal descendit et courut sur les gazons humides. On voyait de loin Arthur et Mathilde tourner et bondir à travers les charmilles, et, comme on croyait les tenir, ils disparurent au détour d'une allée.

Le coq chanta.

Au bout de quelques minutes, on apprit qu'Arthur était mort la veille !...

DEUX AMIES

Dans les premiers jours du mois de novembre qui va expirer, un soleil pâle mais encore chaud régnant au ciel, et les feuilles, de la couleur du soleil, tombant de tous les arbres avec un petit bruit rêveur, il me prit fantaisie d'aller jouir de ces dernières scènes mélancoliques de l'automne dans le lieu mélancolique par excellence. Je me mis en route pour Fontainebleau. J'avais résolu en moi-même d'y passer l'*été de la Saint-Martin,* cette seconde et courte jeunesse de l'année qui se reproduit dans la vie de quelques hommes, lorsque après avoir dépensé en projets d'ambition et de vanité presque tout leur âge viril, ils se trouvent, *un beau matin,* presque sur le seuil de la vieillesse. — Alors, épouvanté, leur cœur se rejette en arrière et cherche encore le soleil de l'amour, et il se fait pour quelques instants

une saison d'enchantement et d'illusions, — puis le soleil se voile et il ne reste plus dans la nature et dans l'âme que de froides ténèbres.

Après avoir visité et reconnu quelques-uns des sites les plus sauvages de cette majestueuse forêt de Fontainebleau, et surtout la partie des granits monstrueux,

« Ce chaos de roches énormes
« Et difformes,
« Comme un camp d'éléphants amis,
« Endormis, »

je revins au château. — C'est toujours là qu'il faut revenir, quand on se plaît à vivre dans la région de l'histoire et des arts. Toutes les royautés ont laissé leurs adieux au château de Fontainebleau; les arts y règnent encore, sans doute parce qu'ils sont une république. J'étais depuis quelques minutes dans cette grande galerie que le *Primatice* a inondée des couleurs de sa palette, et je nageais dans cette atmosphère d'éclatantes peintures, lorsque j'entendis, par une des grandes ouvertures du côté de la ville, un chœur d'ouvriers joyeux, qui chantaient en travaillant. Puis les voix des ouvriers se turent; leurs accents vivants avaient été subitement remplacés par les psalmodies de la mort : c'est la même fenêtre qui amenait tout jusqu'à moi, comme des rayons de soleil ou des bouffées de brouillard. Je m'approchai instinctivement, et je distinguai de la travée où j'étais un long cortége de deuil qui débouchait sur la grande place. C'était d'abord un char traîné par deux chevaux blancs, et garni de draperies blanches à franges d'argent. Huit jeunes filles, en voile blanc, tenaient les cordons du char; plus de cinquante autres jeunes filles, vêtues de blanc aussi, suivaient avec des cierges en main, puis un grand nombre d'hommes, appartenant aux classes élevées de la société. Je ne sais quelle force invisible me poussa; mais en moins de rien, je me trouvai sur la place, et suivant moi-même. Arrivé au cimetière, le char s'arrêta, et tout le cortége s'achemina vers une fosse fraîchement

ouverte : on y descendit le corps; un prêtre jeta dans la fosse un peu de terre, dont le bruit funèbre sur le bois de la bière alla retentir, en douloureux écho, dans le cœur de tous les assistants. Il y avait là surtout un jeune homme et une jeune fille dont la douleur s'exprimait par des sanglots si profondément suffocants que l'attention religieuse de toute l'assemblée se tournait à chaque moment de leur côté. Ils se tenaient la main avec une tendre angoisse, en se penchant sur la fosse, et je ne sais quel céleste alliage de félicité se mêlait à leur désespoir. On eût dit deux anges, certains pour eux des éternelles délices, et pleurant un troisième ange, exilé de leur ciel. Leur chagrin ne ressemblait point aux autres chagrins, et ils étaient eux-mêmes à part de tous les assistants, à cause de leur grâce, de leur beauté et surtout de l'expression indéfinissable de leur physionomie. Je me sentis attiré, comme on l'est vers tout mystère, et je ne pouvais détacher mes yeux et mon intérêt de ce couple charmant et désolé...

Après quelques minutes, j'aperçus dans le cortége un monsieur que je connais pour l'avoir rencontré quelquefois dans le monde. Je l'abordai, et l'interrogeai sur la personne morte et sur ce jeune homme et cette demoiselle dont il paraissait lui-même fort occupé. Il sortit des rangs, nous allâmes nous asseoir sur un tertre voisin, et là, il me raconta tout ce qu'il savait, et il savait tout.

C'est une aventure qui me toucha au fond du cœur dans son récit, dont j'aurais voulu retenir toutes les paroles; mais je n'ai perdu aucun des détails essentiels, et voici du moins une reproduction et une image fidèles des faits et des personnages dont j'avais l'âme remplie :

« Amélie de B... et Rose D... (dont nous taisons les noms de famille, parce que l'une des deux familles est au milieu de nous, à Paris, et qu'il y a des larmes au fond de cette histoire), Amélie et Rose (il n'y a pas encore un mois) étaient comme deux sœurs; ou plutôt

il faudrait que toutes les sœurs fussent comme ces deux amies. Semblables d'âge, — dix-huit ans, — et de cœur, — le plus noble et le plus tendre; — elles différaient beaucoup d'ailleurs : Amélie de B... était très-riche; Rose était très-jolie ; Amélie avait tous les aïeux possibles; Rose avait tous les attraits. Tout cela ne veut pas dire qu'Amélie fût laide et sans esprit : une belle âme se répand toujours un peu sur la physionomie et dans l'intelligence; seulement elle était de ces personnes dont on ne dit rien quand on n'en connaît pas tout; mais cela veut dire que Rose était pauvre et d'origine modeste... et pourtant bien plus riche et bien plus noble que son amie, puisque, douée des mêmes sentiments (la plus haute des distinctions), elle avait de plus la supériorité de la figure et de l'imagination.

« Amélie, tout enfant, habitait avec ses parents un grand hôtel du faubourg Saint-Honoré, et la petite Rose une assez humble boutique attenant à l'hôtel, et dans laquelle sa mère, déjà veuve à trente ans, travaillait jour et nuit afin de pouvoir donner quelque éducation à sa fille qui, dès le plus bas âge, décelait les plus hautes dispositions. Les deux enfants s'étaient liées de jeux, comme il arrive souvent à Paris, malgré l'inégalité des rangs, et il en était survenu une véritable amitié, comme cela se pratique beaucoup plus rarement; si bien que Rose déjeunait et dînait deux ou trois fois par semaine avec sa petite amie, et qu'elle assistait d'ordinaire aux différentes leçons dont Amélie profitait moins qu'elle-même. Enfin Amélie, au bout de quelque temps, ne pouvait plus se séparer de Rose, qui aurait été bien malheureuse si on l'eût séparée d'Amélie.

« Après deux ans d'une pareille liaison enfantine, la comtesse de B..., la mère d'Amélie, vint à mourir; trois mois après, la mère de Rose mourut aussi; et la pauvre orpheline devait aller bien loin vivre bien tristement chez une tante fixée pour toujours au fond d'une province. C'est alors que le comte de B..., ne voulant pas joindre à sa propre douleur le chagrin qu'aurait son Amélie d'une séparation avec sa jeune compagne, prit le parti d'écrire à la famille de Rose, que si on voulait

la laisser auprès de sa fille, il se chargerait de pourvoir à son éducation comme à tous ses besoins, et de l'établir convenablement quand le temps serait venu. Ces offres furent acceptées avec reconnaissance, et dès ce moment Rose fut installée dans l'hôtel du comte, et eut sa petite chambre auprès de celle d'Amélie. Elles suivirent les mêmes cours, partagèrent les mêmes plaisirs. On n'invitait nulle part Amélie sans Rose; enfin la parité des sentiments aurait effacé entièrement l'inégalité des conditions aux regards de tous, si Rose n'eût coloré toutes ses relations avec Amélie d'une visible teinte de respectueuse déférence; ce n'était pas de l'humilité, c'était de la reconnaissance. De son côté, Amélie lui revalait cela par une absence complète de toute jalousie; et c'était grande vertu, car elle ne pouvait ignorer, malgré tous les soins qu'on prenait, les avantages de Rose; tous les yeux le disaient comme tous les miroirs, et les progrès de sa compagne dans les langues et dans les arts étaient encore des témoins irrécusables d'une supériorité de nature, dont toute autre eût beaucoup souffert. Mais Amélie avait l'âme trop élevée et une affection trop tendre pour s'en plaindre, même tout bas. Toute passion, et l'amitié est la plus solide comme la plus pure, toute passion opère un déplacement de l'amour-propre; donc Amélie jouissait, et rougissait presque de modestie, lorsqu'elle voyait le triomphe de Rose ou qu'elle entendait faire l'éloge de ses qualités. C'est une vertu peu commune et qu'elle devait, hélas! porter au dernier degré, comme on le verra...

« Arrivées toutes les deux à l'âge de dix-sept ans, il n'existait aucune différence dans le ton et les manières d'Amélie et de Rose. Les jeunes filles des classes les plus ordinaires sont tellement susceptibles de l'éducation sociale, qu'après quelques mois de leçons du monde, c'est à n'y rien connaître, surtout si une distinction naturelle préexiste. Il en est rarement de même chez les hommes; ils conservent presque toujours, jusque dans leurs plus hautes ascensions, quelque chose de leur origine vulgaire. Les hommes déclassés de bas

en haut, ont un air de parvenus ; les femmes semblent y être toutes venues.

« Dans les bals, certes, Amélie, noble et riche héritière, ne manquait jamais de danseurs ; mais ceux qui ne la connaissaient pas, même de nom, s'adressaient d'abord à Rose, qui portait ses trésors et ses titres sur sa figure ; et alors, combien elle était ingénieuse pour qu'un seul de ses danseurs ne manquât point d'inviter son amie !... En toutes choses, enfin, c'était une réciprocité parfaite de soins délicats et de douces prévenances. Amélie faisait briller Rose tant qu'elle pouvait ; Rose s'éteignait le plus possible pour ne pas éclipser Amélie.

« Vers le mois de mai 1855, Amélie fut invitée à aller passer quinze jours dans le château de sa marraine ; elle s'y rendit avec une femme de chambre. Rose resta auprès du comte de B***, qui était un peu souffrant. Dès le surlendemain de l'arrivée d'Amélie au château, vint de son côté le jeune vicomte Gustave de N*** ; Amélie devina bien vite qu'il s'agissait d'un projet de mariage pour elle, et elle fut heureuse d'avoir deviné juste, car la réputation d'esprit, de bonté, de talent et de noble caractère du vicomte Gustave avait plus d'une fois frappé son attention. On avait dit devant elle que c'était l'idéal des maris, et que le bonheur de sa femme serait de l'orgueil. Toutes ces paroles avaient germé dans la pensée d'Amélie ; et elle s'en était créé un type dont son jeune cœur s'occupait, pour ainsi dire, à son insu. En pareille occurrence, il arrive, de deux choses l'une : ou le beau fantôme s'évanouit devant une réalité qui ne soutient pas la comparaison ; ou la réalité, en donnant la vie au fantôme, le transfigure magnifiquement. C'est cette dernière chose qui arriva pour Amélie. Gustave valait encore mieux que sa renommée ; un attrait puissant existait dans toute sa personne. Enfin, Amélie reconnut son rêve réalisé, et l'avenir avec Gustave lui parut le ciel sur la terre. Gustave ne pouvait, de son côté, désirer une épouse plus accomplie, ni ambitionner d'union plus honorable. Quoique fort jeune, il voyait le mariage avec les yeux d'un homme plein

d'une vertueuse raison. Les rapports de fortune et de position, quand ils se trouvent joints aux qualités du cœur et aux conformités de caractères et de sentiments, lui paraissaient compléter tous les gages du bonheur d'un ménage. Une affection douce et raisonnée étant ce qu'il y a de plus durable, c'est ce qu'il avait toujours voulu éprouver pour la compagne de toute sa vie; et il ne se serait jamais marié, s'il ne se fût senti dans le cœur cette profonde et sainte tendresse; il avait trop d'honneur et de bonté pour agir autrement.

« Les quinze jours qu'il passa auprès d'Amélie le décidèrent. Il trouva en elle toutes les qualités d'une épouse aimable et parfaite, et trouva dans son propre cœur la certitude de la rendre heureuse. Une demande formelle en mariage suivit donc de près le retour d'Amélie chez son père, et tout fut conclu par correspondance. Gustave devait faire un voyage de quelques mois; il le fit, et écrivit dans cet intervalle au comte de B*** et à sa fiancée plusieurs lettres qui achevèrent de lui conquérir Amélie. On ne connaît pas tout à fait quelqu'un quand on ne l'a pas quitté; il faut l'absence et les lettres pour que la connaissance soit complète.

« Cependant Amélie n'eût pas été assez heureuse encore si sa chère Rose n'eût point pris sa part d'un tel bonheur. Elle lui confia tout, et Rose se jeta vite à genoux pour remercier Dieu de la félicité qu'il envoyait à son amie. Si elle avait eu un bonheur à choisir, c'eût été celui-là; et déjà on s'occupait du trousseau et on parlait de la corbeille, et on faisait de beaux projets d'avenir.

« D'abord, disait Amélie, je te trouverai aussi un bon « mari ; tu es si gentille, la chose ne sera pas difficile, et « puis mon père fera tout ce qu'il faut ; n'es-tu pas ma « sœur ? Alors nous vivrons ensemble tous les cinq, et « notre vie sera une fête continuelle.

— « Non, non, chère et généreuse Amélie, répondait « Rose, ne pensons pas si loin et si haut. Malgré votre « amitié et les bontés de votre père, je n'en suis pas « moins la pauvre Rose, fille de rien et qui n'a rien... Si, « grâce aux bienfaits du comte, je trouvais un mari, ce

« serait quelqu'un de ma classe, un honnête marchand « peut-être...; mais, voyez-vous, j'ai vécu d'une autre « vie, mes idées et mes sentiments se sont élevés dans « votre atmosphère, je ne pourrais plus m'accoutumer à « un mari choisi parmi *les miens*, et je ne puis penser à « un mari parmi *les vôtres*. Eh bien, je ne me marierai « pas, et je serai heureuse, oh! bien heureuse de même!... « Vous me permettrez de vivre toujours auprès de vous, « et je regarderai dans votre bonheur! »

« Et les deux jeunes filles combattaient de générosité et discutaient sur la destinée comme si on y pouvait quelque chose...

« Gustave dépêcha son voyage, et revint bien vite à Paris. C'était au mois de septembre dernier. Amélie était dans la joie de son cœur, et le comte de B*** se hâtait d'arriver au bonheur de son enfant. On fixa le mariage au 10 novembre. Gustave, comme on le pense bien, venait deux fois par jour à l'hôtel du comte, et les bouquets, et les albums, et les vers et les romances, rien ne manquait. Rose disait en elle-même : Oh! oui, Amélie est la plus heureuse des femmes, et je ne pouvais pas rêver pour elle une si grande félicité! Et pourtant Rose perdait de jour en jour quelque chose de sa gaieté naturelle; et tous les efforts qu'elle faisait pour paraître joyeuse étaient plus qu'inutiles. Le sourire qui grimace est plus triste que les larmes.

« Un matin, elle reçut de sa tante une lettre qui la priait de venir auprès d'elle pour quelques mois; une affaire, une maladie, nécessitait cette absence momentanée. Amélie fut frappée de la coïncidence d'une pareille lettre avec l'approche de son mariage et le changement d'humeur de Rose.

« Cette lettre ne serait-elle pas une réponse dégui« sée! se dit-elle à part soi. » Puis Gustave devenait rêveur aussi; lui si aimable, toujours si préparé à toute conversation, comme à toute chose, il devenait taciturne et immobile. L'immobilité extérieure est presque toujours le signe d'une grande agitation de l'âme. Amélie frémit tout à coup, comme si un serpent se fût dressé devant ses pas..., et elle prit en elle-même

la ferme résolution d'observer... Après deux jours, elle ne craignit plus; elle fut certaine :

« Ils s'aiment!!... ils ne se le diront jamais, à peine si chacun ose s'en faire l'aveu à soi-même. N'importe! mon parti est pris. Il m'épouserait par honneur, par délicatesse; il me rendrait heureuse sans partager le bonheur qu'il donnerait. Rose s'en irait..., peut-être mourrait-elle... car, je le sens, on peut mourir du cœur... Ah! c'est à la malheureuse qui n'est pas aimée de mourir!... Mon Dieu, rappelez-moi auprès de ma mère... Vous, mon bon père, pardonnez-moi si je désire trop tôt le ciel... mais il vaut mieux pour vous me pleurer morte que vivante; je serais un objet de pitié et de douleur; sans aucun bonheur possible, j'empêcherais le bonheur de deux êtres que j'aime plus que moi... Oui, mon Dieu! donnez-leur la liberté d'aimer, de vivre, en donnant à mon âme la liberté éternelle! »

« Après cette prière, Amélie fut plus calme; elle avait changé les angoisses du combat en une défaite résignée. Elle observa, elle interrogea encore : les réponses furent les mêmes. Elle vit le malheur écrit sur le front de Gustave et de Rose. Dieu l'exauça. Elle se sentit frappée d'un mal subit, dont elle ne devait guérir qu'au tombeau. Alors, appelant Rose : « N'allez pas voir encore « votre tante, mon amie. J'ai besoin de vous... Vous « partirez quand je serai... guérie. »

« Puis à Gustave : « Je vous demande pardon de mes « souffrances. Vous veniez pour une fête... et vous « trouvez les ennuis d'une maladie... Mais attendez, « attendez. Dieu abat et relève. »

« Les médecins ne connaissaient rien à ce mal : mais ils ont toujours des remèdes. Une de leurs premières prescriptions fut le changement d'air. On décida que la malade serait transportée à Fontainebleau, où la température est excellente, et où le comte avait précisément une maison. Tout le monde s'y transporta vers le milieu d'octobre. L'air était changé... mais voilà tout. Les hommes de la science, à Fontainebleau comme à Paris, ne savaient pas le mot de cette énigme mortelle, et après avoir épuisé toutes les expériences, ils regar-

daient s'éteindre Amélie sous les larmes de son père, dans les bras désolés de Gustave et de Rose, qui pouvaient au moins se parler de leur peine commune, s'ils se taisaient sur tout le reste.

« Enfin, le 10 novembre, jour qui était fixé pour le mariage, Amélie sentit sa fin approcher, et après avoir demandé encore le pardon et la bénédiction de son père, elle eut encore la force de dire à son amie et à celui qui aurait dû être son époux : « Adieu, adieu ! « Je le savais bien que nous serions tous heureux !... »

« Puis elle leur remit un papier :

TESTAMENT.

« Ceci est ma dernière volonté : je donne et lègue à « mon amie Rose D*** les huit cent mille francs qui « me reviennent de la succession de ma mère, à la « condition qu'elle épousera le vicomte Gustave « de N***.

« Paris, le 16 octobre 1849.

« *Signé* AMÉLIE DE B***. »

« Elle savait que nous nous aimions, » s'écrièrent ensemble Rose et Gustave !... et ce fut le premier aveu qu'ils s'en firent eux-mêmes. »

Après le récit qui me fut fait de cette aventure, sur le tertre voisin de la tombe d'Amélie, je suivis longtemps des yeux Gustave et Rose. Jamais douleur et amour si vrais n'ont été peints sur des figures mortelles.

Gustave éprouve la plus belle félicité de ce monde : il va élever jusqu'à son rang une jeune fille qui est à sa hauteur par la nature.

Et je rentrai dans la grande galerie du château, où j'écrivis au crayon, sur un livret, cette douloureuse et consolante histoire d'amour, devant laquelle disparurent, un instant, l'histoire de douze règnes et les merveilles du génie.

ISABELLE

(*Conte*).

Dans un pays et dans un temps bien loin des nôtres, comme la suite le prouvera, il était une fois un roi... et non une reine. Le prince Romuald avait à peine dix-huit ans quand il monta, les larmes aux yeux, sur le trône de son père, mort à Antioche, dans les guerres de la dernière croisade. Voilà bientôt cinq ans qu'il régnait par la justice et la douceur, et les savants de son royaume l'appelaient le Titus du Nord, avec d'autant plus de raison que, lui aussi, n'avait pas de goût pour un mariage politique, et qu'il paraissait prédisposé aux *Bérénices*.

Ses courtisans et ses conseillers ne se faisaient pourtant pas faute de l'ennuyer de supplications et d'admonitions, lui répétant à tout propos qu'un monarque se devait à ses sujets; que la raison d'État le dominait lui-même; qu'une alliance, par mariage, avec un des royaumes voisins devenait indispensable; qu'un héritier de la couronne ne pouvait plus se faire attendre, etc.

Le jeune roi voyait les choses autrement : il prétendait qu'un monarque doit faire au bonheur de ses sujets le sacrifice de son repos, de ses veilles, de ses trésors, de sa vie, mais non celui de son cœur; enfin, que l'immolation du prince ne doit pas aller jusqu'à l'annihilation de l'homme. Il était soutenu dans ces doctrines par une digne et sainte femme, qui habitait la petite tourelle du château, où il la faisait servir et soigner comme une duchesse, et dont il allait tous les matins et tous les soirs baiser les cheveux blancs.

Dame Gertrude, une pauvre fille de la campagne, avait nourri la mère du prince Romuald, et l'avait élevé lui-même. C'était la vertu, la piété, la raison, la tendresse en personne; et, à force de dévouement et de

pureté, elle savait beaucoup de choses qu'elle n'avait point apprises, et souvent l'Esprit-Saint semblait parler par sa bouche. Elle donnait des conseils pour toutes sortes de maladies et de chagrins. Elle guérissait son monde miraculeusement, et il y avait des gens qui disaient qu'elle était fée... mais cela ne fut jamais bien prouvé.

Or, quand le jeune roi venait d'être assailli de mielleuses persécutions de la part des conseillers auliques, il allait se réfugier et respirer auprès de la bonne Gertrude, qui le consolait et le réconfortait par ses tendres et saintes allocutions.

« Ah! Jésus, bon Dieu! qu'avez-vous, mon enfant?... Sire, que vous est-il arrivé? s'écria Gertrude en se reprenant et en rougissant.

— Non, non, dites toujours votre enfant, soupira le roi, car c'est bien à ma mère que je viens parler, puisque l'autre est dans le ciel... Imaginez-vous, ma bonne Gertrude, qu'ils me font mourir et qu'ils me feront damner avec leurs mariages diplomatiques. Voilà maintenant deux rois, dont les États touchent les miens, qui se sont mis dans la tête de me faire épouser leurs filles. L'un, qui n'a pas d'héritiers mâles, me promet, après sa mort, l'abandon de sa couronne, qui serait tout naturellement réunie à la mienne, si je deviens son gendre; l'autre, si je ne le prends pas pour mon beau-père, nous menace d'une guerre terrible, regardant, dit-il, tout refus comme une offense que le sang peut seul laver... et, ce soir, une députation du grand conseil doit venir respectueusement me sommer, au nom de la patrie, de prendre enfin une détermination. Or, j'ai vu les deux princesses dans mes derniers voyages, et je sens qu'elles ne me plairont jamais... Que faire?... J'ai de plus en plus l'horreur d'un mariage où le cœur n'est pas, et cependant le mien n'a pas encore parlé. Que serait-ce donc si...? Par grâce, ma bonne Gertrude, éclairez-moi, je ne vois plus rien... Faut-il courber mon front et mon âme sous la nécessité attachée aux couronnes? Ou plutôt, faut-il jeter là celle que je porte, afin de redevenir homme libre? »

Et le roi laissa tomber son front dans ses deux mains crispées.

« Sire, répondit Gertrude sans hésiter, restez roi, Dieu l'a voulu, et nous ne devons pas déserter le poste où la Providence nous a placés; restez roi donc, mais soyez homme et libre en même temps. Aucune politique ne peut raisonnablement disposer de l'amour et des cœurs. Le mariage, dont les habiles de ce monde cherchent à faire une simple institution humaine, le mariage est une loi chrétienne, un sacrement divin, le saint et volontaire contrat de deux âmes qui se reconnaissent et se choisissent, et non un marché d'orgueil et de cupidité, comme l'ont fait tous vos seigneurs... Et tenez, moi, moi qui vous parle ainsi, puisque le roi le souffre, si je ne me suis pas mariée, croit-on que ce soient les occasions qui m'ont manqué? Non, certes; j'en ai eu beaucoup, et de très-belles, surtout depuis que je suis vieille et laide. Votre Majesté m'ayant comblée de bienfaits à son avénement au trône, et continuant à me traiter — pardonnez-moi — comme si j'étais la reine mère!... Mais je me suis dit : Non, non, tout ce que je possède par les bontés du roi n'ira pas enrichir un Sarrasin qui s'appellerait mon mari... Mais pour en revenir à la chose importante, Sire, à celle qui vous touche, soyez sûr qu'il n'y a qu'une morale pour les rois et les sujets, et que les cœurs de tous sont les mêmes au fond. Si donc vous épousez une femme que vous n'aimez pas, vous épouserez le malheur et vous serez déshérité de l'amour, ce paradis terrestre qu'Ève n'a pas perdu; ou bien, vous chercherez, loin de votre épouse, une orageuse félicité, pire que le malheur, puisqu'elle sera le péché, et vous déshéritera du paradis céleste. Voilà des inconvénients et des dangers qui valent bien, je crois, ceux dont vos ministres se préoccupent. Bientôt, sans doute, car c'est le sort de tous les fils d'Adam, bientôt vous rencontrerez la femme que cherchent encore vos rêves; je souhaite qu'elle se trouve sur les marches d'un trône : les hautes convenances de position doivent peser énormément dans la balance du mariage. Mais, fût-elle sur le seuil d'une chaumière, si

votre cœur vous dit : « C'est celle-là», n'hésitez pas à en faire la reine, vous souvenant que les ambitieuses alliances politiques ont plus d'une fois menti aux superbes espérances qu'elles avaient fait naître, et que les malheurs et les désordres n'ont jamais manqué aux mésalliances naturelles. Sire, je vous en conjure encore à deux genoux, restez roi, soyez homme, et attendez. »

Dame Gertrude prononça ces dernières paroles avec tant d'autorité; son allocution, dont nous n'avons pu donner que le squelette, avait été si entraînante, si colorée, si étonnamment éloquente, que Romuald ne douta pas d'une intervention surhumaine; Gertrude n'était que l'instrument vulgaire qu'anime un souffle divin.

Il se retira convaincu et fortifié.

On accepte si bien les avis qui vont dans le sens de nos idées!

Et il se prépara sans trouble à recevoir bravement l'embarrassante et solennelle supplique.

Le soir même, les cours du château et les escaliers étaient remplis de jeunes varlets tenant des torches allumées.

Le roi, au fond de la grande galerie, rayonnait sur un trône, entouré des dignitaires et des seigneurs, cousus d'or ; et dame Gertrude (il l'avait voulu) se tenait blottie derrière, et cachée dans un petit coin, d'où elle pouvait tout voir et tout entendre.

Un huissier annonça :

« Messeigneurs les délégués du grand conseil! »

Un sourd murmure de satisfaction comprimée circula parmi les assistants, qui étaient en secret complices de cette manifestation officielle.

Le roi s'en aperçut, mais Gertrude aussi, qui lui cria de sa cachette.

« Courage, sire, Dieu vous garde ! »

La députation s'avanca d'un air majestueux, et comme sûre des sympathies de l'assemblée; et le doyen, fourré d'hermine, après avoir salué le roi, très-bas, lui parla très-haut en ces termes :

« Sire,

« Vos fidèles sujets, membres et délégués du grand conseil, prennent la liberté, d'après nos saintes et immémoriales coutumes, d'élever par ma voix, jusqu'à l'oreille de Votre Majesté, leurs plus humbles supplications, dans les circonstances difficiles où l'État se trouve engagé. Deux souverains puissants, vous le savez, Sire, tiennent à honneur de s'unir à vous par les liens du sang. Il y a grand avantage à bien accueillir le roi Wilfrid, et grand péril à refuser le roi Gontran. Que Votre Majesté juge et décide. Mais la patrie a besoin d'un jeune prince de votre nom. Dieu tient dans ses mains la vie des rois comme celle de leurs derniers sujets... Daignez donc écouter, Sire, le vœu d'un peuple entier, qui vous crie : Sire, faites choix d'une princesse pour assurer votre propre bonheur, que nous ne séparons pas de la gloire et de la prospérité de l'État.

« Sire, nous attendons avec une respectueuse confiance la détermination de Votre Majesté. »

Toute l'assemblée respirait à peine, les yeux fixés sur le roi, qui se leva lentement, et dit d'une voix ferme :

« Messieurs, le roi avisera. »

Ce qui veut dire : Le roi est décidé à ne rien faire de ce que vous lui demandez, et vous pouvez vous retirer.

La députation se retira donc après les saluts d'usage, et tout le monde fut désappointé, à l'exception de Gertrude, qui cria de son coin :

« Sire, cela vous portera bonheur ! »

Quelques jours après venait la fête du roi.

On avait préparé pour cet anniversaire solennel la représentation d'un mystère, *le Mystère de la Nativité ;* et ce n'étaient pas les jongleurs de la confrérie de la Passion qui devaient jouer, mais des jouvenceaux et damoiselles de la cour et de la ville. Dans ce mystère paraissaient le roi Hérode et la reine, son épouse; une jeune orpheline, du nom d'Isabelle, fille d'un ancien brigadier-major des hommes d'armes, faisait le rôle de la reine de Jérusalem. Cette jeune fille avait un loge

ment dans les communs du château sous la surveillance d'une vieille tante aveugle. Quelle surveillante! Mais elle n'avait besoin, pour se bien conduire, que du flambeau de sa conscience et des lumières de son esprit. Les ordonnateurs de la fête l'avaient choisie à cause de sa beauté, de sa grâce et de sa rare intelligence. La pauvre enfant avait accepté par crainte de refuser, mais en tremblant beaucoup de son acceptation. Elle ne s'était jamais trouvée en évidence, et le début avait de quoi la troubler; et puis, paraître ainsi devant le roi qui ne la connaissait pas! avoir l'air gauche peut-être aux yeux d'un jeune monarque, si noble et si élégant, et qu'elle admirait tant derrière ses volets entr'ouverts, quand il montait sur son cheval de chasse devant le grand perron... Son effroi ressemblait un peu à de la coquetterie; sa coquetterie eût ressemblé beaucoup à de l'amour, si cela eût été possible.

Quoi qu'il en soit, dès qu'Isabelle parut sur la scène avec son voile d'or et sa couronne de pierreries, son corsage d'argent aux nœuds de rubis, son grand manteau de velours brodé et sa jupe de soie couleur cerise, son grand sceptre et ses riches bracelets, et surtout avec l'éclat de ses yeux d'azur sous ses cheveux d'ébène, et la neige de son col, et le carmin de ses lèvres, et l'ivoire de ses bras, et la fleur veloutée de ses joues... le roi ne put s'empêcher de s'écrier :

« C'est celle-là!

— Eh bien! reprit une voix cachée, si votre cœur en est sûr, que votre volonté ne balance plus...

— Non, bonne Gertrude, dit en lui-même le roi, je n'ai pas oublié votre sermon, et il me sera bien facile de m'y conformer. »

Le mystère fini, un autre commença. Le roi passa sur le théâtre pour faire ses compliments et ses remerciements aux acteurs, et quand il fut près d'Isabelle, l'entraînant un peu à l'écart :

« Gente damoiselle, lui dit-il d'une voix émue, gardez ce sceptre et cette couronne; ne déposez pas ce manteau royal, car vous êtes vraiment la reine. »

Isabelle croyait rêver et craignait de s'éveiller.

Le roi la remit entre les mains de Gertrude, et après la fête il s'expliqua en maître subjugué.

« Oui, charmante Isabelle, vous serez ma femme devant Dieu et devant les hommes. Je ne connais le prix de mon diadème que depuis une heure !

— Ah ! Sire, je ne cherche point de paroles pour vous bénir, je n'en trouverais pas. Mon cœur était à vous, et je serais morte sans me le dire à moi-même. Cependant, Sire, une guerre va éclater d'autant plus terrible, que le roi Gontran verra dans votre refus de sa fille votre préférence pour moi...

— Je combattrai pour vous, Isabelle, et je serai vainqueur.

— Cela ne suffit pas, Sire, il faut pousser votre victoire jusqu'à la conquête entière de ses États et les réunir à votre royaume; ce sera ma dot... Et, ajouta-t-elle avec dignité, je ne me marierais pas sans dot. C'est ainsi, et seulement ainsi, que vos peuples me pardonneront votre amour. Allez, grand roi, préparez-vous à cette guerre, et si la victoire (ce que je ne crains pas) trahissait votre courage, un cloître me séparerait à jamais de vous. Je ne consentirai pas à être maudite sur le trône et à vous y voir méprisé. »

L'amour du roi s'accroissait de son admiration... Huit jours ne se passèrent point sans qu'un cartel de guerre arrivât. L'espionnage diplomatique avait tout su et tout ébruité dès le premier soir. *Les murs ont des oreilles,* il n'y a pas de proverbe plus vrai. Romuald assembla le grand conseil pour demander les subsides extraordinaires. Le grand conseil refusa net, attendu que l'État ne doit pas soutenir un prince dans ses caprices, et qu'un prince ne doit pas égarer son cœur et sa main loin des trônes. Le grand conseil avait pour lui toute la cour, tous les hauts barons, et principalement toutes les dames, furieuses contre cette petite fille de rien qui triomphait de tout, et alors il montait sa rigidité jusqu'à la hauteur de la révolte.

Mais il y avait de bons juifs qui firent grandement les premiers frais de campagne... sur dépôt de la vaisselle royale; mais les rangs de l'armée restaient fidèles, et le roi

les électrisant par son héroïque ardeur, ils s'élancèrent comme des lions déchaînés, et en moins de six semaines ils attaquèrent, vainquirent et détrônèrent ce méchant roi Gontran, qui n'était pas aimé de ses sujets et qui les entendit eux-mêmes demander à grands cris que Romuald les adoptât comme les siens.

Romuald rapporta donc la dot d'Isabelle au bout de son épée.

Sur la frontière de ses États, il trouva le grand conseil tout entier qui l'attendait, les pieds dans la neige, et le doyen, toujours fourré d'hermine, après avoir salué le roi très-bas, lui parla très-haut en ces termes :

« Sire,

« Vos fidèles sujets, les membres du grand conseil, prennent la liberté, d'après nos saintes et mémoriales institutions, d'élever, par ma voix, jusqu'à l'oreille de Votre Majesté, leurs humbles félicitations dans ces circonstances à jamais glorieuses. Le Tout-Puissant, exorable à nos ferventes prières, vient de récompenser par la victoire un roi qui s'est montré vraiment chrétien, en cherchant le bonheur dans l'amour et l'amour dans la vertu, et qui va élever jusqu'à lui, sans s'abaisser lui-même, une jeune épouse déjà digne du trône par ses grâces et sa noblesse personnelle, et dont un nouveau royaume est la dot magnifique.

« Vive le roi Romuald ! vive la reine Isabelle ! »

Et les toques de velours volaient en l'air, il fallait voir !

Dans ce temps et dans ce pays-là, les corps de l'État disaient blanc aujourd'hui et noir demain, selon le vent qui soufflait.

« Messieurs, répondit le roi, je n'attendais pas moins de mon grand conseil. Il peut compter sur moi, comme je compte sur lui. »

Romuald s'empressa de jeter aux pieds d'Isabelle la couronne du roi vaincu. Isabelle tomba évanouie d'extase dans les bras de son royal fiancé, et se réveilla sur un trône.

Et Gertrude?... O mon Dieu, si elle eût dit un mot,

le doyen du grand conseil l'aurait demandée en mariage...

La légende se termine par cet adage rimé :

Rois ou serfs, tâchez d'aimer,
C'est la principale affaire;
Car celui-là peut tout faire
Qui sait d'amour s'enflammer.

TOUT ARRIVE...

(*Proverbe*).

PERSONNAGES :

MADAME DE LINIÈRES, 40 ans.
CLAIRE, sa fille, 17 ans.
YVONNE, amie de Claire, étourdie et bavarde, 18 ans.
L'ÉTRANGER, 60 ans.
FRANÇOIS, son fils, 25 ans.
CÉLESTE, sa fille, 28 ans.
MAURICE, vieux domestique de Mme de Linières, 70 ans.

A Paris, dans un pavillon de l'hôtel de Mme de Linières.

— 1855 —

Un petit salon d'étude, élégamment meublé. Au fond, une porte entre deux fenêtres, donnant sur le jardin. A droite, une autre porte, recouverte d'une portière; auprès, un sofa posé de biais. Entre cette porte et l'une des fenêtres, des livres sur quelques rayons, et une table en forme de bureau. A gauche, un piano avec quelques papiers de musique et des lithographies. Plus loin, un chevalet de peinture. Vases et pendule sur la cheminée. Il est midi.

SCÈNE PREMIÈRE.

YVONNE, en jolie toilette du matin, MAURICE, en livrée très-simple.

YVONNE, avec impatience.

Comment! Mlle Claire n'est pas non plus au pavillon?... Ah!...

MAURICE.

Non, mademoiselle. Mme de Linières et sa fille sont sorties depuis plus de quatre heures, pour...

YVONNE.

Depuis plus de quatre heures, à midi!... Elles sont donc levées depuis avant-hier!... C'est bien ce qu'on nous avait déjà répondu à l'hôtel, mais je n'y voulais pas croire. J'ai laissé toute notre société s'installer dans le grand salon, et j'ai couru à ce pavillon où mon amie vient étudier souvent, et je ne trouve...

MAURICE.

Que le vieux serviteur Maurice, qui a ouvert à ses bonnes maîtresses la petite porte du jardin pour...

YVONNE, l'interrompant encore.

Et on ne peut pas savoir où elles sont allées?

MAURICE.

Pardonnez-moi, si vous me laissiez achever mes phrases. Ces dames sont sorties à huit heures du matin pour faire des visites chez...

YVONNE, l'interrompant toujours.

Des visites quand tout Paris dort!

MAURICE, continuant.

Chez des personnes qui ne dorment guère la nuit...

YVONNE, avec vivacité.

Raison de plus pour dormir le jour.

MAURICE, reprenant.

Ni le jour... chez des familles pauvres et malades.

YVONNE.

Eh! que ne parliez-vous tout de suite, mon bon vieux Maurice?

MAURICE.

Eh! que ne me laissiez-vous parler, ma *bonne* demoiselle?

YVONNE.

Bref, croyez-vous que ces dames?...

MAURICE.

Bref, elles seront très-longues à rentrer, je pense. Quand elles sont dans leurs charités, le plaisir les emporte, et...

YVONNE.

Voilà des bonnes œuvres qui prennent bien mal leur temps. (Se disposant à sortir.) Vous direz à ces dames que nous étions venues les prendre. . Non, je vais écrire un mot. Quel guignon! cette bonne Claire! nous qui sommes comme les deux doigts de la main!

(Elle s'approche de la table et prend une plume.)

MAURICE, à part, étendant son pouce et son index.

Oui, comme les deux doigts de la main, elles ne se quittent pas! mais elles ne se ressemblent guère. — Les filles qui n'ont plus de mère, ça se voit tout de suite.

YVONNE, cessant d'écrire et regardant par la fenêtre.

Je ne me trompe pas; une voiture s'arrête, la petite porte s'ouvre... Ce sont elles! Dieu soit loué!

(Elle se précipite à la porte du fond.)

SCÈNE II.

YVONNE, MAURICE, MADAME DE LINIÈRES et CLAIRE, toutes deux en négligé.

YVONNE, rentrant avec Claire.

Ma bonne Claire, je mourais...

CLAIRE.

Chère Yvonne, nous rentrons plus tôt que je ne croyais, et j'en suis bien heureuse. Mais, comme te voilà belle!

YVONNE, à madame de Linières.

Madame, nos jeunes amies, avec ma tante et trois

ou quatre oncles et cousins, sont au grand salon, dans l'hôtel ; on a une foule de choses à vous proposer.

MADAME DE LINIÈRES.

Je cours m'expliquer avec si aimable compagnie. Restez, chère belle, avec votre petite amie, qui a quelques apprêts à surveiller ici. Je reviendrai bientôt. Vous ne serez pas fâchées toutes deux de causer un peu... (A Maurice.) Écoutez attentivement ce que ma fille va vous dire. (Elle sort.)

(Pendant le dialogue qui précède, Claire a ôté son mantelet et son chapeau et remis un sac et un rouleau de papiers à Maurice, qui les a déposés sur le piano.)

SCÈNE III.

CLAIRE, YVONNE, MAURICE, dans le fond.

YVONNE, gaiement à Claire.

Ah ! je te tiens enfin. Il s'agit...

CLAIRE.

Pardon : je suis à toi. (Elle appelle.) Maurice !

MAURICE, accourant.

Mademoiselle !...

(Yvonne s'approche du piano et s'occupe à feuilleter la musique et les dessins, tout en prêtant l'oreille.)

CLAIRE.

Maurice, vous allez dresser trois lits dans la chambre à côté, et préparer tout ce qu'il faut pour recevoir les hôtes qui nous arrivent. Faites vite, n'est-ce pas?

MAURICE.

Ah ! mademoiselle, vous me diriez de faire je ne sais quoi, que je ne sais pas comment je ferais pour ne pas le faire, parce que, voyez-vous...

CLAIRE, souriant.

Bien, bien! mon pauvre Maurice; allez, nos hôtes ne tarderont pas.

MAURICE, en sortant.

Trois AUTRES! Qui ça peut-il être?

(Il sort par la porte latérale.)

SCÈNE IV.

CLAIRE, YVONNE.

YVONNE.

Qu'est-ce donc?

CLAIRE.

Je te conterai cela; mais n'avais-tu pas, toi-même...

YVONNE.

Oh! certes, et nous n'avons pas de temps à perdre : imagine-toi qu'on a envoyé ce matin à ma tante une botte de billets pour l'Académie française, il y a aujourd'hui une séance extraordinaire; et vite, nous venions vous enlever pour cette solennité de l'esprit. Ce sera charmant, et on s'y amusera beaucoup.

CLAIRE.

A l'Académie?

YVONNE.

Je t'ai dit que c'était une *séance extraordinaire*. Et puis, comme ce n'est qu'à deux heures, nous irons d'abord visiter l'Exposition universelle; nous demanderons les machines qui vous versent des tasses de chocolat toutes bouillantes, de là nous passerons aux tableaux de tous les pays...

CLAIRE.

Comme tu y vas!

YVONNE.

Oh! les chefs-d'œuvre, c'est tout de suite vu. De là, nous entrerons à l'horticulture... — Tu sais, la culture

des orties, comme disait cet imbécile de cousin. — Et nous y choisirons (Elle rit.) *des dispositions* de couronnes et de bouquets pour les bals de l'hiver.

CLAIRE.

Que de projets!

YVONNE.

Et puis, l'Académie fermant avant quatre heures, nous pourrons encore entrer à l'Hippodrome et voir éreinter quelques taureaux; c'est délicieux, c'est *espagnol!...*

CLAIRE.

A coup sûr, ce n'est pas français!

YVONNE.

Et puis nous irons de là au bois de Boulogne nous promener en gondole sur les lacs et faire un dîner *champêtre* avec du vin de *Champagne,* un pâté de foie gras et des cigarettes.

CLAIRE, riant.

Et puis?

YVONNE.

Et puis, les voitures nous conduiront sur le pont d'Asnières, et nous assisterons de loin à la fête vénitienne, où il y aura tous les feux chinois impossibles, et qui finira par l'embrasement général de la rivière, à minuit. Et puis... et puis nous reviendrons aussi gaiement que par le train de plaisir à nos domiciles, pour y recommencer, dans nos rêves, les divertissements de la journée. Allons, passe une jolie robe, prends ton écharpe d'Alger et suis-moi.

CLAIRE.

Je le voudrais... mais j'étais loin de m'attendre à toutes ces belles choses, et maintenant il faut te dire, en quelques mots, pourquoi j'y dois renoncer.

YVONNE.

Comment! renoncer!

CLAIRE.

Écoute... il nous vient, ce matin, trois hôtes...

YVONNE.

J'ai entendu cela; des parents, sans doute, des ennuyeux. Je les connais, ils s'installent, et on a beau les bourrer ils ne partent pas.

CLAIRE.

Tu n'y es pas, écoute donc.

YVONNE.

Parle.

CLAIRE.

Voilà six mois que, dans nos courses du matin, nous avions occasion de visiter une pauvre famille d'ouvriers, si malheureux et si dignes dans le malheur!... Ils ne voulaient rien accepter que du travail. C'est un père très-vénérable qu'on appelle l'*étranger,* à cause de son air et de son accent d'un autre pays, et son fils, un jeune graveur plein de talent, et sa fille, jeune aussi, mais déjà veuve, comme ma mère, et qui brode comme les fées, et qui est douce et charmante comme...

YVONNE.

Comme une bergère de Florian!

CLAIRE.

Tu ris!... mais ce qui nous étonne chaque fois, c'est le langage, la tenue...

YVONNE.

Oh! ce sont toujours des perfections!

CLAIRE.

Yvonne!... Enfin c'était aujourd'hui notre première tournée depuis ce voyage à Trouville, et, après quelques autres visites bien tristes, nous nous faisons conduire chez l'intéressante famille... Nous les trouvons dans la rue, chassés de leur chambre... et le jeune homme si pâle!... Il y avait eu bien du changement

pendant notre absence!... Lui, si courageux, si laborieux, il était tombé malade; le chagrin, vois-tu!... Alors, plus de travail, mais de grosses dépenses! et deux termes de loyer en arrière! On venait de louer leur logement à d'autres! et leurs misérables meubles saisis pour être vendus! Ma mère — oh! elle est si bonne! — leur a dit qu'elle voulait être leur propriétaire; elle a laissé ce qu'il fallait pour acquitter leurs menues dettes, et ils ne tarderont pas à nous suivre dans une voiture de place, avec notre petit domestique... Tu comprends qu'il ne peut pas être question d'autres plaisirs jusqu'à ce soir.

YVONNE.

Je comprends que vous recueillez peut-être des serpents... Le bien qu'on fait, on en est tôt ou tard puni.

CLAIRE.

Oh! ne dis pas cela! je t'aimerais moins.

YVONNE.

C'est qu'aussi m'amuser sans toi! quel ennui! Je suis si contrariée, que j'en suis méchante. — Ah! ta mère!...

SCÈNE V.

CLAIRE, YVONNE, MADAME DE LINIÈRES.

MADAME DE LINIÈRES.

Vos jeunes amies, chère Yvonne, vous attendent dans le jardin pour aller à tous vos amusements, que je ne puis partager. (A Claire.) Si tu désires les accompagner, mon enfant, je suffirai seule, pour nos soins d'hospitalité.

CLAIRE.

O ma mère, tout autre jour, c'eût été une grande fête pour moi de suivre mes amies; aujourd'hui, j'aurais plus de peine que jamais à vous quitter. (A Yvonne.) Amuse-toi bien, chère Yvonne... Tu ne m'en veux pas?

YVONNE.

Non, mais je te voudrais! (A madame de Linières.) Adieu donc, madame!

(Elle embrasse madame de Linières et sort. Claire l'accompagne par la porte du fond et disparaît quelques secondes. Maurice rentre au même instant par la porte latérale.)

SCÈNE VI.

MADAME DE LINIÈRES, MAURICE, puis CLAIRE.

MAURICE, rentrant.

Tout est prêt, madame.

MADAME DE LINIÈRES.

Bien! (Regardant s'en aller Yvonne.) Cette gentille Yvonne, elle aime Claire comme une petite folle qu'elle est.

MAURICE.

Ah! madame! Mlle Claire est si bonne, si douce! et Mlle Yvonne si... Tenez, cela me chiffonne le cœur; c'est comme tous vos capitaux que vous avez confiés au père de cette belle demoiselle!

MADAME DE LINIÈRES.

Allons, mon pauvre Maurice, toujours tes méfiances.

MAURICE.

Pourvu que la banque du père et l'amitié de la fille ne fassent point...

(Il fait avec les mains un geste de culbute.)

CLAIRE, accourant.

Ma mère! ma mère! les voilà! je les ai entendus!

MADAME DE LINIÈRES.

Maurice, allez recevoir nos hôtes; vous aiderez au jeune malade à monter, et vous serez aux petits soins pour tous.

MAURICE, en sortant.

Tant d'égards et d'empressement!... ce sont de pauvres gens, bien sûr.

SCÈNE VII.

MADAME DE LINIÈRES, CLAIRE, puis L'ÉTRANGER, FRANÇOIS, CÉLESTE ET MAURICE.

CLAIRE.

Ah! j'y pense, il faudra faire emporter d'ici le piano, les livres et le chevalet, pour qu'ils aient tout le pavillon à eux seuls. J'étudierai dans l'hôtel.

MADAME DE LINIÈRES.

J'y avais pensé aussi; mais je les vois.

Entrent l'étranger, François, Céleste, Maurice soutenant François, faible et souffrant. Madame de Linières et sa fille vont à la rencontre de leurs hôtes, dont la mise est plus que simple, mais propre.)

L'ÉTRANGER, sur le seuil.

François, Céleste, mes enfants, prosternons-nous ici comme à la porte d'un temple, car Dieu habite cette maison.

(Ils s'inclinent tous.)

MADAME DE LINIÈRES, les relevant.

Oui, mes amis, depuis un moment, sous les traits du malheur et de la vertu! Venez!

(Elle guide François vers le sofa, où il s'assied en souriant tristement. Claire s'occupe de l'étranger et de Céleste, en les débarrassant, avec Maurice, d'un petit paquet et de leurs vêtements inutiles. Claire ôte soigneusement des mains de Céleste un livre enveloppé d'une toile déchirée.)

L'ÉTRANGER.

Madame, que serions-nous devenus aujourd'hui si le ciel ne vous eût envoyée? Mais, vous-même, qu'est-ce qui a pu vous inspirer en nous une telle confiance, que...

MADAME DE LINIÈRES.

Croyez-vous que, depuis six mois, je n'aie pas pris des informations !... Si je ne sais pas qui vous êtes, je connais au moins ce que vous valez, et je suis très-contente d'avoir pour... locataires d'honnêtes ouvriers comme vous.

FRANÇOIS, se soulevant un peu.

Si le mal ne s'était pas abattu sur moi, madame, vous ne nous auriez vus que pour vous bénir de vos bontés passées...

(Claire, en mettant de l'ordre sur le piano, a écarté la couverture du livre de Céleste et s'étonne de la reliure de luxe.)

CLAIRE, à Céleste.

Oh ! le beau livre que vous avez là ! quelle richesse de reliure !

CÉLESTE.

C'est le livre d'Heures de ma mère.

MADAME DE LINIÈRES, se rapprochant.

De... votre mère ?

CÉLESTE.

Oui, madame, et voici son portrait.

(Elle tire de son sein un médaillon très-élégant.)

MADAME DE LINIÈRES.

Mais... c'est un chef-d'œuvre ! et ce costume...

(Madame de Linières, Claire et Maurice, qui s'est rapproché, se regardent entre eux et regardent avec étonnement l'étranger et ses enfants.)

L'ÉTRANGER.

Madame, vous voyez que nous ne sommes pas ce que nous paraissons être. Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Comment avons-nous pu en arriver là ?... Ce sont des choses entre le ciel et moi. Mais vous comprenez que nous avions la pauvreté, moins la ressource de l'aumône. Mon fils nous soutenait... il est là, sans forces.

MADAME DE LINIÈRES.

Tranquillisez-vous. Mon docteur viendra le voir dans la journée.

CÉLESTE.

Ah! madame, son mal, c'est du chagrin et de la fatigue. Le médecin avait dit : Il faut au malade des distractions douces et beaucoup de tranquillité d'esprit, pas d'autres remèdes. C'était une ordonnance bien cruelle!

FRANÇOIS, *d'une voix faible.*

Grâce à vous, madame, je peux la suivre, et vous m'aurez sauvé. *(Il s'assoupit par degrés.)*

L'ÉTRANGER.

En attendant, ma fille peut donner des leçons de musique et de peinture. Nous ne connaissons personne. Si vous pouviez, madame, lui procurer quelques écolières, nous pourrions nous libérer envers vous... nous acquitter, jamais!

CLAIRE, *à Céleste.*

Oui, oui, et dès ce jour... je ne veux plus d'autre maîtresse... c'est donc nous qui serons bientôt vos redevables. *(A madame de Linières.)* O ma mère, que je vous embrasse! *(A l'étranger.)* Et vous, monsieur, comptez sur la Providence, qui fait vivre longtemps les bons fils!

(A ce moment, François s'agite sur le sofa, comme en proie à une fièvre avec délire.)

FRANÇOIS, *étendant la main du côté de Claire.*

Ah! voilà enfin les anges qui parlent. Que leur parole est suave!

MADAME DE LINIÈRES, *à sa fille, qui restait absorbée devant le malade.*

Claire, Claire, viens près de moi.

FRANÇOIS, *entr'ouvrant les yeux.*

C'en est un, c'est un ange, le plus pur de tous, sans doute. Je ne les croyais pas si beaux!

CÉLESTE.

Sa fièvre le prend, mon père; c'est le délire.

MAURICE, à part.

Il ne déraisonne pas tant!

MADAME DE LINIÈRES.

Maurice, soutenez-le doucement, et vous aiderez son père à le conduire dans sa chambre.

FRANÇOIS, revenant à lui.

Ah! c'est vous, mon père!

L'ÉTRANGER.

Oui, mon enfant, viens te reposer.

(Il emmène son fils avec Maurice par la porte latérale.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE LINIÈRES, CÉLESTE, CLAIRE.

CÉLESTE.

Quelles grâces à vous rendre, madame!

MADAME DE LINIÈRES.

Que le malheur s'éloigne de vous, et nous rendrons grâces à Dieu tous ensemble.

CÉLESTE.

Hélas! madame.

CLAIRE, avec enjouement.

Pour commencer, vous êtes ici chez vous, et, dès demain, j'y viendrai prendre vos leçons; et puis, j'ai beaucoup d'amies; il faudra bien qu'elles soient vos élèves, ou je me brouille avec elles... Ah! ma mère, j'y songe, où est donc ce vieux journal d'hier, qui demande une maîtresse de piano et de dessin pour de jeunes Anglaises?

MADAME DE LINIÈRES.

Il doit être encore dans mon rouleau de papiers.

(Claire court délier le rouleau.)

CÉLESTE, suivant Claire des yeux.

Ah! madame, quel sera l'heureux époux?...

CLAIRE, revenant avec le journal, à Céleste.

Tenez, tenez, par là, je crois.

CÉLESTE, parcourant le journal et restant comme stupéfaite de joie.

Dieu! voilà bien autre chose!...

CLAIRE.

Qu'avez-vous donc?

CÉLESTE, lisant avec une émotion de surprise et de bonheur toujours croissante.

« Le consul de Portugal prévient, pour la dernière fois, les héritiers collatéraux du comte Ermentajo de Diaz, s'il en existe, qu'ils aient à se présenter demain, 8 septembre 1855, avant quatre heures, pour tout délai, à la chancellerie du consulat, à l'effet de justifier de leurs titres à cette succession, faute de quoi, les biens, montant à plus de trois millions, qui la composent, seront dévolus aux légataires institués en vertu d'une clause spéciale du testament dudit comte de Diaz, décédé à Manille, le 8 septembre 1853. — Le présent avertissement renouvelé depuis deux ans dans tous les journaux de l'Europe, et toujours sans résultat, etc... » (A madame de Linières.) Ah! madame, une voiture, en grâce!... N'avoir pu lire aucun journal!... Misère profonde!... Oh! l'exil et l'isolement!... Un jour plus tard!... Vous êtes deux divines messagères!

(Céleste met à la hâte son chapeau et son mantelet, et prend des papiers dans un sac; Maurice, pendant ce temps, est rentré.)

MADAME DE LINIÈRES, à Maurice.

Dites à Joseph qu'il conduise madame à la première place de voitures.

CÉLESTE.

Je vole et je reviens. (Céleste sort derrière Maurice.)

SCÈNE IX.

MADAME DE LINIÈRES, CLAIRE, puis MAURICE.

CLAIRE.

Je suis toute tremblante de joie. Qui avons-nous donc chez nous?

MADAME DE LINIÈRES.

Mon enfant, les illusions sont faciles, et les déceptions bien communes; attendons, pour nous réjouir...

MAURICE, rentrant, une lettre à la main.

Madame, vos ordres sont remplis. J'ai rencontré, au bas de l'escalier, Joseph, qui vous apportait cette lettre qu'on vient de déposer à l'hôtel. C'est de la part de M. Dorville.

CLAIRE.

Du père d'Yvonne! Encore quelque invitation!... (A Maurice, pendant que madame de Linières décachette la lettre.) Et le malade?

MAURICE.

Mieux, beaucoup mieux.

CLAIRE, avec effusion.

Dieu soit béni!

MADAME DE LINIÈRES, après avoir ouvert la lettre, pâlissant tout à coup et tombant dans un fauteuil.

Ciel!

CLAIRE, se précipitant.

Ma mère! quel mal subit!... du secours!...

(Maurice s'empresse. A ce bruit, l'étranger soulève la portière de la porte latérale et écoute sans se montrer.)

MADAME DE LINIÈRES, se remettant.

Non, non, ma fille, je n'ai rien... qu'une horrible peine. Vois! (Elle lui remet la lettre.)

CLAIRE, lisant.

« Madame... les malheurs du commerce... Je suis ruiné, déshonoré, et je vous entraîne dans ma ruine. Je profite, pour m'enfuir, de l'absence de mon Yvonne... je n'ose la recommander à votre pitié.

« DORVILLE. »

CLAIRE, avec une explosion de joie, se jetant dans les bras de sa mère.

Moi qui craignais pour vos jours! Nous ne sommes que ruinées!... Que Dieu est bon!

(L'étranger se retire avec des gestes qui peignent son émotion.)

MAURICE, à part, s'essuyant les yeux.

Je pleure comme une bête!

MADAME DE LINIÈRES, en larmes.

Ce n'est pas pour moi, mon Dieu! mais ma fille! mais son avenir perdu!

CLAIRE.

O ma mère, ne pleurez pas ainsi; le vrai malheur de tout cela, c'est votre chagrin. Écoutez, je suis jeune, je puis travailler. Et Maurice, donc... qui ne nous abandonnera pas!

MAURICE.

Ah! saperlotte!!

CLAIRE, poursuivant.

Nous avons des amis...

MADAME DE LINIÈRES.

Nous en avions, mon enfant! (Ici l'étranger soulève encore la portière et prête l'oreille sans être vu.) Que d'engagements encore! Et vendre cet hôtel pour y faire honneur!

CLAIRE.

Les affaires n'en finissent pas. Jurons de ne rien dire à nos hôtes; cela leur ferait trop de mal. (L'étranger fait un mouvement et se présente.) Voici l'étranger. Chut!

SCÈNE X.

MADAME DE LINIÈRES, CLAIRE, MAURICE, L'ÉTRANGER, puis YVONNE.

L'ÉTRANGER, à part.

Ignorons tout. (Haut.) Mes excellentes bienfaitrices, je puis enfin espérer que mon fils m'est rendu. Cette crise était la dernière. La peine l'avait tué, le contentement le ressuscite, et c'est vous seules...

MAURICE, qui regardait à la porte du fond, annonçant.

Mlle Yvonne Dorville. (Mouvement de tous les personnages.)

L'ÉTRANGER, à part.

Ah! la fille du malheureux!

YVONNE, entrant d'un air dégagé.

C'est encore moi, vous ne m'attendiez pas?

CLAIRE, à l'étranger.

Ma meilleure amie, monsieur. (L'étranger salue) — (A Yvonne.) Notre digne étranger dont je t'ai parlé.

YVONNE, à l'étranger, le regardant à peine et sans attendre sa réponse.

Eh bien! mon brave homme, comment vous trouvez-vous ici? — Claire? (Elle parle tout bas en riant avec son amie.)

L'ÉTRANGER.

De l'impertinence! Elle ne sait rien. (A madame de Linières.) Mais où donc est ma fille?

MADAME DE LINIÈRES.

Je vais vous dire.

(Elle emmène l'étranger dans le fond du théâtre; on les voit parler et gesticuler près de la fenêtre de droite.)

YVONNE, à Claire, en riant toujours.

Je t'ai bien regrettée à l'Académie, va! Une admirable séance littéraire! Des robes d'une nouveauté!... larges

comme cela! Des volants d'Angleterre hauts comme cela! Des petits amours de chapeaux, et des mantelets!... Ah! mais, en sortant, une pluie atroce. Voilà tous nos grands projets tombés dans l'eau, et, pour ne rien perdre, j'ai prié ma tante de me jeter à ta porte, tandis qu'elle va faire des visites de cérémonie... Mais tu as l'air toute préoccupée... Qu'as-tu donc?

CLAIRE.

Je voudrais en vain te cacher... Prends cette lettre, va la lire à l'écart, et souffre, comme je fais, sans rien témoigner ici.

(Claire tire la lettre de son corsage et la remet à Yvonne, qui va l'ouvrir près de la fenêtre de gauche, au moment où madame de Linières et l'étranger reviennent sur le devant du théâtre.)

L'ÉTRANGER, à madame de Linières.

Je n'ose y croire. Il y aura quelque accident. L'habitude du malheur rend méfiant. Ma pauvre Céleste.

(La porte du fond s'ouvre. Céleste entre précipitamment des papiers à la main.)

CÉLESTE.

Mon père, j'ai à vous parler... Vous m'excusez, madame...

(Elle se dirige vers la porte latérale.)

MADAME DE LINIÈRES, à l'étranger.

Suivez votre fille, monsieur...

(L'étranger salue et sort par la porte latérale avec Céleste.)

SCÈNE XI.

MADAME DE LINIÈRES, CLAIRE, MAURICE, YVONNE, dans le fond, dévorant ses larmes.

CLAIRE, suivant des yeux Yvonne et l'étranger.

Là, l'espérance peut-être... (Se retournant vers Yvonne.) et là le désespoir.

(A madame de Linières.)

Je lui ai donné la lettre fatale.

YVONNE, s'avançant avec une noble résignation.

Non, ma bonne Claire, non, madame, ce n'est pas le désespoir. Mon cœur change avec la fortune. J'ai vécu toute une vie dans un instant. Le ciel m'ôte des biens qui me rendaient vaine, légère, impertinente, et me donne, avec la pauvreté, la simplicité du cœur, l'esprit de compassion pour le malheur, et la bienveillance pour tous. Je me sens aussi bonne que j'étais mauvaise... Je pleure sur vous seules qui méritiez toute votre prospérité... Et si mon père sauve son honneur — et il le sauvera! — si vous me conservez une place dans votre cœur... j'aurai gagné beaucoup à toutes les rigueurs du sort. — Ah! madame, grâce pour mon père! pitié pour lui!

MADAME DE LINIÈRES, à Yvonne et à Claire.

Venez dans mes bras, mes deux enfants!

(Elles restent toutes trois embrassées.)

MAURICE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais donc être dans ce tableau!

MADAME DE LINIÈRES.

Donne-moi ta main, mon pauvre Maurice!

(Maurice se prosterne en pressant la main de madame de Linières. — A ce moment rentrent l'étranger, François et Céleste, la joie et l'attendrissement dans les yeux.)

SCÈNE XII.

TOUS LES PERSONNAGES.

YVONNE, se détachant du groupe et allant s'incliner devant l'étranger.

Ah! monsieur, avant tout, j'ai un pardon à implorer de vous : je n'ai pas respecté en vous une indigence non méritée ; vous pouvez accabler en moi la misère qui est ma juste punition... Mais je suis l'amie de Claire.

L'ÉTRANGER.

Non, mademoiselle, je ne pardonne pas, car je ne me souviens pas de la faute. (A madame de Linières.) Madame, cet hôtel, dit-on, sera bientôt à vendre ; je l'achète, si vous le trouvez bon, pour le prix que vous y mettrez vous-même.

(Surprise parmi tous les personnages.)

MAURICE.

C'est lui qui a des vertigos !

L'ÉTRANGER, continuant.

Il me serait bien doux et bien glorieux de l'habiter avec vous, si vous consentiez, quand vous connaîtrez l'histoire de ma vie, à honorer du nom de votre gendre don *Francisco Alvarès*, seul héritier, avec sa sœur dona Celesta, du comte Ermentajo de Diaz.

MAURICE.

En voilà des noms !

MADAME DE LINIÈRES.

Mais vous ne savez pas, monsieur, qu'une ruine complète...

L'ÉTRANGER.

Si fait, madame, j'ai eu l'indiscrétion d'écouter aux portes. M'en punirez-vous en renvoyant à la mort ce cher François que vos bienfaits en ont sauvé ?

DON FRANCISCO.

Ah ! madame.

MADAME DE LINIÈRES, à Claire, d'un ton d'interrogation.

Ma fille ?

(Claire baisse les yeux et rougit.)

DONA CELESTA, à Claire.

Ne voulez-vous pas que je vous appelle ma sœur ?

CLAIRE, se jetant dans ses bras.

Ah !... Mais vous appellerez Yvonne votre amie !

YVONNE.

Je n'en suis peut-être pas indigne, à présent.

(Madame de Linières prend la main de sa fille en souriant; le marquis d'Alvarès fait de même à son fils, et ils se tiennent tous dans une réserve significative.)

MAURICE.

Les mourants qui ressuscitent; les honnêtes gens qui deviennent millionnaires; les filles sans dot qui trouvent des maris en ès et en az; mam'selle Yvonne qui se fait douce comme un agneau! Il faut le voir pour le croire!

L'ÉTRANGER, sur le devant de la scène.

Tout arrive!

FRAGMENTS D'ÉTUDES

SUR SHAKESPEARE.

I.

ANALYSE DU SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

Nous sommes dans Athènes. Deux noces vont se célébrer, celles de Thésée avec Hippolyte, reine des Amazones; celles de Démétrius avec Hermia, fille d'Égée. Mais Hermia s'est prise d'amour pour Lysandre, qui brûle aussi pour elle. Cependant Égée insiste pour que sa fille épouse Démétrius qui a sa parole; Hermia refuse, et le prince Thésée lui annonce que, d'après la loi d'Athènes, si elle n'obéit pas à son père, elle n'a plus qu'à choisir entre la mort et le cloître des vestales. Les deux jeunes gens quittent furtivement la ville pour aller chercher un secret hymen sur une rive

étrangère. Ils se sont donné rendez-vous dans un bois voisin, au tomber du jour.

La vengeance et l'amour poussent Démétrius sur leurs pas. Hélène y court aussi; Hélène, que Démétrius avait aimée avant de voir Hermia, et qui est restée fidèle à ce volage amant, et dont la douleur s'accroît encore de l'amitié qui l'unit à cette jeune Hermia, sa compagne d'enfance. Toutes deux déplorent la malice du destin, en se jurant de s'aimer toujours, malgré cette rivalité involontaire. Démétrius qui cherchait Hermia rencontre Hélène et l'accable de ses dédains. La nuit arrive. Obéron et Titania, le roi et la reine des fées, reprennent possession de leur empire, et remplissent le bois de leurs sylphes et de leurs charmes magiques.

Un sommeil inconnu s'empare des quatre amants, et alors commence une action fantastique mêlée à l'action réelle. Ce ne sont plus que méprises réciproques et échanges d'amour occasionnés par les philtres et les talismans des fées et des esprits; car Obéron et Titania étaient en guerre cette nuit-là. Enfin, ils se raccommodent, et l'harmonie se rétablit aussi dans le cœur des mortels : si bien qu'au réveil Démétrius retrouve en lui-même toute l'audace de son premier amour pour Hélène, qui n'a pas cessé de l'aimer; il renonce à la main d'Hermia, et dégage ainsi la parole d'Égée. Tout s'arrange : Thésée n'a plus besoin de sévir; trois couples sont heureux; et, pour fêter ces belles noces, des artisans d'Athènes viennent représenter devant la cour une tragédie de Pyrame et Thisbé, sorte de prologue où Shakespeare s'est plu à encadrer une spirituelle et judicieuse critique des acteurs de son temps.

Nous n'avons fait encore qu'indiquer les personnages chimériques de cette œuvre, et cependant, ils y sont presque tout; ils en sont la grâce et l'originalité. Mais comment analyser ces créatures aériennes? C'est dans les poésies mêmes de Shakespeare qu'il faut chercher à les connaître : lui seul peut toucher à leurs formes délicates sans les offenser; son imagination seule peut danser avec elles parmi les rayons de la lune, et se

coucher à leurs côtés dans le calice des roses. Qu'il nous suffise de dire que les amours d'Obéron et de Titania ont leurs quiproquos et leurs orages comme ceux des amants d'Athènes, et qu'il en résulte une double intrigue pleine de suprise et d'agréments.

Le titre de cette pièce, ainsi qu'on l'a remarqué, en annonce toute l'action : ce n'est qu'un jeu léger, fugitif et vague, comme le songe d'une nuit d'été. — Au reste, l'ouvrage est rempli de traits anachroniques : des héros de l'ancienne Grèce conduits par des fées du moyen âge, ces mêmes hommes rendus spectateurs d'un jeu théâtral qui a tout le caractère des pièces modernes. Un mélange singulier des mœurs antiques et des mœurs actuelles, et le changement rapide et alternatif du monde vrai en un monde allégorique, présentent, au premier aspect, un ensemble bizarre. Mais comme chaque partie de l'œuvre est bien composée! Que de charme et de vérité dans le style de cette fiction! — Au surplus, n'oublions pas que c'est un rêve, et qu'il n'y a rien de réel dans tout cela que le génie de Shakespeare.

II.

NOTICE SUR LE PERSONNAGE DE TITANIA.

Qu'on se figure la grâce, la bonté et l'amour sous une forme de jeune fille, avec des ailes de sylphe et une baguette de fée, et on aura presque Titania. Titania, c'est la personnification idéalisée de tout ce qui est charmant dans la nature, c'est la puissance de la déesse avec la faiblesse de la femme. Elle commande avec douceur à tout un peuple d'esprits; et que leur commande-t-elle? C'est de tuer le ver caché dans le sein odorant des fleurs; ou de faire la guerre aux chauves-souris pour avoir leurs ailes de peau, afin d'en habiller ses petits sylphes; ou d'écarter la chouette, qui dans la nuit insulte par son cri sinistre aux jeux aériens des fées; c'est enfin de mettre en fuite tout ce

qu'il y a de laid ou de malfaisant. Titania se plaît beaucoup à favoriser les chastes amours, à réunir les cœurs divisés par la méchanceté des hommes ou les rigueurs du sort. Et puis elle veut que tout soit musique et danse autour d'elle. Rien ne lui plaît comme les rondes et les concerts de ses légères et tendres sylphides. Sa vie immortelle se nourrit, minute par minute, de l'amour et des arts, les deux seules belles choses de la terre qu'on retrouvera sans doute au ciel. Titania parle une langue plus molle que la brise d'un soir d'août; Titania glisse dans l'air, et à peine ses pieds ont-ils touché nos gazons, qu'elle s'étend voluptueusement sous un berceau de myrtes pour y chercher un frais sommeil sans rêve, ou de beaux rêves sans sommeil.

Cependant un grand chagrin a pénétré jusqu'au fond de son cœur, comme un scorpion dans une rose. Obéron, son époux, le roi des fées, veut qu'elle lui cède son nain, jeune enfant dérobé à un roi de l'Inde. Titania l'aime cet enfant, dont la mère était une fée mortelle attachée à sa cour. De là des querelles qui font que tous les sylphes se cachent de frayeur dans les épis de blé. Obéron, pour se venger de la reine, appelle le lutin Puck et lui ordonne de chercher une fleur magique dont le suc, exprimé sur les yeux endormis de Titania, la frappera d'aveuglement et son cœur aussi, de telle sorte qu'elle se prendra d'amour pour le premier objet que rencontrera son réveil, fût-ce un âne ou un singe, et qu'elle lui cédera son petit page sans savoir ce quelle fait. Le charme s'accomplit, et c'est sur le tisserand Bottom, à qui Obéron a prêté une tête d'âne, que tombe l'amour de l'aveugle Titania.

Enfin Obéron, après avoir obtenu son nain par subterfuge, lève le charme qui pesait sur les yeux de la reine et changeait son cœur · ils reprennent l'un pour l'autre leur premier et immortel amour, et vont hâter les trois noces athéniennes; puis ils s'évaporent avec tout leur peuple de fées et d'esprits, car le coq a chanté.

III.

ANALYSE DE « COMME IL VOUS PLAIRA. »

Frédéric a usurpé le duché de son frère aîné. Le vieux duc s'est exilé dans la forêt des Ardennes avec quelques seigneurs fidèles, parmi lesquels se distingue Jacques, le mélancolique Jacques, un des caractères les plus originaux créés par le génie de Shakespeare. Rosalinde, fille du vieux duc, est restée à la cour de l'usurpateur, qui l'a retenue toute petite auprès de sa propre fille Célie. Cependant Frédéric, jaloux du mérite de sa nièce et de l'affection que tout le monde lui porte, la chasse bientôt de ses États. Célie la suit par dévouement d'amitié jusque dans la forêt des Ardennes. Pour éviter les périls, Rosalinde s'est déguisée en jeune garçon, et Célie en bergère. Là se trouve le seigneur Orlando, qui, après avoir combattu et triomphé dans une joute à la cour de Frédéric, était venu rejoindre le vieux duc dont il partageait la mauvaise fortune. Mais il avait vu Rosalinde dans le palais de Frédéric; il l'aimait et en était aimé. — Trompé comme tous les autres, il ne la reconnaît pas sous son déguisement. De là une intrigue romanesque et amusante et des épreuves amoureuses d'un excellent comique ou d'une poésie délicate. A la fin, Frédéric, qui venait avec une armée pour s'emparer de son frère et le faire périr, est arrêté par un ermite qui le convertit. Il rend au vieux duc ses États et se retire dans un monastère. Rosalinde se découvre et épouse Orlando; Célie épouse le seigneur Olivier, son amant; Phébé, une jeune bergère, épouse son berger Sylvius; et tous s'en vont avec joie à la cour du vieux duc, excepté le mélancolique Jacques, qui est heureux de tout ce bonheur, mais qui demande à rester dans ses forêts.

IV.

NOTICE SUR LE PERSONNAGE DE ROSALINDE.

Fière et douce, aventureuse et sage, espiègle et tendre, rieuse et passionnée, faible et courageuse, naïve et inspirée, — une Grâce, — une Muse, — un Ange, — un Lutin, — telle est la femme que Dieu a faite, telle est la Rosalinde de Shakespeare. C'est une jeune fille complète, avec des défauts charmants et des vertus charmantes aussi, chose plus belle et plus rare. Oh! si la vertu savait être toujours aimable, quel tort elle ferait au vice! Mais elle lui fait trop souvent beau jeu, en se bornant pour elle-même à un succès d'estime qui tourne bientôt à l'ennui, tandis que le vice usurpe la vogue par mille séductions. Pour Rosalinde, elle n'a qu'un seul défaut un peu grave : une trop grande facilité d'amour. C'est-à-dire qu'elle aime vite celui qu'elle aimera toujours, et qu'elle avoue tout haut et tout de suite ce que d'autres femmes font semblant de taire, ou ce qu'elles cachent réellement, faute d'aimer baucoup.

Un peu d'amour sans doute est facile à cacher!

comme s'écrie Juliette, l'autre divine enfant de Shakespeare. Rosalinde est la plus jolie brune du monde, avec sa physionomie mobile, son regard petillant, son parler vif et spirituel à tout coup. Et il y a des gens qui croiraient à cause de cela qu'elle n'a pas une sensibilité bien profonde. Eh! mon Dieu, la gaieté de l'esprit n'a rien d'incompatible avec la mélancolie même; et si Rosalinde a des étincelles dans les yeux, c'est qu'elle a un foyer dans le cœur. Elle pourrait dire, en le disant mieux, ce qu'autrefois j'ai fait soupirer à la jeune Emma :

Parce que je suis jeune et vive,
On me croit légère... oh! non pas,
Je chante! Écoutez bien : une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas.

Quant à ces femmes qui sont dès le matin perdues de mélancolie, et qui le soir se parent encore de leur tristesse... masques sans visages dessous! tout en étalage, rien en magasin!

Oh! que tu vaux bien mieux, ma charmante Rosalinde, passant du rire aux larmes, de la gentillesse à la dignité, de l'épigramme à l'élégie! Toi si variée sans être variable, car tes sentiments sont fidèles sous ton humeur changeante. — Tu ne fais point la sensible, tu l'es. Quand ta cousine Célie s'exile avec toi, tu ne lui dis presque rien de ta reconnaissance, mais tu fais tout pour la marier à celui qu'elle aime. Est-il un meilleur remerciement?... Quand tu revois ton vieux père, tu ne te fonds pas en sanglots ni en extases; tu craindrais de l'attendrir ou de l'exalter imprudemment. Tu mesures les émotions et la joie même à sa faiblesse. Mais avec quelles nobles et puissantes paroles tu l'avais vengé, en son absence, des outrages de l'usurpateur! Comme tu étais bien sa fille! — Et que tu nous plais encore par ta hardiesse empruntée, par ta gracieuse mutinerie, quand, sous l'habit d'homme qui te déguise aux yeux de ton cher Orlando, tu peux lui dire et lui répéter de ces choses d'amour qu'une jeune fille ose à peine penser en rêvant, et t'enivrer de ses réponses enflammées et de ses longs aveux à sa Rosalinde, absente pour lui! — Et tes doctes conseils ou tes amusantes leçons à tous ces bergers-amants qui viennent te consulter!... Toute cette cour d'amour dans la forêt des Ardennes!

Shakespeare n'oublie jamais d'appeler les harmonies ou les contrastes de la nature au secours des situations dramatiques. C'est un charme et une puissance qui ne sont qu'à lui. Le langage épuré du vieux duc et de ses seigneurs, les entretiens délicats, enjoués ou passionnés de Rosalinde, de Célie et d'Orlando, forment une antithèse ravissante et imprévue avec les grands chênes sauvages et les sombres enfoncements des bois où on les entend. C'est aussi un contre-poids agréable et philosophique aux discours violents et brutaux de Frédéric et de ses gens, au milieu des fleurs de son parc et des

riches et élégants lambris de son palais. Enfin, l'âme du spectateur ou du lecteur est heureuse comme le mélancolique Jacques, de tous les bonheurs que le poëte a rassemblés au dénoûment de son œuvre, mais surtout du bonheur de Rosalinde. — Et on est certain de celui d'Orlando, car un peu trop de franchise et d'expansion, voilà tout ce qu'on a pu reprocher à sa Rosalinde, et ces petits défauts de la jeune fille deviendront les plus adorables qualités de la femme.

Voici un passage qui donnerait une juste idée de l'imagination et du langage de Rosalinde, si mes vers, très-fidèles à la lettre de Shakespeare, l'étaient encore à son esprit. — C'est à la IIIe scène du IVe acte. — Rosalinde, déguisée en jeune garçon, s'amuse à éprouver et à intriguer Orlando en lui disant d'agir comme si c'était la vraie Rosalinde qui fût devant ses yeux.

ORLANDO.

Ah! j'ai quelque plaisir à dire que vous l'êtes,
Parce que je voudrais parler d'elle.

ROSALINDE.

Et vous faites
Fort mal; car je vous dis, en sa personne, moi :
Je ne veux pas de vous.

ORLANDO.

Il faut donc que je meure
En ma personne?

ROSALINDE.

Non : mourez comme j'en voi,
Par procuration, jeune homme, à la bonne heure.
— Le pauvre monde est presque âgé de six mille ans;
Et, depuis qu'à grands pas le vieux faucheur moissonne,
Il ne s'est jamais vu d'hommes assez galants
Pour expirer d'amour, expirer en personne. —
Ce type des amants, Troïlus, eut, un jour,
Le crâne fracassé d'un bon coup de massue;
Et cependant, — voyez l'espérance déçue! —
Il avait fait, dix ans, tout pour mourir d'amour.
Léandre, si vanté, sans l'accident funeste
D'une tres-chaude nuit, eût vécu tout le reste
De ses jours, fort heureux ainsi qu'auparavant,
Quand même Héro, par goût, se fût mise au couvent;
Car sachez que, n'ayant que la lune pour lampe,
Léandre se baignait, un soir, dans l'Hellespont,

Mais que sa jambe y fut prise par une crampe,
D'où vint qu'il se noya... voilà tout, j'en réponds.
Et les historiens nous dirent, d'âge en âge,
Que c'était pour Héro de Sestos. — Badinage!
Purs mensonges que tout cela, je vous promets!
Il est vrai qu'avant nous nos pères disparurent;
Que les frêles humains dans tous les temps moururent,
Et que les vers toujours s'en sont régalés; mais,
Qu'il en soit mort un seul pour fait d'amour, jamais!

FRAGMENTS DIVERS.

I.

LES PYRÉNÉES.

Si vous n'avez pas vu les Pyrénées, leurs herbes de velours, la poussière prismatique de leurs cascades, les guirlandes fleuries qui s'entrelacent à leurs pieds, la couronne de neige qui coiffe royalement leur tête, et les froides ténèbres de leurs gorges profondes et leurs chaudes et verdoyantes vallées, et les grands lacs qu'elles élèvent sur leurs bras puissants, comme les réservoirs éternels des fleuves, et les sources abondantes qui coulent sur leurs flancs comme un lait miraculeux, et les torrents qui tombent en hurlant de roc en roc dans l'horreur des précipices, et qui s'en échappent tout là-bas comme des couleuvres d'argent à travers la campagne; et leurs grands châteaux ruinés, dont les tours penchées menacent ou bénissent les villages; et puis ces cirques gigantesques bâtis avec des rochers aussi vieux que le monde par celui qui l'a créé; puis ces milliers de cabanes toujours jeunes parce qu'elles sont incessamment renouvelées; et ces tonnerres qui roulent comme un grave accompagnement aux vives chansons des montagnards; et, le soir, ces troupeaux

étagés qui dorment sous la lune, sans crainte des pluies glacées ou des brigands avides; et, tout le jour, ces riches équipages accourant de loin sur les routes, tout remplis des heureux du siècle, qui viennent chercher la joie et la santé, richesse du pauvre; enfin ces longues aiguilles de granit qui percent le ciel bleu, et les mille courbes vaporeuses qui se dessinent harmonieusement à l'horizon... si donc vous n'avez pas vu les Pyrénées avec leur atmosphère tiède et leur molle lumière, vous ignorez la grâce de la nature et la beauté de l'Europe.

Mais ce qu'il y a de plus beau et de plus gracieux dans les Pyrénées, c'est encore leur peuple de jeunes hommes et de jeunes filles. Dans tous les lieux où l'espèce humaine n'est pas dégradée par le vice et par la misère, elle porte au front la marque éclatante de sa royauté. D'ailleurs, la population des montagnes, ou du moins de ces montagnes, a quelque chose du sylphe des airs, qui contraste en tout point avec les gnomes de la plaine et des terres labourées. Voyez les paysans et les paysannes basques, à la marche déliée, à la taille modelée, au teint brun, mais animé, au regard spirituel et passionné, à la parole prompte et accentuée, aux mouvements souples et alertes, ressemblent-ils en rien aux lourds garçons de charrue, aux maigres filles de ferme des pays de Beauce ou de Berry? Nos cultivateurs à quarante lieues de Paris ont quelque instruction et beaucoup d'argent, sans que cela paraisse; les Basques sont ignorants, mais ne sont pas grossiers; ils sont presque pauvres, mais ne sont pas du tout avares. Il y a parmi eux beaucoup moins de lecteurs et d'électeurs, mais ces *parias* politiques ont le sentiment de la distinction personnelle et l'instinct de l'élégance; que de supériorités sur les autres! Leur caractère se décèle par leur costume : hommes ou femmes des Pyrénées portent à leurs bras, à leur col, à leurs corsages galants, à leurs vestes bien coupées, le peu qu'ils ont d'or... Nos paysans le mettent tout dans leur poche. . . . .

II.

UN SYBARITE.

Il n'y a pas encore cinq ans fleurissait à Paris (cela peut se dire sans poésie, à cause des bourgeons écarlates dont son nez était composé), fleurissait donc à Paris, un vieux *milord anglais*, comme disent plusieurs citoyens fort honorables, afin peut-être d'éviter toute confusion avec les *milords* espagnols ou allemands. Ce seigneur respectable en était arrivé, à force de richesses, de luxe et de jouissances, à n'avoir plus aucun plaisir ni désir; ses organes étaient devenus inertes comme sa pensée, et toute sensation était supprimée sur toute l'étendue de sa personne, comme toute émotion dans son espèce de cœur... Je me trompe : la gourmandise, le plus grossier et le plus facile des péchés capitaux, avait survécu longtemps en lui à l'anéantissement de ses autres facultés physiques et intellectuelles, et si, depuis quelques mois, son palais blasé ne percevait plus la saveur des aliments que son estomac ne pouvait plus digérer; si tout ce que ses cuisiniers inventaient de suave et d'aérien n'était que cendre dans sa bouche et que braise brûlante dans ses intestins; si, enfin, il ne pouvait plus manger... son odorat conservait encore quelque ressouvenir des festins passés, quelque intelligence des bonnes choses; les parois de son nez, complétement insensibles aux parfums des fleurs, se dilataient et se délectaient encore à l'odeur violente de certains fromages, et surtout aux émanations de la marée crue; en sorte que ce brave Anglais, quand j'ai eu l'avantage de le rencontrer, ne vivait que par la concupiscence de son nez, qui elle-même ne s'éveillait plus que sur la croûte verdoyante d'un *chester* un peu avancé, ou au milieu de raies et de morues d'un âge mûr. — Eh bien, il se cramponnait avec ardeur à cette dernière modification de l'existence végétative, et quand il n'avait pas de rhume de cerveau, il craignait

la mort, comme si elle eût dû l'enlever aux rêves de l'amour, aux illusions de la gloire. Sublime instinct de la conservation, quel mystère vous êtes!

Lord *** occupait un magnifique hôtel, non loin du marché Saint-Germain, et c'est là, lorsqu'il n'avait point assez de force pour supporter les fatigues du carrosse jusqu'à la halle, qu'il faisait traîner sa caducité sensuelle par deux grands laquais et un jeune *groom* déguisé en hussard, sur lequel il s'appuyait comme sur une canne, et qui, de baquets en baquets, d'étalage en étalage, de poissarde en poissarde, recrutait de sa main droite un choix de poissons frais ou autres qu'il savait être au goût du nez de son maître, et les lui présentait à la hauteur convenable. Ce nez ardent et goulu s'abattait sur la proie odorante et y restait délicieusement collé comme le staphylin-bourdon sur son régal, ou frétillait, ivre de volupté, comme l'oiseau-mouche qui pompe, en folâtrant, le suc embaumé des roses.

Le vieux gastronome, non pas sans argent, mais sans estomac et sans palais, faisait ainsi le tour du marché, humant toute l'aristocratie de la marée du jour, et payant de place en place la location de son déjeuner. Puis, quand il n'avait plus *faim*, il revenait à son hôtel dans le même ordre qu'il en était sorti, et ruminait sa digestion jusqu'au dîner, exécuté dans le système culinaire de son odorat, et qu'on lui servait à domicile. Quelquefois même, il *soupait* avec autorisation de ses médecins anglais, mais très-légèrement; les fromages fermentés et les poissons crus passaient comme des colibris devant son nez, et il fallait qu'il les respirât au vol.

Comment et de quoi existait-il? c'est un problème qui fait travailler beaucoup d'académies... Elles nous l'expliqueront quelque jour, vous verrez! . . . . .
. . . .

III.

LA VIE DE CHATEAU.

Or, quand j'approchai de quinze ans, on me retira du collége, où j'avais eu tous les hivers les talons crevés d'engelures, et la fièvre tierce le reste du temps. Je vous laisse à juger de mes études et de mes récréations! une partie de barres tous les deux mois; un *accessit* tous les deux ans, telles furent mes joies et mes gloires d'écolier. Eh bien, je regrette souvent ces années de pension. Le maître était si bon! et je recevais de si bonnes lettres de mon père!... Je croyais qu'il n'irait jamais au pays d'où l'on n'écrit plus... Bref, je n'avais pas quinze ans, qu'on me retira du collége, tout maigre et tremblant de fièvre. Et me voilà, pour refaire ma santé, dans un grand château près de Blois, chez des parents très-riches, très-hospitaliers et très-gais, toutes qualités qui ne sont guère de la même famille, comme je m'en suis aperçu depuis dans le monde. Il me semble que c'est hier que je suis entré par cette longue avenue de peupliers qui, de loin, avec leurs plumets verts, se tenaient droits et alignés comme un régiment de dragons gigantesques, et pourtant il y a de cela... vous ne le saurez pas, et je voudrais bien ne pas le savoir moi-même.

Le château était habité, et on y menait joyeuse vie : c'est-à-dire que jusqu'à cinq heures, tous les hommes allaient à la chasse, et que ces dames se renfermaient dans leurs chambres pour étudier leur piano, ou se réunissaient au salon pour broder je ne sais quoi, et faire des histoires bien méchantes contre je ne sais qui, enfin, ce qu'on appelle de bonnes causeries. Puis on montait s'habiller pour le dîner, et, le soir, un vieil ami de la famille faisait une lecture à quatre joueurs de tric-trac qui ne décoléraient pas dans un coin, à huit ou dix chasseurs qui s'étendaient éreintés sur tous les sofas, et à toutes ces dames qui, pour s'encoura-

ger à veiller et à vivre, se regardaient de minute en minute dans le petit miroir de leurs corbeilles à ouvrage, et puis, de quart d'heure en quart d'heure, se levaient, traînant les pieds dans toute la longueur du salon, et se balançant le corps et interrogeant des yeux toutes les portes et toutes les fenêtres, comme si quelque prince d'Orient ou quelque beau page blond allait entrer avec un bouquet de pierreries ou un bouquet de fleurs. — Personne n'entrait, et on revenait à la corbeille d'ouvrage et au petit miroir. — Remarquez que la lecture continuait toujours, au grand plaisir du lecteur, qui ne voyait que son livre, et qui fondait en larmes ou se pâmait de rire tout seul. Il avait pourtant soixante-quinze ans. Cela ne fait rien du tout.

Le lendemain se levait et se couchait parfaitement semblable à la veille. Seulement, quelquefois, une carrossée de voisins arrivait au château. Alors grand ennui de promener et d'héberger tout ce monde, ennui dont on se dédommageait, le soir, en s'en moquant à belles dents. Ces soirs-là, le lecteur faisait sa lecture tout bas, les autres se suffisaient à eux-mêmes; ils étaient en verve et tout gaillards. Mais ce beau feu s'éteignait avec les bougies, et le château retombait, au bout de vingt-quatre heures, dans cette vie morte que vous avez entrevue plus haut. C'est égal, je vous assure que tous ces gens-là se trouvaient fort heureux. Une bonne chère, de bonnes voitures, de belles toilettes, pour peu qu'avec cela on n'ait pas beaucoup de cœur et guère d'imagination, que faut-il de plus pour le bonheur? On se dit bien en soi-même : « Je ne m'amuse pas extrêmement ; je m'ennuie même à périr le plus souvent. » Mais on ajoute aussitôt : « Comment font donc les autres qui n'ont ni mes chevaux, ni ma table, ni mes diamants? » et on redevient content par vanité et par comparaison. Car le luxe ne prévoit pas de jouissance hors de lui. C'est une grâce d'état. Ne plaignons donc pas trop les heureux du siècle . . . .

LETTRES.

Note de l'éditeur. — On aurait voulu donner, à la fin de cette seconde partie, un choix varié de correspondance inédite.

Il n'y a pas un poëte, pas un écrivain contemporain, avec qui Émile Deschamps n'ait échangé quelques lettres. On était bien sûr d'en trouver plus d'une, par exemple, chez M. Charles Asselineau; car nul n'ignore que l'aimable et savant critique est un des plus fidèles dévots du romantisme.

Mais le temps a manqué pour faire à tous les amis de l'auteur l'appel nécessaire; de plus, on s'est souvenu qu'il a toujours été lui-même fort opposé à l'idée d'une semblable publication.

Nous devons pourtant à l'obligeance toute spontanée de M. Antoine de Latour deux lettres que nous sommes heureux de reproduire ici. Le nom du sympathique poëte à qui elles ont été écrites en double pour nous le prix.

Les autres lettres, à l'exception de celle qui termine le volume, sont adressées à un jeune ami, alors encore au collége[1]. Elles n'ont pas littérairement une grande importance, mais elles montrent bien la touchante prédilection du poëte pour les jeunes gens, et l'infatigable indulgence avec laquelle il accueillait et encourageait leurs débuts.

I

Versailles, 9 mai 1864.

Monsieur,

Votre jeune association sollicite, dites-vous, mon patronage et mes conseils. Voilà un honneur auquel je me cherche en vain des titres, et dont je suis aussi flatté que surpris. Comment avez-vous songé à moi? Comment

1. M. Achille Taphanel, auteur d'une notice sur Émile Deschamps, récemment publiée (Paris, Lecoffre, 1872).

m'avez-vous choisi, parmi tant d'autres qui vous eussent été d'un bien meilleur secours? Enfin puisque vous le voulez, j'accepte de grand cœur.

Rien au monde ne m'est plus doux que la sympathie des jeunes gens touchés au front par la Muse. Tels vous êtes, Monsieur, vous et vos aimables confrères de la Société littéraire de Saint-Louis. Et ne croyez point que je vous dise là une de ces banalités grossières qu'on nous accuse volontiers, nous autres vieux poëtes, de prodiguer à tout venant.

Vous voilà, en effet, à cet âge d'adolescence que la Muse préfère. Plus tard l'infidèle ne revient guère ou ne revient plus. Mais en vérité tout ce qui constitue la poésie, c'est-à-dire mille illusions naïves et fraîches, l'aptitude à l'enthousiasme et à la rêverie, la mélodie naturelle des idées, la nouveauté des impressions, vous avez tout cela, et ce sont les prestiges et les priviléges de la quinzième année.

J'ai lu avec un vif intérêt le compte rendu imprimé de vos séances des 20 décembre et 17 janvier derniers. Il n'y a pas jusqu'à l'innocent tumulte de vos débats qui ne me plaise et ne m'affriande. C'est de la verve, c'est de la vie, c'est de la jeunesse! C'est ce que nous avions lors du premier cénacle, de 1826 à 1830.

Vivent les jeunes gens qui s'animent, s'emportent et se disputent pour les choses de l'art et les opinions littéraires! — Fi de ceux qui n'ont de colère et d'énergie que pour leurs intérêts ou leurs plaisirs!

J'ai trouvé dans vos vers, Monsieur, l'idée, l'image, le sentiment, l'expression pittoresque, enfin tout ce que donne la nature sans laquelle tout art est stérile. Il y a en vous des germes excellents : c'est au travail, à l'étude consciencieuse, à la culture enfin qu'il appartient de les féconder et de les amener à leur parfaite éclosion.

La forme n'est pas encore chez vous au niveau du fond; pas toujours du moins, car vous avez des endroits irréprochables. Or, la forme n'est rien, moins que rien par elle-même, mais il n'y a rien sans elle, rien de solide et de durable.

C'est l'amphore puissante qui conserve le nectar en le rendant meilleur : le nectar s'évapore par les fissures d'un vase débile et peu consistant. Vous avez trop de rimes indigentes ou incolores (verbes ou épithètes), puis des répétitions de mots et quelques assonances fâcheuses. — Et cependant si le labeur vous manque un peu, l'*intuition* chez vous est exquise.

Je ne trouve rien à redire à certaines strophes, celle-ci entre autres :

« Oh! ce que je souhaite à cette pauvre femme... » etc.

Elle est parfaite de façon et d'idée. — Soyez donc toujours comme vous êtes souvent : c'est vous-même que je vous propose en exemple.

Les divers travaux insérés dans votre compte rendu me plaisent tous à titres divers : *Le Juif,* de M. Paul L***, a des passages éloquents; cela est très-ému, très- senti, mais avec de trop nombreuses défaillances dans la facture. Le morceau de prose intitulé *le Sommeil et les Songes* m'a paru original et très-bien écrit. Je félicite vivement son auteur. C'est une promesse qu'il vient de faire aux lettres et qu'il tiendra, j'espère.

Laissez-moi vous répéter en finissant, cher jeune ami, que ma sympathie vous est entièrement acquise. Prenez-la pour ce qu'elle vaut, mais prenez-la sans défiance; elle est très-franche et très-vraie. Nul n'aura plus de joie et d'empressement que moi à suivre vos travaux, à constater vos progrès et surtout à les applaudir.

Et maintenant quand vous verrai-je? J'ai une extrême envie, je vous le jure, de serrer cette main qui écrit de si charmants vers pour tous et de si charmantes lignes pour moi!

Beaucoup de gens ne s'aiment pas quand ils se connaissent ; les poëtes, au contraire, s'aiment déjà avant de s'être vus. Je ne sais quel fluide attractif se dégage de leur âme.

Lorsque un bon vent vous amènera à Versailles, vous me trouverez très-sûrement chez moi de midi à une heure.

d'une très-grande douceur : il est évident que ma modestie en souffre, mais il est certain que ma vanité s'en arrange... Voilà, j'espère, de la belle psychologie !

Vous m'envoyez un sonnet qui vaut beaucoup mieux qu'un long poëme : d'abord, il n'y a pas trente mille vers ; et puis il est charmant.

Oui, certes, vous avez mis en œuvre mes recommandations jansénistes pour la rime. Les deux quatrains surtout sont faits *de main d'ouvrier*. — Voyez comme la pensée est à l'aise et en relief sous ces huit rimes opulentes et pittoresques ! Le fond gagne toujours à la forme. — Quant aux tersets, dont le sentiment et les images sont irréprochables, j'y trouve deux rimes molles (*mères* et *frères*), molles pour le son comme pour le sens. D'ailleurs, les deux vers qui les possèdent pèchent un peu par la façon et l'idée.

Si vous voulez me faire un très-grand plaisir, vous retournerez ces deux vers de manière à amener la rime riche et colorée avec des mots moins *parents* que *mères* et *frères ;* et vous me ferez parvenir cette variante.

C'est moins en faisant de nouveaux vers qu'en perfectionnant ceux qui sont déjà faits, que le poëte parvient à assouplir son talent, et à faire toujours et tout de suite bien. Il ne se présente plus à son esprit que des formes belles et correctes.

J'aime à vous dire ces choses, et rien ne me fatigue quand le plaisir et la sympathie guident ma plume. N'ayez donc là-dessus nul souci, et ne songez plus à écourter vos lettres afin d'abréger mes réponses. Je me fâcherais.

Rappelez-moi bien au souvenir de mes jeunes amis de la rue de Fleurus.

Votre tout dévoué,

ÉMILE DESCHAMPS.

IV

Versailles, 20 juin 1864.

Monsieur et cher poëte,

Je rentre et on me remet votre lettre. — Une fête! — J'en avais grand besoin pour me consoler un peu de votre douce visite manquée par moi.

Voilà que vous me comblez encore des plus flatteuses amitiés et des plus charmantes poésies. C'est mon ami, vrai poëte aussi, Alexandre Cosnard, qui porte à Paris ce mot pour vous. Il a applaudi autant que moi ces vers si variés de ton et si égaux de talent, et auxquels je réserve une place choisie dans mon plus précieux coin poétique.

Le récit de votre nombreuse séance de dimanche dernier m'intéresse et me ravit au dernier point. — Mais quoi! allez-vous réellement être interdits? Je ne puis comprendre que l'on songe à vous appliquer la loi sur les réunions publiques. Qu'y a-t-il de subversif à lire des sonnets et à traiter des questions d'histoire ou de doctrine littéraire?

Hélas!

Soyez mille à jurer, à boire, et cætera...
Mais vingt à vous instruire ensemble... On vous fera
Traquer et disperser comme animaux nuisibles.
O temps! ô mœurs! — O lois brutalement risibles!

Venez me voir ; nous causerons et nous aviserons... Votre premier jour de liberté est celui que je choisis pour vous prier de venir vous asseoir à ma petite table. Je serai à vous jusqu'à neuf heures du soir. C'est le terme extrême de mes possibilités.

Je vous serre la main bien cordialement,

ÉMILE DESCHAMPS.

V

Versailles, 7 juillet 1864.

Monsieur et très-cher poëte,

Vous me chagrinez fort par l'annonce de votre indisposition. — Mais, à votre âge, la santé n'a que des giboulées; le bleu revient très-vite. — Je suis du moins heureux d'apprendre que vous passez ce temps d'épreuves à Saint-Cloud chez M. votre père. L'air de la famille, c'est l'air natal par excellence.

J'ai lu tout haut, à trois amis poëtes (Paul Juillerat, Alexandre Cosnard, Prosper Delamare), les nouvelles strophes que vous m'avez envoyées. Je ne sais rien garder pour moi de ce qui me charme. L'effet a été excellent.

Je vous signale encore au nom de tous quelques rimes insuffisantes, telles que *solitaires* et *légères*. Vous pouvez les changer sans craindre d'altérer la pensée qui est un peu faible en cet endroit. Toujours le fond suit la forme. Pénétrez-vous de cette vérité; aimez-la. Retournez le vers jusqu'à ce que vous arriviez à la rime irréprochable. C'est mon conseil, mon vœu et mon espoir.

Tâchez d'aller mieux, d'aller bien, et ne me le laissez pas ignorer.

Je suis tout à vous,

ÉMILE DESCHAMPS.

VI

Versailles, 20 février 1865.

Ne vous étonnez pas, cher jeune poëte et ami, de cette courte réponse au crayon. Je vous écris de mon lit, et l'encre m'est interdite. — Hélas! vous ne me

connaissez que depuis que je ne vaux plus rien. C'est mon refrain.

Toujours est-il que j'ai reçu, lu et savouré votre lettre amicale et charmante, ainsi que vos jolis vers. Mes amis poëtes ont la bonté de venir autour de mon lit, et je les en récompense par des lectures. J'ai été fort applaudi tout à l'heure.

Je suis bien touché de la recherche que vous avez faite de ma contrefaçon belge; édition imparfaite, et surtout incomplète, mais qui vous a encore donné, grâce à vos bonnes grâces, une trop bonne opinion de mes vingt ans poétiques. — Nous causerons de tout cela quand vous viendrez. Car je parle et j'écoute comme une personne naturelle. — Vous verrez. — Le dimanche que je veux, c'est le plus proche possible. Votre svelte comédie ne sera pas effarouchée, je pense, de la mise en scène un peu *hôpital* que je lui offrirai. Il n'y a point fièvre : mais il *y aura délire,* grâce à vous !

A dimanche, n'est-ce pas, vers midi?

Et à toujours,

ÉMILE DESCHAMPS.

VII

Versailles, 2 janvier 1866.

Cher poëte, jeune et trop aimable ami,

Deux mots pour votre longue et toujours trop courte lettre. — Hélas! je succombe sous le poids et le nombre; et cette circonstance me ménage avec vous une retraite décente, car, en vérité, j'aurais tout le temps et toutes les forces du monde, qu'il me serait plus que difficile de répondre dignement à cette œuvre (je parle de votre lettre) si littéraire, si poétique, si philosophique.

Cela est parfait de pensée, de sentiment et de style, et j'en ferai part à *votre public* ordinaire, dont je vous envoie d'avance les sympathiques bravos.

Recevez mes vœux fervents en échange de vos souhaits si bons, et veuillez, je vous prie, les partager avec tous nos jeunes amis.

Vous avez la bonté de me parler de mes œuvres éparses. Mon Dieu, quant à mes poésies et à mes nouvelles, romans ou articles de mœurs, on n'en trouve plus que sur les quais, de temps à autre.

Cinq ou six éditions ont été entièrement épuisées. Et voilà longtemps que je me propose de les reproduire dans mes œuvres complètes, avec tout mon théâtre, et mes proses et poésies encore inédites. — Mais les maladies, les chagrins et les complications de toute sorte m'ont entravé, et cette lourde besogne, qui sera achevée pourtant, si je ne finis pas avant elle, se traîne lentement et péniblement.

Maintenant, il n'y a plus de moi dans le commerce que *Macbeth,* chez Michel Lévy, rue Vivienne, et *Roméo,* chez Amyot, rue de la Paix.

Pardon de vous écrire si peu et si mal. Je suis dans un sombre orage où votre lettre a jeté quelques beaux et vifs éclairs,—et j'ai à peine le temps de vous remercier.

Faites-moi le grand plaisir de venir partager, dimanche prochain, mon petit déjeuner. Nous nous mettrons à table vers onze heures; mais dès neuf heures, je serai sous les armes; vous arriverez toujours trop tard à mon gré. — Et apportez-moi votre album afin qu'il soit noirci de mes vers. — Je voudrais, je devrais aller à vous ; mais, quoique je ne souffre plus, la faiblesse me cloue à Versailles. Ma pensée, plus heureuse, s'envole où vous êtes.

Votre ami pour toujours...

Est-ce pour longtemps?

ÉMILE DESCHAMPS.

P.-S. — Achille du Clézieux habite la Bretagne et quelquefois Paris ; — Antoine de Latour l'Espagne et Paris ; — Ulric Guttinguer est infirme à Paris; — et Jules de Rességuier, mort à Toulouse, voilà plusieurs mois. J'ai toujours été leur ami, et de bien d'autres que je ne verrai plus!

VIII.

A M. ANTOINE DE LATOUR.

Versailles, 28 mai 1865.

Cher poëte ami,

Je suis très-fier de vos *perquisitions* et je me hâte de vous répondre :

1° C'est à Paris, en 1832 ou 1833, que sont nés mes deux petits monstres jumeaux. Ils ont paru simultanément dans plusieurs revues et journaux; mais je ne me souvenais plus de les avoir réunis en une brochure, ni par conséquent d'en avoir fait hommage à notre cher grand poëte Alfred de Vigny. Vous en savez plus long que moi en ceci, comme en beaucoup d'autres choses. Tout ce que je crois, c'est qu'une Revue quelconque m'en aura, dans le temps, fait un petit tirage.

Ce dont je suis sûr, c'est que j'ai pris mes deux frères *tout à fait* dans mon imagination et avant qu'il fût question, du moins à ma connaissance, des deux *Siamois,* ce qui me fit appeler ceux-ci *d'infâmes plagiaires,* quand ils parurent en France. La chose est originale n'est-ce pas? Toutefois, pour être dans le vrai, je reconnais que les deux Siamois existaient avant ma nouvelle, mais je n'en savais rien.

Plus de vingt ans après, en 1856, l'éditeur Henneton, rue Saint-Anne, publia mon *Paul-René* avec d'autres productions analogues, en deux petits volumes, édition diamant, sous le titre de *Contes physiologiques* et *Réalités fantastiques*. Cette édition est entièrement épuisée, comme toutes les autres... et comme moi-même. Ces deux petits livres contenaient encore quatre ou cinq nouvelles. *Mea culpa, Biographie d'un Lampion,* le *Bal de noces, Pantoufles! pantoufles!* et *Mon Fantastique*[1].

1. Dans le classement de ses œuvres, l'auteur n'a pas suivi l'ordre qu'il indique ici.

2° Quant aux *Huguenots*, non-seulement j'ai fait les paroles du duo du 4e acte, mais presque tout cet acte, et tout le 5e à peu près. De plus, j'ai introduit dans l'opéra le rôle de Marcel en entier, personnage inventé par Meyerbeer et traité par moi, ainsi que l'air du page à la fin du 1er acte, et bien d'autres choses. Ce qui a fait que Meyerbeer m'a cédé une part *éternelle* dans les droits d'auteur que je continue à toucher. Nous n'avons pas voulu demander cette part sur les droits de Scribe (ce qui eût été plus juste puisque j'étais son collaborateur réel), mais ce grand remaniement, ces créations nouvelles avaient eu lieu pendant une maladie et un voyage de Scribe, et sans sa participation, et sans son aveu : nous avons craint de le blesser.

Au surplus le célèbre ténor Adolphe Nourrit avait eu la première idée de la situation et du duo du 4e acte, ainsi que de quelques autres améliorations importantes. J'eus avec lui plusieurs conférences intéressantes, mais c'est moi qui ai tout écrit, et Meyerbeer a composé comme moi très-vite et presque improvisé le fameux duo tel qu'il est, mais après en avoir beaucoup parlé avec Adolphe Nourrit, grand artiste qui était également très-littéraire et d'un conseil excellent pour les effets et les situations dramatiques.

Tous ces détails sont consignés dans plusieurs feuilles publiques, biographies et journaux du temps, et surtout depuis la mort de Meyerbeer, avec cette épitaphe que j'ai faite pour lui :

Dans son camp de victoire, en plein triomphe, il tombe;
Berlin lui donna l'âme et nous reprend son corps;
Mais Paris, s'il n'a pas son berceau ni sa tombe,
Fut le trône adoptif de ce roi des accords!

J'espère, cher poëte ami, que je vous en dis plus que vous n'en vouliez savoir; mais quand on cause avec vous, on n'en veut pas finir, c'est comme quand on lit vos poésies...

A vous de tout moi,

ÉMILE DESCHAMPS.

IX.

A MONSIEUR ANTOINE DE LATOUR.

Versailles, 21 juin 1867.

Cher poëte ami,

Le cénacle n'a jamais été un semblant d'académie, ni même une association ; pas les moindres statuts, ni réglements, ni séances, mais des intimités, *des camaraderies* dans le bon sens du mot, des sympathies instinctives, des réunions chez les uns et chez les autres, la plupart du temps le soir, avec des dames et des gens du monde... le lien magique entre les membres *du cénacle* (qui savaient à peine eux-mêmes qu'il y avait *cénacle*) était la poésie, la poésie pure (hors des théâtres), la poésie épique, héroïque ou élégiaque. Et on était émule sans être rival, rival sans être envieux. — On se rassemblait pour faire avancer l'œuvre et l'idée collective; on était des compagnons d'armes plutôt que des confrères.

C'est Sainte-Beuve qui, le premier, je crois, a prononcé le mot de cénacle dans des strophes adorables de son *Joseph Delorme.* — Il nous désigne là presque tous. Soumet, Guiraud, Nodier, Lamartine, V. Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Antoni et Émile Deschamps, Jules de Rességuier, Saint-Félix, Saint-Valry, en furent à la fois ou tour à tour, de 1824 à 1829, puis le théâtre commença à rompre le *cénacle.* Les rivalités se dressèrent et l'union se relâcha. Alfred de Musset fut un des premiers à s'éloigner, mais sans aucune hostilité ni mauvaise grâce. Il se sépara plus par les nouveaux procédés de sa versification que par sa propre abstention. Enfin Alfred de Vigny cessa d'être sympathique à Victor Hugo, et deux camps se formèrent.

Déjà la *Muse française*, recueil périodique de la nouvelle école, avait disparu dans la tourmente politique. 1830 trouva le cénacle aussi dispersé ou à peu près que les royalistes de toutes les royautés.

Le cénacle ne se reforma plus.

Théophile Gautier, Banville, Laprade et d'autres poëtes du plus grand talent formèrent un autre groupe, mais ce ne fut plus le cénacle primitif.

Voilà, mon cher poëte, ce que je retrouve pour vous dans mes souvenirs. — Je joins à cette lettre une note sur la *Muse française*, que j'avais dans mes papiers.

Quant à Montmorency, qu'il vous soit doux et favorable !

Tout ce que vous me dites d'actuel est excellent, et je ne puis que répondre *amen !*

A vous de tout moi.

ÉMILE DESCHAMPS.

La Muse française, *qui se publiait par livraisons tous les mois, pendant les deux années 1823-1824, chez l'éditeur Ambroise Tardieu, rue du Battoir-Saint-André, forme deux volumes in-8°. Elle était en même temps un asile ouvert aux écrivains de la nouvelle école (poésie ou prose) et une tribune de critique littéraire renouvelée. — La* Muse française *eut pour fondateurs : A. Soumet, A. Guiraud, ces deux poëtes de transition entre le classique et le romantique, puis Victor Hugo, Alfred de Vigny, Saint-Valry, Desjardins, grand et original critique, mort presque aussitôt, et Émile Deschamps qui a publié dans les différentes livraisons des poésies et articles de critique, signés, et une série d'études de mœurs, sous ce pseudonyme* le Jeune Moraliste.

A ces fondateurs se joignirent bien vite comme collaborateurs sympathiques : Ch. Nodier, Jules Lefèvre, Belmontet, Pichald, Chênedollé, Saint-Prosper, Briffaut, Baour-Lormian, Ancelot, Gaspard de Pons, comte Théobald Walsh, etc... et enfin Mesdames Sophie Gay, Delphine Gay, sa fille, Desbordes Valmore, Amable Tastu, Hortense Céré-Barbé, Dufrénoy, etc., etc. — A cette époque 1823-1824, Alfred de Musset, Théophile Gautier, A. Cosnard, Antoine de Latour, et beaucoup d'autres poëtes appartenant aux mêmes générations,

n'avaient pas encore fait leurs preuves. Lamartine se tenait en dehors quoique très-sympathique et très-affectueux. La Muse française *vécut deux ans.*

X.

A Monsieur le directeur du journal anglais LE PUNCH.

Versailles, 21 mai 1869.

Monsieur,

Je viens d'apprendre ma mort dans votre estimable journal.

J'ai lieu de croire qu'il y a quelque exagération dans cette nouvelle.

A coup sûr il y en a beaucoup dans l'appréciation si bienveillante que vous faites de mes ouvrages et de ma personne.

Vous poussez la grâce jusqu'à vous étonner (le mot en fort!) que je ne sois pas mort *immortel,* c'est-à-dire académicien. — Le fait est que j'ai, à deux reprises, voilà plusieurs années, posé ma canditature à l'Académie française; je n'oublierai jamais le nombre et la valeur des suffrages qui se sont arrêtés sur moi. Peu après, j'ai quitté Paris, et presque tous mes plus illustres amis ont quitté la vie; puis les chagrins, les maladies m'ont découragé de ma seule ambition.

Pour me consoler, je m'applique, en l'altérant un peu, le mot de Voisenon :

J'aime mieux, — ce n'est faux-fuyant subtil —
Qu'on dise de moi d'une voix amie :
« Comment n'est-il pas de l'Académie? »
Que si l'on disait : « Comment en est-il? »

Recevez, etc.

ÉMILE DESCHAMPS.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE

DE LA DEUXIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. [542].

